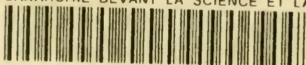

WILBUR L. CROSS LIBRARY
UNIVERSITY OF CONNECTICUT



J. BOUVÉRY

LE

SPIRITISME

ET

L'ANARCHIE

Devant la Science et la Philosophie



PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5

1897

SPIRITISME ET ANARCHIE

J. BOUVÉRY

LE SPIRITISME ET L'ANARCHIE

Devant la Science et la Philosophie

Je suis attaqué par deux sectes bien opposées : les savants et les ignorants. Les uns et les autres se rient de moi et m'appellent : le maître de danse des grenouilles. Eh bien soit ! mais je sais que j'ai découvert une des plus grandes forces de la nature.

GALVANI.

En ce monde terrestre, il n'y a, à vrai dire, pour être bref, que deux politiques, celle du : « aimons-nous les uns et les autres » et celle du « dévorons-nous les uns les autres ».

Henry DE PARVILLE.



PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5

1897

Cher monsieur Revel [1],

Vous me demandez un résumé de la question spirite et des conséquences que, sagement résolue, elle aurait sur les destinées futures de l'humanité.

Le spiritisme agite le monde, en dépit des erreurs et des inexactitudes répandues par tels de ses partisans, plus zélés que clairvoyants; en dépit aussi des calomnies de ses détracteurs dont vous connaissez le nombre et la puissance.

Le problème est trop vaste et trop complexe pour qu'il soit possible de le résumer en quelques pages.

Essayons au moins d'indiquer les principaux éléments dont se compose cette science, car, malgré tout, le spiritisme est une science; je dirais volontiers qu'il est LA SCIENCE. *N'embrasse-t-il pas tout ensemble l'étude de l'âme, celle de l'esprit, et celle de la matière?*

---

(1) M. Revel est l'auteur de deux remarquables études : *Esquisse d'un système de la Nature fondé sur la Loi du Hasard*, suivi d'un Essai sur la Vie future au point de vue biologique et philosophique. Paris, chez H. Durville, rue Saint-Merri, 23.— *Lettre au Dr Jes Dupré sur la Vie future au point de vue biologique*, suivi de Notes sur les Rêves et sur les apparitions. Paris, chez H. Durville.

Le lecteur, désireux de pénétrer plus avant dans la connaissance de la question, le fera aisément en consultant les ouvrages spéciaux, et surtout en expérimentant par lui-même.

Nous montrerons ensuite, dans une rapide analyse, la voie funeste où les savants et les philosophes modernes ont précipité l'humanité, en l'entraînant à leur suite aveuglément, dans le positivisme et le matérialisme.

N'est-ce pas une incompréhensible aberration de prétendre que « La science n'a pas à s'occuper de morale ? »

N'est-ce pas jeter les peuples dans un désordre plein de dangers en ne voulant pas que le règne animal et le règne hominal soient régis par des lois différentes au point de vue moral.

Les « faibles », les « maladifs » que la théorie darwinienne de la « sélection » mal interprétée, condamne à la disparition, pourront en se retournant contre les « forts » leur faire payer cher, très cher, à leur tour, l'exploitation parfois odieuse dont ils ont souffert ; les abus dont ils ont été victimes.

Nous aurons l'occasion, aussi, de faire valoir la puissante action morale qu'exercera sur le monde la pluralité des existences bien comprise.

La confusion actuelle tient moins à la mauvaise volonté des hommes qu'à la difficulté de connaître clairement où est le devoir.

La conscience a été à ce point sophistiquée qu'elle erre, éperdue, au milieu des systèmes religieux, philosophiques et scientifiques, sans apercevoir, nulle part, le phare lumineux, capable de la guider au port.

Or, le spiritisme, — science et philosophie,— porte en lui les ferments nécessaires pour transformer le triste état social de la fin de ce siècle.

Si jusqu'à ce jour le spiritisme n'a pas été à la hauteur de son rôle historique et scientifique, c'est moins, bien moins sa faute à lui, que celle des hommes qui n'ont pas su ni voulu en tirer un parti convenable.

J. Bouvéry.

SPIRITISME ET ANARCHIE

Je suis attaqué par deux sectes bien opposées : les savants et les ignorants. Les uns et les autres se rient de moi et m'appellent : le maître de danse des grenouilles. Eh bien soit ! mais je sais que j'ai découvert une des plus grandes forces de la nature.

GALVANI.

En ce monde terrestre, il n'y a, à vrai dire, pour être bref, que deux politiques, celle du : « aimons-nous les uns et les autres » et celle du « dévorons-nous les uns les autres ».

Henry DE PARVILLE.

I

Les apôtres marchands d'amulettes. — L'esprit est libre. — Les spirites ? tous fous ou charlatans. — Le bon sens, obstacle à tous les progrès. — Le magnétisme et le somnambulisme devant l'Académie de médecine. — Un crime de lèse-humanité. — Ligue contre les bastilles officielles !

Le spiritisme, science de l'âme, touche aux deux mondes, terrestre et extra-terrestre, dont *il est le lien.*

Son champ est des plus vastes, sa complexité extrême. Quant à sa portée philosophique, elle est immense.

Il est vieux comme le monde, et pourtant nous en balbutions à peine les premiers éléments. C'est

calomnie. « On n'est pas tenu de garder sa foi aux hérétiques. » Or, hérétiques, nous le sommes vis-à-vis de l'Eglise, comme vis-à-vis de la science, l'une et l'autre soi-disant infaillibles.

Comme il serait facile pourtant de rappeler nos infaillibilistes à la modestie! Sans signaler les nombreuses erreurs enregistrées de siècle en siècle dans le domaine des recherches positives, expérimentales, ne voyez-vous pas, en ce moment même, « l'infaillibilité des sciences exactes » recevoir un démenti retentissant? Lord Rayleigh et le professeur Ramsay viennent de démontrer que l'air atmosphérique n'est pas, comme le voulait une science présomptueuse, un composé d'azote et d'oxygène seulement, mais d'azote, d'oxygène et d'*argon* (1).

La science n'est pas faite une fois pour toutes, elle se fait jour après jour ; le lendemain corrige ou rectifie l'erreur de la veille. Elle est, comme toutes choses, dans un perpétuel devenir.

Qu'elle cesse donc de nous fatiguer de ses prétendus axiomes !

Est-il besoin de rappeler la guerre qu'on a faite à Pasteur sous le fallacieux prétexte que, n'étant pas

---

(1) On vient de découvrir dans les œuvres d'Edgard Poë, que ce *voyant* avait précisément indiqué, il y a quelque cinquante ans, ce troisième gaz. Un de nos amis, spirite, M. Sausse, avait reçu, pa communication écrite, il y a plusieurs années, la même indication.

« diplômé médecin » il ne pouvait découvrir rien de bien, de vrai, de bon... « Oui, disait un des membres de l'Académie de médecine, la microbatie constitue pour la médecine tout à la fois : un péril social et un péril intellectuel. »

A côté des savants qui nient au nom de la science, et de l'Église qui se retranche derrière l'inspiration divine, la grande masse des ignorants va répétant à propos du spiritisme et du magnétisme que « le bons sens défend de croire à ces choses-là ».

Or, « c'est le bon sens, qui a fait rejeter toutes les idées nouvelles. C'est le bon sens qui règle notre conduite et dirige notre opinion. Hélas ! ce bon sens qu'on prône tant, n'est qu'une routine de l'intelligence. Le bon sens d'aujourd'hui, n'est pas le bon sens d'il y a deux mille ans. Le bon sens d'il y a deux mille ans, était de croire que le soleil tournait autour de la terre et se cachait tous les soirs dans l'océan. Le bon sens d'il y a deux cents ans était, qu'on ne peut pas, dans la même journée, donner de ses nouvelles à Pékin et en avoir une réponse. Aujourd'hui, le bons sens indique qu'on peut y envoyer un télégramme, réponse payée. Aujourd'hui, le bon sens commande d'entretenir une armée formidable (qui ruine toutes les nations) avec un million de soldats et cinq millions de fusils. Est-ce que dans deux ou trois siècles (et même moins) ce bon sens-là ne paraîtra pas une absurdité ? » (Ch Richet.)

Le *spiritisme* sortira-t-il triomphant des obstacles que lui suscitent les corps savants et les prêtres ?

Nous n'en doutons pas. Mais ce ne sera pas sans beaucoup de peine. Il faudra, pour atteindre ce beau résultat, que les spirites sortent de l'ornière où ils se sont embourbés ; qu'ils renoncent à leur sectarisme, à leur empirisme, et s'élèvent à la hauteur des idées qu'ils ont charge de défendre.

Il ne suffit pas de crier sans cesse : Spiritisme ! spiritisme ! Il faut agir et conformer sa vie à ses doctrines !

Voyez ce qui est arrivé pour le magnétisme, ce « don de Dieu » comme l'appelait Lacordaire. Ce qu'il a produit jusqu'à notre génération, est bien peu de chose, relativement à ce qu'il aurait pu être, et cependant il a eu à son service de vrais apôtres.

Malheureusement, s'ils étaient personnellement convaincus, ils ne s'inquiétaient pas toujours de convaincre les autres, en essayant de faire une véritable science de ce qui n'apparaissait que comme une collection de faits suspendus dans le vide. Les merveilleuses découvertes de Reichenbach étaient des quantités négligeables. Aujourd'hui même, les faits spiritiques, sont encore, pour la plupart des magnétistes des choses peu importantes...

Cette coupable négligence qui, peut-être, était ignorance, a rendu possible l'étranglement momentané du magnétisme par l'Académie de médecine (28 juin 1831).

Sans doute, la Commission nommée à l'effet d'étudier les phénomènes du somnambulisme et autres connexes, conclut, après des expériences poursuivies pendant cinq ans, à la réalité des faits contestés par la grande majorité des médecins. Le rapport qui les relatait était si clair, si précis, si documenté, qu'on l'applaudit.

« Mais, dit le Dr J. Ochorowiez, dès qu'il fut question de faire imprimer, comme d'habitude, on conçut des craintes pour le prestige de l'Académie : « Si la plupart des faits consignés dans ce rapport étaient réels, dit M. Castel, *ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques*, et il serait dangereux de propager ces faits par l'impression… »

« On était déjà presque décidé à suivre ce conseil, lorsqu'il (M. Roux) eut l'heureuse idée de proposer un terme moyen. En conséquence, le rapport ne fut pas imprimé, il fut *autographié* (1). » Et les hommes de cœur et de talent, qui osèrent ensuite affirmer la réalité du magnétisme, de la clairvoyance somnambulique et du reste, furent pourchassés avec plus d'ardeur que jamais.

Ce déni de justice et cette banqueroute à la vérité furent un crime contre la science. Ils escamo-

---

(1) *De la suggestion mentale*, O. Doin, éditeur. Ceux qui seraient curieux de connaître en détail les luttes soutenues par les défenseurs du Magnétisme, liront avec profit le *Compte rendu du Congrès International du Magnétisme humain de 1889*. Carré, éditeur.

taient les preuves scientifiques (tant cherchées par les penseurs de tous les temps) de *l'existence de l'âme* et de sa survivance au corps.

Ce fut aussi un crime de *lèse-humanité*, car cela permit au matérialisme néantiste de « couvrir la nature de ténèbres. »

Que de temps perdu ! quels efforts ne seront pas nécessaires pour effacer les erreurs partout répandues, filles du parti-pris persistant qui fait nier les faits les plus patents ! Comment rétablira-t-on les croyances faussées par une *science fragmentaire ?* Le mal est grand, le chaos immense, et cela, encore une fois, par le sectarisme de savants indignes de ce nom.

D'autres, depuis, ont essayé de faire entendre la voix de la raison et de la vérité, le Dr Gibier, notamment, qui a été brisé comme d'autres l'avaient été avant lui (1).

Qui reprendra les armes tombées de leurs mains? Qui livrera l'assaut aux bastilles de la science officielle attardée, et pénétrera, drapeaux déployés, dans ces forteresses ténébreuses ? Quelle belle tâche pour un homme de cœur et de talent !

---

(1) *Le Spiritisme* (Fakirisme occidental). O. Doin, éditeur.

II

La jeunesse contemporaine est-elle lasse de la science ou de l'enseignement des savants modernes? — Le Credo matérialiste. Jules Soury. Frédéric Nietsche. — L'homme n'est qu'une machine. — La loi du plus fort est la meilleure. — M. Clémenceau et l'avenir de l'humanité. — Réaction en faveur de la science *une*, sans épithète. — Le spiritisme vieux comme le monde se retrouve chez tous les peuples. — Peut-on croire à l'existence de choses qu'on n'a pas vues?

Ainsi que nous venons de le voir, *la science moderne* s'est absolument fourvoyée en se jetant à corps perdu dans le positivisme, et de là, dans le matérialisme. Rappelons en passant le *mea culpa* de Littré et de Renan (1) à ce sujet.

Il y a des choses qui débordent le cadre des observations et des expériences que l'on réalise dans les laboratoires de chimie ou de physique. Aussi une réaction formidable se prépare-t-elle contre les prétentions exorbitantes d'une science vouée exclusivement à la *matière*. Et comme toutes

(1) Plus la *science* éclaire les choses autour de nous, plus elle assombrit notre destinée.

les réactions, elle menace de dépasser son but. Ne dit-on pas déjà que la jeunesse est lasse de la science ?

Il n'en est rien heureusement. Ce dont la jeunesse ne veut plus, c'est de ces *sciences* qu'on écrit avec une *majuscule* comme Dieu, sciences de sectaires, pires que le mysticisme le plus outré, et dont M. Séailles a eu raison de dire : « La science (moderne) tourne à la confusion de la pensée, qui se perd dans le monde qu'elle avait ouvert devant elle, et s'ensevelit dans sa victoire (1). »

« L'avons-nous assez adorée et célébrée, cette science rationnelle, cette méthode positive, cette merveilleuse ouvrière, qui partait d'un élan si superbe, à la conquête de l'univers? Avons-nous assez acclamé les robustes travailleurs par qui la nature vivante était labourée et fouillée, et dont la sonde réveillait les morts dans les profondeurs mouvantes de l'histoire ! Claude Bernard, Pasteur, Berthelot, Renan, Taine étaient non seulement l'orgueil de notre République, mais des guides, des initiateurs, de qui nous attendions, avec un respect filial, des motifs de vivre.

« Il semble maintenant, que toutes ces ivresses de la raison victorieuse ont trompé notre espoir. Nous pardonnons encore aux sciences exactes, en faveur de leurs applications bienfaisantes, les désil-

---

(1) Discours prononcé à l'ouverture de la Faculté des lettres, 1894.

lusions qu'elles nous infligent. Mais l'inutilité des recherches philologiques, et celle des enquêtes sur l'évolution des sociétés et sur l'origine des religions, sont dénoncées par quelques-uns avec une sorte de fureur. De nouveaux Jacobi affirment que tous ces volumineux rapports sur l'illusion éternelle, ne valent pas un mot d'amour et de pitié. Nous sommes las d'examiner, de constater, d'être dans la vie comme des témoins. *Nous sommes saturés* d'ironie (1). »

M. Henry Bauer, a souligné comme suit ce qui s'est dit au banquet offert à M. Berthelot. « La science n'a pas procuré aux misérables une plus grande somme de bien-être et de bonheur, mais par ses affirmations *hasardeuses* autant que par son esprit de négation dans l'ordre métaphysique, elle leur a ôté l'espérance. »

Je ne m'arrêterai pas, dans ce chapitre, à la théorie que certains savants ont déduite de la conformité qui existe entre les physiologies humaine et animale. Puisque, disent-ils, « nos os, nos muscles, nos viscères, sont en tous points comparables à ceux des singes, des chauves-souris, des phoques, etc., la destination de l'homme ne saurait différer au fond des êtres dont il n'est que la lointaine postérité. Le but de la vie, ce n'est ni de savoir, ni de croire, c'est de vivre. La destinée de

(1) Gaston Deschamps. *Philosophie sentimentale.*

l'homme est donc de vivre et, comme tout ce qui vit, de persévérer dans l'être (1). »

« Nous ne faisons plus descendre l'homme de « l'Esprit », de la « Divinité » *nous l'avons replacé parmi les animaux.* Il est pour nous l'animal le plus fort, *parce qu'il est le plus rusé* : notre spiritualité est une suite. Nous nous défendons d'autre part, contre une vanité qui, là aussi, viendrait élever sa voix : comme si l'homme avait été la grande pensée de derrière la tête de l'évolution animale. Il n'est absolument pas le commencement de la création ; chaque être se trouve à côté de lui au même degré de perfection. Et, en prétendant cela, nous allons encore trop loin : *l'homme est relativement le plus manqué des animaux*, le plus maladif, celui qui s'est égaré le plus dangereusement loin de ses instincts — il est vrai qu'il est aussi avec tout cela, l'animal le plus intéressant ! — En ce qui concerne les animaux, c'est Descartes qui, le premier, a eu l'admirable hardiesse de considérer l'animal comme une *machine : toute notre physiologie s'évertue à démontrer cette idée* (2).

---

(1) M. Jules Soury. *Réponse à M. Brunetière.*

(2) N'aurait-on pas exagéré en affirmant que Descartes refusait *sans appel* toute pensée, tout sentiment au « monde animal » ? On lit dans sa lettre à M. Morus : « Quoique je regarde comme une chose démontrée, qu'on ne saurait prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, *je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas*... » Les disciples de Descartes ont été plus affirmatifs que leur maître.

« Aussi, logiquement, ne mettons-nous plus l'homme à part comme le faisait Descartes : ce que l'homme conçoit de nos jours, ne va pas plus loin que ce qu'il conçoit machinalement. Autrefois, on donnait à l'homme le « libre arbitre » *comme une dotation d'un monde supérieur* : aujourd'hui, nous lui avons même pris l'arbitre, la volonté, en ce sens qu'il n'est plus permis d'entendre par là un attribut.

« Qu'est-ce qui est bon ? Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

« Qu'est-ce qui est mauvais ? Tout ce qui a racine dans la faiblesse.

« Qu'est-ce que le bonheur ? Le sentiment que la puissance grandit, qu'une résistance est surmontée.

« Non du contentement, mais plus de puissance ; non la paix avant tout, mais la guerre ; non la vertu, mais la valeur.

« Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes. *Et qu'on leur aide encore à disparaître.*

« Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? La pitié pour les déclassés et les faibles (1). »

C'est en résumé, la proclamation sacro-sainte de « la loi du plus fort est la meilleure », loi qui régit

---

(1) Frédéric Nietsche. *L'Anté-Christ.*

le monde animal et dont on voudrait faire celle de l'homme. En sorte que celui qui agit autrement que la *brute* est un déséquilibré : « le génie est une folie » et la bonté une duperie !

Jésus, ainsi qu'a essayé de le démontrer Jules Soury dans son étude sur les Evangiles, serait, de même que les Socrate, les Jeanne d'Arc, etc., des « dégénérés » issus de « déséquilibrés, de rachitiques et d'alcooliques » (1).

Pour n'avoir pas compris (en admettant même le passage du moi, de l'âme par la série animale) — que l'humanité et l'animalité constituent des règnes différents ; — pour ne pas s'être rendu compte que l'identité des lois physiologiques dans les deux règnes peut coexister sans que, pour cela, la pensée, le moi, l'âme enfin, soit enchaînée irrémédiablement dans le milieu qu'elle a, dès longtemps et largement dépassé ; — pour avoir oublié ces choses, on a supprimé le « libre arbitre ». En même temps cependant (souverain illogisme), on a gardé le droit de punition pour les petits, les faibles surtout, que tout accable... car les grands, les puissants, esquivent presque toujours le châtiment mérité. Et cette même inégalité n'est pas un des moindres griefs contre une société qui la tolère et la favorise.

---

(1) MM. Jules Soury et Nietsche sont regardés comme les protagonistes les plus logiques et les plus scientifiques de la théorie matérialiste.

Etonnez-vous du pessimisme que l'on rencontre chez les matérialistes qui n'aiment pas se « leurrer volontairement », qui veulent être logiques avec la théorie :

« Il faut savoir regarder le malheur de notre espèce, comme nous faisons de notre propre sort... comme vient de le résumer l'un d'eux. Oui, nos fils en seront là, que l'horrible massacre des temps historiques, et même de la barbarie primitive, leur sembleront de l'humanité heureuse au regard de l'effrayante catastrophe qui, d'un pas irrésistible, à toute heure gagnera sur eux. Ce serait, jusque dans la décadence dernière, une monstrueuse ascension de douleur si la notion, déjà présente, de la fin nécessaire ne suscitait en nous la *philosophie* supérieure qui nous permet d'affronter toute destinée sans pâlir.

« Ainsi, me dira-t-on, voici tout ce que vous pouvez nous offrir. Une lutte effroyable, des siècles déchirants de douleur et de mort *pour une inutile vie. La désespérance et le néant.* Le rêve tout au plus.

« Hélas ! je ne vous offre rien, ne disposant de rien, dans l'ordre de l'univers. Je cherche, je constate. Et, quand la nuit se fait, je le dis : voilà tout. Je suis tenu de ne pas leurrer, volontairement : rien de plus. Si la consolation n'est pas dans le monde, pourquoi m'imputer la faute de ne l'y pas rencontrer » (1).

---

(1). G. Clémenceau, *La Mêlée sociale.*

Etonnez-vous après cela si les mariages se font plus rares, si les infanticides se multiplient! L'homme, puisqu'il est rabaissé à l'animalité; puisqu'il est le jouet *fatal* d'un chaos sans fin, a bien le droit, surtout celui qui, moins heureux que M. Clémençeau, n'a pas les aptitudes nécessaires pour se créer : bon feu, bon gite, et le reste, a bien, dis-je, le droit ou de faire périr ses enfants déjà nés pour les mettre à l'abri de la souffrance, et à plus forte raison celui d'empêcher toute nouvelle naissance (1).

Il n'a fallu rien moins qu'une multiplication effrayante de ces crimes, joints aux sourds grondements et aux menaces du prolétariat, pour forcer nos pédagogues officiels à se mettre à la recherche de l'âme rayée d'un trait de plume par la science matérialiste, sous prétexte qu'elle ne l'avait rencontrée ni sous son scalpel, ni au fond des creusets de ses laboratoires.

Le mal a été si grand, on a eu si bien le vertige de l'abîme, qu'il n'y a pas lieu d'être surpris si les sciences *mystiques*, avec le spiritisme pour porte-

---

(1) Le secrétaire de l'Enfance de Londres, a fait à la Chambre des Lords, une déclaration que l'on devrait bien méditer : D'après ses dires, on compte chaque année, en Angleterre, plus de 1.000 enfants *tués par leurs parents*, qui veulent ainsi bénéficier de l'assurance qu'ils ont préalablement contractée en cas de décès de leurs enfants nouveau-nés. Que penser d'une Société où une pareille *industrie* se produit pour ainsi dire publiquement, et sur une aussi vaste échelle ?

drapeau, exercent aujourd'hui une si puissante et si universelle attraction. L'excès des prétentions matérialistes devait nécessairement amener la réaction à laquelle nous assistons. La jeunesse devait tôt ou tard se ressaisir, avec ses hautes aspirations et son besoin impérieux du beau, du bien, du vrai.

Il ne se pouvait pas que le monde, oubliant définitivement les glorieuses espérances d'un passé lointain, et les certitudes d'une expérience qui remonte aux premiers âges de l'humanité, renonçât pour jamais à l'avenir et se contentât d'une existence enfermée dans les limites étroites qui séparent le berceau de la tombe; il ne se pouvait pas qu'elle reniât les divins ancêtres qui dans l'Inde avec Bouddha, dans la Grèce avec Socrate, en Egypte avec les hiérophantes, en Gaule avec les druides, en Palestine avec le Christ, ont parlé de vie immortelle ou éternelle ! Et cela appuyé sur des manifestations que nous appelons aujourd'hui : *spiritiques*, et que nous rencontrons dans tous les pays, ainsi qu'en font foi les récits des voyageurs.

L'universalité de ces idées dans le temps et dans l'espace, a fait dire à M. Ch. Richet :

« *Il faut convenir que l'habileté, la perfection, l'universalité de cette imposture partout et toujours* constituent le phénomène le plus extraordinaire que les annales de la science aient jamais relaté. »

J'ajouterai, que cette *universalité* et cette *identité* des moyens employés par des peuples qui n'ont entre eux aucun rapport ni direct, ni indirect,

prouvent, d'une part, que nous avons bien affaire ici à une *vraie science exacte*, et, de l'autre, que la Divinité, quoi qu'on en dise, n'a jamais laissé l'humanité ni aucune de ses fractions, dans des ténèbres complètes. Elle prouve aussi que nul n'a le droit de monopoliser ou de confisquer la vérité, qui est l'apanage de tous.

Toutes ces choses, concernant le spiritisme, sont parfaitement connues d'un grand nombre. Cependant on nous dit : « Nous irions volontiers à vous, n'étaient les charlatans, les mystiques, les sectaires qui se trouvent parmi vous, et auxquels il ne nous est pas possible de nous mêler. »

A ces observations, nous ne pouvons que répondre : Quelle est donc la science, la philosophie, etc., qui n'a pas ses mystiques ou ses charlatans?

Est-ce que la politique et la religion en sont exemptes?

La médecine n'a-t-elle pas ses empoisonneurs qui tuent légalement? Qui oserait, à cause d'eux, accuser tout le corps médical, et dire que la science de guérir n'est qu'une odieuse duperie?

D'autres critiques disent qu'ils ne croiront que lorsqu'ils auront vu, selon les conditions qu'ils imposeront eux-mêmes aux phénomènes.

A ceux-là, cher Monsieur Revel, vous avez fort justement répondu : il n'y a pourtant pas besoin d'aller *soi-même* en Amérique (et par un bateau d'un modèle tout spécial) pour croire à l'existence du

Nouveau-Monde. Il y a des voyageurs nombreux en lesquels on peut avoir toute confiance, qui nous ont affirmé y être allés; cela nous suffit.

Est-ce que l'affirmation du magnétisme et du spiritisme — dont j'unis à dessein les noms (car ce sont deux branches du même arbre) — depuis les temps les plus reculés, par les peuples les plus divers, n'est pas d'une importance capitale en faveur de la réalité, de la vérité indubitable de ces deux sciences destinées à n'en faire qu'une un jour, puisqu'elles ont toutes deux pour point de départ : l'*âme*.

Les observateurs sérieux modifient leurs méthodes suivant les phénomènes à étudier, et ne prétendent pas soumettre l'âme aux mêmes moyens d'observation et d'expérimentation que l'étude chimique ou physique des corps.

III

Les phénomènes spirites ne s'expliquent *scientifiquement* que par la connaissance du périsprit. Supprimez le périsprit, les phénomènes ne s'expliquent que par le miracle ou le charlatanisme. — Bourdeau, Huxley, Bernheim, Descartes, Kant. — Le colonel de Rochas. — Les Pères de l'Eglise. — Le périsprit est-il de la matière ? — Les Indous. — Les Egyptiens. — Le quatrième concile de Constantinople. — Delanne. — Papus. — Horace Pelletier. — Extériorisation du périsprit. — L'amputé et son périsprit. — M. Lecomte et ses photographies. — L'ingénieur Palazzi. — Dis-moi l'état physiologique de ton périsprit, je te dirai l'état de ton âme. — L'âme possède-t-elle l'immortalité native. — L'esprit est tout; la matière n'est rien. — La matière est tout, l'esprit, l'âme n'est rien.

Après avoir mis en lumière la faillibilité de nos adversaires les plus sérieux, — nous négligeons à dessein l'Eglise avec ses *démons,* — nous rappellerons en passant quelques-unes des théories destinées, dans la pensée de leurs auteurs, à tuer le spiritisme par la démonstration de la non-intervention du monde des esprits dans les phénomènes. Voici le fameux Schiff avec son « muscle craqueur » de désopilante mémoire ; voici « l'hystérie et la désagrégation cérébrale » des Charcot, des Binet, etc.

Voici les mouvements inconscients et l'intégration des petits mouvements ; voici... Mais à quoi bon ? Entrons plutôt au cœur même de la question

par l'examen des *faits* qui ne peuvent plus être mis en doute que par des sectaires de parti-pris, ou par une ignorance voulue.

Auparavant, toutefois, il est de toute nécessité, d'étudier le *périsprit* sans lequel les phénomènes spiritiques sont incompréhensibles scientifiquement parlant.

Otez le *périsprit*, et les manifestations paraissent dues à « des miracles ou à du charlatanisme ».

Comment, en effet, l'esprit agirait-il sur la matière si, désincarné, il n'avait plus aucune attache matérielle, s'il y avait divorce radical entre la spiritualité et la matérialité ?

On aurait raison de parler de la sorte, si, effectivement, cette opposition existait aussi entière qu'on le prétend. Mais il n'en est rien. Et, avant de parler « d'impossibilité », il eût été plus sage d'examiner le fond même du débat, c'est-à-dire les rapports de l'esprit et de la matière.

« Il est impossible, nous dit-on, de comprendre qu'une substance sans étendue, et conséquemment hors de l'étendue, puisse agir dans l'étendue et mouvoir des corps étendus, se localiser dans l'espace, et subir des dépendances du milieu qui circonscrivent son activité. Il n'est pas moins malaisé de concevoir qu'un organisme puisse influencer un pur esprit (1). »

---

(1) Bourdeau. *Le problème de la mort.*

Quand Huxley dit de son côté : « Comprendre comment un corps matériel pourrait, par son mouvement, affecter une chose pensante, devient un problème aussi difficile que celui qui consisterait à frapper un cas nominatif avec un bâton. »

Quand le professeur Bernheim et ses élèves observent que : « La science ne peut prouver que l'esprit est capable d'exister sans la matière, » ils ont sans doute raison à leur point de vue. Mais c'est justement leur point de vue qui est faux.

L'action directe de l'esprit sur la matière pure est sans doute impossible.

Au dire de Descartes : « L'esprit n'est pas capable de concevoir distinctement, et en même temps, leur distinction (de l'esprit et du corps) et leur union, car il faut pour cela les concevoir comme une seule chose, et ensemble les concevoir comme deux, ce qui se contrarie. »

Pour Kant (voyez Bourdeau), l'essence des choses n'est ni esprit, ni matière, mais un *substratum* inconnu, principe mystérieux, X impossible à dégager, *noumène* que la pensée ne peut atteindre.

Vouloir prouver l'existence et la spiritualité de l'âme, c'est commettre un paralogisme évident, et formuler des idées abstraites qui ne se rapportent à aucune intuition sensible (1).

Toutes ces affirmations ainsi présentées, peuvent

---

(1) *Critique de la raison pure.*

être justes, sans pour cela atteindre le spiritualisme. Car, au lieu d'une action directe de l'esprit sur la matière, nous avons une action *indirecte*. L'esprit n'agit sur la matière que par l'*intermédiaire* de son *corps spirituel*.

Les spirites appellent ce corps : « périsprit, » les théosophes et les occutistes : « corps astral » et Fourier « corps aromal ».

La *substance force* dont est composé en grande partie le corps spirituel, a été connue de tout temps, elle a reçu bien des noms. Souvent on lui a fait jouer un rôle qui n'est pas le sien. C'est d'elle que parlaient certains philosophes lorsqu'ils disaient : « un esprit intérieur vivifie la matière et c'est son souffle qui préside à ses mouvements. » C'est la *lumière astrale* des kabbalistes, l'*azoth* des alchimistes, l'*akasa* des Indiens, la *nephesch* de la Bible, le *char subtil* de Platon qui, après la mort du corps matériel, conduisait l'âme à l'esprit divin. C'est l'*esprit vital* de Maxwel, le fluide universel, l'*archée de la nature* qui servit de base aux théories de van Helmont et de Mesmer ; la *matière subtile* de Descartes avec son « plein » et ses « tourbillons ». C'est elle, le principe que Newton qualifiait d'*esprit très subtil* pénétrant à travers tous les corps, caché dans leur substance ; elle que les physiciens contemporains, malgré leur matérialisme, ont été obligés de reconnaître sous le nom d'*ether*. C'est la *force dynamique* par laquelle Hirn remplaçait l'*esprit très subtil* de Newton. C'est l'*od* de Reichenbach.

C'est par elle que les intéressantes expériences de M. le colonel de Rochas sur l'*extériorisation* de la sensibilité peuvent avoir lieu. Elle est le *principe vital* de Barthez, l'électricité animale de Pététin, la *force neurique rayonnante* de Baréty, la *force vitale* du docteur Baraduc, le fluide nerveux de quelques physiologistes modernes. C'est aussi, bien entendu, le *fluide magnétique* des Magnétiseurs, le *fluide* physiologique de Durville. Le grand philosophe Kant a eu la *prescience* de son intervention entre l'esprit et la matière. En effet c'est bien là le « substratum », l'*intermédiaire* dont l'esprit a besoin pour pouvoir agir sur la matière proprement dite. Sa *tonalité* est infinie. Sans elle : pas de *vie physique*. C'est par elle que la matière vit, agit, engendre les phénomènes vitaux que la nature nous offre avec une si merveilleuse variété. Pour jouer un pareil rôle, il faut que cette substance force soit autre chose que de la *matière*. Ainsi, c'est à tort qu'on nous parle de « matière radiante, » de « matière quintessenciée, » etc. Tant que l'on ne reconnaîtra pas l'existence de cette *substance immatérielle* — immatière n'est pas zéro — la science ne sortira pas de l'empirisme dont elle est actuellement victime.

La théorie *périspritale*, aujourd'hui démontrée scientifiquement, comme nous allons le voir, était parfaitement connue des peuples de l'Inde, de l'Egypte, etc., ainsi que de la plupart des anciens philosophes ; on en retrouve également des traces dans l'enseignement de quelques-uns des anciens

Pères de l'Eglise. On y voit que l'*esprit* est toujours accompagné d'un « double »,d'un « corps spirituel », d'une « âme ».

Le « lumineux », c'est-à-dire l'esprit, disaient les Egyptiens qui faisaient de l'homme un *quatruplexe*, est contenu dans l'âme, et l'âme dans le corps. Mais la mort rompait leur union; tandis que le corps et son double restaient dans la tombe, l'*âme et le lumineux* allaient de la terre au ciel (1).

Dans le chapitre LXXX du *Livre des Morts*, on peut lire (Ernest Bosc) ce qui suit : « Dans le cours de ses pérégrinations, l'âme ne revêtait que l'image de son corps (2), » c'est-à-dire le périsprit, ou corps astral.

Saint Paul, saint Justin, saint Césaire, saint Jean Damascène partageaient l'opinion de la *corporéité* de l'âme ou esprit.

Les Platoniciens appelaient le corps de l'âme « Ochéma », *véhicule*.Le Dr Moor dit à ce sujet : « Le véhicule astral est d'une telle ténuité qu'il peut traverser les pores les plus déliés du corps aussi facilement que la lumière passe à travers le verre ou la foudre, à travers le fourreau d'une épée sans le déchirer, ni le rayer. »

Un auteur chrétien, Philoponus, a écrit que l'âme n'est séparable que du corps grossier, non de tout corps absolument ; après la mort elle possède un

---

(1) Maspéro.
(2) *Isis dévoilée*, Chamuel, éditeur.

corps spirituel ou aérien dans lequel et par lequel elle agit. Le corps spirituel est composé de quatre éléments et reçoit son nom des parties prédominantes de l'air, de même que notre corps grossier est appelé terrestre d'après l'élément qui y domine. »

« L'âme, a dit Porphyre, n'est jamais complètement nue de tout corps, un autre corps plus ou moins pur lui est toujours uni, adapté *à sa disposition* actuelle. »

Ces citations que nous pourrions multiplier, prouvent mieux que toutes les théories non seulement que le spiritisme était connu des *anciens*, mais qu'ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur le périsprit et sur le rôle qu'il joue.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

De nos jours plusieurs chercheurs émérites ont fait faire un grand pas à la question du périsprit Nous citerons : Allan Kardec, le colonel de Rochas, Gabriel Delanne, Papus, le Dr Baraduc et Durville. Que les incrédules lisent leurs travaux! et ils se convaincront de l'importancede la question.

« *Quand l'extériorisation,* dit M. de Rochas, *a lieu à une certaine distance du sujet, si on passe la main dans l'air et qu'on pique avec une aiguille*, le sujet pousse un cri. »

Le sujet a donc éprouvé une sensation dans une partie de son corps *invisible* pour la plupart.

« L'homme, dit Gabriel Delanne, n'est pas une unité ; l'homme est une trinité. Il est composé d'une

âme, d'une enveloppe de cette âme appelée *périsprit* et d'un corps. Lorsque le corps se dissout, les deux autres éléments ne se dissolvent pas ; ils restent dans l'espace, et peuvent, dans certaines conditions déterminées, se manifester aux vivants.

« Le spiritisme enseigne que le corps spirituel, c'est-à-dire le périsprit, est aussi formé de matière, mais de matière dans un état spécial, de matière plus quintessenciée; et lorsque cette matière est soumise à certaines influences qui sont dégagées généralement par des personnes qu'on appelle médiums, elle peut se modifier de façon à faire impression sur les appareils photographiques et même à laisser son empreinte sur la parafine ou dans la terre glaise, etc. (1).

« William Crookes, qui a étudié cette matière, a essayé d'en reproduire l'aspect phosphorescent; et il déclare qu'aucune lumière produite sur la terre, n'est comparable à celle du périsprit.

« Il est démontré aujourd'hui par Hartmann et beaucoup d'autres physiologistes, que dans l'âme humaine il y a l'inconscient, et que cet inconscient

---

(1) Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la substance qui forme en partie le *périsprit* n'est en aucune façon de la matière. N'oublions pas que de la « matière quintessenciée » est toujours de la matière. Par conséquent elle n'échappe pas aux lois qui régissent la matière, et ces lois, nous le savons, ne sont pas celles du périsprit. Ajoutez que cette substance X, dans l'état périsprital, est probablement mélangée de matière *primitive*, quintessenciée si l'on veut, telle que la « matière radiante » de Crookes.

joue un très grand rôle. Or, les spiritualistes ne peuvent pas attribuer à l'âme, qui est la conscience même, cette inconscience. Par conséquent, ils sont dans une impossibilité absolue de rendre compte du phénomène de l'inconscience. Eh bien, le spiritisme, en apportant sa théorie, prend ce que les matérialistes et les spiritualistes ont de bon, et il explique comment entre l'âme et le corps, il peut y avoir un lien.

« Le spiritisme enseigne que le périsprit est précisément la partie en quelque sorte *organique* de l'âme : c'est dans le périsprit que se *gravent nos pensées* ; c'est en lui que s'enregistrent nos volitions et nos sensations ; c'est en lui que s'opère le travail mystérieux de l'intelligence, enfin c'est avec lui que, dégagé du corps, l'esprit dans l'espace conserve l'intégralité absolue de ses facultés, parce que c'est dans ce périsprit même, qu'ont eu lieu les sensations, les volitions *qui sont restées à l'état d'impressions physiques, sur la matière périspritale* (1),

« Un simple exemple fera peut-être mieux comprendre la théorie que je voudrais vous exposer. Si nous prenons un sujet hypnotique et que nous le

---

(1) Nous verrons au chapitre où sera traitée la question de la *maladie sociale*, le rôle important que jouent ces *impressions*, cette photographie *inaltérable* de nos actions, de nos pensées. Si le périsprit était de la matière, il ne pourrait garder indéfiniment l'impression, la *photographie* de nos actes, de nos pensées, l'atome revenant tôt ou tard à l'état primordial, ayant perdu toute trace des différents états où il a passé.

plongions dans le sommeil, il parlera de choses diverses, d'événements passés ou futurs dont au réveil il n'aura plus la moindre conscience. Mais si plus tard, un jour, dix jours, un mois après, on le replonge dans le même sommeil, le sujet a de nouveau le souvenir de ce qu'il a dit dans son précédent sommeil.

Il y a donc deux états de conscience tout à fait distincts : *l'état de conscience pendant le sommeil, et l'état de conscience pendant la veille.*

Nous expliquons cela, nous spirites, en disant : lorsque l'âme est dégagée du corps, lorsqu'elle perçoit avec son périsprit les sensations qu'elle ressent, ces sensations qui n'impressionnent pas directement le cerveau matériel, ne peuvent, au réveil, être rendues à l'individu complet. Mais si, de nouveau, l'âme plane dans l'espace, c'est-à-dire se dégage du corps, alors elle reprend la liberté de ses sensations ; elle retrouve le souvenir des impressions qu'elle a éprouvées pendant cet état. Nous croyons voir là une confirmation du périsprit ; toutefois, il en existe une autre, et cette fois, nous n'avons pas affaire à des théories, mais à des expérimentateurs matérialistes. Ainsi, je vois dans un ouvrage publié en anglais, et intitulé : *Living Phantoms,* par Myers, Gurney et Podmore (1), que les auteurs citent plus

(1) Cet ouvrage si intéressant, dont les conséquences au point de vue spirite, sont autrement considérables que quantité d'œuvres exclusivement spirites, vu la méthode scientifique qui a présidé à

de sept cents cas affirmés par des témoins sous la foi du serment. Tous disent avoir constaté que le corps se dédouble, et que l'enveloppe matérielle étant d'un côté, l'apparition reproduisant exactement ce corps matériel, a été vue à distance; par conséquent dans ce cas, le fait devient notoire, et, je le répète, il n'a pas eu lieu une fois, il a été constaté près de *sept cents fois.* »

« Le périsprit a deux facultés, remarque Papus : il fabrique le corps : tous les occultistes sont unanimes à cet égard avec les spirites ; le périsprit fabrique le corps, et il sert à relier le corps à l'âme.

« Qu'est-ce que le corps, et quel est son aspect au point de vue scientifique?

« Le corps est formé de cellules qui changent à tout moment.

« Claude Bernard a démontré que chaque fois que nous avons une idée, une cellule nerveuse se décompose, et Flourens en faisant manger à des animaux de la garance, a pu voir leurs os en se développant, se colorer progressivement, c'est-à-dire voir les cellules osseuses, les plus dures de l'organisme, se renouveler en un temps qui ne dépasse pas deux mois. Le corps se renouvelle intégralement dans un temps donné, *et pourtant* le corps

---

son élaboration, a été traduit en français par M. Marillier, sous le titre : *Les hallucinations télépathiques.* Alcan, éditeur.

« *conserve toujours la même forme*, le *même aspect* », grâce à son moule, le périsprit (1). »

M. le docteur Baraduc, qui pas plus que le colonel de Rochas ne peut être accusé de *mysticité* et dont les travaux sur la *Force vitale* ont eu un si grand retentissement dans le monde savant, prouve aussi la réalité du corps périsprital :

« On voit, dit-il, que le corps humain pesé et étudié par un appareil spécial, est *doublé d'un corps intime fluidique* dans son essence et dont la valeur peut être appréciée par la différence ou le rapport entre les forces pénétrant à droite du corps et s'extériorisant à gauche ; ce qui revient à dire que l'homme est complètement entouré d'une somme de *forces radiantes,* tandis qu'il renferme en lui un capital, réserve de force vitale, de nature fluidique. »

Je ne ferai que citer le livre si intéressant du positiviste M. Benjamin d'Assier (2).

Devant les faits aussi indéniables que ceux qu'il a pu recueillir, l'élève d'Auguste Comte,s'est incliné, et a reconnu franchement la réalité du corps psychique ou périsprital. Mais il suppose qu'après la mort, ce corps se dissout lentement. Ce serait une seconde mort !

---

(1) Ces appréciations de Papus, ainsi que celles de Gabriel Delanne, sont prises dans l'étude si intéressante qu'ils ont lue au *Congrès International spirite et spiritualiste* de 1889. Librairie spirite, rue Chabanais, 1.

(2) *La vie posthume.*

D'autre part, voici ce que dit le docteur Carl du Prel : « La mort éteint le corps matériel et réveille le corps astral (périsprit). Chez les Gaulois, les druides affirmaient que l'âme se revêtait d'un corps nouveau. »

Toutes ces affirmations, basées sur l'expérience, démontrent l'existence du périsprit avec une telle évidence que l'on ne peut pas plus mettre en doute sa réalité que son importance.

Le corps psychique du médium sert non seulement d'enveloppe à l'être spirituel pour l'aider à se *matérialiser* à notre vue, mais lui sert aussi de *véhicule*, si je puis m'exprimer ainsi, pour produire certains phénomènes physiques, tels que les coups frappés, la lévitation, etc.

L'emprunt fait par l'esprit désincarné au périsprit du médium, est produit aux dépens des forces fluidiques de ce dernier. On verra plus loin, à propos des expériences de W. Crookes, que dans certains phénomènes, tels que la matérialisation, le médium tombe parfois dans un état comateux :

« J'ai vu, nous dit Fl. Marryat, miss Cook (le médium de Crookes) placée sur la machine d'une balance à peser, construite à dessein par M. Crookes, peser 112 livres, mais aussitôt que l'esprit matérialisé était formé, *le corps du médium ne pesait plus* que la moitié, 56 livres (1). »

(1) Cette différence de poids prouve non seulement la substantialité du périsprit, mais démontre aussi qu'il se détache des particules de matière du corps charnel.

Ce fait démontre mieux que tout ce que nous pourrions dire, combien il est dangereux, pour le médium, d'expérimenter sans méthode, ainsi qu'on le fait généralement. On peut tuer le médium.

Dans les phénomènes dus aux esprits, on constate parfois une vague ressemblance entre l'esprit matérialisé et le médium. Inutile d'ajouter que les sceptiques s'en prévalent pour crier au charlatanisme! voici à ce propos quelques réflexions très judicieuses de M. Brackett dont on connaît la compétence en pareille matière: « Tant que le médium a de l'action sur ce corps fluidique, la forme garde une certaine ressemblance avec le médium, mais si une intelligence supérieure domine assez le médium pour s'emparer de son corps fluidique (dont il s'enveloppe pour ainsi dire), la ressemblance change et dépend de la puissance du désincarné à reproduire la forme qu'il avait sur la terre.

« J'ai vu, dit M. Brackett, des centaines de formes matérialisées, et, dans bien des cas, *le double fluidique du médium* si ressemblant que j'aurais juré que c'était le médium lui-même, si je n'avais pas vu ce double se dématérialiser devant moi et, immédiatement après, constaté que le médium était endormi.

« J'ai expérimenté ces faits si souvent et de tant de façons que si je n'ai pas eu la preuve d'un phénomène, on ne sait plus ce que le mot : *évidence* veut dire. Quand mes investigations furent terminées, je me trouvai en présence d'un terrible pro-

blème. Quelles sont ces formes qui pendant un temps donné prennent une *réalité objective;* dont quelques-unes ressemblaient à des parents ou à des amis, *quoique gardant toujours quelques caractères du médium?*

« Sont-ce des êtres venant d'un autre monde? tout le fait supposer. J'ai souvent tenu la main d'un de ces êtres et, au moment de la dématérialisation, *cette main fondait pour ainsi dire* dans la mienne.

« J'ai suivi très souvent le procédé de matérialisation, et cela dans des conditions où toute fraude était impossible. *Il est très facile de dire qu'on est halluciné, mais je certifie le contraire, car je ne me suis pas contenté d'une expérience, j'en ai fait des centaines.* J'ai étudié ces formes aussi tranquillement qu'un tableau ou une sculpture. Je constate que la chose est étonnante, mais je crois que plus tard elle pourra être démontrée scientifiquement. Pour cela, il faudrait d'abord découvrir dans quelles conditions ces êtres peuvent se communiquer à nous. Quant à ce qu'ils pourraient nous dire à ce sujet, il nous serait probablement impossible de le comprendre, car nous ne sommes pas assez avancés dans ce genre d'expériences.

« Ce n'est que grâce à une accumulation de faits frappants que j'ai été forcé d'accepter l'existence de ces êtres extraordinaires, néanmoins cette existence reste entourée de mystère. Qu'ils appartiennent à un monde différent du nôtre, cela est plus que probable, car aucune autre théorie ne me semble soutenable.

Quant à leur identité, elle ne peut se juger que de la façon dont nous jugeons les personnes avec lesquelles nous sommes en relations dans la vie.

« Beaucoup de ces êtres sont si imparfaitement matérialisés, que de pénétrer dans notre atmosphère semble les épuiser, et après de vains efforts, ne pouvant nous parler, ils s'en vont. D'autres arrivent à une matérialisation complète.

« Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il y a un grand nombre de manifestations semblables à celles que j'ai étudiées, mais les tendances matérialistes de la science les ont toujours fait considérer comme des fictions orientales.

« La probabilité ou la possibilité que présentent ces phénomènes de nous fournir une preuve palpable et matérielle de l'existence de l'homme après la mort, vaut la peine qu'on examine ces faits avec soin. Les nier, sous prétexte qu'ils sont impossibles, est un grand tort, car Arago a dit : « En dehors des sciences mathématiques, le mot impossible n'a pas de sens. »

« Je suis de nature si sceptique, ajoute Brackett, que si je n'avais pu obtenir des conditions rigoureuses de contrôle avec le médium, je n'aurais jamais été convaincu. »

Nous ajouterons : Admettons pour un instant qu'une *matérialisation* soit le *double* du médium, mais alors comment expliquer le phénomène lorsqu'il se présente plusieurs esprits à la fois, d'âge et de sexe différents.

Parmi les mille et mille faits qui démontrent non seulement l'existence du périsprit et sa vitalité, mais aussi les rôles divers qu'il joue dans certaines expériences, nous n'en citerons qu'un, vu le peu de place dont nous disposons.

C'est un fait tout récent dû à l'observation de M. Horace Pelletier, esprit indépendant et sagace, partisan assez convaincu de la vérité pour ne vouloir s'inféoder à aucun parti.

M. H. Pelletier a voulu répéter les belles et curieuses expériences de M. de Rochas, sur l'extériorisation de la sensibilité.

Ses trois sujets ignoraient absolument ce qu'on attendait d'eux: il fallait éviter l'action de la suggestion.

C'étaient une jeune fille de onze ans, une jeune femme de vingt-six ans, et un homme de trente-cinq ans.

Le sujet endormi par M. Costet se tenait près d'une table, à une distance de quinze à vingt centimètres; sur le bord de cette table, à la hauteur du bras, on avait placé un verre plein d'eau.

« Quand nous avons jugé, raconte M. H. Pelletier, que l'eau devait être saturée du fluide de la jeune personne, nous avons pincé assez fortement la *surface de l'eau*. Aussitôt le sujet a fait un mouvement très marqué qui attestait qu'il ressentait une vive douleur. Nous l'avons pincé plusieurs fois, et toujours il a manifesté de la douleur. Aux pincements, nous avons fait succéder des piqûres d'aiguilles avec

les pointes desquelles nous égratignions la surface de l'eau; la jeune martyre témoignait chaque fois par des mouvements sa douleur.

« On a ensuite piqué et repiqué plusieurs fois son bras charnel, elle n'a rien ressenti, c'est comme si on eût pincé du bois. Après cette expérience, on a réveillé le sujet, on a mis à nu le bras voisin du verre, il ne portait aucune trace de pincement ni de piqûre. Nous avons remplacé Olympe Masson, par Théophile Auger, âgé de trente-cinq ans, un solide et fort gaillard, bien bâti et très intelligent et, de plus, très sensitif, il a été soumis aux mêmes expériences que la jeune fille. Quoiqu'il se montrât plus sensible encore, quand on pinçait ou qu'on écorchait avec une épingle la surface de l'eau, ces expériences ont eu exactement le même résultat. on n'a pu trouver sur son bras charnel aucune trace de pincement ni de piqûre; seulement à son réveil il éprouva une vive douleur, suite des pincements et des piqûres. Mme Gaston Berty, jeune et aimable femme de vingt-six ans, a succédé à Théophile Auger. Endormie au moyen de passes par M. A. Costet, elle a été soumise aux mêmes épreuves que les deux sujets qui l'ont précédée.

« Son corps charnel semblait plus insensible encore aux tortures cruelles qu'on lui infligeait pour l'amour de la science. Son état quasi cadavérique était bien plus prononcé encore ; elle était devenue d'une pâleur livide, et tout à fait exsangue. Chaque fois qu'on pinçait ou qu'on écorchait la surface de l'eau

contenue dans le verre, elle témoignait une douleur plus intense que les deux premiers sujets, qui semblaient cependant beaucoup souffrir. On l'a réveillée enfin et on a mis à nu son bras charnel.

« On a vu des traces de pincements et de piqûres d'aiguilles qu'on n'avait pu découvrir sur les bras des autres patients. La peau portait aux différents endroits des traces d'écorchures, elle était légèrement rouge et l'épiderme faiblement éraflé : les pincements avaient laissé des traces noires assez marquées. Pendant les deux jours qui ont suivi celui des expériences, les trois sujets ont senti des douleurs légères, conséquence des piqûres et des pincements. Des trois sujets, c'est Mme Gaston Berty qui s'est le plus signalée ; l'expérience avec elle a été plus décisive, quoique les deux autres aient donné des résultats réellement satisfaisants. C'est un fait vraiment étrange, tout à fait merveilleux, que ces trois sujets n'aient senti aucune des tortures infligées à leur corps charnel, tandis qu'ils sentaient parfaitement celles que l'on faisait subir à l'eau contenue dans le verre (1). »

« D'autres sujets présents à la séance, mais sans prendre part aux expériences, ont prétendu *voir un fantôme de forme masculine*, derrière Théophile

---

(1) Ainsi que l'a fait remarquer M. de Rochas : les envoûtements pratiqués au moyen âge, n'étaient probablement autre chose que ce que nous appelons aujourd'hui : *l'extériorisation de la sensibilité.*

Auger, et un autre de *forme féminine*, derrière Mme Gaston Berty; chacun de ces fantômes semblait avoir une vague ressemblance avec le sujet derrière lequel il se tenait. On aurait dit une vapeur qui s'échappait du corps; après le réveil, le fantôme s'évanouissait, peut-être avait-il été résorbé par le corps charnel. Quoi qu'il en soit, il résulte pour moi, ajoute M. H. Pelletier, qu'outre notre corps charnel nous avons un *corps spirituel*, appelé astral (périsprit des spirites) qui est très sensible, et c'est lui qui, absorbé par le corps charnel, lui communique la sensibilité. Quand il est sorti du corps charnel, celui-ci *ne sent plus rien*, mais le corps spirituel est toujours sensible. Il est vraisemblable, selon moi, qu'après notre mort, quand le corps spirituel a déserté pour toujours notre corps charnel, et que celui-ci est devenu non moins insensible que du marbre, le corps spirituel puisse sentir de la douleur tout comme lorsque nous étions vivants (1). Le corps spirituel ne meurt pas, la vie persiste toujours en lui, je le crois fermement. La belle, l'admirable découverte de M. le comte de Rochas est une

---

(1) En spiritisme nous savons que les esprits, dont le périsprit est trop *surchargé* d'impressions matérielles produites par les abus de notre vie physique, ressentent les mêmes sensations que lorsqu'ils appartenaient à l'humanité. C'est pour ces esprits une douleur parfois terrible, de ne pouvoir pas satisfaire leurs passions. Il y a là un bien curieux phénomène de suggestion qui mieux étudié, nous donnerait, peut-être, la clef de la suggestion proprement dite.

victoire pour la philosophie spiritualiste ; elle prouve que l'âme humaine est véritablement immortelle, comme probablement celle des animaux, car ce qui est esprit ne saurait périr (1). »

Cette intéressante expérience démontre deux choses essentielles qu'il faut retenir :

1° L'insensibilité *absolue* de la matière à l'état charnel dans un corps *vivant*, comme dans n'importe quel état dans un corps inorganique ;

2° La *sensibilité* du corps périsprital qui est formé avec cette substance X dont nous parlions plus haut.

Ces deux faits, scientifiques dans toute l'acception du mot, prouvent aussi, non seulement que le périsprit n'est pas de la matière — quintessenciée ou non — mais aussi qu'il ne faut pas confondre la sensibilité du périsprit, avec la sensibilité de l'*esprit*.

Nous rencontrons la sensibilité physique de la substance périspritale dans tous les corps vivants, aussi bien dans la *plante* que chez l'oiseau ou chez l'homme, bien entendu en rapport avec l'espèce, la race, qui impose une « tonalité » différente à ladite substance.

Voici un autre phénomène non moins remarquable : on sait que l'amputé d'un bras, ou d'une jambe se plaint, souvent pendant plusieurs mois, de dou-

---

(1) *Chaîne magnétique.*

leurs plus ou moins caractérisées, comme s'il avait toujours son bras ou sa jambe.

Comment expliquer un pareil phénomène, si ce n'est par la présence du périsprit dont le chirurgien n'a pu atteindre la matière *constituante*?

Le périsprit, c'est-à-dire le « canevas de l'être », doit forcément, après l'amputation du membre charnel, être dans un état anormal.

Mais voici le fait en question que nous donnons sous toutes réserves :

« Un jour, dit le professeur Hugues, je me sentis amené à réfléchir à propos des plaintes d'un ami à qui on avait amputé une jambe. Il ressentait d'atroces élancements dans la partie qui n'existait plus, et il ajoutait que la douleur au dessus du genou était si forte, que plus d'une fois, il se sentait contraint d'avancer la main comme pour saisir le membre dont il souffrait.

« Pendant plusieurs années, ce fait névropathique fut pour moi l'objet de continuels et longs travaux. Le jour où je crus avoir trouvé le moyen pratique d'avancer mes recherches, je résolus de tenter l'expérience.

« J'avais inventé un instrument, d'une grande puissance, par le moyen duquel j'étais parvenu à distinguer les plus imperceptibles microbes de l'air.

« J'allai rendre visite à un ami qui avait perdu un bras dans la guerre de 1863, et lui expliquant le mieux que je pus, ce que je désirais de lui, je le

priai de poser sa main imaginaire sur une feuille de papier blanc.

« Agissez, lui dis-je, comme si vous aviez votre bras; c'est-à-dire mettez sur cette feuille la main que vous n'avez plus. Mon ami sourit, et après quelques paroles d'encouragement de ma part, il finit par accéder à mon désir. Je tins alors le microscope à une faible distance de la feuille, et un monde tout à fait nouveau se révéla à mes yeux. La main n'avait aucune forme palpable, mais elle était très apparente. Je pouvais suivre les mouvements des doigts qui trahissaient l'impatience et l'incrédulité de mon ami.

« Je le priai de regarder à son tour. Il appliqua son œil à la lentille, et laissa échapper une exclamation que je n'oublierai jamais : il avait vu sa main fluidique. Après que la première impression d'étonnement se fût dissipée, je le priai d'écrire une phrase avec l'aide de la main fantôme. Il obéit.

« Qu'on juge de notre étonnement mêlé à une sorte de terreur, lorsque nous lûmes sur le papier, parfaitement tracée, comme une légère vapeur que le souffle laisse sur le cristal, la phrase suivante :

« Qui sait? »

Ici nous ferons quelques observations si le fait s'est passé tel qu'on l'a rapporté.

1° Il a pu y avoir simplement action suggestive. L'on peut, comme chacun sait, créer par la *volonté*, une image quelconque, soit sur une feuille de

papier, comme une photographie, ou dans le vide.

Cette image est vue seulement par le *sujet* magnétique, par le suggestionné.

2° Il se peut que ce soit effectivement *le bras périsprital* de l'amputé, qui a été matérialisé par les forces du monde extraterrestre, afin de démontrer la présence du périsprit.

Voici deux faits qui démontreraient non seulement que le docteur Hugues peut n'avoir pas été dupe d'une illusion, mais que la suggestion ne peut être pour rien dans ce genre de phénomène. Nous les empruntons au livre de M. de Rochas : *L'extériorisation de la sensibilité* qui contient de très intéressantes pages sur cette importante question :

M. l'abbé Hanapieu nous rapporte dans sa *Tératoscopie du fluide vital* (1822) ces deux faits : « Je connais une jeune personne, dont on avait amputé la cuisse ; plusieurs fois elle s'est tenue debout et a fait quelques pas sur ses deux jambes, c'est-à-dire sur la jambe non amputée et sur la jambe de *fluide vital* ; c'était ordinairement en sortant de son lit ; sa mère, témoin, était obligée de s'écrier : *Ah ! malheureuse, tu n'as pas ta jambe de bois !* — Un médecin de mes amis m'a assuré avoir vu un officier, dont la cuisse avait été amputée, marcher jusqu'au milieu de sa chambre sans s'apercevoir qu'il n'avait pas sa jambe de bois, et ne s'arrêter que lorsqu'il en faisait la réflexion ; alors la jambe de *fluide vital* n'avait plus la force de supporter le poids de son corps. »

. Si M. Hugues n'a pu renouveler son expérience, nous savons que M. Lecomte, avec quelques amis, chercheurs très indépendants comme lui, a relaté dans le n° 6 de « Paris-Photographe » des expériences dont quelques-unes viennent à l'appui de celles de MM. de Rochas, Pelletier, Hugues et de l'abbé Hanapieu et qui, bien entendu, ne font que confirmer les expériences de Reichenbach et des anciens magnétiseurs.

Nous retiendrons tout particulièrement l'expérience de la *photographie* des radiations des effluves, ainsi que la formation d'un « fantôme » par la condensation des effluves. Les *sujets* ne voyaient pas seulement l'apparition, mais ils pouvaient la palper et en suivre les contours. Ils éprouvaient à son contact l'impression d'un corps matériel.

Plusieurs chercheurs, d'ailleurs, sont arrivés à photographier des *esprits*, ainsi que nous allons le démontrer en parlant de certaines expériences de W. Crookes.

Etant donnés ces faits, n'est-on pas fondé à dire avec le docteur N. Santanglo, qui a beaucoup étudié le rôle important du périsprit : « L'on est, ce semble, en droit de conclure de ces expériences *positives*, que de même que l'image, le corps paraît, mais n'existe pas en tant *qu'un tout concret et bien défini*. »

Il résulte de ce qui précède, ainsi que des autres phénomènes dont il sera question plus loin, que l'esprit (ainsi que le dit M. l'ingénieur Palazzi), qui

veut mettre à profit ses facultés, inhérentes à son état de désincarné, est obligé de tirer les fluides grossiers et matériels,dont il se sert, du corps vivant du médium, dans les séances spirites,ou de celui de médiums inconscients, lorsqu'il s'agit de phénomènes spontanés, d'apparitions, et de maisons hantées. « Il paraît qu'entre ces fluides, il existe quelques différences pour chaque classe de phénomènes. L'esprit qui prend les fluides aux médiums, les manipule à sa façon (en raison du but à atteindre, comme le chimiste le fait pour les corps simples) et les mélange à la substance de *son propre périsprit*, pour les rendre plus compacts et leur donner une densité telle qu'ils puissent tomber sous les sens de l'homme. Ainsi se passent les choses dans les matérialisations et les apparitions d'esprits, où le périsprit condensé devient visible et tangible, où ils font entendre leur voix, où ils manifestent, en un mot, de manière ou d'autre, leur présence et leur action. »

La connaissance plus complète du périsprit éclairera, expliquera de mieux en mieux les phénomènes non seulement du spiritisme ; mais ceux de la physiologie et de la pathologie.

Que de maladies morales ou physiques qui déroutent nos plus savants docteurs, pourront alors être guéries ! Les merveilleuses cures opérées par la suggestion, par les passes magnétiques, le démontrent dès à présent surabondamment.

« Il semble que de tels faits, ainsi que le dit M. de

Rochas en terminant son article sur l'extériorisation, devraient bouleverser les théories officielles. Il n'en sera rien pendant longtemps encore. Chez beaucoup de personnes, même des plus intelligentes, l'éducation a mis des œillères comme aux chevaux de voitures, et elles sont incapables de voir autre chose que l'étroite bande de route qui constitue la voie dans laquelle elles se sont engagées (1). »

Le degré de pureté et la puissance du périsprit sont en raison de l'avancement moral et intellectuel de l'esprit.

Plus le périsprit est sous la domination des passions et des appétits matériels, plus le périsprit a d'affinité pour tout ce qui touche à la sensation physique.

Par contre, plus l'esprit s'*idealise*, s'*intellectualise*, plus le périsprit a d'affinité pour tout ce qui touche au beau, au bien, au vrai. La tonalité du périsprit est pour ainsi dire l'image fidèle de l'état *moral* de l'esprit. Il est aussi le *récipient* qui garde fidèlement par *contamination* consécutive le germe de certaines maladies physiques. Si l'esprit ne s'en débarrasse pas, étant *désincarné*, il en sera victime dans une incarnation ultérieure.

(1) Ces paroles de M. de Rochas nous rappellent la réponse que fit un docteur à Fl. Marryatt, qui voulait démontrer à son ami la réalité et l'importance des faits spiritiques : « Si je croyais à la réalité de ces phénomènes, répondit le savant docteur, cela renverserait toutes les théories sur lesquelles ma science est basée. »

Que de maladies seraient évitées, si dès le bas-âge les enfants étaient soumis à une hygiène que j'appellerai *périspritale*.

Si le médecin du corps peut diagnostiquer à coup sûr l'état d'un malade, *le médecin de l'âme*, lorsque, enfin, on en aura, fera à son tour non moins sûrement le diagnostic de celle-ci, d'après l'état *physiologique* du périsprit.

Est-il besoin d'ajouter que l'une vaut au moins qu'on s'en occupe tout autant que l'autre, et même un peu plus, l'esprit pouvant conquérir l'immortalité par l'incarnation tandis que le corps se dissout...

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse?

Nous venons de dire que l'esprit *conquiert l'immortalité*, on me dira : vous ne croyez donc pas à l'immortalité *native*, *obligatoire* de l'âme, de l'esprit? Non, et cela pour deux raisons :

1° L'incréé seul possède l'immortalité native et l'esprit n'est pas incréé ;

2° Si l'esprit n'avait pas le droit, le pouvoir de s'*anéantir*, il ne serait plus *libre*, il serait, ainsi qu'on l'a fort justement observé, « il serait l'esclave de Dieu ».

L'immortalité *native* n'est pas enseignée dans la Bible, ni par Jésus, ni par la plupart des premiers Pères de l'Eglise. Aujourd'hui cette question est fortement agitée dans le monde des penseurs spiritualistes. Nous conseillons de lire l'intéressante

étude de M. Pétavel-Ollif, *Le problème de l'Immortalité*, ainsi que le livre de M. Sabatier, *Essai sur l'Immortalité* (1).

Mais, pas d'illusion ! que ceux qui — oubliant que *rien ne se perd* — sachant que l'on peut s'anéantir, ne donnent pas libre cours à leurs vices... en se disant : Bah ! lorsque j'aurai bien joui de la vie, je m'anéantirai...

Pas d'illusion ! La loi si *juste* dans son implacable sévérité, ne perd jamais ses droits, l'anéantissement ne pouvant avoir lieu que graduellement, et peut-être au bout de plusieurs siècles dans l'erraticité. Fermons la parenthèse.

Nous pouvons donc répéter aujourd'hui, sans crainte d'être démenti par les faits sérieusement étudiés, ce qu'écrivait M. de Bodisco, chambellan du czar, dont les expériences ont eu un si légitime retentissement :

« Je n'hésite pas à déclarer que le corps astral (ou psychique) est le plus important de tous les corps dans la nature, et cela malgré la persistance des sciences expérimentales à l'ignorer. Ce corps est gouverné par des lois dont l'étude portera la lumière dans bien des cœurs, cherchant à être consolés par une *preuve réelle* de la vie future. Ce corps constitue

(1) Fischbacher, éditeur.

la seule partie matérielle du corps humain qui soit *impérissable*. C'est le *zéoo-éther*, matière primordiale ou force vitale (1). »

Comment donc, dira-t-on, l'Eglise a t-elle été assez mal avisée pour abandonner une théorie aussi logique, enseignée, ainsi que nous l'avons démontré, par ses plus illustres fondateurs et avec laquelle on peut expliquer *scientifiquement* ce qu'elle appelle le « miracle », c'est-à-dire à son sens une *violation* des lois divines ? Inutile de faire remarquer que, selon nous, les mots *matérielle*, *matière primordiale* sont de trop.

Que de critiques l'Eglise se serait évitées, à commencer par celles des génies religieux comme Descartes et Kant, et quelle puissance durable elle aurait acquise au lieu d'aller de chutes en chutes !

L'acte incompréhensible par lequel elle renonça au périsprit fut perpétré en 869 au quatrième concile de Constantinople (2).

Voulant sans doute anéantir à jamais le souvenir encore vivant des anciens temples, les évêques, sectaires à l'esprit étroit, crurent adroit de faire table rase des théories *ésotériques*, au lieu de faire un choix intelligent parmi elles, en en faisant connaître la source.

---

(1) *L'Initiation*, Chamuel, éditeur.
(2) Bourdeau.

Les prêtres des anciens temples avaient eu, il est vrai, le grand tort d'embrouiller comme à plaisir leur science ou de la couvrir d'un triple voile, afin de mieux conserver leur empire sur le peuple maintenu dans l'ignorance; aussi celui-ci s'était-il peu à peu détaché des doctrines auxquelles il ne comprenait rien, comme à son tour l'Eglise se voit abandonnée pour ne pas avoir respecté la vérité. Toute faute se paye. Rien ne se perd.... L'Eglise avait dit : « *L'esprit est tout et la matière rien.* » De ce mépris de la matière est née la réaction matérialiste. Les matérialistes par une erreur contraire s'écrient : « *La matière est tout*, *l'esprit*, *l'âme rien.* » Et déjà la réaction, en sens opposé, commence...

Si l'expérience et l'histoire nous avaient servi, nous nous serions laissés instruire. Il n'en est rien, malheureusement. Aussi voyons-nous des spirites qui, de la meilleure foi du monde, voudraient faire du *spiritisme Kardéciste*, l'alpha et l'oméga de toutes choses.

A les entendre, *rien* n'existait avant Allan Kardec. Le spiritisme, tant dans ses faits que dans sa philosophie ou sa science, ne daterait que de lui.

Rien ne saurait être mieux dit ni mieux pensé, que ce qu'a dit et pensé le grand vulgarisateur. Quand bien même on leur répète, que cet esprit d'élite n'a jamais eu d'aussi sottes prétentions, ils vous traitent de « renégat, de traître » ou que sais-je encore !...

Heureusement, nous sommes à une époque où la

lumière et la vérité peuvent tôt ou tard se faire jour.

Le *spiritisme scientifique* triomphera, si non l'humanité tombera fatalement dans une décadence irrémédiable.

IV

William Crookes, docteur Gibier : la guerre indigne qu'on leur a faite. — Les conditions scientifiques exigées par Crookes. — Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela *est*. — Embarras des savants à la recherche de la « petite bête ». — Tous hystériques. — L'influence de la lumière sur les phénomènes. — Examen critique des apparitions de Katie King. — M. Jaurès. — Un monde nouveau à créer.

L'étude que nous venons de faire du *périsprit*, quoique trop succincte, va cependant nous permettre l'exposition *scientifique* de quelques faits spiritiques. A moins de vouloir, de parti pris, fermer les yeux à l'évidence, nul ne sera fondé à dire : « Ces choses sont incompréhensibles ; rien dans les lois de la nature (comme si on connaissait toutes les lois qui régissent l'univers !) ne les explique ; seul le « miracle » en rend compte ; et le miracle est, ou une violation des lois divines, ou une invention mensongère des prêtres. »

Nos adversaires sont, d'ailleurs, on ne peut plus maladroits en nous traitant tous de « fous ou de charlatans » ; car, ils englobent dans ces qualifications outrageantes, nombre d'hommes qui sont leurs maîtres dans les sciences exactes.

Plusieurs d'entre eux ne sont-ils pas classés parmi les savants, qui, au XIXe siècle, ont porté le plus haut l'esprit d'investigation, ainsi que le prouvent leurs admirables découvertes en physique, en chimie, en astronomie, en histoire naturelle, etc. ?

En outre, la plupart, à commencer par W. Crookes, R. Wallace, Zoëllner, Gibier, etc.., n'ont-ils pas entrepris l'étude des faits spiritiques dans le but d'en arrêter la « contagion » ? Ils voyaient là une hallucination qui pouvait devenir dangereuse, et dont il fallait arrêter le développement.

Mais ils ont trouvé leur chemin de Damas, parce que, sincères, ils n'étaient pas moins disposés à dévoiler les trucs qu'ils découvriraient dans leurs recherches, qu'à affirmer la vérité des faits qui pourraient venir à leur connaissance.

Mais aussitôt : déchaînement de toutes les colères contre les imprudents qui *déshonoraient* la science. Et si les uns, comme Crookes, ont pu résister à la meute enragée qui les poursuivait de ses hurlements furieux, d'autres, moins heureux, ont dû s'expatrier : tel le docteur Gibier, que ses travaux avaient élevé si haut, et qui semblait destiné à être une des gloires de la France.

Cependant W. Crookes, Zoellner, Gibier, etc., avaient expérimenté avec une extrême rigueur scientifique, et s'étaient montrés plus que réservés dans leurs conclusions.

Voici ce que dit W. Crookes, dans un article publié dans la *Quarterly Review* de juillet 1870 :

« Les spiritualistes parlent de corps pesant 50 ou 100 livres, qui sont enlevés en l'air sans l'intervention de force connue; mais le savant chimiste est accoutumé à faire usage d'une balance sensible à un poids si petit, qu'il lui en faudrait dix mille comme lui pour en faire un grain. Il est donc fondé à demander que ce pouvoir qui se dit guidé par une intelligence, qui élève jusqu'au plafond un corps pesant, fasse mouvoir, dans des conditions déterminées, sa balance si délicatement équilibrée.

« Le spiritualiste parle de coups frappés dans les différentes parties d'une chambre, lorsque deux personnes ou plus sont tranquillement assises autour d'une table. L'expérimentateur scientifique a le droit de demander que ces coups se produisent sur la membrane tendue de son phonographe.

« Le spiritualiste parle de chambres et de maisons secouées, même jusqu'à en être endommagées, par un pouvoir surhumain. L'homme de science demande qu'un pendule, placé sous une cloche de verre, et reposant sur une solide maçonnerie, soit mis en vibration.

« Le spiritualiste parle de lourds objets d'ameublement, se mouvant d'une chambre à l'autre, sans l'action de l'homme.

« Mais le savant a construit des instruments qui diviseraient un pouce en un million de parties, et il

est fondé à douter de l'exactitude des observations effectuées si la même force est impuissante à faire mouvoir d'un simple degré l'indicateur de son instrument.

« Le spiritualiste parle de fleurs mouillées de fraîche rosée, de fruits, et même d'êtres vivants apportés à travers des corps solides, murailles en briques. L'investigateur scientifique demande naturellement qu'un poids additionnel (ne fût-ce que la millième partie d'un grain), soit déposé dans un des plateaux de sa balance, quand la boîte est fermée à clef; et le chimiste demande qu'on introduise la millième partie d'un grain d'arsenic à travers les parois d'un tube de verre hermétiquement scellé, contenant de l'eau pure.

« Le spiritualiste parle de manifestations d'une puissance équivalente à des milliers de livres, et qui se produisent sans cause connue. L'homme de science, qui croit fermement à la conservation de la force, et qui pense qu'elle ne se produit jamais sans un épuisement correspondant, demande que lesdites manifestations se produisent dans son laboratoire, où il pourra les peser, les mesurer, les soumettre à ses propres essais. »

Les faits ont-ils répondu aux exigences si sévères, si sages et si scientifiques de l'illustre membre de l'Académie royale?

On n'a qu'à lire le livre où il a consigné les expériences faites *par lui*, *chez lui*, et qui ont eu pour

contrôleurs les savants les plus résolus parmi nos adversaires (1).

Ce résultat, entre tous satisfaisant, prouve que si le monde des esprits aime les hommes qui sont de bonne foi, il les aime surtout lorsqu'ils se refusent à être dupes.

Qu'on lise aussi les expériences faites par les Russell Wallace (l'illustre émule de Darwin), les Zœllner, les Morgan, les Edmonds, les Aksakof, les Varlet, les Gibier, les Ch. Richet, etc., etc., on comprendra alors que l'affirmation de W. Crookes qui a tant scandalisé les « sièges faits », académiques ou non : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est », repose sur des faits rigoureusement déterminés et plusieurs fois vérifiés.

*
* *

Parmi les faits qui se sont passés en présence de M. W. Crookes et de ses savants amis, les faits de matérialisations de Katie King sont les plus extraordinaires.

On a certes imaginé les plus extravagantes théories pour réduire à néant toute intervention d'un

---

(1) *Recherches sur le spiritualisme*, Librairie des sciences psychologiques, Paris.

esprit *d'outre-tombe*... qui était donné comme cause de ces phénomènes renversants.

Mais la vérité reste là, immuable et fière, résistant à tous les assauts. Les injures ont échoué comme la conspiration du silence qui est la plus puissante de toutes.

D'autre part, le public ne laissait pas nos corps savants s'endormir dans le dédain dépité où ils se complaisaient ; il réclamait un verdict motivé de la part de ses conducteurs intellectuels.

Quelques-uns à la fin se jetèrent dans la mêlée, mais au lieu d'aller droit au but, ils *s'amusèrent* aux bagatelles de la porte cherchant partout « la petite bête » et perdant leur temps, sous le prétexte qu'un *savant* doit, avant d'admettre la possibilité de l'intervention du monde de l'au-delà, épuiser tout ce que l'imagination peut inventer...

Rencontrait-on un médium ayant le germe d'une maladie X quelconque, on concluait que tous les médiums avaient le même germe. Les facultés médianimiques étaient dues tout entières à certains états pathologiques. Chez ceux où ils n'étaient pas apparents, ils étaient larvés, voilà toute la différence.

J'ai connu un médium (une dame) qui n'a plus voulu faire de la médiumnité, par « crainte de développer le germe d'une maladie X, dont son docteur l'avait menacée, si elle se prêtait à des expériences spiritiques ».

L'hystérie a été le *grand prétexte* de beaucoup. Hommes, femmes, enfants : *tous étaient hystériques*.

Il est résulté de cela que l'on a tout embrouillé comme à plaisir.

Ainsi l'on confond les phénomènes de dédoublement ou de suggestion *humaine,* avec les faits dus à l'action des esprits.

Vous, cher Monsieur Revel, devant les affirmations réitérées d'un Crookes, d'un Wallace, d'un Morgan, d'un Warley, d'un Zœllner, etc., vous ne doutez pas que les matérialisations de Katie King ne soient réelles, mais vous vous demandez encore s'il ne faudrait pas les attribuer à des réminiscences de vies *antérieures* du médium Mlle Cook.

Vous restez ainsi spiritualiste et *réincarnationiste.*

En admettant la pluralité des existences, vous êtes plus spirite que vous ne le croyez. La logique vous ramène fatalement vers le spiritisme. Cependant, permettez-moi de vous le dire, ces *réminiscences* que vous basez sur votre ingénieuse théorie du « germe » ne sont pas applicables dans le cas présent.

Si Katie et le médium, Mlle Cook, sont une seule et même personne comme dans le *dédoublement* de Fidélia et autres, comment expliquez-vous que Katie n'ait ni le teint, ni les traits, ni la grandeur, ni la corpulence, ni la voix, etc. de Mlle Cook ? Que les pouls et les battements de cœur ne soient pas les mêmes chez l'une et chez l'autre.

Comment expliquez-vous qu'elle fût aussi réellement *vivante* ?

Comment expliquer que Katie ait tenu conversa-

tion avec Mlle Cook et les assistants, comme le ferait une personne ordinaire ?

Non, il y avait là, et bien réellement, deux personnes absolument distinctes, psychiquement, physiologiquement, anatomiquement.

L'appareil photographique qui n'est pas, que je sache, hallucinable, a démontré nombre de fois la réalité des faits et la distinction des personnes.

Quant à l'analogie que vous trouvez entre les réminiscences de nos vies antérieures, appliquées à Cook-Katie, et les formes par lesquelles passe l'embryon humain, elle n'est pas davantage admissible ici.

Inutile de dire que le dédoublement de Fidélia, ne peut en aucune façon être rapproché des phénomènes en question.

M. Binet, lui-même, avec sa « désagrégation mentale », n'a jamais osé toucher à Katie !...

Pour ce qui est des apparitions télépathiques, on sait que l'image (le *double*) qui se montre à 10, 20, 100 lieues de distance et plus du lieu où est son physique, ressemble trait pour trait à l'original, dont il a la voix, quand il parle. De plus, ce n'est qu'un corps fluidique, une vapeur qui s'évanouit généralement au toucher. Ce double, d'ailleurs, ne reste le plus souvent visible que quelques instants. Quelle différence avec les matérialisations spirites, telles que Crookes les a observées !

Mais examinons plus en détail cette question de Katie, qui est le plus pesant cauchemar des maté-

rialistes-néantistes modernes, ainsi que celui des prêtres des différentes religions. Toutes les théories, en dehors de celle des spirites, s'évanouissent devant la lumière qui en jaillit.

Mlle Cook, le médium, a quinze ans, elle est simple, de bonne santé, nullement hystérique, n'ayant jamais étudié ni la chimie, ni la physique, ne connaissant aucun des grimoires des sciences magiques, ni aucun des tours de passe-passe de la prestidigitation.

Voici du reste le portrait qu'en a tracé M. Crookes lui-même :

« Quelque épreuve que j'aie proposée, elle a accepté de s'y soumettre avec la plus grande bonne volonté ; sa parole est franche, et va droit au but ; et je n'ai jamais rien vu, qui pût en rien ressembler à la plus légère apparence du désir de tromper. Vraiment, je ne crois pas qu'elle pût mener une fraude à bonne fin, si elle venait à l'essayer ; et, si elle le tentait, elle serait très promptement découverte, car une telle manière de faire est tout à fait étrangère à sa nature. Et quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant *trois ans* une aussi gigantesque imposture que celle-ci et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant,

soit après les séances, qu'elle ait encore obtenu plus de succès dans ma *propre maison* que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques ; quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens, que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même. »

Quant aux précautions prises afin d'éviter toute supercherie possible, voici ce que nous dit le docteur J. M. Gully, médecin distingué, qui a assisté à un grand nombre de séances et qui a étudié froidement et philosophiquement ces phénomènes étonnants :

« Tous ceux, dit le docteur, qui ont assisté aux séances de W. Crookes, savent avec quel soin les précautions étaient prises, pour que les moindres mouvements du médium pussent être contrôlés. Ces précautions m'ont prouvé indubitablement que la forme qui paraissait n'était pas miss Cook, mais avait une existence tout à fait différente. »

Voici maintenant ce que dit C. Varley, le savant ingénieur électricien qui a été l'initiateur du câble transatlantique :

« Comme on m'avait prié d'examiner le phénomène de matérialisation, nous dit Varley, je convins avec miss Cook de différentes séances qui eurent

lieu chez M. Luxmore. Le médium fut traité comme un câble télégraphique, et un courant électrique établi de son poignet droit le long des bras, jusqu'au poignet gauche. » Pendant toute la durée et pour être renseigné exactement, Varley employa un galvanomètre réflecteur et divers autres instruments.

De cette façon, le médium ne pouvait pas arrêter le courant, même pendant un centième de seconde, sans que le fait ne fût immédiatement révélé.

« Malgré cela, dit Varley, la forme de Katie parut, elle nous parla et *écrivit devant nous sur du papier.*

« La première fois, Katie ne parut qu'à moitié matérialisée, jusqu'à la taille seulement, le reste du corps manquait ou était invisible.

« Je serrai la main de cet être étrange, et à la fin de la séance, Katie me dit d'aller réveiller le médium. Je trouvai miss Cook *entrancée* (état léthargique) comme je l'avais laissée, et tous les fils de platine intacts. *Je réveillai miss Cook.* »

Une expérience analogue fut faite par Varley en présence de W. Crookes. Pendant toute la séance, un léger courant électrique fut maintenu. M. Crookes installa des fils de façon que miss Cook si elle s'était remuée, *même inconsciemment*, n'aurait pas pu s'avancer plus loin que les rideaux qui fermaient la pièce où était le médium. En dépit de toutes ces précautions, Katie vint à *six ou huit pieds en avant des rideaux;* aucun fil n'était attaché à ses bras et l'épreuve électrique fut tout à fait concluante. Par surcroît de précaution, M. Crookes avait prié Katie

de plonger ses mains dans une solution chimique, or, aucune indication spéciale du galvanomètre ne s'en suivit. Le contraire serait immanquablement arrivé si Katie avait eu les fils sur elle ; car la solution avait pour but de modifier le courant.

*
* *

Après le médium, l'esprit. Comment était cet esprit (Katie) qui, pendant trois années, se montrera dans d'innombrables circonstances?

« La photographie, nous dit M. W. Crookes, est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de pose; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse, quand elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde. »

Mais cette Katie, était-elle une apparence, une ombre animée, un reflet vivant et pensant? Voici ce qu'écrit encore M. Crookes au lendemain d'une séance à Hackney :

« Jamais Katie n'est apparue avec une aussi grande perfection ; pendant près de deux heures, elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois, elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par moi que c'était une femme vivante, qui se trouvait à mon côté, et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte, que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience, devint presque irrésistible.

« Pensant donc que si je n'avais pas un esprit auprès de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait fait récemment connaître, d'une manière tant soit peu prolixe. Cette permission me fut gracieusement donnée, et, en conséquence, j'en usai convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances. M. Volckman sera charmé de savoir que je puis corroborer son assertion que le « fantôme » (qui, du reste, ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même. »

Mais Katie!..., n'était-ce pas malgré tout Mlle Cook le médium — déguisée avec beaucoup d'art?

« Katie dit cette fois (toujours dans la séance de Hackney) qu'elle se croyait capable de se montrer en même temps que Mlle Cook. Je baissai le gaz, et ensuite avec ma lampe à phosphore, je pénétrai

dans la chambre qui servait de cabinet. Mais préalablement, j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet; car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Les notes sont en ce moment devant moi.

« J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

« M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe et, à sa lueur, je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance, et ayant toute l'apparence d'un être complètement insensible. Elle ne bougea pas, lorsque je pris sa main, et tins la lampe tout à fait près de son visage; mais elle continua à respirer paisiblement.

« Elevant la lampe, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait debout près de Mlle Cook, et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche flottante, comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie, que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua

la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, je tournai ma lampe vers Katie, pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, Mlle Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet, et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée, et que deux assistants eussent pénétré avec de la lumière. »

On n'a pas manqué de dire : « Si tout cela n'était pas une *fumisterie* dont Crookes et ses amis ont été victimes, pourquoi Katie a-t-elle exigé que Crookes se retirât au moment même où il aurait pu constater de *visu*, la réalité *vivante*, *pensante*, etc., tout à la fois du médium et de Katie ? »

Nous verrons que cette constatation a été faite, mais encore une fois : n'oublions pas que les phénomènes spirites ont leurs lois comme tout phénomène. Ainsi que nous l'avons déjà vu et que nous le reverrons : chacun de nous dégage des *forces* fluidiques particulières qui peuvent augmenter ou empêcher la production de certains phénomènes. Il y a une chimie de l'invisible comme il y a la chimie du visible.

C'est la loi ! il faut s'incliner, que vous vous appeliez : Lavoisier, Newton, Berthelot ou simplement : *un ignorant*.

On a fait aussi des gorges chaudes sur la lumière

tempérée dont on se sert parfois dans les matérialisations : « c'est pour mieux cacher les trucs ! »

Voici une expérience précisément due à Katie. On verra que la lumière est une *force* qui peut empêcher la réalisation de certains phénomènes (Voyez dans la photographie),aussi bien que les *forces* que certaines personnes dégagent inconsciemment de leurs corps (1).

Fl. Marryat demanda une fois à Katie pourquoi elle ne pouvait paraître qu'à la lumière faible d'un gaz. Cette question sembla irriter Katie qui répondit: « Je vous ai dit souvent que je ne pouvais exister sous l'action d'une vive lumière. *Je ne sais pas pourquoi*, et si vous voulez en avoir une preuve, allumez les trois becs de gaz, mais n'oubliez pas que je ne pourrai revenir de la soirée. »

Les assistants se décidèrent à voir ce phénomène, et demandèrent à Katie de se dématérialiser devant eux, elle accepta, mais, dans une autre séance, elle nous dit qu'elle *avait beaucoup souffert*.

« Katie King se mit le long du mur du salon, les bras élevés en l'air, comme si elle était crucifiée. on alluma trois grands becs de gaz qui projetèrent une très vive lumière. *L'effet fut stupéfiant*.

« Katie resta environ une seconde comme elle

---

(1) Nous verrons dans un autre chapitre la *dextérité* avec laquelle les esprits, lorsque les conditions scientifiques sont bonnes, peuvent arriver à *désagréger* la matière et *reconstruire* l'objet désagrégé.

était, puis commença graduellement à se désagréger. D'abord les traits devinrent incertains, les yeux rentrèrent dans leurs orbites, le nez disparut ensuite, ainsi que l'os du front. Puis les membres semblèrent se décomposer et tomber en morceaux à terre. Il ne resta en dernier lieu qu'une partie de la tête et un paquet de vêtements blancs, puis tout disparut.

Depuis les beaux travaux de Maxwell et de Hertz, un savant n'a plus le droit d'ignorer l'action *dissolvante* de la lumière sur certaines compositions chimiques; les critiques que l'on nous adresse journellement sur l'emploi d'une lumière tempérée ou même de l'obscurité, n'ont donc aucune valeur scientifique!

Quant aux *esprits*, ils ne peuvent pas dire, ou ils ne savent pas souvent, le *pourquoi* de ces phénomènes. C'est à nous à étudier. Nous ne devons pas recevoir la *vérité infuse* du monde de l'au-delà; ce serait le plus mauvais service à nous rendre, vu l'abus qu'on en ferait. Il n'y aurait plus aucune émulation. Nous serions de grands enfants.

A ce propos voici la lettre qu'a écrite Crookes au sujet des questions qu'il fit à Katie sur le monde extra-terrestre. Cette lettre a été adressée à M. Alfred Erny qui avait demandé au grand savant quelques renseignements à ce sujet :

1er février 1892.

« J'ai eu beaucoup de conversations avec Katie

« King, et naturellement je lui ai posé maintes
« questions du genre de celle dont vous parlez. Les
« réponses n'ont pas été satisfaisantes. Générale-
« ment, elle disait *qu'il était défendu* de donner de
« ces renseignements.

« Signé : William Crookes (1). »

Mais revenons aux expériences : Voici venir en scène un témoin dont on ne peut mettre en doute le témoignage, c'est l'appareil photographique. Si Crookes et ses amis étaient sous le coup d'une hallucination comment l'appareil aurait-il pu dans un cas d'hallucination rendre la scène suivante, décrite par Crookes ?

(La plaque sensible — ou plutôt les plaques, car il y avait cinq appareils complets — sont des témoins aussi exacts qu'irrécusables).

« Ayant pris une part très active aux dernières séances de Mlle Cook et ayant *très bien réussi à prendre de nombreuses photographies* de Katie King, à l'aide de la lumière électrique, j'ai pensé que la publication de quelques détails serait intéressante pour les spiritualistes.

(1 *Le Psychisme Expérimental*. Flammarion éditeur. Nous ferons remarquer que cette lettre enlève toute espérance à certaines personnes, et non des moindres, qui espéraient toujours que Crookes *renoncerait à affirmer la matérialisation* de Katie King.

« Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie (l'esprit avait annoncé que sa mission était terminée), elle a donné des séances chez moi presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de grandeur de plaque entière, une de demi-plaque, une de quart, et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés et nombre de glaces furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation, ni retard pendant les opérations photographiques, que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

« Ceux de mes amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire, en face du rideau, et les chambres noires étaient placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir, il y avait quatre ou cinq expositions de glaces dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, et en réglant la lumière. Malgré tout j'ai *quarante-quatre* négatifs, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons ni mauvais, d'autres excellents.

« Fréquemment, j'ai soulevé un coin du rideau lorsque Katie était debout tout auprès : les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pouvaient voir *en même temps* Mlle Cook et Katie sous le plein éclat de la lumière électrique (1).

« Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle que Katie y avait mis, pour empêcher que la lumière ne tombât sur la figure, mais nous apercevions ses mains et ses pieds ; nous la voyions se remuer péniblement sous les rayons de cette lumière intense, et, par moments, nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium, photographiés ensemble, mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. »

Ainsi que le dit Gabriel Delanne dans son intéressant livre *Le phénomène spirite* (2), nous croyons maintenant que le doute n'est plus possible : Katie et

---

(1) M. Benjamin Coleman Esq. était présent à une séance au sujet de laquelle il écrit : « M. Crookes soulève le rideau et lui et moi et *quatre autres assistants* qui étaient auprès de moi, vîmes ensemble, et en même temps, la forme de Katie vêtue de sa robe *blanche,* et à côté la forme du médium couchée, dont la robe était *bleue,* et un châle rouge sur la tête. Mme Florence Marryat, Ross Church, qui était présente aux trois séances, 9, 14, 21 mai, atteste qu'elle a vu Katie et le médium ensemble, et qu'elle a senti son corps nu sous son vêtement, ainsi que son cœur battre rapidement, et qu'elle peut certifier que « si c'est une force psychique, la force psychique est vraiment une femme. » Voir aussi d'autres attestations dans l'ouvrage si intéressant et si scientifique de Gabriel Delanne : *Le spiritisme devant la science.* Dentu, éditeur.

(2) Chamuel, éditeur.

miss Cook sont bien deux personnalités distinctes, et l'objection d'une supercherie ou d'une hallucination collective, atteignant M. Crookes et les assistants, doit être écartée. Dans ces expériences, diront les sceptiques, il y a bien présence d'une forme qui apparaît et disparaît; mais rien ne prouve encore que c'est un habitant d'un monde *extra-terrestre*. Cette objection n'est pas sans valeur ; en effet, nous savons maintenant, et d'une manière à peu près certaine, que l'individu humain peut se dédoubler, et tandis que son corps est dans un lieu déterminé, on peut constater la présence de son *double* dans un autre lieu, souvent fort éloigné du premier. Les procès-verbaux de la *Société de recherches psychiques* mentionnent un très grand nombre de cas, dans lesquels ces doubles de personnes vivantes parlent, et même déplacent des objets matériels ; nous pouvons donc admettre qu'ils ont une existence objective. Appliquons ces remarques à Mlle Cook : qui nous dit que Katie King n'est pas un simple dédoublement de Mlle Cook ?

Laissons encore la parole aux faits, car ils sont plus éloquents que les plus brillantes théories et vont détruire cette dernière objection :

« Une des photographies les plus intéressantes, nous dit W. Crookes, est celle où je suis debout à côté de Katie, elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook

comme Katie ; elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés *par les mêmes objectifs,* placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre les deux photographies de moi coïncident exactement quant à la taille, etc. Mais Katie est plus *grande* d'une demi-tête que Mlle Cook, et auprès d'elle elle semble une grosse femme. Dans beaucoup d'épreuves, la largeur de son visage et la grosseur de son corps *diffèrent essentiellement* de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

« J'ai si bien vu Katie récemment lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que Mlles Cook et Katie *sont deux individualités* distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps.

« Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook, font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé, qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie *qui est là, sous mes yeux* et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts, jusque sur le haut de la tête, et m'être assuré qu'elle y *avait bien poussé*, est d'un riche châtain doré.

« Un soir, je comptais les pulsations de Katie. Son

pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel.

« En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre battre un cœur à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque après la séance elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

Nous avons dit que dans les cas télépathiques, l'apparition reproduisait absolument la forme du corps, les traits du visage et le son de la voix de celui à qui est dû le dédoublement ; cela n'a jamais été démenti. Or, dans le cas qui nous occupe, nous voyons que Katie diffère notablement de Mlle Cook, non seulement par les traits et les formes extérieures, mais aussi par les caractères physiologiques et psychologiques. Une dernière citation enlèvera tous les doutes à ce sujet :

« Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

« Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook, qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence, éveillez-

« vous ! Il faut que je vous quitte maintenant. » Mlle Cook s'éveilla tout en larmes : *elle supplia* Katie de rester encore : « Ma chère, je ne puis pas, ma « mission est accomplie, que Dieu vous bénisse ! » Elle continua de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que Mlle Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet. »

Peut-on encore parler d'*hallucination* devant un procès-verbal, écourté à notre grand regret, aussi fortement établi, démontrant avec tant d'autorité, l'existence absolue de trois personnalités, trois corps différents : M. Crookes, Mlles Cook et Katie, chacun jouant le rôle qui lui convient, sans qu'il puisse en aucune manière être question ni de substitution, ni d'hallucination, et, ne l'oublions pas : sous le contrôle parfois de cinq ou six personnes bien connues du monde savant.

De cela, nous nous permettrons de conclure que devant le caractère de semblables manifestations, toute théorie, autre que la théorie spirite, ne saurait être invoquée.

On ne peut donc de bonne foi, soutenir ni l'hallucination, ni le charlatanisme, ni la télépathie, encore moins « la désagrégation cérébrale » de M. Binet, ou l'hystérie de la Salpétrière, pas plus que la suggestion de l'Ecole de Nancy.

Nous n'avons pas affaire à un « fantôme » passager, comme un souffle, ou à des formes vaines et trompeuses, mais bien à un être réel. C'est de la chair vivante, que nous voyons dans Katie. Il y a là une intense manifestation de vie, qui se reflète en *pleine lumière*, comme nous le disions plus haut, sur les spectateurs (1).

Si les *Corps savants,* ainsi que nous l'avons dit, ont gardé le silence, s'ils ne se sont pas associés à ceux de leurs confrères qui n'ont pas craint de se risquer dans un domaine *si mal famé*, il faut cependant leur rendre cette justice, qu'ils ne se sont pas davantage associés aux hommes de mauvaise foi qui ont essayé, par des accusations indignes, de jeter le ridicule, sur des faits aussi solidement démontrés par des hommes qui sont l'honneur même de la science.

Malheureusement, le spiritisme étant *l'ennemi* commun, on se refusait à prendre sa défense :

Lumière !
Qu'es-tu? Que veux-tu? N'avance pas!
Arrière !.................................
Va-t-en ! Ne donne pas un coup d'aile de plus.
Tremble, n'avance pas ! (2)

---

(1) Lorsque la chimie des laboratoires daignera s'occuper de sa sœur : la chimie de *l'au-delà* bien autrement importante... elle arrivera peut-être à expliquer cette création d'un corps *humain vivant* en dehors des lois de la procréation des deux sexes... Peut-être même viendra-t-il un jour où nos chimistes arriveront à *fabriquer l'homunculus*, mais, bien entendu, sans la *pensée, le moi conscient*. Le rêve de Gœthe et de Berthelot, deviendra presque une réalité.

(2) V. Hugo.

Cependant, quelques bons esprits, parmi nos savants et nos philosophes se laissèrent convaincre par l'évidence. Ils comprirent la magnifique éclosion de vérités scientifiques et philosophiques, qu doivent sortir infailliblement de cette belle science, pour le bien général. Ils voudraient bien devant les assertions d'un Crookes, d'un Wallace, d'un Zœllner, d'un Gibier, d'un Richet, etc., provoquer la nomination d'une commission d'études, comme on l'a fait en Amérique. Mais ils hésitent. L'expérience du passé et l'exemple de la commission du magnétisme les effarouchent.

Ils ont grand tort. La réaction dont les « jeunes » ont si vaillamment pris l'initiative va s'accentuer chaque jour davantage. Plus d'un maître en science ou en philosophie devant la *maladie sociale* qu'il s'agit de guérir, sous peine de revoir les plus mauvais jours de l'histoire, s'empressera d'entrer dans le mouvement.

Plus d'un, peut-être, aura justement applaudi les belles paroles que M. Jaurès, professeur de philosophie, prononçait lors des fêtes de Toulouse en mai 1891 : « Il faut, disait-il, que le progrès de quelques-uns dans la vérité, se traduise par le progrès de tous dans la justice. et de même qu'en ces jours de mai, le beau jardin qui enveloppe ces demeures, envoie jusque dans les laboratoires et les bibliothèques les souffles et les parfums de la terre renouvelée, de même, il faut que la haute science et la haute pensée soient comme pénétrées

par le renouveau fraternel des sociétés humaines. »

Comme on le voit, il n'est question de rien moins que de la création d'un *nouveau monde*.

Quels puissants motifs n'avons-nous pas de nous consacrer avec enthousiasme à une si belle œuvre ! Jamais tâche plus grandiose n'a été confiée à des hommes de cœur et de savoir.

V

Apparition d'esprits chez un général russe, pendant six mois. — Vue à distance. — Prophéties réalisées. — Ds Metzger.

Voici un fait qui, pour être moins connu que celui de Katie King, n'en est pas moins très instructif.

Il touche à une question dont nos savants ont toujours nié la possibilité : *la prescience de l'avenir*, soit à l'état de rêve, soit à l'état de veille.

Il prouve aussi que nos parents, nos amis, une fois rentrés dans le monde des esprits, veillent sur nous de là-haut.

Une autre particularité qui s'y rattache, c'est la facilité que possède l'esprit de se matérialiser, de parler, sans pour cela que tous les assistants le voient, l'entendent, *s'il ne veut pas*.

J'emprunte ce récit aux *Annales Psychiques* (octobre 1894). Il a été communiqué par Mme Sabourof à M. Aksakof, chambellan, conseiller à la Cour Impériale de Russie.

Plusieurs personnes dignes de foi en ont affirmé l'authenticité.

Je dois ajouter que le spiritisme était totalement inconnu au général et à ses amis. Le fait d'ailleurs a eu lieu avant que l'on s'occupât publiquement de cette science.

« En 1859, nous dit Mme Sabourof, j'habitais les environs de la ville de Sisranne (gouvernement de la Simbrisk), où je fis la connaissance du docteur Wirtemberg. Voici ce qu'il me raconta un jour :

« Le général Dimitreff, riche propriétaire du district de Sisranne, vint un matin lui-même me chercher pour m'emmener à 50 verstes de la ville, dans sa maison de campagne, où nous arrivâmes quelques heures plus tard. Mme Dimitreff, la femme du général, vint à la rencontre de son mari et lui dit en français : « — Est-il donc absolument de rigueur de mettre le médecin au courant de tous les antécédents de la maladie de la petite ? »

« — Cela me facilitera son traitement, Madame ! » dis-je en russe, afin de prouver que j'avais compris. Alors Mme Dimitreff me donna les détails suivants.

« Ma nièce Julie, ayant perdu à l'âge de trois ans sa mère qui était ma sœur, vint vivre avec nous. Elle a maintenant neuf ans, soit six ans que nous l'avons. Jouissant d'une parfaite santé, et douée d'une bonne mémoire, l'enfant étudiait bien. D'un caractère gai, Julie était la joie personnifiée ; elle s'amusait comme une reine lorsqu'elle était libre de courir et de jouer. Un matin elle vint me parler d'un rêve qu'elle venait de faire, chose qui n'était pas dans ses habitudes. « J'ai vu maman, me dit Julie ;

elle m'a dit : « Je viendrai, je serai souvent ici, mais « mon enfant, n'aie pas peur de moi. »

« Je traitai cela d'enfantillage ; mais trois jours plus tard, lorsque la fillette était profondément absorbée par sa leçon de géographie, nous la vîmes tout à coup quitter sa place et s'avancer vers la porte. En même temps, elle tendait la main à quelqu'un, puis son front, comme si quelqu'un était là pour lui donner un baiser, puis elle s'écria : « Voilà Maman ! »

« Je tâchai de faire entendre raison à Julie, je lui expliquai que tout cela n'était que dans son imagination ; mais l'enfant persistait à vouloir nous prouver que sa mère était réellement là, disant que la défunte avait pris place sur une *chaise* (invisible à nos yeux), à côté de laquelle Julie s'assit. Puis elle me dit : « Tante, maman vous fait dire qu'elle « est envoyée en mission auprès de nous, et qu'elle « vous parlera souvent par moi ! »

« Et depuis, Julie, de la part de ma sœur, s'est mise de temps en temps à me parler de choses au dessus de la compréhension d'un enfant de dix ans, et lesquelles *n'étaient connues que de la défunte et de moi*, sa sœur. Tout étonnés, même effrayés d'abord, nous nous fîmes cependant à ces visites, *à ce quelque chose que nous ne pouvions pas empêcher*, d'autant plus que ce que me disait ma sœur était si intéressant, que je me mis à l'inscrire sur un cahier.

« L'apparition de la mère s'annonçait toujours ainsi : la petite courait à sa rencontre, semblait

recevoir un baiser au front ; puis Julie s'asseyait sur une chaise au salon, « à côté de laquelle maman aime à prendre place, » disait invariablement la petite. Puis, Julie, de la part de sa mère commençait toujours ainsi : « Dis à tante... »

« Un jour, par exemple, elle parla ainsi : maman « me dit : « Dis à tante que *j'aurais pu me rendre* «*visible à elle aussi,* mais que cela lui causerait une « telle secousse nerveuse, qu'elle en tomberait « malade... Les enfants ont moins peur de nous : « voilà pourquoi je lui parle par toi (1). »

« Vers le quatrième mois de ces apparitions, ma sœur venait toujours accompagnée d'une amie à elle (et à moi), morte jeune aussi, et dont le nom n'était pas même connu de Julie. Cette défunte me parla aussi par l'entremise de l'enfant. Vers la fin du sixième mois, ma sœur me fit dire que sa mission étant remplie, elle allait bientôt ne plus se manifester à nous, et effectivement tout cessa. Quant à Julie, qui n'avait pas cessé d'être gaie et insouciante pendant et après les apparitions de sa mère, elle tomba peu à peu dans cet état de langueur qui nous rend maintenant si inquiets pour elle : trop faible pour se tenir debout, elle est constamment

(1) Ceci démontre une fois de plus, que les esprits sont plus prudents que nous, ils voient mieux ce dont nous avons besoin. Lorsque le spiritisme ne sera plus *l'ennemi*... la voyance se développera beaucoup plus, on aura moins peur. Quelle consolation pour tous !...

étendue sur sa couchette, dans une complète indifférence de ce qui l'entoure. Mais chose étrange et incompréhensible, son ouïe s'est tellement développée, *qu'elle entend ce qui se dit à voix basse à plusieurs chambres de distance.*

« *Et puis elle semble voir à travers les murs.* Par exemple : — un matin qu'elle avait désiré avoir auprès de son lit une certaine image de la Sainte Vierge, occupant ordinairement un coin de la salle à manger, qui est à l'autre bout de la maison, nous tâchions de débrouiller les cordons qui retenaient cette image à de gros clous auxquels elle était attachée depuis maintes années ; mais comme cela ne nous réussissait pas facilement, je pris une autre sainte image pour la porter à notre malade, lorsque Sophie, ma fille, accourut tout essoufflée pour me dire que Julie ne voulait pas de cette dernière image, mais qu'elle demandait qu'on lui donnât absolument l'autre.

« Vers la fin du sixième mois, le *fantôme* dit à sa fille : « Ton père va bientôt se remarier, mais ne « crains rien : ta belle-mère sera très affectueuse- « ment disposée pour toi, et même elle te lèguera « ce qu'elle a de fortune. »

« En effet, ajoute un des témoins (la fille du général) la prochaine poste nous apporta une lettre de son père qui n'avait point jusque-là été en correspondance avec nous : il nous annonçait son mariage, et le désir de reprendre sa fille auprès de lui. Les autres prédictions de feu ma tante se

réalisèrent aussi : la belle-mère de Julie se mit à l'aimer de toute son âme, et, ses enfants à elle, étant tous morts en bas âge, et elle-même les ayant bientôt suivis, cette dame laissa à Julie tout ce qu'elle possédait de biens terrestres. »

Une nièce du général écrit : « Bien souvent la mère de Julie venait chez elle avec une autre personne encore, M[lle] Pauline Kersakof, dont toute la famille était très intimement liée d'amitié avec la famille de ma grand'mère ainsi que celle de Julie Pavlovsky, pendant leur vie terrestre. Je me rappelle encore un fait très curieux : M[me] Dimitreff, tout en étant très bonne personne. était parfois un peu vive : une fois Julie l'avait fâchée, et elle voulait lui tirer l'oreille, mais elle *sentit* à l'instant même une main se poser sur la sienne et la retenir. Elle devina facilement la chose, mais ne s'effraya nullement, et ne s'étonna pas lorsque Julie lui dit que sa mère se tenait à ce moment entre elles deux (1). Au bout de six mois, ces visions cessèrent. La dernière fois, elle apparut à Julie avec sa compagne M[lle] Kersakof, et, lui faisant ses adieux, elle ajouta

(1) Je connais une mère de famille à qui il arrive quelque chose de semblable lorsqu'elle veut corriger sa fille. La différence c'est qu'au lieu de *sentir* une main se poser sur la sienne, ce sont des coups frappés sur le meuble le plus près qui se font entendre. L'enfant, qui est dans sa septième année, entend souvent ces mêmes coups, lorsqu'elle est seule. Afin de ne pas l'effrayer et pour éviter tout discours inutile (les parents sont commerçants) la mère lui dit que « c'est l'enfant Jésus ».

que maintenant ces apparitions devaient cesser, car Julie n'en avait plus besoin, mais qu'un jour, dans un moment sérieux de sa vie, elle viendrait encore. »

Julie mourut à 41 ans, sans avoir jamais eu aucune autre vision. Elle avait fini par croire que le passé en question était un « rêve ».

Mais, chose curieuse, au moment d'expirer, « elle se retourna subitement, nous dit un autre témoin, d'un autre côté et son visage exprima l'étonnement mêlé de tristesse, et, peut-être même, d'une certaine frayeur : ce qui fait supposer que dans ce moment solennel, sa mère lui apparut encore une fois. « Est-« ce possible ! » dit-elle, comme s'adressant à quelqu'un, et ce furent ses dernières paroles. »

Voilà donc un autre fait dûment contrôlé, affirmé par des personnes que la position sociale et surtout le caractère moral mettent au-dessus de tout soupçon, de tout mensonge et de toute naïveté.

En présence de phénomènes de cet ordre, la prestidigitation perd ses droits, ainsi que la mauvaise foi du médium. Si l'enfant mentait pour une cause ou pour une autre, lorsqu'elle affirmait qu'elle voyait sa mère, comment expliquer par la mauvaise foi, les *prophéties* qui se *sont toutes réalisées*, l'une seulement au bout de 31 ans ?

Comment expliquer aussi ces révélations d'un passé, dont l'enfant n'avait jamais entendu parler, sans compter les « conseils profonds et très sérieux qu'à son âge elle ne pouvait comprendre ? »

Et sa vue à distance, ainsi que le développement extraordinaire de son ouïe ?

Que deviennent dans tout cela : l'Inconscient d'Hartmann, les théories de désagrégation mentale, d'hystérie, etc., ainsi que, mon cher Monsieur Revel, votre ingénieuse théorie des reproductions de personnalités antérieures du médium ? Toutes ces théories sont bien en danger, lorsqu'elles se trouvent en face de faits *scientifiquement* démontrés comme celui que nous venons de relater, sans compter ceux donnés par Katie King ?

Que deviennent aussi les théories des théosophes, des occultistes, des kabbalistes, etc., etc. ? Du reste, Papus, n'a-t-il pas reconnu très franchement au Congrès international de 1889, en parlant de W. Crookes : que la théorie de l'occultisme ne pouvait pas expliquer les phénomènes de Katie, et par conséquent tous ceux qui s'y rattachent.

Et ces *prophéties*, ne devraient-elles pas donner à réfléchir, au point de vue *philosoph que*? Ah ! que l'on est coupable de ne pas *vouloir* saisir la vérité où elle est.

Quelle puissance de pareils *faits* auraient sur les différentes classes sociales, si on voulait se donner la peine de les répandre avec la preuve scientifique qui s'impose, et que nous spirites, nous spiritualistes, nous avons presque toujours négligée.

Ah ! que de temps perdu ! et que de peines, que d'œuvres inutiles sur la question sociale, encombrent

les bibliothèques de nos adversaires, ainsi que les nôtres...

Qu'on le veuille ou non, ainsi que le dit M. Metzger dans sa belle et impartiale étude : *Essai de spiritisme scientifique* (1), œuvre que nous ne saurions trop recommander de méditer, et cela tant aux hommes d'étude qui n'aiment ni les mystiques, ni les négateurs de parti pris, qu'à beaucoup de nos *crédules* spirites trop nombreux malheureusement. « De tous les faits qui précèdent, nous dit Metzger en parlant des nombreux faits qu'il rapporte, il ressort avec une inébranlable certitude la conviction que, soit antérieurement au spiritisme (ainsi que nous le verrons une fois de plus en parlant des *légendes* du Thibet), soit depuis que le spiritisme a fait son entrée dans le monde (en Amérique en 1845), des influences y ont agi, des intelligences s'y sont manifestées qui n'appartiennent pas au même plan d'existence que nous. C'est une conclusion qui s'impose aux esprits réfléchis pour qui l'amour de la vérité passe celui des théories et des hypothèses; qui préfèrent à leurs idées personnelles, si chères qu'elles leur soient, celles qui, leur apportant de nouvelles lumières sur la vie et les forces qui s'y agitent, sont pour l'être humain une source de joie et de satisfaction profonde. »

---

(1) Librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, à Paris, ou chez l'auteur à Genève, 9, rue Ami-Lullin.

VI

Différents phénomènes physiques spiritiques. — Désagrégation et reconstitution instantanées d'objets matériels. — Lombroso, Lodge, les docteurs Ch. Richet et Ochorowicz, etc. — Le compas des savants est trop petit. — M. de Pouvourville. Opération chirurgicale sans douleur. — Une fontaine tarie par la volonté. — Ignorabimus!

Il faudrait, pour donner un aperçu des principaux phénomènes, nous arrêter encore sur les cas de lévitations, soit de personnes, soit d'objets, et cela en *pleine lumière*, et bien entendu *sans point d'appui apparent.*

Ainsi que nous l'avons fait remarquer : une des critiques incompréhensibles de la part de ceux qui ont étudié en physique, le chapitre qui traite de la *dynamo-électrique*, surtout depuis les travaux de Maxwell et de Hertz : c'est de ne pas admettre *l'utilité de l'obscurité* pour l'obtention de certains phénomènes.

Soutenir que « ce n'est pas scientifique » c'est affirmer que la photographie n'est pas une science,

puisque l'opérateur est obligé de « développer » à l'abri de la lumière.

L'écriture directe est aussi un phénomène des plus curieux. Un orchestre *sans instruments* apparents, est non moins extraordinaire, surtout lorsqu'il joue des morceaux avec toute la perfection désirable.

Je rappellerai encore les morceaux de musique joués sur le piano qu'on avait au préalable visité et fermé à clef.

Dans les expériences qui ont eu lieu dernièrement à Rome, et aux îles d'Hyères, devant des hommes comme Lombroso, Lodge, le savant professeur de physique de l'Académie Royale, les docteurs Ch. Richet, Ochorowicz, etc., on entendit *résonner* un piano sans l'intervention de personne, et sans aucun truc possible. « *Les phénomènes ont eu réellement lieu. Il n'y a plus de place dans mon esprit pour le doute* a écrit M. Lodge, » en parlant non seulement des sons du piano, mais aussi des phénomènes de lévitation, de coups frappés, d'apparitions de couleurs, etc.

Les expériences avaient lieu chez le docteur Richet afin d'éviter toute possibilité de tricherie. Le médium était Eusapia Paladino.

Je ne dois pas oublier le phénomène extraordinaire qui détruit un des axiomes les plus chers aux « sciences exactes » : Je veux parler de la *désagrégation* et de l'*impénétrabilité* des corps solides.

Eh bien ! n'en déplaise à nos « physiciens ». Non

seulement les liquides et certains gaz peuvent pénétrer les solides, ainsi que l'a prouvé, le savant Schutzemberger ; mais en spiritisme, on a vu un *solide* pénétrer et traverser un autre *solide,* sans le concours d'aucun moyen physique ou chimique connu. Voyez à ce propos les coquillages de Zœllner, ou les fleurs de W. Crookes, etc., etc., passant en *pleine lumière* à travers le plateau d'une table, dans laquelle certainement, il n'y avait pas traces de fissures, ni avant ni après. Il est inutile d'ajouter que ni coquillages, ni fleurs ne portaient trace d'éraflure après l'opération.

Parmi les phénomènes de désagrégation de la matière et de la *reconstitution* des objets désagrégés, voici trois faits qui donneront un aperçu de ce curieux phénomène si intéressant pour nos savants et dont les conséquences seront considérables pour la science.

Nous empruntons la description du premier au beau livre de M. Alfred Erny, *Le Psychisme Expérimental* dont nous ne saurions trop recommander la lecture (1).

« A la fin de 1891, la *Société de recherches psychiques des Etats-Unis,* présidée par le révérend M. J. Savage, de Boston, a fait différentes expériences dont la plus importante mérite d'être citée. Le compte rendu de

---

(1) Librairie Flammarion. Paris.

cette mémorable séance a été signé par les membres présents de ladite Société, qui compte dans ses rangs des hommes comme le docteur Heber Newton, M.-A. Livermore, et un certain nombre d'autres bien connus dans les sciences et les lettres. Un autre clergyman (1) (très connu en Amérique), qui est aussi membre de cette Société, était présent à cette séance ; il déclara qu'il croyait impossible et ridicule d'expliquer ces faits par des théories de fraude ou d'illusionisme. Le médium était Mme Roberts de New-York. La séance eut lieu dans une salle (ordinairement publique), à Osnet (Massachusets). On avait construit une grande cage de fils de fer, soutenue par une charpente en bois. Cette cage fut faite par un habile ouvrier qui sut la rendre très solide. Sur le devant de la cage, une porte était disposée de manière à être fermée avec un cadenas. Cette cage fut placée le long du mur de la salle qui est au deuxième étage, *et où l'on ne peut pénétrer que par une seule porte*. Avant que le médium n'entràt dans la cage, on avait fait examiner ses vêtements par une dame qui déclara qu'ils étaient de couleur sombre (on verra plus loin l'importance de ce détail). Quand

(1) Nous ferons remarquer qu'en Amérique, beaucoup de membres du clergé s'occupent ouvertement de spiritisme. Il ne faut donc pas être surpris de voir le clergé américain, se rallier résolument au grand mouvement social qui entraîne les nations. *On n'est pas spirite* si on ne lutte pas pour le triomphe de ce mouvement.

l'heure de la séance arriva, une soixantaine de personnes étaient réunies dans la salle, les membres de la société psychique sur le devant. Dans l'assistance se trouvaient des médecins venus pour observer le phénomène dans des conditions aussi nouvelles.

Mme Roberts, une petite femme maigre, semblait pâle et anxieuse, car les *conditions étaient tout à fait inusitées.*

A huit heures, Mme Roberts entra dans la cage; aussitôt le comité, composé du Révérend M. Savage et d'un éminent docteur, ferma la porte avec un cadenas, et de plus, fit coudre du très gros fil de chaque côté et au centre de la porte. On scella cette porte avec de la cire sur laquelle fut imprimé un cachet spécial. Tout ceci fut fait pour empêcher *matériellement* le médium de sortir de la cage. Puis on baissa le gaz et la séance commença.

« Plus de *trente* formes sortirent de l'endroit où était le médium et se matérialisèrent devant lui, en pleine vue des assistants, et cela pendant une heure. Les diverses formes qui parurent étaient tantôt grandes, tantôt petites, et furent *reconnues* par ceux auxquels elles s'adressèrent. La matérialisation de diverses formes en dehors de la cage présenta un spectacle des plus émouvants. D'abord une tache blanche et nébuleuse paraissait sur le plancher (devant la cage), elle grandissait peu à peu jusqu'à ce que la masse nébuleuse eût pris la forme d'un

être humain *habillé en blanc*. On voyait les mouvements des mains manipulant cette vapeur blanche et la rendant graduellement consistante. Puis, tout d'un coup, une forme humaine entièrement développée se montrait aux assistants. Alors, avec une expression de joie radieuse, la forme se dirigeait vers quelqu'une des personnes présentes et on entendait les mots de « mère » ou « sœur » murmurés tout bas, puis la forme retournait comme à regret vers le médium et disparaissait.

« Quelques formes d'hommes grands et forts parurent aussi, et pourtant le médium était une femme petite et mince, ce qui dans ce cas, enlève toute probabilité à la théorie *que la forme est le double du médium*. Mme Roberts, apparut subitement devant la cage, s'avançant doucement vers les assistants stupéfiés. On remonta le gaz, et les membres du comité examinèrent la cage. *Le cadenas était bien fermé, les fils avec leurs cachets intacts*, et pourtant le médium qui s'était assis dans la cage devant le comité, *se trouvait dehors*. Sur la demande du comité, le médium ayant interrogé les esprits ou intelligences qui avaient produit ce phénomène, l'explication donnée fut qu'ils avaient *dématérialisé* la porte de la cage, et l'avaient momentanément désagragée. Aussitôt le médium dehors, ils avaient remis la matière à son premier état.

« Selon la théorie de la constitution atomique de la matière, les sciences physiques affirment que tout corps n'est qu'une agrégation d'atomes doués

de mouvements de forme elliptique. On peut donc supposer que les intelligences supérieures peuvent, par des moyens que nous ignorons, désagréger la matière et la réintégrer dans sa forme première, beaucoup plus rapidement que nous pouvons changer la glace en eau et réciproquement.

« Le Dr Paul Gibier, que ses bons confrères *ont mis dans l'obligation de s'exiler* en Amérique (1), a déclaré dernièrement qu'il était forcé d'admettre le fait de la matérialisation. Pour éviter toute surprise, il a fait fabriquer une cage offrant toutes les garanties nécessaires; il a mis cette cage dans un angle de sa chambre, et y a enfermé le médium. A différentes reprises, le docteur a obtenu des formes matérialisées dans des conditions qui excluent toute espèce de doutes. « En quoi consistent ces « formes, dit le docteur? Il m'est encore impossible « de le dire. Ce sont peut-être des émanations du « médium ou son corps astral. » On voit que le Dr P. Gibier a fait du chemin depuis son départ de France, et l'autre monde, celui d'Amérique, aura été pour lui un monde meilleur. En attendant, la France est obligée d'aller chercher des médiums à l'étranger, ainsi que nous allons le voir. Les spirites français n'ayant pas voulu comprendre que par leur sectarisme et par leurs divisions ils éloignaient les forces supérieures de nos groupes d'études.

---

(1) Il est actuellement directeur de l'Institut Pasteur à New-York.

Mais nous le savons, il est de tradition de dire : « W. Crookes, Zoëllner, Paul Gibier, etc., sont des hallucinés » et les Américains des mystificateurs!

Voici deux faits tout récents, concernant ce même phénomène de la désagrégation d'objets et de leur reconstitution, dans une limite de temps qui ne dépasse pas *quelques minutes*. Ces faits se sont produits devant des savants de la valeur des Lombroso, des Ch. Richet, etc.

Nous empruntons ce procès-verbal à deux des assistants, bien connus pour leur indépendance et leur impartialité : MM. Hoffmann et L. Pacini.

« A la fin de la séance, le médium C... entra en crise, se tordant et respirant mal, comme pris d'une violente convulsion; comme nous nous attendions à un fait très intéressant, nous restâmes à notre place, sans nous préoccuper du médium, jusqu'à ce qu'une communication typtologique nous ordonnât de faire de la lumière.

« Quelle scène originale et inattendue s'offrit à nos yeux! M. C... était profondément endormi, la tête inclinée sur la poitrine, pendant que les médiums D..., G... et B... le tenaient étroitement par les mains, jurant sur leur parole d'honneur, ne pas l'avoir quitté un seul moment.

« Le médium C..., à notre grande surprise, fut trouvé en manches de chemise, privé de la jaquette qu'il portait quelques minutes avant. Que s'était-il donc passé?

« Nous nous dîmes, voilà un beau phénomène de

désagrégation de la matière. La jaquette de C... ne pouvait être sortie naturellement de ses bras, puisqu'il était tenu par ses mains; elle fut donc désorganisée, c'est-à-dire désagrégée par les forces intelligentes, et portée à une distance considérable du médium ; et là, reconstituée, sans qu'à l'inspection, la moindre trace de cet important travail fût visible.

Ce qui suit semble l'explication la plus rationnelle de cet étrange phénomène, ce serait l'entrée en jeu d'une *quatrième dimension de la matière*, comme le suggère Zoëllner après ses expériences psychiques avec Slade, dans les phénomènes de même nature, lesquels sont assez fréquents. W. Crookes lui-même les explique en employant l'hypothèse dont nous nous sommes servis.

« La jaquette était attachée à la corde qui supporte le rideau, et à une distance considérable de la chaîne, à 2 m. 80 c. au-dessus du sol. M. Hoffmann, pour reprendre le vêtement du médium C. dut monter sur la table, et couper avec un canif *les nombreux nœuds qui le tenaient fixé* à la corde, par l'extrémité de la manche. »

On dira peut-être : les personnes qui tenaient les mains du médium étaient des compères.

Donnons donc le récit d'un fait du même genre qui s'est passé à la séance suivante. Après cela, si on nous dit que c'est un tour de passe-passe, ce serait s'abaisser que de répondre à un parti pris aussi évident.

« Après quelques minutes, le médium C. se plaignit, s'agita avec de forts tremblements. *Le docteur Richet et le comte Mainardi qui le tenaient par la main* s'impressionnèrent de son agitation. M. Hoffmann les rassura, les invitant à prendre patience, en prévision de la prochaine production d'un autre phénomène : il ne se trompait pas. Dès que l'agitation du médium cessa, on entendit les trois coups convenus pour demander la lumière (1), une bougie étant allumée nous vîmes que le médium C. toujours tenu d'une main par M. Mainardi, et de l'autre par D. G., n'avait plus son gilet blanc, lequel se trouvait sur la table. Plus étrange encore, C. qui n'avait plus son vêtement de dessous, était néanmoins recouvert de sa jaquette. M. Mainardi sur sa parole d'honneur (il est bon de remarquer que le comte Mainardi est officier dans l'armée) affirma n'avoir pas laissé un seul instant en liberté la main du médium et n'avoir pas senti à son bras le moindre mouvement.

« Ce phénomène, fut classé parmi ceux appelés : désagrégation de la matière. Le docteur Richet, vraiment surpris de ce phénomène s'écriait : « C'est « merveilleux, c'est extraordinaire ; » le professeur

(1) Le lecteur qui n'a jamais assisté à des expériences peut s'étonner de ces coups d'avertissements. C'est un mode conventionnel. Afin de ne pas être enrayés dans leur travail, les esprits préviennent quand le moment est venu pour les expérimentateurs de reprendre leur liberté d'action.

Siedmirdzki, et le docteur Santianglo, manifestèrent leur étonnement, déclarant que de tels phénomènes étaient d'un intérêt qui dépassait de beaucoup ce qu'on avait obtenu jusqu'à présent, avec Eusapia Paladino. »

Il y eut cinq séances (29, 30 mars, 5, 6 et 8 avril 1894), chacune apporta son contingent de merveilleux.

Les docteurs, les savants présents, après un débat scientifique, voyant que les théories et les hypothèses connues dans les sciences actuelles ne pouvaient expliquer les phénomènes dont ils avaient été témoins, entrèrent en pleine hypothèse spirite. M. Hoffmann, dont le dévouement à la cause spirite est bien connue, s'empressa de leur dire : « *Faites attention que les spirites, plus modestes que beaucoup de représentants de la science officielle, n'ont jamais prétendu s'imposer comme possédant une vérité absolue ; ils se sont bornés à offrir une hypothèse, laquelle, par l'expérience acquise dans une longue série d'observations, est jusqu'à présent la plus logique et la plus rationnelle* (1). »

M. Lombroso dont chacun connait les attaques virulentes contre le spiritisme, s'adressant à MM. Ferri et Hauffmann réunis (et son acte fait le

---

(1) Voilà comme il serait à désirer que tous les spirites parlassent et raisonnassent. S'il en était ainsi, nos groupes, nos réunions feraient des prosélytes sérieux. On débarrasserait le spiritisme de phénomènes qui n'ont de spirite que le nom.

plus grand honneur à sa loyauté), ajouta : « Plus logique et plus rationnelle... Il est certain que de jour en jour, votre hypothèse devient aussi la mienne. »

Ab uno, disce omnes, ajoutent avec raison les auteurs du procès verbal.

Enfin comme *épilogue* au résultat de ces cinq séances, Mme la comtesse Mainardi fit à M. le docteur Richet la réflexion suivante : A présent, c'est à « la science, Monsieur Richet, à se prononcer sur « ces phénomènes. »

Le savant membre de l'Académie de Médecine répondit : « Madame, la science seule ne suffit pas. »

L'éminent professeur avait raison : non, la science *connue*, ou plutôt actuellement *reconnue* officiellement « ne suffit pas » soit pour juger, soit pour mettre à leur vraie place les faits spiritiques ; *il lui faut agrandir son compas* que nos corps académiques maintiennent avec tant de ténacité et d'aveuglement au même point d'arrêt... et pourtant le spiritisme, ou la *science* qu'on baptise — à tort ou à raison — de ce nom est *vieille comme le monde*... Etonnez-vous après cela du prestige diminué des corps savants auprès des personnes qui ne se fixent pas sur une seule idée, et qui ont un peu étudié *le pour et le contre,* seul moyen de porter un jugement rationnel (1).

(1) Les lecteurs qui voudraient lire *in extenso* le procès-verbal des cinq séances en question, le trouveront dans la *Revue spirite* de

Avant de clòturer ce chapitre nous rapporterons ce que nous dit M. de Pouvourville ; nous l'empruntons à une Revue qui, pas plus que le distingué voyageur, ne pourra être accusée de *mysticité*. J'ai nommé *La Géographie*.

« J'avais, nous dit M. de Pouvourville ramené avec moi de Bactan, un magnifique Méos, blessé à l'épaule, d'une balle de fusil Gras, au commencement de l'année, à l'assaut du village de Taphiung ; la balle n'était pas sortie ; la blessure s'était cicatrisée, mais le projectile n'ayant pas tenu en place, le Méos ressentait douleurs à l'omoplate, côté du dos, et ne pouvait pas lever le bras. Je l'amenai au docteur pour extraire la balle ; malheureusement, tous les instruments de chirurgie manquaient, le dernier bistouri était cassé. Comme le Méos déclarait ne pas vouloir vivre plus longtemps en compagnie du projectile, le docteur se décida à lui ouvrir le dos avec un couteau de cuisine. Il n'y avait pas même de chloroforme pour aider le patient à subir cette opération. Le docteur s'en tira habilement et retira l'objet tout en ayant été obligé de déchiqueter formida-

---

janvier 1895. Quant aux autres phénomènes, nous engageons à lire les ouvrages de W. Crookes, de Wallace, d'Aksakof, de Gibier, d'Eugène Nus, de Gabriel Delanne, de Metzger, de Papus, d'Alfred Erny, etc., etc. Quant à l'extériorisation de la sensibilité, ou fluide périsprital, toute personne d'étude, doit lire et relire les œuvres de M. le colonel de Rochas (éditeurs : Carré, Chamuel). Nous conseillons aussi l'enquête sur les phénomènes télépathiques *Les hallucinations télépathiques*.

blement l'intérieur de mon Méos. A notre surprise générale, quand après le pansement, nous voulons le transporler sur un lit de l'ambulance, le Méos se relève, prend ses effets, remercie, salue à droite et à gauche et s'en va tranquillement. Nous ne l'avons revu que huit jours après, guéri, apportant une couple de coqs en signe de reconnaissance (1).

« De Bactan, étaient venus aussi avec moi quelques sorciers qui nous charmèrent plusieurs jours avec quelques tours très singuliers, qu'on ne connaît pas en Europe, comme ceux d'*arrêter l'eau tombant d'une source naturelle*, de faire pousser une fleur ou germer un fruit dans un terrain nivelé et recouvert de cailloux (Jacolliot rapporte plusieurs faits de ce genre dont il a été témoin). Dans l'ordre intellectuel, on paralyse un membre d'un individu par une catalepsie partielle, obtenue par un acte de volonté *instantanée*, tandis que l'individu ainsi immobilisé, jouit de l'usage de sa pensée, et se trouve parfaitement libre de toutes les autres parties de son corps. (Nos magnétiseurs obtiennent ce phénomène sur des sujets entraînés). Je ne compris rien du tout à ces expériences bizarres, auprès desquelles les grandes expériences de Charcot sont

(1) Cette *endurance* et cette reconstitution de la *matière charnelle*, est très fréquente chez les fakirs. Un de mes amis qui va aux Indes pour affaire commerciale, a vu un fakir, s'ouvrir le ventre, en sortir les entrailles les rentrer, et la blessure ne laisser *aucune trace sensible*...

des enfantillages ridicules, et nos tirailleurs sacrifièrent pas mal de sapèques à la croyance respectueuse qu'ils avaient que le diable y était pour quelque chose. »

Tous les *faits* indéniables relatés jusqu'au présent. ont été niés par la *science* dont parle le Dr Richet, c'est-à-dire par la *science officielle* devant laquelle il faut se courber ou être chassé, comme l'a été le Dr Gibier et tant d'autres...

N'est-on pas en droit, devant tant d'aveuglement, de répéter le célèbre mot de Du Bois-Reymond, l'éminent professeur de physiologie : « Ignorabimus ! » qu'il prononça, après une étude approfondie des théories matérialistes darwiniennes dont il avait été un des propagateurs ardents... ? ?

VII

Les possédés. — L'incorporation. — La révocation de l'Edit de Nantes. — Impuissance des savants. — M. Pierre Janet.

Nous venons, pour toute personne de bonne foi, et sans parti-pris, de démontrer par des faits indéniables, la puissance que peuvent avoir les esprits sur ce qu'on est convenu d'appeler *la matière.*

Lorsque les savants voudront en tenir compte, ils pourront enfin sortir de l'empirisme, l'ornière où les a plongés cette aberration qui consiste à croire que toutes les manifestations de la vie et de la pensée n'étaient qu'un effet *mécanique* de ce que l'on est convenu d'appeler la *matière*, qu'ils ont proclamée tour à tour : *Dieu, table ou cuvette...*, pour aboutir au mot célèbre de Du Bois-Reymond.

Nous allons entrer dans un domaine qui de tous temps a préoccupé les penseurs : « l'âme humaine » et que la plupart des savants du XIXe siècle ont niée « parce qu'ils ne la trouvaient pas sous leur scalpel. »

Nous étudierons une de ses manifestations les plus curieuses qu'il soit possible de concevoir : « la possession ».

Il y a là un des côtés les plus obscurs de la psychologie, que nous n'avons, certes, pas la prétention de résoudre complètement. Nous voudrions seulement le voir étudier sans préjugé par nos savants physiologistes.

Une fois que ce *phénomène* serait débarrassé des absurdités dont on l'a surchargé, un pas immense serait fait dans la voie du spiritisme.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de l'homme au point de vue psychique, ont toujours été troublés et même émus devant les cas de « possession ».

L'Eglise a attribué ces phénomènes à « *Satan* » lorsque le possédé ou la possédée se permettait de ne pas s'incliner devant l'Eglise, telle, Jeanne d'Arc, qui fut condamnée à être brûlée vive « comme ayant *commerce* avec les démons ».

Par contre, si le possédé proclamait « la sainteté de l'Eglise » c'était « un élu de Dieu », telle sainte Thérèse, etc.

Nos savants modernes, n'ayant pas trouvé l'âme ou l'esprit sous leur scalpel, ont tout simplement décrété *urbi et orbi* que ni Dieu, ni Satan ne sont pour rien dans le phénomène, c'est l'hystérie qui fait tout, l'*hystérie* avec la *dégénérescence*, le *déséquilibrement* cérébral, et d'autres genres de maladies nerveuses; explication qui n'explique rien, puisqu'il est reconnu que certains *possédés* ne sont atteints d'aucune maladie nerveuse ni autre, et que l'on peut être *hystérique* sans être possédé.

Parmi les « possédés » ou les soi-disant « hysté-

riques » nous signalerons tout particulièrement les *enfants* des Cévénols, après l'abominable révocation de l'Edit de Nantes.

Les spirites ont eu assez de faits probants pour dire : « Une *partie* de ces étranges phénomènes sont dus au monde extra-terrestre. C'est un esprit qui s'incarne dans le corps d'une personne ayant des aptitudes médianimiques (1). »

(Nous ferons remarquer en passant que chacun de nous possède des facultés médianimiques, mais à des degrés très divers. Les enfants comme les grandes personnes.) (2).

L'esprit s'empare des organes du médium, et parle par sa bouche.

On nous demandera :

L'esprit prend-il complètement possession du médium, se substituant en quelque sorte pour un temps plus ou moins long à l'âme de celui-ci, chassée en quelque sorte de chez elle momentanément ?

Personnellement, nous croyons que la question n'est pas résolue.

---

(1) On nous dira : Est-ce que vous prétendriez que les attaques d'*hystérie*, constatées, par exemple dans certains couvents sont des cas de « possessions » ! Nous sommes convaincu que dans les cas en question, on s'est trop empressé de tout mettre sur le compte de l'hystérie. L'homme plutôt que d'avouer son ignorance invente les théories les moins acceptables et les moins probantes pour sauver le prestige de la science qui n'en peut mais.

(2) On ne doit pas chercher à développer la médiumnité chez les enfants. Leur organisme est encore trop fragile, surtout avec l'empirisme sous lequel on expérimente.

Il se pourrait que souvent il y eût là aussi, une suggestion de l'esprit sur le médium.

Les faits les plus curieux d'incorporation ont eu lieu, ainsi que nous l'avons dit, dans les Cévennes après la criminelle révocation de l'Edit de Nantes.

« De très petits enfants, des nourrissons qui n'avaient jamais articulé une syllabe, sous une influence qu'on croyait être l'esprit de Dieu, ou le Saint-Esprit (les catholiques disaient l'esprit de Satan !) Se mettaient soudain à exhorter ceux qui les entouraient, à la fidélité envers Dieu, à la persévérance dans la foi. Et ils le faisaient en excellent français, tandis qu'autour d'eux tous s'exprimaient en patois. Qui est-ce qui leur déliait la langue et leur inspirait des idées, des mots et des phrases auxquels rien ne les avait préparés ?

« Des enfants de sept à huit ans présidaient les assemblées religieuses, baptisaient, mariaient, en un mot accomplissaient tous les actes religieux avec une autorité souveraine. D'où leur venait cette autorité ? Comment pouvaient-ils si jeunes, s'acquitter de si graves fonctions ?

« Ce qui ajoutait à la singularité de ces manifestations extraordinaires, c'est que ce n'étaient pas les seuls enfants des protestants que l'esprit saisissait. Ceux des catholiques n'étaient pas à l'abri de son action. Souvent inspirés, ils parlaient contre leur Église ou contre le pape, ou prophétisaient, de même que les premiers.

« Pour arrêter le mal, — on ne reculait pas alors

devant l'emploi de mesures énergiques et radicales, — on menaça de brûler les maisons de ceux dont les enfants à l'avenir prophétiseraient. Vous vous imaginez les craintes et les angoisses des parents. Les pauvres petits, qui n'en pouvaient mais, subissaient les châtiments les plus sévères. On les soumettait à des jeûnes rigoureux, on les enfermait, on les frappait. Mais « l'enfant sous les coups parlait si bien, et avec une si effrayante gravité, que très souvent, le père en larmes était transformé tout à coup. Lui-même, méprisant le martyre, commençait à prophétiser. » Encore une une fois, comment expliquer ces choses? Les moyens coercitifs employés n'eurent d'ailleurs aucun succès. Le nombre des enfants obéissant à l'influence qui les faisait parler et prophétiser allait sans cesse grandissant. Il y en eu des milliers.

« M. de Bàville, intendant de la province, ordonna à ces messieurs les docteurs de Montpellier qu'on appelle la Faculté de médecine, de s'assembler à Uzès, où l'on avait emprisonné une grande quantité de petits enfants pour examiner leur état. Conformément à cet ordre, ces médecins observèrent à leur manière la contenance de ces enfants, leurs extases, et les discours qu'ils faisaient sur-le-champ et sans dessein, ainsi que s'en exprime très bien M. Bruyes... Je ne sais si ces fameux docteurs discutèrent en latin, ni s'ils se battirent, car il y avait matière à s'échauffer; mais je sais bien que quoiqu'ils témoi-

gnassent être ravis d'admiration de voir de jeunes personnes illettrées, prononcer des choses qu'elles n'avaient jamais apprises, et citer la sainte Ecriture fort à propos, ils décidèrent en oracles ambigus, tant parce qu'ils voulurent déférer à l'autorité de l'intendant, que parce qu'ils ne comprenaient rien eux-mêmes à ce qu'ils voyaient. Ils donnèrent à ces enfants le nom vague de *fanatiques*. Cela fut bientôt fait, n'étant pas difficile à faire.

« Il convient d'ailleurs d'observer, ainsi que le dit M. Metzger, qui a relevé ces faits aux sources les plus autorisés, qu'aussitôt en présence de MM. les docteurs, les enfants les entourèrent, les prêchèrent, essayant, eux les tout petits, de convertir les illustres personnages qu'on leur envoyait pour prononcer sur leur état. Ce devait être un spectacle singulièrement saisissant que la vue de ces petits martyrs, exhortant à la repentance, appelant au salut, les savants médecins qui, pour toute explication de choses si étranges, ne trouvèrent que le mot *fanatiques.* »

En vérité, nous le demandons : est-il possible qu'après de pareils faits (que nous retrouvons, d'ailleurs, dans les phénomènes du spiritisme moderne, avec une légère variante), on puisse encore venir nous dire : « L'intelligence et la pensée ne sont qu'un état moléculaire, au même titre que le sucre et l'albumine! » Ou bien avec M. Pierre Janet que la « *possession* est une résultante de fautes cachées » !

Voyez-vous ces *petits enfants*, rongés par le *remords* pour s'être *oubliés* dans leur couchette ou n'avoir pas toujours obéi à maman !!!

Et l'on s'étonne que la jeunesse, qui aujourd'hui s'affranchit jusqu'à s'occuper *du pour et du contre !* On s'étonne, disons-nous, que cette jeunesse indépendante, qui étudie et qui réfléchit, en soit venue à se demander si ses professeurs de physiologie, de psychologie, ne sont pas des hommes à préjugés et d'une ignorance voulue quant aux choses qui leur déplaisent ou infirment leurs théories.

Et dire que des hommes de valeur comme MM. Lavisse, Clémenceau, Anatole France, Jules Lemaitre et tant d'autres s'ahurissent à la vue de ces jeunes hommes intelligents qui, élevés, emprisonnés dès leur enfance dans l'atmosphère matérialiste, mais qui sans se laisser déformer au contact des conventions mensongères qui régissent la société, se jettent courageusement dans le spiritualisme, tant ils ont éprouvé de dégoûts dans la route où on a essayé de les engager et de les perdre.

Ce retour vers le spiritualisme effraye les matérialistes au point que l'un d'eux a été jusqu'à demander qu'une loi privât de tout emploi dans l'Etat ceux qui n'auraient pas reçu une instruction *purement laïque!* (1).

---

(1) Cette proposition nous rappelle une phrase *sonore* d'Auguste Comte, que l'on vient de rééditer au banquet offert à M. Berthelot : Il faut, disait le père du « positivisme » « *signifier à tous les divers esclaves de Dieu, leur irrévocable exclusion de la suprématie politique.* »

VIII

Les légendes du Thibet. — Le Père Huc puni pour avoir dit la vérité. — L'analogie entre les phénomènes spiritiques et les merveilles de nos sciences. — La foudre photographe! — La statue de Pygmalion. — La transmission de pensée chez les sauvages. — Son avenir chez les civilisés. — Le Dalaï-Lama. — Rapports directs avec Dieu! — Pourquoi l'oubli de nos vies antérieures? — Réminiscence de ces mêmes vies antérieures. — Impuissance de nos adversaires.

Nous venons de voir à quel haut degré peut atteindre la puissance du monde spirituel sur l'homme dans l'incorporation. Celui-ci n'existe pour ainsi dire plus comme volonté et comme *moi* pensant.

Nos expériences de suggestions sont bien peu de chose devant la puissance des esprits.

Cette question de la haute influence du monde des esprits sur les hommes est trop importante, touche à trop de choses pour que nous ne parlions pas, au moins, de ce que l'on est convenu d'appeler « les légendes du Thibet ».

Celle qui est connue sous le nom d'*Incarnation de Bouddha* vient de faire une fois de plus le tour du

monde, comme un rappel mystérieux..., vers des choses qu'on a eu grand tort d'oublier.

La raillerie, cette arme des impuissants, n'a pas manqué, cette fois encore, de s'en donner à cœur joie.

Cette légende, dont on n'osait plus parler, a trouvé en M. Henrich Hendsoldt, bien connu de ceux qui s'occupent d'ethnographie, un défenseur qui n'est pas sans mérite.

Le rappel de ce récit nous permettra quelques réflexions qui s'imposent.

Nous y verrons une fois de plus que les phénomènes spiritiques ont existé de tout temps et en tous lieux et que, s'ils n'ont pas été mieux compris ni mieux connus, cela est bien dû au mauvais vouloir des hommes.

Plus que jamais, nous prions le lecteur d'avoir toujours présentes à l'esprit, ces paroles si justes, si profondément sages, que M. Metzger a mises comme épigraphe à sa belle étude scientifique : *Examinez toutes choses, et retenez ce qui est bon.*

Avant de parler de Bouddha, rappelons que le Père Huc, un des plus intéressants voyageurs de ce siècle, avait eu l'occasion de « *voir* » — bien avant qu'on parlât de spiritisme — dans son voyage au Thibet, des phénomènes magnétiques et spiritiques, qui laissent bien loin derrière eux la plupart de nos manifestations actuelles.

Je ne rappellerai que « l'arbre aux dix mille images » ainsi que les « entretiens » de deux lamas

séparés par une distance de plusieurs lieues, causant, comme le feraient deux somnambules placées, l'une à Paris, l'autres à Versailles.

Le Père Huc affirme *avoir été témoin* de ces faits étranges.

La révélation publique qu'il en a faite, lui a valu une disgrâce pénible pour un homme de sa valeur et de sa droiture! Ah ! c'est que cela portait vraiment trop atteinte à l'infaillibilité de l'Eglise, et à la science occidentale, pour que le célèbre voyageur ne fût pas cruellement puni d'une pareille divulgation. Il avait oublié l'axiome : « Nul n'aura d'*esprit* que nous ou nos amis ». Cela au propre comme au figuré.

Avant de relater l'interview du dieu, que l'on me permette d'ouvrir une parenthèse.

Il est de mode, aussi bien chez les savants que chez les ignorants, de répéter sans cesse : si les faits dont vous parlez ne sont pas des *mystifications* ou des *miracles*, s'ils sont soumis par là à des *lois* immuables, que toutefois nous ne pouvons pas encore connaître, vu notre enveloppe grossière, ou notre infériorité intellectuelle, *comment se fait-il que nous ne puissions pas au moins produire quelques phénomènes ayant plus ou moins d'analogie avec ceux en question*? Cela serait d'un grand secours pour démontrer que ces manifestations ne sont *occultes* que pour notre ignorance. Pour établir qu'elles obéissent à une *loi*, tout aussi bien que les faits qui nous sont dès longtemps connus, Allan Kardec, que

vous regardez comme un des grands pionniers de la science et de la philosophie de demain, avait raison en disant : « *Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.* »

Or, ces réflexions sont fort justes, mais ne prouvent que l'extrême ignorance de ceux qui les font.

Les phénomènes que l'on réclame se produisent en effet journellement ; il n'y a qu'à regarder pour les voir ; quelques-uns mêmes ont conduit les savants à des déductions erronées, vu le *parti-pris* avec lequel on a l'habitude de juger les faits magnétiques et spiritiques. Ajoutons aussi, — la vérité avant tout, — que magnétiseurs et spirites ont fait de même en sens contraire. La plupart ne voulaient pas admettre, qu'en dehors du *fluide* du magnétiseur, ou de la présence d'un esprit, certains phénomènes, dit magnétiques, dit spiritiques, pouvaient avoir lieu (1).

---

(1) J'ai assez fréquenté les groupes d'expérimentation pour affirmer qu'avec le mode employé par les *spirites modernes*, il y a à peine le quart des phénomènes qui soient dus aux *esprits désincarnés*. J'ai vu des groupes où sur dix prétendues communications d'*esprits*, il n'y en avait pas une d'authentique. La plupart étaient dues à l'*auto-suggestion* et les autres à la *simulation*. Si j'ai demandé avec tant de *ténacité* une réforme complète, non seulement dans l'enseignement philosophique, mais aussi dans les moyens d'investigation, c'est que j'avais de bonnes raisons pour cela.

Prenons le sommeil *provoqué*, soit par le magnétisme proprement dit, soit par *l'hypnotisme* ou autres *irritants physiques* ; que constatons-nous ?

Avant Braid, — du moins pour les modernes, — on croyait impossible d'endormir un *sujet* sans *passes magnétiques* et une forte volonté.

Depuis Braid, on endort certains sujets en leur faisant fixer un objet brillant, ou, au moyen d'un coup de gong, etc.

Qu'est-il arrivé ? c'est qu'avec le *parti-pris* dont nous parlions, les mêmes hommes qui niaient le sommeil magnétique, somnambulique, malgré les mille et mille faits mis à la portée de chacun, se sont empressés de se jeter à corps perdu dans l'hypnotisme, confondant l'action magnétique avec l'action hypnotique.. Jamais on n'avait vu le lendemain tant d'enthousiasme pour une chose que l'on brûlait la veille !

Il en est de même des faits spiritiques : avant la consécration *officielle* des faits dit *télépathiques* et des expériences de M. de Rochas, les faits spiritiques n'étaient « qu'une grossière hallucination ou un charlatanisme ridicule ».

Mais, depuis qu'on a vu, — grâces en soit rendues à M. de Rochas, — qu'un *sujet* peut *extérioriser* son corps périsprital, astral, sans l'intervention d'un « esprit » les faits spiritiques deviennent une vérité incontestable *si*, bien entendu, on ne fait plus intervenir *l'ennemi*, c'est-à-dire, le monde de *l'au-delà*...

Que conclure de tout cet imbroglio? C'est que la fixation d'un objet brillant, le bruit d'un coup de gong, etc. *n'endorment* pas le sujet, pas plus que le fluide du magnétiseur ou sa volonté.

L'action réelle de ces divers *irritants* consiste à mettre, comme on peut le voir dans les phénomènes de *dédoublement* le sujet dans des états physiologiques tout particuliers. En définitive, cet état spécial favorise le dégagement de l'âme, ainsi que celui du *principe vital* qui influence directement notre état physiologique; de là résultent les différents phénomènes, dont les uns prouvent qu'il y a en nous une *entité consciente libre*, tandis que d'autres démontrent qu'il y a aussi en nous un *moi inconscient* sur lequel on peut agir comme sur un *automate*.

Nous rappellerons aussi que l'hypnotisme a plus d'action, sur ce qu'on est convenu d'appeler ; *les passions matérielles ;* cela tient probablement à ce que l'hypnotisme exerce une *contrainte nerveuse* toute spéciale.

Il est bien entendu que non seulement la *qualité de l'irritant* joue un rôle, mais qu'il faut aussi tenir compte de la quantité.

Mais, comment expliquer l'influence à distance du magnétiseur et d'un esprit? Est-ce la même loi qui agit?

M. A. Denis, a, dans le numéro de janvier 1895, des *Annales psychiques* traité fort justement ce côté curieux de la question. Nous lui donnons d'autant mieux la parole qu'il est *anti-spirite :*

« Les spirites et les magnétiseurs, nous dit-il, sont encore loin de produire les phénomènes provoqués par les fakirs indiens qui ont étudié et pratiqué le magnétisme depuis des siècles. Nos savants, eux, sous prétexte qu'un corps ne peut se soulever sans levier, nient, sans procéder à des investigations, la possibilité de la lévitation, comme si le fluide, pour ne pas être palpable et visible, n'en était pas moins un levier d'une puissance parfois extraordinaire. Des hommes instruits et de bonne foi ont vu des cierges s'allumer comme spontanément.

« Généralement, ils n'osent en parler, par crainte du ridicule. Mais ne savons-nous pas que la foudre peut mettre le feu à une matière inflammable ? Pourquoi dès lors le *magnétisme humain* ne serait-il pas en mesure également d'allumer une mèche quelconque ? Qui ne connaît des personnes à qui il suffit de passer la main dans les cheveux pour provoquer des étincelles électriques ? Serait-il impossible d'inventer un instrument pouvant condenser et manipuler ce magnétisme humain qui sort de certaines chevelures ? L'électricité produite par les appareils et celle des poissons torpilles, des gymnotes, n'est-elle pas accumulée et dirigée à volonté pour être employée comme force dans une direction voulue ! »

N'avons-nous pas des analogies frappantes dans l'aimantation produite par les courants continus et les courants induits ? Dans les mouvements de l'aiguille du galvanomètre en présence des courants ;

dans les nombreuses expériences d'électricité statique, ne voyons-nous pas des influences s'exercer à des distances entre lesquelles l'œil humain ne distingue rien d'appréciable ! Ne sait-on pas que les électriciens sont convaincus qu'on arrivera à supprimer les fils télégraphiques.

Voilà donc les magnétiseurs et les appareils en activité, agissant à distance, sans force, sans liens apparents, chacun employant une force qui lui est propre.

On me dira : « Vous faites erreur en disant que chacun emploie une force qui lui est propre : la force magnétique n'est que de l'*électricité* produite par l'organisme vivant au lieu d'être produite au moyen d'une pile ou d'une dynamo. »

Eh bien, n'en déplaise à nos contradicteurs, ce sont eux qui sont dans l'erreur. Ils n'ont, pour s'en convaincre, qu'à méditer sur les expériences faites par Reichenbach, le colonel de Rochas, le Dr Baraduc, Durville, etc. (1). Ils verront combien l'*essence de la Force vitale* diffère de la force qui sort d'une pile ou d'une dynamo.

Nos savants *officiels* pourront, une fois de plus, faire un *mea culpa* pour s'être *moqués* de « l'extra-scientifique » Reichenbach (2), qui, le premier, a

---

(1) Voir *Le Fluide des magnétiseurs. — L'Extériorisation de la sensibilité. — La Force vitale. — Traité expérimental de magnétisme.*

(2) Nous rappellerons que ce terme « extra-scientifique » que l'on essaie de rendre *outrageant*... a été employé à profusion contre les

scientifiquement démontré que l'*Od* n'est pas de l'électricité. Hélas! que de temps, de travaux, d'efforts perdus pour s'être refusés à l'étude de ces manifestations!

Nous pourrions ici fermer la parenthèse, vu que nous avons donné assez de preuves démontrant que les phénomènes spiritiques doivent rentrer dans le cercle des sciences dites « exactes », mais la question est trop importante pour nous en tenir là. Nos adversaires y mettent vraiment trop de mauvaise volonté pour ne pas renforcer nos arguments de quelques autres faits. Après cela, il serait oiseux, enfantin, de répondre au parti-pris des négateurs.

Aujourd'hui, on ne nie plus l'apparition des « fantômes ». Les phénomènes télépathiques, les expériences de Mac-Nab, etc., ont vaincu les plus opiniâtres, « mais, dit-on, ces fantômes ne sont que le *double* du mourant ou du médium. Il est donc inutile de nous parler de l'intervention des esprits...

Nous répondrons que nous avons donné assez de preuves de l'intervention des esprits pour n'en plus parler ici ; mais, nous devons toucher à cette question du « fantôme » *sans presence d'esprits.* Nous prendrons les phénomènes de Mac-Nab, dont nos adversaires se servent précisément pour nous combattre.

Congrès internationaux du *Magnétisme humain*, ainsi que contre le Congrès *spirite et spiritualiste* tenu à Paris en 1889.

Ici nous retrouvons la même *force vitale* dont nous venons de parler, et qui n'a rien à voir avec l'électricité.

Si un sujet peut à distance, par sa volonté « allumer un cierge », « déplacer un objet », actionner un autre sujet, etc., sans force, sans liens apparents, et cela tout simplement en extériorisant ses forces périspritales, rien n'empêche qu'il arrive à *créer* à l'aide de cette même *force périspritale* une *forme sensible* à la vue de chacun.

N'oublions pas que la volonté n'est pas un simple état de conscience, comme on l'a prétendu, c'est une *force*, c'est un excitant par excellence, ainsi que le prouve avec tant de netteté l'expérience des « montres » de M. de Rochas.

Les créations fluidiques que l'on fait en hypnotisme, sont lorsque l'hypnotiseur a une certaine puissance, des *réalités objectives* assez *denses* pour que si pendant que le sujet est en contemplation devant l'objet créé par la pensée, on interpose devant son œil un verre prismatique, il puisse voir alors deux figures, « ce qui prouve, dit le docteur Brémond, qu'il n'y a pas à proprement parler *hallucination*, c'est-à-dire extériorisation d'une idée subjective, mais bien *illusion sensible* produite par l'action du rayon lumineux sur les nerfs oculaires. »

Ceci bien compris, un sujet, un médium d'une certaine puissance peut donc par sa *force-volonté*. *lancer* en dehors de lui, une certaine somme de fluide de substance périspritale, et arriver à en

grouper les *particules* de manière qu'elles arrivent à être assez rapprochées pour que la *condensation* non seulement permette de façonner une *forme*, mais que cette forme puisse être visible pour tous (1), c'est ce que faisait Mac-Nab dans ses « fantômes » sans participation d'esprit.

Seulement : cette *forme* de femme, si c'est le corps d'une femme qu'on a voulu produire, n'est qu'une *image*, une *statue*, *sans moi conscient*. C'est la statue de Pygmalion... Si l'on veut qu'elle pense, qu'elle aime, qu'elle agisse par *elle-même* et non par *reflet* comme dans les dédoublements des *faits* télépathiques, il faut, comme le célèbre sculpteur, *évoquer* un *être spirituel*, un habitant de l'*au-delà*, qui veuille bien, comme Vénus, venir animer la statue, sans cela, votre *merveille*. ne sera toujours qu'un mannequin que le moindre souffle dissipera.

Lorsque l'on médite sur la mythologie et sur l'enseignement ésotérique des anciens, on y retrouve *caché* tout le spiritisme et le magnétisme modernes. Cela devrait bien nous rendre un peu plus modestes.

Lorsque le Père Huc affirme avoir vu de ses yeux, vu des caractères *thibétains* sur les feuilles de l'arbre aux dix mille images. La chose n'a rien d'impossible. Les fakirs produisent des phénomènes bien plus extraordinaires (2).

---

(1) Il se peut que ces particules périspritales attirent, groupent autour d'elles des atomes de la matière ambiante.

(2) Un évêque *in partibus*, Mgr Biet, prétend qu'un lama qu'il a converti au catholicisme lui a affirmé que c'est au moyen d'une presse

En définitive, il y a là, un simple déplacement de force, comme on peut en voir dans la galvanoplastie, ou bien lorsque la foudre *photographie* un objet qu'elle a rencontré sur sa route, etc.

Si le Père Huc n'était pas sous l'influence d'une suggestion, les signes en question rentrent dans le domaine des matérialisations de la pensée, d'un ordre encore inconnu en Occident.

Il n'y a rien de surprenant qu'il se soit trouvé au Thibet, pays où le magnétisme et le spiritisme sont pratiqués par les prêtres, depuis des milliers d'années, un lama, puissant magnétiseur, ou plutôt un groupe de lamas, qui, dans une *union* de pensées, soient arrivés à *imprimer*, comme le fait la foudre, les caractères en question sur les feuilles de l'arbre.

On a donc eu doublement tort d'exiler le savant

à main que, chaque printemps, les lamas impriment les caractères en question. La chose peut se faire ainsi, mais on avouera que pour l'arbre dont parle le P. Huc, il y a ici une de ces impossibilités qui font, que notre *lama apostat* est un simple farceur, vu que l'arbre du P. Huc n'est plus qu'une ruine, qui a perdu ses feuilles.

Nous rappellerons en passant que les missionnaires catholiques ont trop souvent abusé de la crédulité des Européens pour que nous ne les tenions pas en suspicion. Qu'on se rappelle, par exemple, la légende des « petits Chinois mangés par des porcs !... » légende mensongère qui a fait tomber tant de millions dans l'escarcelle des *bons pères*... Et l'on s'étonne ensuite que les Chinois massacrent de temps en temps ces « bons missionnaires »... Je me demande ce que nous Français nous ferions à des missionnaires chinois si eux ou leurs confrères restés en Chine ne cessaient de nous accuser de faire manger nos enfants par des porcs ??

voyageur des milieux bien pensants, comme étant un halluciné ou un charlatan.

Lorsque la science magnétique sera mieux comprise et que les magnétiseurs seront moins divisés, on pourra assister à des phénomènes encore bien plus extraordinaires.

Il se peut aussi que les forces spirituelles aient aidé les lamas dans la production du phénomène, ainsi qu'on le constate assez souvent chez les fakirs qui, plus modestes que nos magnétiseurs, se plaisent à l'avouer.



Le Père Huc a aussi parlé de deux lamas qui, étant placés à plusieurs lieues de distance, pouvaient *causer* ensemble, sans l'*intermédiaire* d'aucun fil télégraphique ou correspondance téléphonique !

Inutile de répéter qu'on l'a traité « d'halluciné » et même de « menteur ».

Pourtant la transmission de la pensée a toujours existé. Les annales des *saints* en sont remplies, il est vrai que l'on pensait à l'intervention de Dieu, quelquefois même du démon. Les savants, au lieu de chercher à se rendre compte du fait, préféraient simplement le nier.

Depuis Cumberland, et surtout depuis la publication des « Hallucinations télépathiques », quelques

chercheurs ont voulu voir, ils ont essayé, et un certain nombre ont réussi. Je citerai entre autre deux hommes de lettres, dont un : M. Hennique (le deuxième nom m'échappe). Malgré la grande distance qui les séparait, ils sont parvenus, grâce à une puissante concentration de pensée à se communiquer les images d'objets auxquels ils pensaient (1).

Ce phénomène est *vieux comme le monde*; les « sauvages » sont beaucoup plus avancés que nous, les « civilisés », sur la transmission de pensée, c'est vraiment faire bon marché de la prévoyance divine que de penser autrement.

« Ce pouvoir, ainsi que nous le dit le docteur Pascal, est extrêmement développé chez les Hindous, les Peaux-Rouges, les Druses, les Kourdes, les Lapons, les Tartares et chez un très grand nombre d'autres débris de races disparues ou en dégénérescence : il existe chez ces tribus une véritable télégraphie mentale qui les lie étroitement aux heures du danger. Pendant la guerre que les Anglais eurent à soutenir dans l'Inde contre les cipayes révoltés, les nouvelles de la lutte arrivaient dans les *bazars* indiens, bien avant les dépêches télégraphiques officielles.

« Napoléon Ney raconte (*Les Sociétés musulmanes*) qu'en 1883, M. de Lesseps explorait les chotts de

(1) M. Amstrutz n'est-il pas arrivé avec la photélégraphie à reproduire une image photographique à distance?

la Tunisie. Pendant son séjour à Sfax, il lut aux notables indigènes, assemblés, une lettre d'Abd-el-Kader qui leur recommandait de favoriser l'application du projet du colonel Roudaire. Le soir du même jour, il s'embarqua pour Gabès, où il arriva le lendemain matin. Il se trouvait le même soir au village de Menzel, où le chef des anciens le félicita de la lettre de l'émir, ajoutant que la bonne nouvelle leur était arrivée de Sfax, dans la journée : or, de Sfax à Gabès, il y a par voie de terre *sept jours de marche,* et il avait été impossible au chef de recevoir des renseignements par la voie de mer que M. de Lesseps avait prise.

« *Le Missouri républicain* publiait, il y a quelques années, un curieux article sur la *télégraphie mentale*, chez les Peaux-Rouges : la façon dont ils parviennent à communiquer entre eux, disait-il, reste un mystère qu'ils n'ont jamais voulu révéler... La seule chose bien établie, c'est que de telles communications sont envoyées et reçues entre personnes très éloignées les unes des autres. Après enquête, il a toujours été constaté que les communications étaient parfaitement exactes. On est d'ailleurs universellement d'accord sur le fait lui-même, et nul ne nie l'existence de ce pouvoir de communication mental à distance ; pouvoir qui paraît concentré chez certains individus de la tribu. » La preuve en a été donnée, bien des fois, pendant la guerre que les Anglais firent à ces peuplades en 1789.

« Chez la mystérieuse secte des Druses, dans le

Liban, le secret télégraphique est merveilleusement conservé; ils se tiennent ainsi au courant de tout ce qui peut les intéresser à l'extérieur.

« Les convulsionnaires du siècle actuel, comme du siècle dernier, avaient le pouvoir de lire la pensée, et l'histoire de la *Démonomanie de Loudun* en fournit un curieux exemple. Mais il ne suffit pas de transmettre la pensée, il faut savoir la recevoir.

« Quel est le mécanisme de ce fait ?

« La science semi-officielle dit que la pensée produit dans l'éther un ébranlement qui propage la vibration jusqu'au cerveau récepteur qui la reçoit, s'il est « accordé » à l'unisson du cerveau transmetteur. Cette explication ne contient qu'un point de vérité. Les théosophes nous disent *que l'homme est là où il pense;* il est dans le « corps subtil ». S'il peut concentrer suffisamment sa pensée et la projeter assez vigoureusement sur le cerveau de la personne à qui il veut la transmettre, elle sera reçue. Mais, pour une réception consciente de cette pensée, il faut que le cerveau du destinataire du télégramme mental ne soit pas occupé ; sinon la pensée arrive, pénètre l'*aura* cérébral, et se perd dans le travail de l'organe en action.

« Quand deux personnes veulent user de ce téléphone mental, il faut qu'elles conviennent d'une heure et qu'alternativement chacune se mette en passivité (*recepteur*), tandis que l'autre est active (*transmetteur*).

« Chez les individus entraînés, *il n'est pas besoin de convenir d'une heure;* l'appel est entendu et consiste en un petit mouvement intérieur bien reconnaissable qui avertit de se mettre en passivité pour recevoir le message; dès ce moment, la conversation commence et peut se produire indéfiniment. »

Est-ce là toute la vérité? Des recherches ultérieures trancheront la question.

Ainsi qu'on le voit, il n'y a rien dans tout cela d'occulte, c'est *l'enfance de la science* que la Divinité a mise dans le berceau des premiers hommes, pour qu'ils puissent, en attendant le développement du langage, s'entretenir ensemble.

Mais, dira-t-on, si chez les « civilisés » on vient à développer une pareille puissance, il en résultera forcément (le somnambulisme et l'extériorisation de la pensée aidant), des abus très graves. Or, aucune loi ne peut empêcher ce développement.

La réflexion est fort juste, il est certain que si la société dite « civilisée » ne s'empresse pas de réformer ses mœurs, on verra les choses les plus déplorables, dont les auteurs pourront se moquer sans crainte du gendarme et de la guillotine. En attendant, les gouvernements, dont le budget est si chargé, pourront toujours faire des économies sur leur « cabinet noir », sur la gendarmerie et la police, ainsi que sur la somme allouée aux laboratoires chimiques comme celui de M. Girard, vu que toutes ces choses ne serviraient plus à rien... A ce

propos, qu'on me permette de rappeler un *rêve* que fit Renan :

L'illustre penseur avait eu la prescience de ce qui pourrait arriver à l'humanité si, un groupe d'hommes parvenait à posséder certains secrets encore inconnus, ou peu connus, de la Nature :

« Je fais parfois un mauvais rêve, dit-il, c'est qu'une autorité pourrait bien un jour avoir à sa disposition l'enfer, non un enfer chimérique, de l'existence duquel on n'a pas de preuve, mais un enfer réel... Les tyrans positivistes dont nous parlons se feraient peu de scrupules d'entretenir dans quelque canton perdu de l'Asie un noyau de Bachkirs ou de Kalmouks, dégagés des *répugnances morales* et prêts à toutes les férocités... Les forces de l'humanité seraient ainsi concentrées en un très petit nombre de mains et deviendraient la propriété d'une Ligue capable de disposer même de l'existence de la planète et de terroriser par cette menace le monde entier. Le jour, en effet, où quelques privilégiés de la raison possèderaient le moyen de détruire la planète (1), leur souveraineté serait

---

(1) On ne peut, bien entendu, détruire la planète, mais, pour tous ceux qui ont étudié sérieusement les sciences dites occultes, il se pourrait fort bien, qu'un groupe d'hommes énergiques, dont la devise serait : « La fin justifie les moyens », et pour qui la science de la chimie et de la physique n'aurait pas de secrets, il se pourrait, disons-nous, que possédant une puissance fluidique énorme à leur service, ces hommes arrivassent à jeter dans une nation, chez un

créée; ces privilégiés règneraient par la terreur absolue, puisqu'ils auraient en leurs mains l'existence de tous; on peut presque dire qu'ils seraient *dieux*, et qu'alors l'état théologique rêvé par le poète pour l'humanité primitive serait une réalité. « *Primus in orbe deos fecit timor.* » N'est-ce pas là une réminiscence de l'histoire des Atlantes?

Le grand et illustre ami de Renan, j'ai nommé M. Berthelot, a donc eu mille fois raison de se séparer de la plupart des savants qui ont érigé en axiome que la science n'a pas à s'occuper de morale (1); en effet, voici ce que n'a pas craint de dire M. Berthelot le jour du banquet que la « libre pensée » lui offrit dernièrement : « *Mais ce qu'il faut dire, ce qu'il faut proclamer bien haut, c'est que le progrès matériel de la science est le moindre fruit de son travail, elle réclame un domaine supérieur et plus vaste, celui du monde moral et social.* »

Voilà qui nous change un peu de l'axiome en question. Il est vrai que M. Berthelot a beaucoup étudié l'*alchimie*..., peut-être a-t-il, comme son ami

---

peuple, une perturbation dangereuse, quoique passagère, et plus facilement encore dans une famille ou sur un individu. Nous ne serions pas surpris que l'ancienne Egypte, avec ses prêtres, ait subi une manifestation de ce genre, mais plutôt pour le bien que pour le mal.

(1) Nous retrouvons ce *honteux* axiome dans la littérature, sous le fallacieux prétexte : que si la chose est présentée avec art... celui-ci couvre tout!!! Inutile de rappeler la dégénérescence morale de notre littérature *fin de siècle* qui empoisonne la pensée de la jeunesse...

Renan, aperçu le mal terrible... que l'on pourra faire un jour si le progrès moral ne marche pas de front avec le progrès matériel?

Mais revenons aux phénomènes démontrant que les manifestations spirites sont bien des faits scientifiques.

Il est probable que la transmission de pensée dont nous venons de parler a beaucoup d'analogie avec le langage du monde des esprits, qui n'est pas, soyons-en sûrs, un monde de momies.

Nous croyons avoir répondu assez clairement à la question qui a ouvert cette longue parenthèse.

Oui, à chaque pas dans la vie usuelle on assiste à des phénomènes qui n'ont rien d'occulte, et qui démontrent que les phénomènes magnétiques et spiritiques ne sont ni des « miracles » ni du « charlatanisme ».

*
* *

Fermons la parenthèse et revenons à l'incarnation de Bouddha.

Le fait dont nous allons parler, s'est passé dans la ville de Lhassa, où résident, dit-on, 15,000 prêtres bouddhistes.

C'est dans cette ville que les lamas font résider le Dalaï-Lama, ou *incarnation vivante et visible* de Bouddha, dans un corps de jeune garçon.

« Quand j'étais dans le nord de l'Inde, nous dit le savant voyageur M. Heinrich Hendsoldt, j'avais souvent entendu dire aux missionnaires anglais et aux hommes cultivés, qui prétendaient connaître parfaitement le lamaïsme, que le Dalaï était une sénile poupée, aux mains d'une bande d'intrigants. Un professeur anglais fort habile, m'avait assuré, à Darjeeling, que l'enfant choisi pour faire un Dalaï-Lama, était toujours un pauvre être, un faible d'esprit, un triste spécimen de la plus triste hunanité, dont on rendait l'existence insupportable par la monotonie d'un cérémonial vide de sens. Aussi quand je fus conduit devant le Grand Lama, je m'attendais à ne rencontrer qu'un être imbécile, avec lequel toute conversation intelligente serait impossible.

« C'était bien, un jeune garçon de huit ans à peine; mais au lieu de la physionomie indifférente et inintelligente que je croyais, j'aperçus un regard qui me remplit à la fois d'étonnement et de crainte. C'était un visage d'une grande symétrie et d'une grande beauté, un visage inoubliable, en raison de sa singulière expression de mélancolie, qui contrastait étrangement avec ses traits enfantins. Mais, ce qui me frappa le plus ce furent ses yeux. Il était impossible que ce fussent là les yeux d'un enfant de huit ans. En vérité, le Dalaï-Lama, n'était pas un mortel ordinaire. Ses yeux était bien ceux d'un initié supérieur de l'ésotérisme, si différents de ceux de ses adeptes, qu'on ne saurait se tromper

ou les oublier après les avoir vus une seule fois. Ils avaient quelque chose de surhumain, et apportaient aux non initiés, l'impression d'un âge considérable. Si le visage est en réalité l'expression de l'esprit, les yeux peuvent être considérés comme son foyer véritable, et servir à y découvrir les connaissances transcendantes ou les grandes expériences mentales.

« Dès que je fus en présence du Dalaï-Lama, j'éprouvai cette sensation qu'il pouvait connaître mes pensées intimes. Il m'adressa la parole dans ma langue maternelle, l'allemand, et, chose plus stupéfiante encore, dans un dialecte que je n'avais pas entendu depuis bien des années, et dont la connaissance ne pouvait avoir été acquise par un procédé connu des mortels ordinaires. Cela est d'autant plus remarquable, que j'avais pris toutes les précautions désirables pour cacher ma nationalité. Je portais le costume habituel aux montagnards du nord de l'Inde, je voyageais comme un Indou de distinction dans la société d'un Tsong-Shéra initié ésotérique, qui m'accompagnait ostensiblement comme serviteur, mais qui, en réalité, me conduisait au monastère de Borancher, où je le laissai. Ma connaissance de l'indoustani m'avait permis de subir victorieusement l'examen des fonctionnaires et des négociants chinois, et bien que la couleur de mes yeux eût en maintes circonstances provoqué la surprise, j'avais atteint Lhassa sain et

sauf, sans que, j'en suis sûr, ma nationalité eût été découverte.

« Chez les adeptes supérieurs de l'Inde et du Thibet l'acquisition d'un langage donné, par des procédés intuitifs inconnus à la philosophie occidentale, est un fait hors de doute. En Europe la merveilleuse confrérie des Rose-Croix possédait, dit-on, cette faculté supérieure qui aurait disparu avec le dernier affilié de cette étrange organisation. Peut être est-ce une affaire *d'hypnotisme*, et ce prodige se réduit-il à une sorte de télépathie ou de lecture mentale ? »

Cette question, cependant préoccupe vivement l'interlocuteur du Dalaï-Lama, nous dit le traducteur, M. Gabriel Lescure (*Revue des Revues*) auquel nous empruntons ce récit, car il cherche anxieusement à l'expliquer ; sans arriver, sur ce point à une solution qui le satisfasse, il avance son hypothèse. Les adeptes qui possèdent le pouvoir merveilleux de parler toutes les langues existantes, ne seraient-ils pas, par hasard, de simples liseurs de pensées du style le plus parfait?

Car les affiliés des degrés supérieurs sont en état, non seulement de lire les pensées d'une personne quelconque, mais même de communiquer l'intelligence par un effort mental, sans prononcer une syllabe, bien que leurs lèvres remuent, ou plutôt paraissent se mouvoir.

Nous savons que par la suggestion, les magnétiseurs *non diplômés* aussi bien que les médecins,

soit de l'école de Nancy, soit de la Salpétrière, ont fait de véritables *miracles*, à rendre jalouse la Bernardette de Lourdes, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral et intellectuel (1).

D'autre part, uous avons vu que la petite Julie (et cela sans suggestion *apparente*), entendait à des distances exceptionnelles, et *voyait à travers les murs*, quoique n'étant pas en sommeil magnétique. N'avons-nous pas vu aussi de tous petits enfants, n'ayant jamais entendu que le patois cévénol, parler, exhorter dans le plus pur français, ainsi que leurs parents — paysans et paysannes sans instruction — s'exprimer en latin, en grec ou en hébreu? (2).

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au Bouddha, le Dalaï put lire clairement la pensée du voyageur allemand et lui répondre dans quelque langue que ce fût.

« Cet enfant, ajoute le voyageur, était un penseur plus profond qu'aucun savant de l'Orient et de l'Occident. »

Abordant ensuite la question de la pluralité des existences, le Dalaï-Lama continua ainsi :

---

(1) Si le temps nous le permet, dans une étude ultérieure sur Dieu, nous reviendrons sur les guérisons « miraculeuses » aussi bien celles de Lourdes que celles de la Salpêtrière. On y verra qu'il n'y a nullement besoin pour les expliquer de faire intervenir Dieu, ni le monde des esprits, quoique pourtant ces derniers peuvent, dans certains cas, y aider.

(2) Moreau de Tours, Erasme, Sergent Cox, etc., ont vu plusieurs faits de ce genre chez des gens illettrés, où la suggestion, inconnue alors, n'avait rien à voir (voir Metzger).

« Vous penchez à douter de l'éternelle vérité de la réincarnation? Quoi de plus évident, pourtant? Vous pensez que l'impuissance où vous êtes de vous rappeler les états antérieurs de votre existence, est une preuve de leur impossibilité? Mais que vous rappelez-vous des deux premières années de votre vie présente? (1). Et cependant, vous viviez déjà avant cela, de la vie embryonnaire. Il y a en vous une connaissance intuitive, une conscience de ce fait, que vous avez toujours existé, et vous ne pouvez pas imaginer un moment où vous n'existiez pas, ou un moment où vous n'existerez plus. Ce que vous appelez la mort, est une transition, un passage de notre être, d'un état à un autre, et ainsi ne survit que la simple conscience que vous existez. Certains hommes sont écrasés par cette pensée, parce qu'ils s'attachent avidement à l'illusion de rencontrer un jour, dans un au-delà meilleur, ceux qui leur étaient chers. Mais cet oubli de vies passées est précisément un bienfait. Que deviendrions-nous, chargés ainsi des souvenirs de ces existences antérieures, des illusions, des vaines espérances, des folies, des crimes! La panacée la plus précieuse des

---

(1) Nous verrons plus loin, que cet oubli n'est que momentané. Nous citerons des *faits*, qui prouveront que, des souvenirs, *rien ne se perd*. Nous verrons qu'à l'approche de la mort, le malade voit se dérouler devant lui sa vie passée tout entière, dans ses détails les plus insignifiants.

Qu'on le veuille ou non, la *pensée ne se désagrège pas avec le corps charnel*.

anciens Grecs, n'était-elle pas le fleuve Léthé, qui effaçait le souvenir du passé? »

En effet, la *vie sociale* serait impossible si on se souvenait de ses vies antérieures. L'humanité serait une immense et perpétuelle *vendetta*, car, nous nous rappellerions les injustices, les crimes dont, peut-être, un de nos parents actuels, un de nos amis de la vie présente, se serait rendu coupable envers nous, dans une vie antérieure.

Ah! que nos critiques sont peu sages, lorsqu'ils reprochent à Dieu de ne pas leur avoir conservé le souvenir du passé... si on se rappelait: plus d'un chercherait à se cacher comme le Caïn de Victor Hugo...

Les lois divines sont plus sages, plus clémentes que celles des hommes.

Est-ce qu'il n'est arrivé à personne de se rappeler plus ou moins vaguement d'avoir déjà vécu?

Platon et Michelet se souvenaient de vies antérieures passées sur la terre.

Lamartine, chez qui on découvre journellement, au grand ébahissement des sceptiques, la profonde intuition des problèmes futurs, la vision des grandes convulsions qui ont ébranlé l'Europe, et tout particulièrement la France, possédait ce don précieux de se *ressouvenir de vies antérieures*; en voici un exemple que nous prenons dans son *Voyage en Orient* (tome I, page 293).

« Excepté les vallées du Liban, les ruines de

« Baalbeck, les rives du Bosphore à Constanti-
« nople, et le premier aspect de Damas du haut
« de l'Anti-Liban, je n'ai presque jamais ren-
« contré, dans les lieux où se sont passées différen-
« tes scénes de l'Ancien et du Nouveau Testament,
« un lieu et une chose dont la première vue
« ne fût pas pour moi comme un *souvenir. Avons-*
« *nous vécu deux fois ou mille fois ?* Notre mé-
« moire n'est-elle qu'une glace ternie que le
« souffle de *Dieu* ravive ? ou bien avons-nous,
« dans notre imagination, la puissance de pres-
« sentir et de voir avant que nous voyions réel-
« lement ? »

Voici un fait plus récent qui témoigne de la même expérience. Je l'emprunte à l'intéressante étude du docteur Pascal (*Lotus bleu* janvier 1895).

« Il y a douze ans, nous dit M. Isaac G. Foster, j'habitais à Ill, comté d'Effingham. J'y perdis une enfant, Maria, au moment où elle entrait dans la puberté. L'année suivante, j'allai me fixer à Dakota, que je n'ai plus quitté depuis. J'eus, il y a neuf ans, une nouvelle fille que nous avons appelée Nellie, et qui a persisté obstinément à se nommer Maria, disant que c'était son vrai nom, duquel nous l'appelions autrefois. Je retournai dernièrement dans le comté d'Effingham, pour y régler quelques affaires, et j'emmenai Nellie avec moi. *Elle reconnut* notre ancienne demeure et bien des personnes qu'elle n'avait jamais vues, mais que ma première fille, Maria, connaissait très bien. A un mille, se

trouve la maison d'école que Maria fréquentait; Nellie qui ne l'avait point vue, en fit une exacte description et m'exprima le désir de la revoir. Je l'y conduisis, et, une fois là, elle se dirigea directement vers le bureau que sa sœur occupait, me disant : « Voilà le mien. »

« On dirait un mort revenu du tombeau ; mais sa mère ne veut pas l'admettre ; elle dit que Dieu lui a donné deux enfants et qu'il ne lui en reste qu'une. Quant à moi, je n'essaie pas d'expliquer le fait. »

En lisant ces lignes, comment ne pas penser à Victor Hugo, lui, le sublime poète, un *voyant* comme Platon, Jésus et tant d'autres et croyant comme eux à la pluralité des existences (1), comment ne pas penser à son admirable page : *Le Revenant*, qui a consolé tant de mères ! (2)...

Le Dalaï-Bouddha se rencontre donc avec les plus grands maîtres de la pensée... et comme eux, comme Allan-Kardec, s'adressant toujours au docteur Hendsoldt, il ajouta : « *Notre vie future sera ce que nous l'aurons faite nous-mêmes*. La réincarnation ou continuité de l'existence, n'est pas une vaine théorie, mais une solide réalité, ce n'est pas la première fois que nous sommes au monde ; s'il en était

(1) Voyez Pezzani *La pluralité des existences de l'âme*.

(2) V. Hugo, à l'exemple de Platon, de Michelet et de tant d'autres génies qui ont cru à la pluralité des existences, comprenait que l'on ne peut acquérir une haute intelligence, qu'à la suite de nombreuses existences de travail.

ainsi, la mort nous supprimerait à tout jamais. Ce qui commence dans le temps doit finir dans le temps. Si un certain événement ne devait survenir qu'une seule fois dans le temps et dans l'espace, toutes les choses possibles seraient arrivées depuis longtemps, car c'est l'éternité qui gît derrière nous. »

M. Hendsoldt répondit au Dalaï-Lama, que les philosophes sont arrivés à des conclusions similaires, mais par de simples raisonnements. Il ne réussit qu'à s'attirer cette vigoureuse réplique : « *Nous ne raisonnons pas sur les choses, nous les voyons !* Le monde n'est pas caché derrière un rideau, il n'y a ni doute, ni certitude. Tout cela est l'évidence, la vérité, la clarté. »

Voilà le récit du savant voyageur, avouons qu'il est extraordinaire.

Le Père Huc dans son intéressant livre : *Souvenir dun voyage dans la Tartarie et le Thibet*, avait raconté quelques-unes des épreuves que l'on fait subir au jeune Dalaï-Lama, afin de s'assurer qu'il possède bien les facultés que son titre lui impose.

« On l'interroge, nous dit le Père Huc, sur les usages du grand Lama défunt, et sur les principales circonstances qui ont accompagné sa mort. Après toutes ces questions, on place devant lui diverses pièces, des meubles de toute espèce, des théières, des tasses, etc. Au milieu de tous ces objets, il doit démêler ceux qui lui ont appartenu dans sa vie antérieure.

« Ordinairement, cet enfant âgé tout au plus de cinq ou six ans, sort victorieux de toutes ces épreuves. Il répond avec exactitude à toutes les questions qui lui ont été posées, et fait sans aucun embarras l'inventaire de son mobilier. »

Le Père Huc, qui tout en tenant compte de la supercherie possible, avait trop vu de faits où la supercherie n'avait rien à voir, ajoute comme *prêtre* catholique : qu' « il se pourrait que l'influence du *démon* y fût pour quelque chose... »

Parmi les voyageurs qui ont pu voir le Dalaï-Lama, citons Samuel Turner dont il est encore difficile de révoquer le témoignage.

Turner a lui aussi vu un Bouddha incarné, il y a de cela plus d'un siècle (1784).

« Dans la matinée du 4 mars, j'eus la permission de faire une visite au Tchou-Lama, dit M. Turner dans son *Rapport officiel au gouvernement général de l'Inde*. Je le trouvai placé en grand appareil sur son mesned (tapis ou coussins où les Hindous s'asseyent ordinairement) ayant à sa gauche son père et sa mère, et à sa droite l'officier chargé de son service personnel.

« Le Tchou-Lama est maintenant âgé d'environ *dix-huit mois* ; il ne proférait pas un seul mot, mais il faisait des gestes très significatifs et se conduisait avec une bienséance et une dignité étonnantes. Son teint est de cette nuance que nous appellerions brune en Angleterre, mais il est assez coloré, ses traits sont agréables, ses yeux noirs et petits ; sa

physionomie est animée et remplie d'expression : en un mot, c'est l'un des plus beaux enfants que j'aie jamais vus.

« Tandis que je parlais, le petit Lama avait le visage tourné de mon côté, il me regardait fixement, avec l'air de l'attention, et secouait la tête lentement et à plusieurs reprises, comme s'il eut entendu et approuvé chaque mot, sans pouvoir me répondre. Il n'avait des yeux que pour nous, il était silencieux et posé et ne regardait jamais ses parents, comme il aurait pu le faire, s'il avait eu besoin d'être dirigé par leurs conseils. Quelque soin qu'on ait pris de former ses manières, j'avoue que sa conduite en cette circonstance semblait parfaitement naturelle et spontanée et que des gestes ou des signes d'autorité n'influaient aucunement sur elle. La scène où je figurais était trop naturelle et trop extraordinaire, quoique ridicule et même absurde, comme elle le semblera peut-être à quelques personnes pour ne pas exiger de moi l'attention la plus minutieuse. »

Voilà donc deux témoins, des plus sérieux, des plus honorables, obligés par leur *position officielle* à se tenir sur leur garde, afin de ne pas rapporter des choses erronées. Ces témoins, bien avant M. Hendsoldt, *ont vu, de leurs yeux vu, entendu de leurs oreilles entendu*, ce que le savant Allemand a eu l'occasion de confirmer plus tard.

Le Dr Hendsoldt, dont la bonne foi n'a été mise en doute par personne, a-t-il été victime d'une *hallu-*

cination ou d'une suggestion quelconque? Dans cet étrange pays, tout est possible.

Mais le Père Huc? mais Turner et tant d'autres?

Et puis, encore une fois, comment expliquer les *inspirations* si remarquables, si extraordinaires des petits enfants cévénols? Peut-on en douter?

Allez-vous nous dire que les parents, les magistrats et surtout les médecins de la Faculté de Montpellier, étaient aussi des suggestionnés ou des hallucinés? Et les Moreau de Tours, les Erasme, ou l'éminent jurisconsulte Sergent Cox, sont-ils aussi des fous ou des déséquilibrés, à qui l'on en impose facilement?

Poser la question, c'est la résoudre.

Ne serions-nous pas plutôt en face d'un des cas de médiumnité à *incarnation*, tels qu'on en rencontre dans les phénomènes spiritiques?

Ou bien devant un cas de *matérialisation* encore inconnu en Occident, exploité habilement par les prêtres bouddhistes, afin de conserver le prestige mystérieux qu'ils doivent à la croyance populaire de leurs *rapports directs* avec la *Divinité*?

Nous savons qu'il y a des esprits qui demeurent assez sous le joug des croyances terrestres pour ne pas hésiter au besoin à jouer au Bouddha réincarné, afin d'aider à maintenir les traditions religieuses qui ont été les leurs. Le monde extra-terrestre n'est que trop souvent la photographie morale du monde terrestre; lorsqu'on voudra le comprendre, on ne sera plus étonné de certaines communications.

Mais il y a mieux : ne savons-nous pas, que parmi les religions occidentales, il y a des prêtres qui affirment que les auteurs des livres saints s'entretenaient face à face avec *leur* Dieu ?

N'avons-nous pas vu aussi des médiums spirites, se croire en relation directe avec Jésus et toute la pléiade des génies qui ont illuminé l'humanité de leurs pensées ?

Il y en a même, — j'en ai connu, — qui, de la meilleure foi du monde, affirmaient être en rapport direct avec Dieu ! ! !

Combien de saints et de saintes ont affirmé la même chose !

Ainsi que le fait observer M. Metzger : « Ni la « névrose » proprement dite, ni les maladies du « système nerveux », ni l'état névropathique influençant, soit idiopathiquement, soit par voie d'hérédité, l'organe de la pensée », ni « la disposition maladive des centres nerveux, ni la prédominance des centres nerveux et lympathiques », — rien de tout cela n'explique les phénomènes en question.

Bayle était plus près de la vérité quand il disait : « Je ne sais ce qui arrivera, mais il me semble que tôt ou tard, on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences, et franchement, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements. »

IX

La pluralité des existences. — Jésus l'enseigne à ses disciples. — Celui qui est ignorant sur la terre, le sera dans le monde des esprits. — M. Alfred Fouillée. — On n'apprend pas à être poète. — Le génie ne peut s'acquérir dans une existence. — Apprendre c'est se ressouvenir. — Allan Kardec et la réincarnation. — Le « rêve » de M. Clémenceau. — Ada Nigri. — M. Edouard Schuré. — La « Marseillaise » de demain.

Nous venons de voir avec quelle hauteur de vues le jeune Dalaï-Lama a traité la question de la pluralité des existences.

Qu'importe que « ce soit une leçon apprise », ainsi que certains critiques l'ont insinué. Cela prouverait simplement que le bouddhisme possède une clairvoyance scientifique et philosophique, que nos religions occidentales, ainsi que nos savants, sont loin d'avoir atteinte.

Le principe de la pluralité des existences remonte à l'antiquité la plus haute. On a pu en voiler la vraie signification, mais toutes les fois que l'on a voulu être logique avec les faits, il a fallu revenir à ce vrai principe.

Les Juifs, eux-mêmes, avaient admis à un certain degré cette doctrine. On la trouve expressément

enseignée dans cette parole du livre prophétique de la Sagesse : « J'ai reçu de Dieu une bonne âme, et comme j'étais bon, je suis venu dans un corps qui n'était point souillé. »

« Toutes les âmes, dit le Zohar, sont soumises aux épreuves de la transmigration, et les hommes ne savent pas quelles sont, à leur égard, les voies du Très-Haut; ils ne savent pas comment ils seront jugés dans tous les temps, et avant de venir en ce monde, et lorsqu'ils l'ont quitté; ils ignorent combien de tranformations et d'épreuves mystérieuses ils sont obligés de traverser : combien d'âmes et d'esprits viennent en ce monde, *qui ne retourneront pas* dans le palais du Roi céleste. »

N'est-ce pas la pluralité des existences que nos pères, les Gaulois, connaissaient si bien, eux aussi, et qui les rendait si fiers, si vaillants !...

Elle seule explique *logiquement* la diversité des races et des aptitudes ; les idées innées ainsi que les antipathies et les sympathies irréfléchies.

Nous avons vu plus haut la maladresse commise par l'Eglise chrétienne en abandonnant la doctrine du périsprit. Cette maladresse avait été précédée d'une autre : celle de n'avoir pas conservé l'enseignement de la pluralité des existences, sur laquelle son fondateur avait tout particulièrement insisté (1).

---

(1) Ce fut en 533, au concile tenu à Constantinople, que l'Eglise chrétienne commit cette très grande faute dont les conséquences lui seront fatales.

En effet, la doctrine de la *réincarnation* ressort de plusieurs passages des Ecritures et se trouve notamment formulée d'une manière explicite dans l'Evangile :

« Lorsqu'ils descendaient de la montagne (après la transfiguration), Jésus fit ce commandement et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Ses disciples l'interrogèrent alors, et lui dirent : Pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ? Mais Jésus leur répondit : il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais l'ont fait souffrir comme ils ont voulu. C'est ainsi qu'ils feront mourir le Fils de l'homme. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. » (saint Mathieu, chap. XVII.)

Puisque Jean-Baptiste était Elie, il y a donc eu réincarnation de l'esprit ou de l'âme d'Elie dans le corps de celui appelé Jean-Baptiste.

Est-il besoin de rappeler les paroles si claires, si nettes que Jésus répondit à Nicodème qui lui demandait des explications sur le dogme de la vie future; Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. » Nicodème est bouleversé de cette réponse, parce qu'il la prend dans son sens grossier. « Comment, dit-il, peut renaître un

homme qui est déjà vieux? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère pour « renaître une seconde fois? » Jésus reprend : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît pas de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit ; qu'il faut que vous naissiez de nouveau ; l'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix ; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. » Son auditeur n'était pas préparé à comprendre une pareille loi, puisqu'il n'a pas même compris la première parole du Maître. Jésus ne s'explique pas davantage sur la question, seulement il la fait clairement pressentir, il la pose, en quelque sorte. « Le Christ n'a pas tout dit à ses disciples, parce qu'ils ne pouvaient porter le poids de certaines vérités (Evangile de saint Jean, chap. XVI, v. 12).

Origène croyait à la pluralité des existences et l'enseignait. Il veut que tout ce qui se voit de mauvais chez l'homme, dès sa naissance, soit le fait, non de la Providence, — comme on serait en droit de le croire d'après l'enseignement sacerdotal, — mais bien de l'homme lui-même. La manière dont chacun de nous pose le pied sur la terre, *à l'instant* où il y aborde, *n'est qu'une suite, ou mieux, une conséquence* de la façon dont il marchait *précédemment* dans tel lieu de l'univers, disait-il.

Saint Augustin ne pouvait s'expliquer les souffrances « imméritées » des enfants. Il ne faut donc pas être surpris s'il prononça ces paroles : « N'ai-je

point vécu dans un autre corps, avant d'entrer dans le sein de ma mère. »

La pluralité des existences, même dans notre siècle de scepticisme a eu d'illustres défenseurs en France. Voici quelques noms pris au hasard : Ballanche, Balzac, Michelet, Fourrier, Jean Reynaud, Pierre Leroux, Alphonse Esquiros, Henri Martin, Camille Pelletan, Georges Sand, Victor Hugo, Pezzani, etc., etc.

La *poussée* matérialiste darwinienne avait arrêté un moment le prosélytisme en faveur de la pluralité ; il y eut même comme un éblouissement devant le monument gigantesque élevé par Lamark, Darwin, Spencer, etc. Seuls les spirites, les théosophes et les occultistes, tenaient haut et ferme le drapeau... Leur persévérance recevra bientôt et sûrement sa récompense.

En effet, devant la « faillite » des promesses *paradisiaques* du matérialisme, une réaction des plus grandes se fait jour en faveur du spiritualisme, ainsi que nous le disions en commençant, et, chose intéressante, on commence à se demander si le spiritualisme peut se passer de la doctrine de la pluralité des existences, car il semble rationnel de croire qu'elle seule est capable d'expliquer les pourquoi et les comment du problème de la *diversité ;* problème que les théories actuelles, qui se décorent du titre de scientifiques, placent au rang des énigmes insolubles.

Il y a mieux encore : dans le camp des matérialistes, ou mieux des néantistes, et parmi leurs chefs les plus illustres, les clairvoyants arrivent à comprendre la faiblesse de leurs *théories* lorsqu'il s'agit d'expliquer logiquement et profondément les faits. Plusieurs se demandent *s'il n'y aurait* pas autre chose? Voici par exemple M. Clémenceau se révélant grand écrivain, dans *La mêlée sociale*, en détaillant ce que doivent fatalement amener nos conventions sociales et le matérialisme.

Devant, dit-il, le *douloureux avenir* qui attend l'humanité, je demande à « rêver » : « On peut *rêver*, comme fit Auguste Blanqui dans son merveilleux poëme : *L'Eternité par les astres.*

« Que serait l'*horrible vie* sans le rêve, refuge de l'homme accablé, seule consolation du vaincu, vision d'idéal qui entraîne le vainqueur dans sa marche à l'étoile jusqu'au trébuchement suprême. »

De crainte, probablement, qu'on ne l'accuse de *trahir* le matérialisme, par suite du *souhait* spiritualiste de la survivance de l'être qu'il va faire : M. Clémenceau ajoute prudemment :

« Aussi longtemps qu'elle subira sa loi de lutte, l'humanité vivante ne se laissera pas dépouiller de sa puissance de rêve, source d'espoir, principe de force et d'action. Rêvons donc librement... . *Qui peut dire si la vie et la mort de nos globes d'un jour ne sont pas des stages d'une évolution inconnue vers le grand devenir où s'élabore l'Etre?* Qui pourrait réfuter l'hypothèse de l'inconsciente collaboration

de l'homme et de sa terre à quelque prodigieuse transmutation de l'avenir ? »

Voilà un *rêveur* qui, bien que nébuleux, ne paraît pas loin de se laisser fortement imprégner de la croyance à la pluralité des existences !

Cette théorie a pour elle une logique si puissante, qu'il faut de parti-pris ne pas vouloir ouvrir les yeux à la lumière pour ne pas s'y rallier.

En effet, cette théorie nous fait comprendre que l'âme ne se débarrasse pas, par le fait seul de son entrée dans le monde spirituel, et de ses défauts et de ses qualités acquises pendant son incarnation, soit sur la Terre, soit sur d'autres planètes.

Celui qui était ignorant sur la terre, est ignorant dans le monde des Esprits, à moins de posséder un acquis provenant de ses vies antérieures, acquis que le genre de vie choisi par lui n'a pu mettre en développement.

Du reste, les penseurs qui n'ont pas de parti-pris aveugle ne peuvent, pas plus que M. Clémenceau, éviter de côtoyer ce principe, si admirablement juste de la pluralité des existences, qu'Allan Kardec a traité avec tant de distinction et de pénétration.

Cette évolution lente, oh ! bien lente, vers la théorie de la pluralité, s'accentue de plus en plus, surtout depuis que l'on comprend que l'instruction, si étendue soit-elle, ne fera jamais un homme de génie de celui qui n'a pas apporté avec lui en naissant, des dispositions spéciales et un acquis. Sans eux, l'homme demeure, nécessairement, dans les

régions moyennes, sans pouvoir s'élever à la hauteur qu'atteignent sans effort quelques natures qui nous semblent privilégiées.

M. Alfred Fouillée, adversaire très qualifié et très intelligent de nos idées, n'a pas craint d'écrire : « M. Huxley veut faire, des sciences physiques et naturelles, le fondement de l'éducation. M. Spencer, à son tour et par une sorte d'idolâtrie de la science fort répandue de nos jours, fait des sciences positives l'objet *presque unique* des études de l'adolescent, sous ce prétexte que dans la vie, c'est avec la géométrie qu'on construit des ponts et des chemins de fer, et que dans tous métiers, en définitive, même dans la poésie, il faut *savoir*. Comme l'exemple de la poésie est probant ! Est-ce qu'on devient Virgile ou Racine, en apprenant par cœur les règles de la versification ? *On ne devient pas davantage savant, en apprenant les sciences, car la vraie science est invention comme la poésie* (1). »

Pour inventer, il faut avoir su. Ainsi se confirme la grande parole de Platon : « *Apprendre, c'est se ressouvenir.* »

« S'il n'y a pas de réincarnation, nous dit Allan Kardec, il n'y a qu'une existence corporelle, cela est évident ; si notre existence corporelle actuelle est la seule, l'âme de chaque homme est créée à sa naissance. En admettant, selon la croyance vulgaire,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1890,

que l'âme prend naissance avec le corps, ou ce qui revient au même, qu'antérieurement à son incarnation, elle n'a que des facultés négatives, nous posons les questions suivantes :

« 1° Pourquoi l'âme montre-t-elle des aptitudes si diverses, et indépendantes des idées acquises par l'éducation ?

« 2° D'où vient l'aptitude extra-normale de certains enfants en bas âge pour tel art, ou pour telle science, tandis que d'autres restent inférieurs ou médiocres durant toute leur vie ?

« 3° D'où viennent chez les uns les idées innées ou intuitives qui n'existent pas chez d'autres ?

« 4° D'où viennent chez certains enfants, ces instincts précoces de vices, de vertus ou de bassesses qui contrastent avec le milieu dans lequel ils sont nés ?

« 5° Pourquoi certains hommes, abstraction faite de l'éducation, sont-ils plus avancés les uns que les autres ? »

Nous demandons quelle est la philosophie ou la théosophie qui peut résoudre ces problèmes sans la réincarnation ? Mais, nous le savons, nos adversaires invoqueront la théorie de la transmission des caractères héréditaires modifiables dans de nouveaux milieux. Les ovologistes nous parleront de la combinaison de cellules spéciales, capables de donner une nouvelle cellule manifestant des propriétés nouvelles (comme en chimie un corps composé possède des propriétés que ne possèdent pas les

corps composants, etc.). Or, ces exemples, insisterons-nous, ne sont pas des réponses, car le *pourquoi* de telle propriété *de préférence* à telle autre, n'est pas donné ; on l'escamote sous des mots sonores ; on ne l'explique pas.

Si nous passons dans *le domaine* de la philosophie, nous voyons que la doctrine qui fait de l'homme une machine, est la plus monstrueuse et la plus immorale; il devient le jouet de la matière, *il n'a plus la responsabilité de ses actes*, il peut tout rejeter sur ses imperfections physiques. Mais alors pourquoi cette *supériorité accordée* à quelques-uns ? Et, si nous nous adressons aux spiritualistes, aux croyants en Dieu, il faudrait donc dire que Dieu les a créés ainsi ? Mais ainsi que le dit Allan Kardec :

« Cette partialité est-elle conforme à la justice et à l'égal *amour* qu'il porte à toutes ses créatures ?

« Admettons, au contraire, une succession d'existences *antérieures progressives*, et tout est expliqué. Les hommes apportent en naissant l'intuition de ce qu'ils ont acquis, ils sont plus ou moins avancés, selon le nombre d'existences qu'ils ont parcourues, et par là, de travaux qu'ils ont accomplis (et la conduite qu'ils ont tenue). Dieu, dans sa justice, n'a pu créer des âmes plus ou moins parfaites; mais avec la pluralité des existences, l'*inégalité* que nous voyons n'est qu'une apparence, elle n'a plus rien de contradictoire. L'équité la plus rigoureuse est observée ; mais nous ne voyons que le présent; le passé, comme image claire et précise, nous échappe. Ce

raisonnement repose-t-il sur un système, sur une supposition gratuite? Non, nous partons d'un fait patent, incontestable : l'inégalité des aptitudes, et du développement intellectuel et moral, et nous touvons ce fait inexplicable par toutes les théories qui ont cours, tandis que l'explication en est simple, naturelle, logique, par une autre théorie. Est-il rationnel de préférer celle qui n'explique pas à celle qui explique?

« On dira sans doute, que le Hottentot est d'une race inférieure. Alors nous demanderons si le Hottentot est un homme ou non?

« Si c'est un homme, pourquoi Dieu l'a-t-il, lui et sa race, déshérité des privilèges de notre race? Si ce n'est pas un homme, pourquoi chercher à le faire chrétien? La doctrine spirite est plus large que tout cela; pour elle, il n'y a pas plusieurs espèces d'hommes, il n'y a que des hommes dont l'esprit est plus ou moins arriéré, mais susceptible de progresser : cela n'est-il pas conforme à la justice de Dieu?

« Nous venons de voir l'âme dans son passé et dans son présent; si nous la considérons dans son avenir, nous aurons les mêmes problèmes à résoudre :

« 1° Si notre existence actuelle doit décider de notre sort à venir, quelle est dans la vie future la position respective du sauvage et de l'homme civilisé? sont-ils au même niveau, ou sont ils distancés dans la somme du bonheur éternel?

« 2° L'homme qui a travaillé toute sa vie à s'améliorer, est-il au même rang que celui qui est resté inférieur, non pas par sa faute, mais parce qu'il n'a eu ni le temps, ni la possibilité de s'améliorer ?

« 3° L'homme qui fait mal, parce qu'il n'a pu s'éclairer, est-il passible d'un état de choses qui n'a pas dépendu de lui ?

« 4° On travaille à éclairer les hommes, à les moraliser, à les civiliser ; mais pour un que l'on éclaire, il y en a des milliers qui meurent chaque jour avant que la lumière soit parvenue jusqu'à eux ; quel est le sort de ceux-ci ? sont-ils traités comme des réprouvés ? Dans le cas contraire, qu'ont-ils fait pour mériter d'être sur le même rang que les autres ?

« 5° Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge avant d'avoir pu faire ni bien, ni mal ? S'ils sont parmi les élus, pourquoi cette faveur qu'ils n'ont pas méritée ? Par quel privilège sont-ils affranchis des tribulations de la vie ?

« Y a-t-il une doctrine qui puisse résoudre ces questions ? Admettez des existences consécutives, et tout est expliqué conformément à la justice de Dieu. Ce qu'on n'a pu faire dans une existence, on le fait dans une autre, c'est ainsi que *personne n'échappe à la loi* du progrès, que chacun est récompensé selon son mérite réel, et que nul n'est exclu de la félicité suprême à laquelle il peut prétendre quels que soient les obstacles de la route.

« Reconnaissons donc, en résumé, que la doctrine

de la pluralité des existences explique *seule* ce qui sans elle est inexplicable ; qu'elle est éminemment consolante et conforme à la justice la plus rigoureuse, et qu'elle est pour l'homme l'ancre de salut que Dieu lui a donnée dans sa miséricorde » (1).

Inutile d'ajouter que la pluralité des existences vient à l'appui de la pluralité des *mondes habités.*

L'astronomie et l'analyse spectrale ont démontré que les planètes sont à des degrés divers d'avancement. Les principes composants sont les mêmes. Du reste, il faut, ou être bien ignorant, ou bien dénué d'esprit de logique, pour oser dire que les mille et mille terres de l'Infini sont dépourvues d'habitants !

« L'infini de l'espace est la maison céleste de plusieurs demeures, ainsi que le dit l'astronome Camille Flammarion, et là nous entrevoyons le lieu où sont parvenus nos pères, nous reconnaissons celui que nous habiterons un jour (2).

« Pluralité des mondes, conclut le savant astronome, pluralité des existences : voilà deux termes qui se complètent et qui s'illuminent l'un l'autre (3) ».

Il est donc tout aussi naïf de nier la pluralité des existences. N'est-ce pas elle seule qui rend compréhensible un Mozart, compositeur à dix ans. Où avait-

---

(1) *Livre des Esprits.*

(2) Jean Reynaud, avait déjà dit bien avant le spiritisme moderne, dans son beau livre *Terre et Ciel*: « Le Ciel n'est donc point une demeure, mais un chemin. »

(3) *La Pluralité des Mondes habités.*

il acquis son génie musical ? Et cet enfant (voir la *Revue Scientifique*) qu'on montrait à Berlin, et qui, âgé de *deux ans* à peine, sait lire à peu près couramment l'écriture imprimée, aussi bien en caractères gothiques qu'en caractères latins ? Comment sait-il ce qu'on n'apprend généralement que beaucoup plus tard ?

Invoquer l'hérédité ne se peut, les parents de l'enfant n'ayant qu'une instruction très sommaire ; l'on sait d'ailleurs que le *bébé* n'a nullement été dirigé par un instituteur. « Il s'est fait lui-même son éducation, son instruction si remarquablement prématurée. »

Pascal, un des plus grands génies que l'humanité ait connus, n'avait que dix ans lorsqu'il découvrit la plupart des propositions d'Euclide. A seize ans, il avait rédigé un Traité des sections coniques qui excita la surprise de tous les mathématiciens. A dix-neuf, il inventa la machine arithmétique qui porte son nom, et à vingt-trois, il répéta les expériences de Torricelli sur le vide. Inutile de rappeler ses *Lettres provinciales*, l'un des plus beanx monuments de la langue française, et enfin ses « *Pensées* » si profondément admirées par les différentes écoles philosophiques.

Quel est celui qui ayant un peu réfléchi, n'a pas été frappé de la précocité et de la puissance d'assimilation d'un Arago ? Et cette merveilleuse intelligence que fut Charles Cros ? Ce poète, quelque peu bohémien, pressentit le photophone et le radiomètre,

découvrit la photographie (indirecte) des couleurs, et réalisa longtemps avant Frémy et Moissan, la synthèse artificielle des pierres précieuses ?

Ah ! comme toutes les théories de nos prêtres et de nos savants matérialistes pèsent peu devant *les faits*... Et le siècle de Périclès, celui de Louis XIV, etc., est-ce par la *sélection* de nos savants, que l'on peut les expliquer ?

Qui est-ce qui ne s'est pas trouvé devant des êtres humains « vieux dès leur enfance. » On dirait qu'ils ont subi mille combats, et cependant ils n'ont pas encore été mêlés aux luttes de la vie.

Et cependant, je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures ;
Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore.
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore (1).

On ne devient donc pas, *on naît homme de* génie. Mais encore, faut-il que les circonstances extérieures se prêtent à la manifestation des dons merveilleux qu'on apporte en naissant.

*
* *

D'autre part, l'âme une fois rentrée dans le monde extra-terrestre, doit pouvoir se rendre compte des

---

(1) Ch. Reade.

pourquoi et des *comment* des douleurs et de la misère qu'elle a subies pendant sa vie terrestre.

Le milieu seul change. Au lieu d'être un *Triplex* avec un corps charnel, *l'être* n'est plus qu'un *Duplex* qui reste en possession, comme auparavant, de la pensée, de la volonté, du sentiment, etc.

Le corps matériel en se désagrégeant, n'a rien emporté d'essentiel avec lui. Vêtement de circonstance, se modifiant à chaque instant, il est tombé en entier lorsque les circonstances ont changé. Mais l'esprit montre ce qu'il est, en mettant en lumière ce qu'il savait sur la terre ; le tout augmenté, en bien ou en mal, de ce qu'il a acquis avant sa dernière incarnation humaine.

Voilà ce qu'il faut avoir incessamment présent à la pensée. De cette manière, sachant que le monde extra-terrestre renferme, comme le nôtre, des ignorants, des demi-savants, des faux savants et des méchants, on pourra se garder d'eux dans les communications établies entre les deux mondes spirituel et matériel. Par contre, on devra tenir grand compte des conseils de ceux que l'on a reconnus bons, supérieurs, et qu'attire vers nous notre dévouement au bien, au vrai, au juste.

Ceci bien compris, *la science de l'âme* sera fondée ; chacun sera capable de se juger impartialement et de juger de même les autres.

Le résultat définitif de cette science sera d'éviter à l'humanité de l'avenir, les épouvantables crises sociales qui nous menacent et qui éclateront, si on

n'y pare pas par des mesures de *justice*, en faveur de ceux qui souffrent de l'état de choses actuel, et qui, de plus en plus pressés, sont bien résolus à ne pas les supporter plus longtemps. Ils sont le nombre, ils seront la force quand ils le voudront.

« Ils sont cent, ils sont mille, ils sont des millions, hordes infinies. Un sourd grondement de tonnerre lointain roule sur leurs files serrées. » Ces paroles sont précisément dues à un de ces êtres *incompréhensibles* d'après les théories admises. L'auteur, Ada Negri, proclamée aujourd'hui, « la première poétesse italienne », est fille d'une très pauvre ouvrière en lainage, nous dit M. Edouard Schuré (*L'art et la vie*). « Malgré sa misère, une alouette lui chante au cœur ; un aiglon frémit sous ses tempes de feu. Elle est née poète, elle le sent. Ada *devine* la vie, elle la souffre, elle la comprend. Ada Negri a le sentiment intime que *l'idée de la justice finale est étroitement liée à la survivance de l'âme.* »

Ecoutez ces strophes qu'elle adresse à la *Fatalité*, si chère à nos « satisfaits », ainsi qu'aux matérialistes :

« Tu t'acharnes ? A quoi bon ? La jeunesse et la vie sont à moi ! Dans la bataille fatale, tu ne me verras pas. — Non, tu ne me verras pas faiblir. — Sur les ruines éparses et sur les angoisses, brillent mes vingt ans.

« Tu ne m'enlèveras pas cette force divine qui aide mon cœur. — Tu ne m'arrêteras pas dans le

vol impétueux qui m'entraîne. — Tes ongles sont impuissants, ô noire déesse, je suis ma voie.

« Vois-tu là, en bas, dans le monde, — que de lumière, de soleil et de roses, — entends-tu dans le ciel joyeux les trilles des alouettes triomphantes ! — quelle fulguration de foi et d'idéal — quel frémissement d'ailes !...

« *Je veux le travail qui divinise et qui, d'un noble commandement, gouverne toute chose*, je veux le songe et l'harmonie, — la jeunesse éternelle de l'art, — le rire de l'azur et les baumes des fleurs, astres, baisers et splendeurs.

Tu passes, noire sorcière, — tu passes comme une ombre funeste au soleil. — Mais *tout renaît*, tout espère. Les violettes sourient sous les buissons, — et moi, échappée à tes liens, hardie et bondissante — je chante l'hymne de la vie ! »

Ainsi que le fait observer M. Edouard Schuré : « N'entendez-vous pas dans ce chant audacieux, la voix d'une génération montante ? »

Oui, ce « chant audacieux », c'est la **Marseillaise** de demain, apporté par le « monde nouveau » que nos savants matérialistes traitent de superstition et « d'*ânerie* ».

X

Le spiritisme est-il une science? — Conditions morales et physiques pour évoquer. — Jules Lermina. — Différents genres de tricheurs. — M. Clémenceau et Mrs Williams. — Les frères Davemport et la bêtise humaine. — Sans l'âme et sans la science de l'âme, rien de bon ne peut se montrer.

Avant d'aborder la dernière partie de ce travail, c'est-à-dire la *question sociale*, ou plutôt : la **maladie sociale**, et cela au point de vue spirite, nous croyons indispensable de parler de la question si souvent agitée, à savoir : si le spiritisme pourra jamais être classé dans les sciences exactes, lesquelles réalisent leurs expériences à volonté.

Nous répondrons hardiment : **Non** ; car les phénomènes spirites sont régis par des lois qui ne sont pas celles de la matière.

Mais alors, objectera-t-on, le spiritisme n'est pas une science.

Entendons-nous : je suis convaincu que nous sommes tous susceptibles d'être à la fois magnétiseurs et magnétisables. De même, pour peu qu'on se place dans les conditions voulues, chacun pourra développer l'une des médiumnités dont le germe

est en nous. Mais de là à prétendre que, soit en magnétisme, soit en spiritisme, tous soient capables de réaliser les mêmes phénomènes supérieurs, ou de s'élever seulement à un degré relativement satisfaisant, il y a loin.

En ce domaine, les différences sont considérables.

Si, dans une école, les enfants peuvent tous, à force de patience et de bonne volonté, apprendre à lire, à écrire et à calculer, combien est petit le nombre de ceux qui sont assez heureusement doués pour devenir, je ne dis pas des hommes de génie, mais des hommes de talent?

Faut-il pour cela fermer les écoles? Ainsi que nous le disions en commençant, la science moderne s'est absolument fourvoyée en se jetant à corps perdu dans le positivisme et dans le matérialisme. Il y a des choses qui débordent le cadre des observations et des expériences de nos laboratoires. Le spiritisme sera une science, au vrai sens du mot, à la condition qu'on n'exige pas la production des phénomènes, dans telles conditions déterminées, plutôt que dans telles autres.

Soyons sévères, soit! mais non anti-scientifiques. Dans un laboratoire de chimie ou de physique, il n'y a qu'une volonté, qu'une intelligence, celle du chimiste ou du physicien. Pour le reste, il ne s'agit que de bien connaître la constitution des matériaux dont on a besoin pour arriver à ses fins.

Dans le laboratoire psychique, il n'en est pas de

même. *Ici, il y a toujours au moins deux volontés, deux intelligences* : celle de l'expérimentateur ou du médium, et celle de l'esprit.

Il faut donc, pour qu'il y ait réussite, que ces deux volontés soient d'accord et que les conditions matérielles s'y prêtent.

L'esprit, lui, a sa volonté comme nous, et son savoir. Il a aussi un corps : le *périsprit* dont il se sert pour se rendre sensible à nous, comme nous faisons de notre corps matériel pour manifester notre pensée au dehors.

Nous avons vu plus haut la grande importance du périsprit. Inutile d'y revenir. Seulement, que l'on se persuade bien, que sans une exacte connaissance du *périsprit,* spirites kardécistes ou non, *nous ne serons jamais que des empiriques.*

D'autre part, l'état de santé du médium, ses dispositions morales *du moment,* agissent sur l'état du corps et aussi sur le périsprit, et par conséquent sur l'obtention des phénomènes.

A ce propos, on doit appliquer aux médiums spirites ce que M. Jules Lermina a demandé aux Mahatmas (personnages, imaginaires pour les uns, réels pour les autres), s'ils veulent être dignes de leur haute mission : « La science que vous cherchez impose à l'homme l'abnégation la plus absolue, le renoncement complet, irrémissible, à toute ambition et à tout égoïsme. Son acquisition a pour condition première la conception de la charité, de l'amour d'autrui et du sacrifice, en leurs acceptions

les plus profondes. Toute science donne puissance, ceci est un axiome ; la nôtre ne donne puissance que pour le bien, le bien de l'humanité tout entière. S'il pouvait arriver — ce qui est impossible — qu'un de ceux qui la possèdent conservât une pensée d'intérêt personnel, par ce seul fait, il ne serait plus qu'un ignorant, et il retomberait plus bas que le plus bas des esclaves (1). »

Le degré d'humidité ou de sécheresse de l'atmosphère, l'orientation de l'appartement, la présence de tels ou tels objets — chacun devrait savoir que, non seulement les êtres, mais aussi les choses *rayonnent des effluves* — toutes ces causes agissent soit pour entraver, soit pour favoriser les phénomènes spirites (2).

Nous rappellerons ici ce que nous avons dit bien souvent à des « chercheurs de petite bête » qui veulent imposer leur manière de faire aux phénomènes. On a tort de croire que l'on peut à volonté déplacer un médium du milieu où il a l'habitude d'expérimenter.

Il faut, lorsqu'on déplace un médium, — dont la sensibilité est toujours extrême, — lui donner le temps de s'habituer à son nouveau milieu ; si non, huit fois sur dix, vous n'obtiendrez que des choses

---

(1) *A brûler*. Chacornac, éditeur.

(2) Toutes les personnes qui ont pratiqué le magnétisme, connaissent l'influence de la musique sur les sujets. Elle impressionne de même et les médiums et les esprits.

insignifiantes. Il y a mieux, c'est que certains médiums ont parfois des allures charlatanesques par leurs mouvements inconscients. C'est, du reste, ce qui est arrivé à différents médiums : Slade, Eusapia, etc., que l'on a traité de « charlatans ».

Si la connaissance des *forces* spéciales qu'êtres et choses dégagent inconsciemment, pouvait être une fois acquise, une grande révolution scientifique serait réalisée.

Nous attirons, une fois de plus, l'attention sur le rôle considérable et bienfaisant que pourraient jouer la clairvoyance somnambulique et le magnétisme bien compris, ce dernier, pour enlever, avant la séance, aux médiums les fluides mauvais dont ils ont pu être imprégnés, ainsi que ceux amassés pendant la séance et qui peuvent être pernicieux pour la santé.

Le magnétisme devrait être aussi employé pour débarrasser les assistants, avant leur entrée dans la salle des séances, des fluides hétérogènes que l'on s'assimile forcément dans le contact journalier avec toutes sortes de gens.

Depuis longtemps, je demande que l'on s'adjoigne dans les groupes d'études, au moins un sujet somnambulique dont la clairvoyance serait bien établie. Nous serions ainsi aidés au contrôle. Je suis convaincu qu'un sujet bien *entraîné* arriverait à décrire non seulement les esprits qui se communiqueraient, mais aussi les moyens qu'ils employent pour se manifester.

Il y a là tout un vaste champ d'études nouvelles qui aideraient à découvrir les lois ou tout au moins une grande partie des lois qui régissent les phénomènes spiritiques.

Que les spirites et les « Modern spiritualists » entrent sans retard dans cette voie, dont nous venons d'esquisser les grandes lignes ; qu'ils y entrent hardiment au lieu de se complaire dans l'ancienne ornière, malgré les recommandations les plus expresses des esprits ! Ils obtiendront des phénomènes autrement plus probants et intéressants que ceux qui sont réalisés dans la plupart des groupes (1).

Il est vrai que, peut-être, le panthéon des grands hommes ne sera plus autant à notre service et qu'on aura moins souvent des communications banales signées des plus grand noms de l'histoire. Mais ce ne sera pas un malheur, loin de là.

N'oublions pas que c'est principalement au point de vue de la *preuve* de la *survivance* et des rapports qui s'établissent, sous certaines conditions, entre les êtres du monde terrestre et ceux du monde extra-terrestre, que le spiritisme a raison d'être. C'est le lien qui permet aux amis qui nous

---

(1) Nous voudrions qu'à la fin de chaque séance un procès-verbal relatant les faits, fût inscrit sur un registre, dont les pages seraient *numérotées* comme un livre de commerce, et signées des assistants. Ce procès-verbal devrait relater non seulement le nombre et le sexe des assistants, ainsi que l'état physiologique du médium, mais aussi l'état atmosphérique de la salle, etc.

ont quittés, de correspondre avec nous, *sous certaines conditions*. Tout but d'*intérêt personnel* doit forcément amener des déceptions. Il en est de même des questions qui touchent à la politique, ainsi qu'aux découvertes, etc. L'homme est sur la terre pour acquérir par *lui-même* le savoir et les connaissances dont il a besoin. Si parfois les esprits nous indiquent certaines voies à suivre plutôt que d'autres, il ne faut suivre le conseil qu'avec prudence, afin de ne pas être dupes d'esprits farceurs. Leur action est surtout dans l'*intuition;* tout cela afin de ne pas entraver notre libre arbitre.

Un jour, sans doute, on aura une chambre spéciale pour les expériences, *la chambre des ancêtres* où personne n'entrera, qu'au moment des séances. C'est l'A. B. C. du spiritisme, puisque les esprits, pour certains phénomènes, sont obligés d'accumuler d'*avance* des fluides dans des *conditions déterminées*.

Si l'on m'objecte que Home, par exemple, ne prenait pas tant de précautions, je répondrai que Home, ainsi que quelques autres médiums, avait une puissance exceptionnelle, et que ceux de sa force, sont, comme les grands génies, extrêmement rares.

Comme Mlle Cook (avec Katie King, comme esprit), il avait pour mission d'ébranler le scepticisme des hommes. *Il avait apporté*, en venant au monde, des forces fluidiques spéciales, pour remplir la tâche qu'il s'était imposée.

D'un autre côté, les esprits chargés d'aider à la

réalisation de cette grande œuvre, étaient là pour répondre aux efforts personnels qu'il faisait. Et malgré cela, combien souvent n'a-t-il pas échoué! Ses guides lui disaient alors : Le milieu n'est pas harmoniqué, ou bien : Tu es fatigué, indisposé, etc.

Plusieurs fois même, Home est resté des mois entiers sans pouvoir rien obtenir. C'est qu'alors il n'était pas dans les conditions fluidiques voulues.

Si, aujourd'hui, les groupes obtiennent, la plupart du temps, de si tristes résultats, c'est qu'on ne suit pas la voie scientifique. Tous les efforts que quelques-uns ont faits à ce sujet sont venus se briser devant le parti pris de la très grande majorité. Parfois, l'on se croirait dans une salle mondaine, et il semble qu'on y soit venu pour « passer le temps »; ou bien on se trouve sous la férule d'un sectaire — se donnant beaucoup de peine pour rien — ou qui, n'ayant que des *grrrands* esprits à son service, n'admet pas qu'on exige d'eux qu'ils donnent des preuves *sérieuses* de leur identité.

J'ai connu certain groupe très fréquenté, qui s'était transformé en *maison de correction*... Tout esprit — si esprit il y avait — qui ne s'inclinait pas immédiatement devant la *morale* que lui faisait le directeur ou le président du groupe, était mis en « pénitence »!

Il ne se peut rien de plus triste et de plus navrant (1).

---

(1) M. A. Aksakof dont les travaux ont eu tant d'influence pour la propagation du spiritisme sérieux, a eu raison de démontrer que

Il en sera ainsi, tant que l'enseignement qui a cours chez les spirites en général, ne sera pas réformé. Les spirites n'aboutiront à rien de sérieux par eux-mêmes.

La tâche de *réformation* sera pénible et longue, tant on a laissé grandir et pénétrer le mal. On sait qu'il est plus difficile de *réapprendre* que d'apprendre. Il serait vraiment temps de commencer. Cette transformation ne peut pas être entreprise par un seul homme ; il faut un groupe d'hommes énergiques, bien décidés à aboutir et à braver les « sièges-faits ». Il serait cependant inutile de s'occuper de ces derniers ; *il faut d'abord construire un bâtiment neuf*, sinon tous nos efforts et tout l'argent qui serait donné pour aider aux dépenses *seraient perdus... Faisons mieux...*, et les masses qui ne sont pas aussi aveugles qu'on veut bien le dire, iront où sera le bien, le vrai.

Si la médiumnité est chose très délicate, elle a aussi ses dangers. Elle rentre en cela dans les conditions de *tout ce qui est force.* Le feu brûle l'imprudent qui ne sait pas s'en servir. Le vin enivre ou rend malade celui qui en abuse. Doit-on pour cela arracher les vignes et supprimer le feu ?

Si, comme nous l'avons demandé maintes fois, avec quelques amis on avait organisé des « écoles de médiums », les groupes ne se rendraient pas

---

ceux qui ont le plus fait de mal au spiritisme sont les spirites eux-mêmes (Voir *Revue Spirite*, juin 1895).

ridicules et insupportables comme ils le font en bien des cas (1).

On aurait pu ainsi faire ce triage délicat et indispensable entre les phénomènes dus simplement aux forces magnétiques humaines ou terrestres, et dans lesquels le monde des esprits n'est pour rien, et ceux où le monde extra-terrestre joue un rôle quelconque.

Davis, un des spirites qui ont le mieux connu la médiumnité, a eu raison d'affirmer que les phénomènes « d'origine spirituelle ne rentrent que pour 40 0/0 dans les phénomènes dits spirites. » C'est aussi l'avis d'Aksakof.

Ajoutons qu'il faut, autant que possible, éviter de provoquer les phénomènes lorsqu'on est seul, et ne pas s'abandonner à tout esprit, quels que soient le nom et les belles paroles qui vous seraient donnés ; restez *vous* ou gare aux déceptions ! (2).

*
* *

L'arrêt dans la production des phénomènes dont nous parlions au sujet de Home, arrêt pouvant

---

(1) Il en est de même du *magnétisme*. Il y a un an seulement que, grâce à M. Durville, on a organisé une école. Où sont les magnifiques résolutions prises aux *deux congrès* de 1889? Moins de belles paroles, *plus d'action, vaudrait beaucoup mieux*.

(2) Tous ceux qui veulent faire de la médiumnité devraient lire, je dirais presque apprendre par cœur, l'étude qu'a faite M. Metzger sur la question des médiums et des groupes, sous ce titre justement donné *Médiums et groupes*, Carré, éditeur.

durer plus ou moins longtemps sans qu'on en découvre le plus souvent la vraie cause, m'amène à parler de la « tricherie » de certains médiums.

Nos adversaires s'emparent habilement de ces faits odieux pour jeter le discrédit sur le spiritisme en général, et sur les spirites en particulier.

L'aventure retentissante de Mrs Williams que M. Clémenceau, toujours bien informé lorsqu'il s'agit des adversaires du matérialisme... a appelée « une spirite de distinction » ! ! ! en se gardant, bien entendu, de dire que c'étaient des spirites qui avaient démasqué la fraude de la « distinguée spirite » cette aventure, disons-nous, a permis à nos adversaires de recommencer leur campagne jésuitique, avec un acharnement et une mauvaise foi bien dignes de la triste cause qu'ils défendent : *l'ignorance et le mensonge.*

J'ai assez expérimenté, depuis que je m'occupe de spiritisme, pour affirmer qu'il y a trois genres bien caractérisés de *fraudes,* ou si on le préfère, de *tricheries.*

Le premier consiste dans l'imitation plus ou moins exacte, par quelques *industriels* cupides, d'un certain nombre de phénomènes spirites, choisis parmi les plus simples.

On en peut voir des exemples dans plusieurs salles de prestidigitation de Paris. Mais là, le public sait d'avance qu'il s'agit de *trucs,* ni plus, ni moins.

Le tort de quelques-uns de ces industriels est d'affirmer « que les phénomènes spiritiques ne

sont pas autre chose que des trucs. » Je rappellerai que le docteur Carpentier poussa la calomnie si loin que M. W. Crookes l'obligea à faire amende honorable publiquement.

En ce moment, un certain M. Davey agit de même ainsi que le docteur en droit Richard Hodgson. Pour ces deux messieurs, *tout est truc,* puisqu'ils peuvent en *truquant*, donner l'illusion des phénomènes spiritiques à quelques naïfs qui ne prennent pas la peine de rien contrôler (1).

A côté des imitateurs de *mauvaise foi* et des *honnêtes commerçants* genre Robert Houdin, il y a ceux qui, tout en fraudant, affirment qu'ils vous montreront des habitants de l'autre monde, ou tout au moins leurs faits et gestes, contre monnaie blanche ou jaune.

Ces exploiteurs de la bêtise humaine, plus nombreux qu'on ne pense, sont d'un cynisme qui ne connaît pas de bornes.

Puis viennent les *vrais* médiums qui ont l'impardonnable tort d'abandonner leur gagne-pain ordinaire,pour tenir *boutique* de phénomènes spiritiques.

Tant qu'ils conservent leurs facultés, ils ne fraudent pas, et les phénomènes obtenus sont plus ou moins intéressants.

---

(1) Est-ce que toutes les expériences de nos laboratoires de physique et de chimie, ne peuvent pas être *imitées* par des *trucs*? Est-ce pour cela que les savants sont des mystificateurs? Est-ce parce que le célèbre simulateur Delanoy a su tromper tous les médecins des hôpitaux de Paris, ainsi que les *entrepreneurs* des pèlerinages de Lourdes que ces médecins sont des « jocrisses »?

Mais, souvent, le phénomène ne se produit plus, ou se produit mal, devient insignifiant, la *clientèle* alors menace de faire défaut. C'est la misère en perspective ! Que faire ? Impossible de se recommander pour avoir du travail, de sa qualité de médium. Au temps où nous sommes, dire qu'on est spirite équivaut, selon l'interlocuteur, à un brevet de folie ou de sorcellerie.

Pour échapper à la faim, on triche un peu, espérant que les phénomènes authentiques reviendront. Hélas ! ils ne reviennent pas. Et l'on continue de tricher, et de tricher encore, jusqu'à ce qu'un jour tout se dévoile !

N'est-ce pas là le cas de Mrs Williams ? Il ne faut pas être surpris, que bon nombre de personnes qui l'ont connue, lorsqu'elle possédait toutes ses facultés médianimiques, ne puissent croire à sa culpabilité (1).

Dans la troisième catégorie, se placent les fraudeurs *inconscients* qui ne sont pas rares. Slade était dans ce cas. Le Dr Gibier l'a très clairement démontré.

Voici un fait qui m'est personnel : Un de mes amis, bon typtologue, honnête homme s'il en fût, était en séance, d'une nervosité parfois excessive.

---

(1) Le médium à qui l'on prend une partie de son temps pour des expériences scientifiques qui le fatiguent et l'usent, a droit, assurément, à une indemnité. Mais évitons de lui faire quitter son travail, de crainte que, ses facultés l'abandonnant, il ne tombe dans la misère.

— Je ferai remarquer que l'expérience avait lieu chez moi, que nous n'étions que nous deux, et que nous n'avions pas dès lors *à poser pour la galerie*, d'autant moins qu'à ce moment, nous ne disions pas que nous étions spirites, ni même que nous nous occupions de spiritisme. — Plusieurs fois, il m'avait semblé que mon ami aidait à l'obtention du soulèvement de la table. Je me réservai de l'observer de très près. Au bout de trois ou quatre séances, j'étais certain qu'il *trichait* ! Inutile d'ajouter combien je fus désappointé ! Je le connaissais assez, pour ne pas me faire la réflexion suivante : Dans quel but peut-il bien faire pareille chose ?

J'observai de nouveau, et enfin, je pus me rendre compte que lorsqu'il *trichait*, c'était dans les séances où l'accès de nervosité dont j'ai parlé, était excessif. Je l'amenai, sans qu'il s'en doutât, à m'avouer que dans ces moments-là, il lui semblait en effet, qu'il soulevait lui-même la table, mais il croyait que c'était un effet de l'action spirituelle.

Je lui proposai d'agir magnétiquement sur lui, lorsque je le verrais dans cet état de nervosité, qui, disait-il, le fatiguait beaucoup, jusqu'à s'en ressentir pendant vingt-quatre heures et quelquefois plus.

Depuis lors, j'ai eu plusieurs occasions d'assister à ce genre de tricherie *inconsciente* (1).

---

(1) Cette tricherie inconsciente a été constatée chez plusieurs médiums célèbres. Lorsque le fait se passe devant des personnes ayant l'habitude d'expérimenter, cela ne tire pas à conséquence ;

Ces tricheries pourront toujours être enrayées par une action magnétique employée à propos.

Le silence que j'ai gardé, en m'apercevant de la prétendue tricherie de mon ami, afin de bien me rendre compte de ce qu'il en était, me rappelle la célèbre aventure des frères Davenport qui fit tant de bruit sous l'Empire et fut une des causes principales du discrédit où tomba la question spirite. Les frères Davenport, ainsi que cela a été prouvé, étaient des médiums à *dédoublement* dans le genre de la célèbre institutrice, Mlle Sagée, qui fut chassée dix-neuf fois, comme charlatan ou sorcière par les dix-neuf directeurs d'établissements d'éducation où elle avait été accueillie. Les chefs d'établissements qui ne voulaient pas chasser la pauvre jeune fille, dont l'honorabilité, l'intelligence, le savoir et le dévoûment ne méritaient que des éloges, se voyaient mettre à l'index par les parents des enfants. Je crois que la pauvre et honnête fille est morte de misère, car on n'a pas su ce qu'elle était devenue.

C'est cette même bêtise humaine qui a tué moralement les Davenport. Si les messieurs en belle cravate blanche et en habit noir qui brisèrent la célèbre armoire, et frappèrent les pauvres médiums en les traitant de « charlatans » de « voleurs »

---

mais si le fait se passe devant un monsieur qui est venu là pour « dévoiler le truc » oh ! alors, notre homme embouche la trompette de Jéricho... et proclame *urbi et orbi* à la face de l'univers « qu'il a réduit en poussière le spiritisme. »

s'étaient donné la peine de regarder attentivement le phénomène, ils auraient vu que le personnage qu'ils ont pris pour Ira Davenport n'était que le fantôme, le double de ce dernier. Ira Davenport, en chair et en os, était toujours assis et attaché sur sa chaise pendant que son double battait du tambour, agitait les sonnettes, allumait les bougies, etc.

Ah ! si parmi ceux qui ont fait cette mauvaise action dont ils se vantaient avec tant d'orgueil, il y en a qui sont encore de ce monde, que doivent-ils penser aujourd'hui de leur acte aussi bête que malfaisant ?

Nous savons que ce genre de prouesses s'est produit différentes fois avec d'autres médiums absolument honnêtes, et cela par des personnes touchant à la science ou à la philosophie. Ah ! combien ce que nous appelons avec tant d'orgueil « notre civilisation » est laide et méchante lorsqu'elle se trouve en face d'une vérité transcendante dont ses mesquines conventions, si souvent mensongères, sont offusquées.

Si nos adversaires connaissaient mieux les phénomènes spirites et le monde de l'au-delà, composé de bien et de mal comme le nôtre, ils comprendraient que puisqu'il y a des hommes qui se plaisent dans la vertu, et d'autres qui s'attachent au vice, il doit en être logiquement de même dans les sphères spirituelles qui entourent la terre.

Que faire en présence d'un état de choses aussi regrettable ? Réformer le mode d'investigation

médianimique, ainsi que les tendances sectaires, qui nous aveuglent.

Faire comprendre à ceux qui prétendent faire du spiritisme une petite Église où l'on inscrirait : *Hors de moi, pas de salut*, qu'ils font fausse route et contribuent pour une large part à enrayer la diffusion même du spiritisme.

Il y a dans les autres écoles spiritualistes des vérités de haute valeur, que nous avons tout intérêt à nous assimiler.

Le bon grain est semé, n'attendons plus des médiums aussi transcendants que Home. Encore une fois, ils sont trop rares pour que nous comptions sur eux. L'humanité n'est pas assez avancée pour en avoir beaucoup.

Il en est de même pour les matérialisations aussi *vivantes* que celle de Katie King. On se rappelle qu'elle disait elle-même que, non seulement c'était « *une mission* qu'elle avait acceptée », mais qu'elle souffrait parfois beaucoup pour l'accomplir.

Si nous le voulons fermement cependant, nous obtiendrons *toutes les preuves scientifiques* désirables, avec des *instruments* plus ordinaires ; *mais il faut le vouloir*.

Il est grand temps de nous mettre à l'œuvre. Nous avons déjà trop attendu, et trop souvent travaillé dans le vide, en n'essayant pas avec tout le sérieux et toute la science nécessaire de faire la part de ce qui, dans les faits spiritiques, revient aux esprits, et celle qui revient, soit à la transmission de

pensée, soit à l'auto-suggestion des médiums, ou au dédoublement, ou même à d'autres causes.

Le temps presse, je le répète, la société est ébranlée jusque dans ses bases ; la science et la philosophie *modernes* sont incapables de faire régner la paix et l'harmonie parmi les hommes.

C'était fatal. Là où l'âme et la science de l'âme font défaut, il ne peut y avoir rien de bon.

XI

Pourquoi les religions n'ont pas tenu leurs promesses. — Léon XIII. — Ceux qui devraient être punis ne sont pas ceux auxquels on pense. — Dieu ne connaît pas de parias. — Dieu ne punit ni ne récompense. — M. Jean Izoulet et l'héritage des aïeux.

Comment, dira-t-on, vous avez la prétention d'amener la paix sociale en répandant des croyances qui, d'après vous-même, ont été enseignées ou connues dans tous les temps?

Imprudents! Croyez-vous réussir là où la théocratie formidable des anciennes civilisations, là où l'Eglise chrétienne avec une situation privilégiée et une organisation sans pareille, ont échoué? *Vous* spirites, vous « modern spiritualists » qui n'êtes rien, et qui avez, les uns et les autres, tant d'erreurs à votre actif!

La réponse nous sera facile :

Si les religions n'ont pas réussi, c'est d'une part, parce qu'elles ne se sont pas alliées à la science, et c'est d'autre part, parce qu'elles ont toujours, malgré *les recommandations les plus expresses de leurs*

fondateurs, fait alliance avec les puissances politiques, afin de dominer autocratiquement les peuples.

Léon XIII, le pape le plus clairvoyant qu'ait eu l'Église, l'a bien compris, mais je crains bien qu'il ne soit trop tard pour réagir, surtout avec des évêques comme Mgr d'Hulst, qui, du haut de la chaire de Notre-Dame, veut imposer la croyance en Dieu avec *les sévérités de César !...* (1).

Les paroles qu'adressait le pape à Castelar au sujet de l'évolution *démocratique* où entre si hardiment l'Eglise, sont venues souligner d'une manière formelle sa profonde clairvoyance :

« Ne faut-il pas *ramener* l'Eglise à ses origines, la faire remonter vers son berceau, ses sources, ses traditions ? »

Si les prêtres, « les initiés » du monde antique, avaient éclairé le peuple sur les dangers qui accompagnent, — c'est le fait de toute force, — « l'évocation des morts », on n'aurait pas vu les abus qui amenèrent Moïse, par exemple, à prononcer une sentence de mort » contre ceux « qui usaient de sortilèges et d'enchantements, et qui interrogeaient le bois (2). »

(1) Les résolutions du Congrès catholique de Munich qui vient d'avoir lieu démontrent, une fois de plus qu'il n'y a rien à attendre de l'état-major du catholicisme pour diriger les hommes dans la voie de justice, dans la voie démocrate. Ah ! si Jésus revivait ! il serait à la tête de la *suprême révolte*.

(2) « Que parmi vous, personne n'use de sortilèges et d'enchantements ou n'interroge les morts pour apprendre la vérité. » *Deutéronome.*

S'il ne s'était pas cru, à son tour, le seul, l'unique *voyant*, recevant des conseils du monde de *l'au delà*, Moïse aurait certainement pu, — en s'entourant d'hommes dévoués et éclairés, — fonder la *Religion* sans épithète dont l'homme a besoin pour accomplir sa destinée. Les puissances bienfaisantes de l'au-delà l'auraient aidé. Hélas! comme la plupart des hommes, il a fini par être subjugué par les « *conventions mensongères* » qui régissent l'humanité, depuis tant de milliers d'années.

Qu'on relise l'histoire de l'initiation antique dans l'Inde, dans l'Egypte, dans la Chaldée, etc. Partout nous retrouvons *les mêmes fautes :* Les prêtres, les initiés, confisquant, monopolisant la science d'évoquer ceux qu'on appelle « les morts » s'appuyant sur César, au lieu de s'appuyer sur la vérité, sur la justice, sur la bonté, toutes choses opposées au Césarisme.

Ils devenaient « les tyrans de l'homme, l'humanité était leur chose, leur victime sacrifiée ».

Et partout aussi, le résultat a été le même : abus graves, décadence, et enfin, révolte du peuple qui, voulant se gouverner, sans une préparation scientifique suffisante, ne tardait pas à tomber dans les pires abus.

Que de temps perdu, que de misères! que de flots de sang versés! Ne rompra-t-on jamais avec de pareilles traditions?

Les occultistes, les théosophes, qui demandent, dans un but louable, assurément, qu'on relève les

Temples fermés des anciens (le peuple n'étant pas assez instruit), pour s'occuper sérieusement des évocations, font fausse route.

N'est-il pas démontré que c'est précisément dans le peuple que se trouvent les meilleurs médiums comme les meilleurs magnétiseurs? Ce sont choses qu'on n'apprend pas sur les bancs de l'école, comme le croient certains savants, qui voudraient une loi pour défendre de magnétiser sans diplômes !

On naît médium, comme on naît magnétiseur.

L'école n'est pas pour cela superflue ; elle est excellente au contraire, *indispensable*, mais seulement pour apprendre les meilleures conditions où il faut se placer pour obtenir les effets les plus considérables. Si vous n'instruisez pas le peuple dans l'art de magnétiser, dans l'art d'évoquer, il se passera de vous ; mais ne connaissant pas les dangers des évocations mal pratiquées, il commettra fatalement erreurs sur erreurs, imprudences sur imprudences, abus sur abus. Ce n'est pas lui qu'il faudra blâmer, ou punir, mais ceux qui lui ont refusé la lumière; c'est-à-dire les savants, les théosophes, les occultistes, et vous, spirites, qui vous opposez à ce qu'on fasse passer la *science* avant vos vaines spéculations ; vous tous qui, dans un esprit de domination, maintenez les ténèbres dans les âmes.

Soyons logiques : Dieu ne connaît pas de parias, ni pour le bonheur matériel, ni pour le bonheur intellectuel ou moral. Tout homme a droit à sa part de lumières et de bien-être. Si l'égalité, sur notre

terre, telle que certains rêveurs le demandent, est une chimère, par contre *l'inégalité criante*, monstrueuse, que les conventions sociales mensongères ont favorisée, est un crime.

Et qu'on ne nous parle pas de peuplades arriérées ou d'hommes incapables — à moins d'être déséquilibrés (1) — de s'élever, qui méritent d'être traités comme un vil bétail ou comme des animaux de proie! La justice est le droit de tous. Malheur à qui l'oublie! Etes-vous bien sûrs d'ailleurs, que ceux que vous accablez de vos dédains et de votre cupidité, ne valent pas souvent mieux que vous, moralement?

Demandez à Livingstone, à de Brazza, ce que l'on peut tirer des « primitifs » lorsqu'on les traite avec tact, respect et la sympathie voulue! (2).

Nos mœurs ont besoin d'être réformées.

Il faut que l'homme ait la *preuve scientifique* de la *nécessité* où nous sommes tous, d'accomplir le *Devoir* qui est la loi suprême.

---

(1) M. Henri Monod, le directeur de l'Assistance publique, a envoyé un rapport au dernier Congrès de Médecine dans lequel il établit que les Tribunaux ont condamné dans la période quinquennale qui l'occupe, environ 140 individus par an (hommes et femmes) qui étaient des « *déséquilibrés* »! ! c'est-à-dire: *irresponsables*.

(2) M. Brunache dans son intéressante relation « *Au centre de l'Afrique* » vient, lui aussi, de témoigner en faveur des « sauvages ». Les rapports qu'il a eus avec différentes tribus ont été des plus cordiaux. Les femmes, nous dit-il, sont chez les Togbos et chez les Banziris, les arbitres souverains dans les discussions entre les familles, ou dans les conclusions d'affaires. *Les femmes jouissent d'une très grande liberté dont elles n'abusent pas.*

Il ne s'agit ni de récompense, ni de punition. Ces enfantillages ont été inventés par les hommes. C'est d'une *loi* qui régit les choses, dont il est question, d'une *loi sûre, inévitable*.

Que l'homme soit bien convaincu qu'en manquant à la loi du *Devoir social,* il attirera sur lui, sur ses descendants, un avenir de tribulations, de malheurs sans fin ; si ce n'est pas dans la vie présente, au moins dans une des suivantes, puisque, en *revenant* sur la terre, il sera victime des coutumes mauvaises et criminelles qu'il a contribué à maintenir dans son incarnation précédente. Et cela sans que la Divinité ait en rien à intervenir.

La Divinité est trop grande, trop parfaite, trop juste, pour les rôles que l'hypocrisie lui attribue, ainsi que le dit Victor Hugo :

> Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
> Serait injuste et faux, si c'était autrement.
> ....
> Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas,
> Il ne se venge pas, il ne pardonne pas.
> Son baiser éternel ignore la morsure ;
> Et quand on dit justice, on suppose mesure.
> Il n'est point, il est. Qui n'est que juste est peu.
> La justice c'est vous : humanité.....

Nous ne saurions mieux finir ce chapitre sur les responsabilités qui incombent à la *société* dans l'avenir, que par la citation d'une page superbe de M. Jean Izoulet, tirée de sa magistrale étude « *La cité moderne* », qui vient d'avoir un si grand retentissement dans le monde philosophique et dans le monde savant. Rarement il nous a été donné de lire

d'aussi belles pages sur l'impérieuse *utilité de la solidarité entre tous les humains.*

M. Izoulet est encore trop imprégné de l'enseignement *officiel*, pour se dire *spiritualiste*, quoiqu'il batte fortement en brèche le matérialisme tel que les savants *modernes* nous l'enseignent : « *Le matérialisme c'est la déchéance de la cité.* »

« Le matérialisme est incivisme, » dit-il. Malheureusement, encore sous le *joug* de ce mirage trompeur des lois d'airain de la nature, il tend la main aux de Maistre, aux Darwin, aux Lassalle, aux de Moltke, aux Nietsche, etc. : « La loi de l'univers, c'est l'ascension sanglante. » — « Dieu n'est pas une âme, disait V. Hugo, c'est un cœur..., *précisons*, ajoute M. Izoulet : *c'est un cœur de lion* »; lion et tigre sont frères par la griffe et par la dent...

Mais voici où il s'élève :

Parlant des « legs » que chaque génération laisse aux suivantes, M. Izoulet ajoute : « *Nos fatalités* ne sont que *leurs* actes éternisés en nous. Les « doigts des morts » sont sur nous en nous-mêmes. Pareillement, ce que je fais aujourd'hui rive une chaîne aux pieds des générations qui se lèveront dans les siècles lointains. Des milliers d'inconnus encore enfoncés aux limbes de l'existence, *sont déjà serfs* de nos erreurs et de nos folies. »

Plus heureux que M. Izoulet, nous démontrerons plus loin que *la fatalité* peut être brisée *au bénéfice de tous.*

XII

La séparation de la science et de la philosophie est une grave faute. — Pourquoi le monde moderne est-il athée et néantiste ? — La théories des « deux morales » perd l'Humanité. — L'Europe et ses colonies. — L'exemple du major Martin. — Envahissement des Asiatiques. — Il ne doit pas y avoir des industries dangereuses pour l'ouvrier, pour l'employé qui y travaillent. — Progrès intellectuels et décadence morale. — Les riches et les puissants sont-ils heureux ? — Difficulté de rester honnête. — Credo révolutionnaire. — M. de Molinari et l'expropriation des grandes fortunes. — Erreurs des socialistes. — Lorsqu'on a pour but le bien général, on ne doit pas craindre de se déjuger. — Périsse l'Humanité si la souffrance doit toujours exister. — Une nouvelle orientation scientifique et philosophique seule peut sauver la société. — Les premiers hommes étaient-ils des fils de singes et des *brutes* ? — Livingstone, de Brazza, de Quatrefages, Élisée Reclus, R. Walace, Topinard, etc, les crânes de Cro-Magnon, de la Chancelade, de l'Homme-Mort, contre les anthropologistes darwiniens voulant que les premiers hommes aient été des *brutes*. — Les primitifs modernes ne sont pas ce qu'on pense généralement. — Réaction esclavagiste. — Il n'y a pas de peuplades athées. — La musique chez les sauvages. — Le communisme n'est possible que chez les *primitifs*. — L'esclavage est plus doux, plus humain chez les primitifs que chez les civilisés. — L'anthropophagie serait due aux sacerdoces religieux. — Le Waterloo de la théorie de l'évolution matérialiste. — Le prince Henri d'Orléans et les « demi-civilisés ». — M. Bonjean et les enfants coupables ou abandonnés. — Les enfants de voleurs, d'assassins, donnant des leçons de morale aux « honnêtes gens ». — Connais-toi toi-même. — Il faut à trente-huit *civilisés* un fonctionnaire pour savoir se conduire. — La santé chez les civilisés et

chez les sauvages. — La Couvade. — Anciennes civilisations. — Partout où l'absolutisme catholique a dominé il a frappé les nations de stérilité. — Les rites, les fêtes chrétiennes ne sont que d'anciennes coutumes des religions aryennes ou païennes.

Avant de démontrer que la *maladie sociale* moderne est entretenue par une fraction du monde extra-terrestre, jetons un coup d'œil rapide sur quelques-unes des *causes* de cette maladie qui épouvante les plus optimistes, et fait perdre le jugement aux politiciens et aux philosophes qui voudraient la guérir.

Nos savants y reconnaîtront les conséquences de l'enseignement matérialiste-néantiste et la valeur du fameux adage : « la science n'a pas à s'occuper de la morale. » Ils comprendront aussi combien l'un des hommes de sciences les plus éminents a eu tort de s'écrier dans un moment d'enthousiasme irréfléchi : « L'univers n'a plus de mystère ? » Les religions comprendront aussi combien est grand le mal qu'elles ont fait en divorçant avec la science et en s'alliant avec les pouvoirs politiques contre les peuples.

Si les savants sont devenus *néantistes*, cela est dû, en partie, aux abus engendrés par les religions.

Si l'hypocrisie s'est développée au point où nous la voyons, c'est à l'enseignement casuistique que nous le devons, à cet enseignement qui a établi *deux morales* : une pour les grands, pleine de mansuétude ; une pour les petits, pleine de sévérité.

Les « deux morales », voilà le plus grand fléau de l'humanité. C'est lui, c'est ce principe qui a toujours barré la route à la vérité et, par suite, au bonheur général. C'est lui qui a imposé le culte du « veau d'or » qui fait tant de ravages dans la conscience des sociétés modernes. C'est lui qui fait dire aux « classes dirigeantes » : Ayons une façade propre, tant pis si l'intérieur ne l'est pas.

C'est grâce aux « deux morales » que l'humanité a toujours été victime de « conventions mensongères » qui font de l'homme, ou un sceptique ou un révolté. C'est à ce principe néfaste que nous devons la philosophie de « l'utilité de la souffrance », et, comme conséquence, de l'utilité du mal, puisque sans le mal, pas de souffrance. On a fait en cela comme nos physiologistes, nos biologistes, nos évolutionnistes qui, avec la séparation « ridicule » de la science et de la philosophie imposée par les programmes de l'enseignement ont fini, à leur tour, par imposer la science fragmentaire que chacun sait. On constate les phénomènes sans remonter aux principes premiers.

Comment s'étonner dès lors, si leurs théories successives croulent les unes après les autres, jonchant le monde de leurs ruines (1) ?

---

(1) C'est à Kant, nous dit du Bois-Reymond, que s'arrête la liste des philosophes qui ont pris une part active et personnelle aux travaux scientifiques de leur temps et qui ont apporté à cette œuvre une parfaite connaissance. (*Les idées scientifiques de Leibnitz*).

Nous avons été heureux, dans le cours professé par M. Milhaud,

Jusqu'au XIXe siècle les disciples de la théorie des « deux morales » et de ses conséquences telles que « l'utilité de la souffrance » s'appuyaient sur des arguments philosophiques. A peu près seules, les classes dites « supérieures » pouvaient la mettre sciemment en pratique ; les masses, elles, n'y parvenaient que par action réflexe. Le mal, dès lors, était circonscrit à une infime minorité. Et lorsque les conséquences en pesaient trop lourdement sur une nation ou sur un peuple, les masses entraient en convulsion... et, par le sang et le feu, purifiaient le corps social pour un temps. L'atmosphère morale redevenait relativement respirable et... les abus recommençaient le lendemain.

Voilà pourtant la vie que mène l'humanité depuis on ne sait combien de milliers d'années ! Il faut avouer, qu'il aurait mieux valu que le monde ne fût pas né, si un pareil recommencement fait partie intégrante et nécessaire de sa nature. Ces convulsions sanglantes semblent jusqu'à présent être le seul remède capable d'empêcher l'humanité de tomber en une putréfaction qui, finalement, amènerait la disparition de l'homme lui-même. Nous démontrerons, dans un autre chapitre, la fatalité de

---

de la Faculté des lettres de Montpellier, sous ce titre général : « La science positive et la philosophie de la connaissance », de lire l'appel énergique fait par le savant titulaire M. G. Milhaud, à tous les hommes de progrès pour renverser « cette barrière ridicule qu'ont peu à peu édifiée nos programmes d'enseignement entre la science et la philosophie. »

cette disparition, en parlant de certaines forces dont on commence seulement à reconnaître l'existence, soit dans le monde terrestre, soit dans le monde extra-terrestre.

Jusqu'au XIXe siècle, disions-nous, la théorie des « deux morales » et, par conséquent, de l'utilité du mal et de son droit à la vie, se défendait par des arguments philosophiques. Les religions ont été jusqu'à faire remonter la cause à Dieu lui-même...

Quand elles eurent pris la direction des âmes, il en est résulté des choses abominables; on s'est prévalu de doctrines supposées de « source divine » pour maintenir le peuple dans l'état précaire que l'on sait. Le moyen était sûr pour empêcher la masse de se révolter contre la servitude monstrueuse qui l'accablait.

Les « ministres de Dieu » au lieu de pousser le peuple à la conquête de ses droits ne pouvaient moins faire que de lui recommander tout au contraire de souffrir de bonne grâce ! « Dieu l'en récompenserait par un bonheur éternel. » Le marché était trop avantageux pour que Jacques Bonhomme ne l'acceptât pas.

Comment l'athéisme, que l'on déplore aujourd'hui, n'a pas éclaté plus tôt? Cela est inexplicable. Il est impossible de respecter ni d'aimer un Dieu capable de pareilles ignominies.

Proudhon avait raison, dans cette hypothèse, d'écrire : « Dieu c'est le mal ! » comme il a eu raison de dire : « La propriété c'est le vol »,

ayant constaté les moyens que les adorateurs du « veau d'or » emploient si souvent pour l'acquérir.

La légende biblique, qui essayait, en compagnie de certaines monstruosités philosophiques, de légitimer, mieux de sanctifier la souffrance et le mal, a fait place récemment à une théorie plus abominable encore : le *struggle for life* du darwinisme, érigé en dogme scientifique. Cette nouvelle théorie l'emporte sur celle de la Bible : 1° parce qu'elle a une apparence scientifique; 2° parce qu'elle légitime l'axiome si cher aux tyrans : la force prime le droit; 3° en ce qu'elle supprime l'espoir d'un avenir plus heureux (1).

Il est dangereux, comme chacun sait, d'attaquer une théorie qui se réclame de la science en un temps où le mot science a une vertu presque souveraine. Ceux qui l'osent malgré tout, sont accablés sous les épithètes les plus déplaisantes : ils sont « ignorants, envieux, hypocrites, impuissants. » « La science a parlé, taisez-vous ! »

A titre d'échantillon, voici comment s'exprime un des « grands prêtres » les plus modérés de la dite théorie :

« Le sentiment qui détermine la critique, dit M. Guillaume Ferrero, contre les vices de la

(1) On a raison de dire : « Les sages qui ont fait descendre l'idéal du ciel sur la terre, sont tenus, s'ils ne veulent pas être justement maudits, à le réaliser. Si, très rapidement, on n'arrive pas à donner à tout le monde une existence relativement agréable, les âmes iront droit à la désespérance ou à la révolte.»

civilisation, n'est pas aussi noble qu'on le croit en général. Beaucoup de ceux qui protestent contre les vices modernes, ou qui lisent avec plaisir les invectives des critiques brillantes, croient être des esprits raffinés, aspirant à une moralité supérieure; mais c'est là une illusion bien naturelle à tous les hommes qui ne sont pas habitués à trop sonder leur conscience; ce qu'on appelle le dégoût pour le vice, n'est en effet bien souvent qu'une antipathie, quelquefois mêlée d'envie, pour des qualités qu'on ne possède pas.....

« L'amour propre, grand créateur de fantômes psychologiques, s'en mêle et ils se persuadent qu'ils ne veulent pas lutter pour la conquête de ces biens, parce que ces biens ne valent rien, parce qu'on ne peut les conquérir qu'au prix de bassesses inouïes, la civilisation étant une pourriture de vices, où il n'y a que les hommes dépourvus de sens moral délicat qui puissent vivre à l'aise et prospérer.

« Ces critiques, en effet, ont un défaut terrible, c'est qu'elles attaquent le vice en lui-même, sans considérer les maux plus graves qu'il peut éviter et les biens dont il est la condition passagère, mais nécessaire, étant donnée la faiblesse des facultés humaines. Le mal peut être dans la société, à certains moments, un outil de bien, une conciliation momentanée entre un mal plus grand et le bien futur. L'Aléout ne dit jamais de mensonges, ne vole pas, n'est pas avide et partage ses richesses avec ses compagnons, lorsqu'il croit être riche :

l'Anglais, au contraire, est trompeur dans les affaires, dur avec les peuples inférieurs, âpre au gain et impitoyable dans la lutte pour la richesse et la puissance ; une véritable faim d'argent le tourmente. Mais juger la moralité des deux sociétés en comparant le nombre de leurs vices, sans tenir compte des fonctions qu'elles accomplissent, est aussi absurde que de juger de la bonté de la fabrication de deux instruments en examinant leur état actuel sans tenir compte du temps pendant lequel ils ont été employés. La société anglaise est plus vicieuse que la société aléoute ; mais elle a réussi à assurer la continuité progressive de sa vie matérielle et morale, à protéger assez efficacement un grand nombre d'hommes contre beaucoup de dangers extérieurs, comme les famines, les maladies et les catastrophes naturelles en général ; à élargir les confins de la conscience morale et intellectuelle de millions d'hommes en créant une science, des arts, des sectes religieuses, une morale compliquée et qui va en progressant. Le premier devoir de l'homme est de croître (1). »

Comment veut-on, dans ces conditions, quand des personnes de haute valeur intellectuelle lui tiennent ce langage, que le peuple écoute ceux qui viennent lui dire : « N'emploie pas la force brutale pour conquérir tes droits. N'emploie pas des

---

(1) Guillaume Ferrero : *Le mépris de la civilisation. Revue des Revue,* 15 février 1896.

moyens que réprouve le cœur bon et honnête, pour conquérir le bonheur auquel chaque homme a droit et dont tu as toujours été privé. »

Le peuple se moquera de ces conseils, et, ne fera-t-il pas bien, puisqu'il a la science pour lui ?

Comment oser dire aux « libertaires » dont le nombre, dans le monde intellectuel, surtout, augmente de jour en jour : Vous avez tort de prêcher que « le peuple doit reléguer aux vieilles lunes la morale et ses devoirs, et qu'il sache bien qu'il n'a que des droits, forcément tempérés par les besoins de la vie (1). »

Au nom de quel droit aussi persuader aux « classes dirigeantes » qu'elles ne doivent plus traiter le peuple avec la rigueur que l'on sait ? Le peuple, diront-elles, n'est-il pas de la famille des Aléouts ? Il ne progressera que par la force. La science, d'ailleurs, n'enseigne-t-elle pas que le peuple ne peut être tenu en laisse que par la crainte ; il a besoin de sentir ses chaînes. Si nous ne le musclons pas aujourd'hui, c'est lui qui nous musellera demain, en vertu de la loi du *struggle for life.*

C'est grâce à ces théories, commodes autant qu'odieuses, que tous les ambitieux s'absolvent de leurs vices, de leurs crimes : villes incendiées, femmes violées, enfants égorgés, esclaves torturés, prisonniers massacrés, traités et conventions violés.

---

(1) Manuel Devaldès.

C'est pour la même raison que l'Europe civilisée assiste les bras croisés, aux massacres de plus de quarante mille Arméniens et voit d'un œil tranquille la misère épouvantable qui pèse sur les autres !

Quel droit avons-nous d'intervenir entre les massacreurs et leurs victimes, quand nos artistes glorifient les massacreurs civilisés ; quand nos historiens applaudissent, même à plusieurs siècles de distance, les César et les Charlemagne, les conquérants petits et grands qui ont foulé sans pitié les nations ; quand les peuples eux-mêmes sont assez stupides pour exalter leurs gloires militaires, oubliant le prix auquel elles se paient ! Ah ! les théories scientifiques ! ou supposées telles. A leur lumière, on amnistie les guerres de religion, cette monstruosité : l'inquisition ou la vente des indulgences...

Les prêtres, auxquels vous reprocheriez les horreurs dont ils ont été les complices ou les instigateurs, vous répondraient avec raison : Ces prétendus crimes, ces soi-disant abominations contre lesquels vous vous indignez, font partie de ces maux nécessaires et bienfaisants que vos savants formulent en lois. Lois, grâce auxquelles vous conquérez et exploitez les primitifs, comme vous envahissez vos voisins lorsque vous les sentez les plus faibles. Votre excuse, c'est le progrès matériel qui, à vos yeux, prime tout. La nôtre, c'est le progrès moral et le bonheur éternel, ainsi que la

tranquillité de la conscience que nous voulons pour nos victimes. Sommes-nous plus coupables que vous? moins dévoués au progrès de l'humanité?

Et voilà comment de néfastes théories comme l'utilité de la souffrance en viennent à amnistier tous les vices, tous les crimes.

S'étonnera-t-on après cela des cris de vengeance et des appels à la destruction qui éclatent de toutes parts?

J'allumerai ton nom aux mémoires du Temps,
Et tu resplendiras dans l'aurore sacrée,
A l'heure où nous verrons, de la cime dorée,
Surgir un soleil neuf de nos soleils d'antan (1).

Ainsi les leçons du passé, qui démontrent que la vraie civilisation enseignée par tous les humanitaires laïques ou religieux, a toujours été enrayée, arrêtée dans sa marche par la théorie des « deux morales », ces leçons, non seulement ne servent à rien, mais encore nous prétendons faire endosser à la science ces théories néfastes! quel progrès à rebours!!

Puisqu'il en est ainsi, et que nous sommes à une époque où tout se juge suivant le résultat final, Voyons ce que les théories en question ont rapporté aux nations qui ne craignent pas de s'en prévaloir.

---

(1) André Ibels.

Nous commencerons par le résultat matériel ; dans un autre chapitre, nous en pèserons le résultat spirituel, c'est-à-dire l'action sur l'âme même.

Nous ne dirons rien des effets qu'elles ont eu sur les religions, chacun les connaît : elles en sont mortes, ou en meurent... Richesses, honneurs, puissance..., tout cela s'évanouit, s'effondre dans le néant en même temps que les croyances les plus nécessaires : Dieu, l'âme, l'immortalité. De tels fruits, on l'avouera, ne sont pas pour encourager la théorie des deux morales.

Sait-on comment lord Salisbury, lorsqu'il n'était pas encore chargé d'appliquer lui-même ladite théorie qualifiait le gouvernement d'alors (Palmerston-Russel, affaire du Danemark) ?

« L'Angleterre, disait-il, a une échelle mobile pour sa politique étrangère. Elle empoche sans mot dire les affronts des puissances de premier ordre et elle tend même l'autre joue à un nouveau soufflet. Elle se tait et rumine son ressentiment avec les Etats ses égaux. Au contraire, avec les faibles, elle se plaît à tirer une vengeance éclatante et à leur demander compte de tous les ennuis dont elle n'a pas osé se faire dédommager par leurs auteurs. »

Inutile d'ajouter que lord Salisbury, homme d'Etat, suit scrupuleusement les principes si justement reprochés à Palmerston. Sans remonter bien haut, qu'on se rappelle seulement ce qui vient de se passer au sujet du Vénézuela, défendu par les Etats-Unis, du Transwaal, défendu par l'Allemagne ; qu'on

compare sa conduite actuelle, avec celle dont elle use envers les peuplades que personne ne défend...

Eh bien, ces peuplades, ces races abandonnées de tous, si fortement rançonnées et exploitées par l'Angleterre, seront précisément celles qui dévoreront la fortune de l'Angleterre : l'Irlande, réduite à une misère épouvantable, est aujourd'hui, comme un chancre inguérissable attaché aux flancs du Royaume-Uni.

En quoi le progrès, la civilisation, la caisse même, — puisque c'est le *veau d'or* qui dirige tout, — ont-ils bénéficié des mesures prises par elle contre un peuple digne d'un meilleur sort?

Si nous regardons du côté des Indes, c'est pire encore. L'Angleterre n'a pas gagné l'âme indoue. Il ne se passera pas cinquante ans peut-être avant qu'elle ne soit chassée de la plus belle et de la plus riche de ses colonies. La question (qui sait?) se résoudra en un conflit terrible avec les Russes, lorsque ceux-ci auront réalisé le plan qu'ils poursuivent, avec une invariable fixité, de devenir frontière des Indes.

Quant à la civilisation..., l'Angleterre a construit aux Indes quelques lignes de chemin de fer, des routes, établi le télégraphe. Ces choses se seraient faites par un autre moyen, comme nous le verrons par la suite. Mais qu'est-ce que cela auprès du militarisme déprimant qu'elle y a implanté et du mercantilisme honteux et criminel qu'elle a enseigné aux Indous? Tout cela se retournera tôt ou tard non

seulement contre les Anglais, mais contre la civilisation elle-même.

Qu'y aura gagné l'Angleterre en fin de compte, et la civilisation? La haine! la menace, le danger, la ruine peut-être.

Que voyons-nous en Espagne? Là aussi, on a appliqué sans restriction, bien avant l'Angleterre, la théorie dont M. Ferrero nous chantait les bienfaits!

Où sont les galions chargés de métaux précieux extorqués aux peuples conquis? Où est le Pérou? où est le Mexique, où tant d'autres? Et bientôt où sera Cuba? Mais il y a mieux : où est la fortune de l'Espagne? Et pourtant l'Espagnol est intelligent, son pays est riche naturellement... Et qu'on ne nous parle pas de la civilisation qu'elle aurait apportée aux sauvages. Elle les a opprimés, volés, pillés, massacrés, oui, mais civilisés, allons donc! Elle leur a appris le droit du plus fort qui est la négation même de tout droit, la violence, le fanatisme, l'immoralité, le mercantilisme, qui se retourne aujourd'hui contre l'Europe. Quel résultat!...

Tout cela est bel et bien, dira-t-on, l'Angleterre n'en a pas moins ouvert au commerce les pays vaincus, rendu les peuples industrieux, enseigné aux retardataires le rôle bienfaisant de la vapeur, des chemins de fer. Elle a brisé aussi le despotisme des Rajahs. C'est grâce à elle encore que les veuves ne montent plus sur le bûcher, etc.

Eh bien! n'en déplaise aux partisans des deux morales, ces bienfaits dont il serait injuste de médire, se seraient parfaitement et mieux réalisés, par la voie de l'exemple, en usant du tact voulu pour se faire écouter par les peuples en question. On n'a qu'à lire, pour en avoir la preuve, l'histoire de François Martin, qui, ainsi que le dit fort justement M. de Lanessan, a « peut-être le mieux compris comment on fonde pacifiquement les empires coloniaux (1). »

L'illustre Lyonnais fonda Pondichéry, qui comptait après dix ans de fondation, 40.000 indigènes attirés par les procédés pacifiques, civilisateurs, au vrai sens du mot du major Martin ; il avait su par son tact et sa persévérance envers les princes hindous, avoir toute liberté d'action. Martin a étendu l'influence française jusque sur les bords de l'Ougly où il a pu fonder Chandernagor ; son nom est respecté par tous les indigènes, et les Français sont considérés comme les défenseurs de l'indépendance de l'Inde contre les autres nations européennes.

Comment un aussi magnifique résultat, qui nous aurait rendu les protecteurs tout-puissants de l'Inde, a-t-il fini si piteusement ? Simplement par les idées belliqueuses de Dupleix et la sottise du gouvernement français. « Après une série de fautes de toutes sortes, Pondichéry tombait, en 1761, entre les mains

---

(1) *L'Extrême-Orient et la colonisation moderne.*

de l'Angleterre et notre drapeau disparaissait de l'Inde entière pour n'y plus reparaître que dans la situation d'infériorité où il flotte aujourd'hui. »

Il est bon de rappeler que la révolte des cipayes en 1857, qui faillit enlever l'Inde à l'Angleterre, provenait des brutalités, des violations du droit des gens, soit de la Compagnie des Indes, qui s'était emparée violemment et sans raisons plausibles du royaume d'Aoude qui avait accepté docilement son protectorat, soit des concussions des nombreux fonctionnaires et de la morgue du militarisme. Depuis lors, l'Angleterre a compris qu'il n'était que temps de mettre un frein à de pareilles manières d'agir; aujourd'hui, elle cherche à s'imposer par le raisonnement et de meilleurs exemples.

Mais, soyons certains que tous les massacres, toutes les concussions, tous les vices issus de l'invasion anglaise, n'auraient pas eu lieu avec le major François Martin. Ses successeurs, en suivant son exemple, auraient pu avec un succès autrement grand, imposer tout ce que les Anglais ont fait de bien aux Indes. L'homme, quelle que soit la latitude sous laquelle il naît et vit, est toujours enclin au progrès. Il s'approprie, avec une facilité remarquable le mieux qu'on lui apporte, pourvu qu'on sache s'y prendre convenablement avec lui. Si au lieu d'employer le mensonge et la violence, si au lieu de couvrir de son autorité les Hastings et la Compagnie des Indes, l'Angleterre avait usé de la justice et du bien, quels progrès plus considérables

ne verrions-nous pas ? Elle aurait sauvegardé, d'autre part, la vie de milliers de ses enfants, et ne serait pas aujourd'hui dans l'anxiété qui l'étreint en songeant à l'avenir.

Est-ce que le Japon, pour ne citer qu'un exemple, dans un autre ordre d'idée, ne s'est pas transformé sans avoir eu à subir les injustices, les violences qui ont accablé tant d'autres et plus vite qu'eux tous ? Et pourtant, il était comme l'Inde fermé à notre civilisation.

Hypocrites que nous sommes, qui essayons de couvrir nos fautes et nos crimes en nous persuadant qu'ils sont utiles ou même nécessaires. Est-ce que les Russes, en trompant, et ensuite en massacrant les Aléouts, qui refusaient de se laisser voler, ont gagné des âmes à la civilisation ? Aujourd'hui ces malheureux, dont l'honnêteté de sauvages était digne de toute admiration, prennent de plus en plus les vices de leurs bourreaux. Le jour n'est pas éloigné sans doute où il faudra installer chez eux, comme ailleurs, des prisons et la guillotine pour châtier ces victimes déplorables d'une civilisation barbare et menteuse. Et on appelle cela du progrès !

Et la perle de nos colonies, l'Algérie, est-ce qu'elle nous aurait coûté si cher en hommes et en argent, si le parti militaire ne l'avait pas mise en coupe réglée. A quoi devons-nous la haine, le mépris parfois, de l'Arabe, sinon au moyens arbitraires dont nous avons usé vis-à-vis de lui ?

Est-ce de la civilisation que cette *paix armée* qui pèse comme un effroyable cauchemar sur l'Europe inquiète ?

Est-ce de la civilisation ces guerres meurtrières qui ont ensanglanté le Danemark, l'Autriche, la France, la Turquie ?

Comment ne s'aperçoit on pas que la théorie des deux morales efface de plus en plus ce qu'il y a de meilleur en l'homme : l'amour du prochain, pour lui substituer la haine.

Et si l'Amérique du Sud est perpétuellement en guerre et en révolution ; si celle du Nord voit s'étendre incessamment la fièvre de l'or, les fraudes et les concussions qui en sont inséparables, à qui la faute ?

La belle avance, vraiment, pour la civilisation et pour les intérêts matériels de chacun ?

On nous dira : Et la Chine ?

N'est-ce pas une honte de voir une nation de 400 à 500 millions d'habitants rester indifférente à notre civilisation ? Que devient votre théorie, votre doctrine de *l'exemple* ?

Hélas ! la Chine, bien avant l'Europe, s'était laissé gangrener par la plupart des vices dont nous souffrons nous-mêmes.

Heureusement pour les Chinois et pour l'humanité en général, qu'il leur est né des philosophes, qui, envers et contre tous, ont eu le courage, la persévérance de leur inculquer la haine de la guerre et l'amour du foyer. Sans cela les Chinois et tous

leurs nombreux voisins auraient avec leur persévérance native et leur intelligence déliée, répandu leurs vices plus grandement que les Européens ne l'ont fait eux-mêmes.

« L'indolence guerrière » qu'on reproche au Chinois n'a pas toujours existé. Il n'y a qu'à consulter son histoire pour reconnaître « qu'il s'est montré durant vingt siècles aussi belliqueux que le vieux peuple romain, qu'il a su vaincre et rejeté jadis loin de ses frontières des nations redoutables telles que les Huns et les Turcs, et qu'il ne s'est endormi dans la paix qu'après s'être assuré la tranquille domination de son immense territoire (1). »

Ainsi que le dit M. de Lanessan, « l'histoire de ce peuple se perd dans la nuit des temps. Intelligent, laborieux, sans préjugé, entreprenant et chercheur, il a posé depuis des milliers d'années les premières assises de presque toutes les sciences, » voilà un fait qui ne s'accorde guère avec la théorie de nos évolutionnistes matérialistes ?

A titre d'échantillon, voici un passage de l'Evangile chinois au sujet de la guerre : « Celui qui dit : Je sais parfaitement ordonner et diriger une armée, je sais parfaitement livrer une bataille, cet homme est un grand coupable. »

Un de leurs philosophes les mieux écoutés, Mencius, classe les industries au point de vue

---

(1) Le marquis d'Hervey de Saint-Denis.

moral, d'après le plus ou moins de bien que leurs produits font à l'humanité. Chacun y sait obéir et commander, et la moralité, la vertu est le premier des biens que l'on doit donner à l'enfant.

Il ne faut donc pas juger les Chinois sur les Annales de la propagation de la Foi.

Nous rappellerons aussi que l'on fait preuve de beaucoup d'ignorance ou de mauvaise foi lorsqu'on dit que les Chinois sont athées. On n'a qu'à lire un de leurs livres saints les plus vénérés, tel que le *Chi-King*, et on aura la preuve que lorsqu'ils emploient le mot Ciel, ce n'est pas une simple allégorie, mais bien la personnification de l'Être suprême que nous appelons Dieu.

Ainsi que nous le disions, l'enseignement des philosophes a transformé ce peuple belliqueux en adversaire de la guerre.

Est-ce un mal qu'ils aient exagéré l'indifférence que l'on doit avoir pour un pareil fléau ? Nous ne le croyons pas, vu les vices dont ils étaient imprégnés et les mauvaises conditions où les Blancs se sont presque toujours mis, du moins depuis longtemps, avec leur civilisation sophistiquée.

Leur morale est simple et saine. Ils sont à la fois trop et trop peu savants pour nous avoir suivis. Capable d'apprécier les défauts qu'il aperçoit chez nous, le Chinois s'est défié même du bien qui n'est pas contestable.

Ce bloc enfariné ne lui dit rien qui vaille.

Mais patience, le pillage de Pékin par les armées française et anglaise, certaines prouesses militaires pendant la guerre d'Annam et de Cochinchine et le coup de foudre du Japon, à qui nous avons inculqué surtout nos défauts, ont réveillé ce peuple que l'on peut surprendre pendant son sommeil, mais qu'on ne peut pas vaincre.

Les anciens vainqueurs des Romains, des Huns et des Turcs, ne sont pas usés, flétris comme nous. La civilisation, disent-ils, aujourd'hui, exige que nous ayons une armée formidable, nous l'aurons.

Les Jaunes sont intelligents, sobres et persévérants : gare à l'invasion des Jaunes, nous crient de de toutes parts ceux qui les ont vus à l'œuvre.

« Nous ne leurs avons appris en fait de moralité que le mercantilisme, la fièvre ardente de la jouissance, et l'art de tuer, ils nous montreront qu'ils sont capables de rivaliser avec leurs maîtres. »

Demandez aux hommes compétents tels que MM. Henri Norman, de Brandt, Paul de Rousiers, René Lavallée, Georges Hamilton, sir William Hunter, H. Bernier, Perasson, Curzon, Klobukowski, Hamnen, Jamieson, d'Estournel de Constant, etc., tous, tous vous disent que les Asiatiques, Indous, Japonais et Chinois, se passeront de plus en plus de nos produits agricoles ou manufacturés, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la baisse de plus en plus grande de nos exportations. Ils nous enlèveront un jour le marché de l'Afrique, sur lequel nous comptons pour les remplacer, ainsi que l'Amérique,

tellement ils peuvent arriver à produire bon marché. Il y a mieux : c'est qu'ils inonderont à leur tour le marché même de l'Europe, comme le font déjà l'Amérique et l'Australie avec leurs céréales et leurs viandes mortes, leurs laines, leurs cuirs, etc.

On élèvera des barrières à la Méline, dira-t-on? Quel enfantillage. Est-ce que nous ne leur avons pas appris l'art de se battre et de se moquer de la justice une fois bien armés? Qu'est-ce pour ces peuples si prolifiques et si sobres, que de nous jeter une quinzaine de millions d'hommes bien décidés à tout?

En attendant leurs hordes armées, nous aurons à compter avec leurs produits agricoles et leurs produits industriels, choses qui ne nous aideront pas à simplifier la question et la maladie sociale.

Il faut avouer que, comme résultat final, puisque c'est toujours là où il faut en venir, ce n'est pas réussi.

M. d'Estournel de Constant, dans sa substantielle étude, *Le péril prochain*, se demande si notre vieux monde a achevé sa carrière, joué son rôle. Est-ce la civilisation qui nous quitte et commence une émigration nouvelle? Se prépare-t-elle à abandonner l'Europe pour aller régner sur d'autres continents? Pourquoi resterait-elle attachée à l'Europe où elle n'est vraisemblablement pas née ?

« Elle (l'Europe) montre déjà, disait le ministre des affaires étrangères du Japon, le comte Okuma, des symptômes de décrépitude ; le siècle prochain

verra ses constitutions en morceaux et ses empires en ruine... »

Que la France et l'Allemagne en viennent aux mains et le pronostic du ministre des affaires étrangères du Japon sera prêt de se réaliser. Quelle terrible responsabilité pèsera sur les Blancs qui ne voient dans leur civilisation que jouissances matérielles, qu'emplois de la force, de l'arbitraire, etc.

Ah ! si on ne s'empresse pas de prendre une autre voie, nos petits-fils nous maudiront.

Ainsi donc, les Chinois, au lieu de détruire notre théorie ne font que la renforcer.

Telles sont les conséquences funestes qu'engendrent toujours les deux morales pratiquées par les classes dirigeantes ; comment s'étonner si le respect des masses s'en va? Le contraire serait incompréhensible, chacun cherchera de plus en plus à s'enrichir par quelque moyen que ce soit. L'exemple est venu d'en haut. Il n'a été que trop bien suivi, d'autant plus que la science matérialiste a achevé de détruire ce que les dogmes religieux avaient si bien commencé :

1° La croyance en une puissance supérieure, incorruptible, ne bénissant que ceux qui marchent dans les voies de la justice et de la vérité ;

2° L'existence de l'âme et sa survivance, et par conséquent les conséquences qui en découlent fatalement.

« Puisque la justice est un vain mot, puisque je ne dois rien trouver après moi, l'honnêteté absolue

serait une duperie. » On jouit, si cela peut s'appeler jouir. On fait tout, et uniquement dans cette vue. C'est le règne de l'Antéchrist prêché par Nietzche, c'est l'individualisme triomphant, dont la base est l'égoïsme, quoi qu'en dise l'école libertaire. On sacrifie de plus en plus la grande masse au profit de quelques individus mieux armés pour la lutte.

Ah ! si Nietzche n'était pas enfermé dans une maison d'aliénés... quelle satisfaction d'orgueil, ce maître de la pensée moderne aurait eue en assistant au triomphe de sa théorie favorite : l'audace sans pitié, devise du darwinisme qu'il prêchait dans son *Antéchrist !*

Il y a quelque chose de mystérieux dans le détraquement cérébral qui a terrassé Nietzche, un des cerveaux les plus puissants du XIXe siècle. Le malheureux, depuis qu'il est fou, ne sait que dire à sa mère éplorée : « Maman, on ne m'a pas compris... » C'est comme une obsession. On dirait le restant de quelque éclair de vérité qui voulait entrer dans ce puissant cerveau au moment où le détraquement s'est produit... Tout le passé, qui faisait de Nietzche un penseur contemporain transcendant, s'est écroulé. Seule, dans la terrible débâcle, une parcelle de vérité a surnagé...

Benjamin Constant a dit avec éloquence que la terre séparée du ciel semble à l'homme une prison, où il frappe de sa tête les murs du cachot qui le renferme (1).

---

(1) *Du polythéisme romain.*

Cette belle pensée lui est suggérée précisément par un spectacle identique à cette fin de siècle, celui de la Rome impériale. En effet, ainsi que le dit fort à propos M. E. de Pressensé, « quand l'humanité a perdu les croyances qui lui ouvrent le monde supérieur et idéal, pour lequel elle est faite, elle cherche l'infini dans le monde inférieur qui ne peut le lui donner; elle le demande à la vie des sens, mais comme elle ne peut pas l'y trouver, et qu'elle ne se lasse pas de l'y chercher, elle n'obtient que le monstrueux. De là un raffinement excessif, un mélange de faux grandiose et de bizarrerie dans les plaisirs comme dans la somptuosité; de là la recherche de l'impossible dans les choses matérielles (1). »

Devant tant d'erreurs, devant un pareil chaos, le symbole, imaginé par les anciens, de Sisyphe roulant perpétuellement son rocher, est le seul qui convienne à l'éternel recommencement dont nous parlons.

Quand donc comprendra-t-on que l'humanité est une seule famille dont tous les membres se doivent aide et protection? Quand donc comprendra-t-on que c'est de l'aberration pure et que c'est un crime abominable de s'écrier avec les optimistes ayant bon feu, bon gîte et le reste : « Qu'importent les siècles, les centaines de siècles, ou les cen-

(1) *L'ancien monde et le christianisme.*

taines de milliers de siècles sanglants ! Qu'importent même les milliards de milliards d'être vaincus dans la lutte ! Tous ces sacrifiés, conscients on non, ont péri, périssent et périront pour assurer la marche du monde vers la parfaite beauté et la parfaite innocence. »

*
* *

Aux nombreuses plaintes qui se sont élevées contre les dangers que les travailleurs courent en accomplissant certains travaux, on ne trouve que ceci à répondre : « Si on était obligé de supprimer toutes les branches d'industrie qui abrègent la vie de ceux qui y travaillent ou les rendent, tôt ou tard, impotents, il faudrait supprimer l'industrie elle-même. »

Quelle erreur ! C'est le même raisonnement que tenaient les esclavagistes, lorsqu'ils disaient que supprimer l'esclavage c'était anéantir les récoltes de coton et de cannes à sucre.

C'est le raisonnement aussi des directeurs de mines à ceux qui leur demandent de ne pas traiter les mineurs comme des brutes. Si ces malheureux venaient à goûter un peu de bien-être, prétendait-on, s'ils apprenaient à lire, etc , on ne pourrait plus les diriger, ils ne voudraient plus travailler et les actions ne donneraient plus aucun dividende, etc.

Depuis que les mineurs ont vu leur triste sort s'améliorer grâce aux efforts de ces envieux, de

ces hypocrites de socialistes, les dividentes ont-ils baissé de beaucoup? L'extraction du charbon est-elle plus mal faite? On ne le dirait pas à en juger par les cours des actions affichés à la Bourse. Du reste, vous plaît-il de savoir ce que rapportent ces mines où l'on était si coupable? Retenez bien ces quelques chiffres et vous serez édifiés : Mines d'Anzin : 28,000 titres émis à 97 fr. et valant en mars 1891 : 5,200 fr. : près de cinquante-quatre fois le prix d'émission. Mines de Courrières 2,008 titres, émis à 600 fr. et valant en mars 1891, 44,000 fr. plus de soixante-treize fois le prix d'émission. Mines de Lens, 6,000 actions émises à 300 fr. et valant à la même époque 27,025 fr. : quatre-vingt dix fois le prix d'émission.

En vérité : ces chiffres se passent de tout commentaire.

C'est toujours à ce même raisonnement que les pauvres allumettiers doivent le maintien de l'affreuse nécrose qui les tue.

Au risque de passer à mon tour pour un roublard, un envieux, un hypocrite, je dirai : Toute industrie qui fait de l'homme un martyr, doit être supprimée; aucune loi naturelle ni divine ne voulant que les uns souffrent pour que les autres puissent jouir.

Mais, soyons bien persuadés qu'il n'y a guère d'industrie qui ne puisse être améliorée au point de vue hygiénique.

Au lieu de dépenser tant d'argent inutilement,

qu'on fasse appel aux hommes de science pour trouver le remède convenant à chaque industrie malfaisante ou dangereuse, et ils le trouveront.

Précisément en ce qui concerne les allumettiers, le Gouvernement français, sous la pression populaire, ayant fait un appel énergique aux savants, l'a vu en très peu de temps couronné d'un plein succès.

Les allumettes de M. Pauteaux constituent une véritable découverte scientifique, réunissant tout ce qu'il faut pour éviter tout danger. Mais, il y a mieux : un ingénieur américain a soumis une machine où l'ouvrier serait simple surveillant...

Que vont dire les satisfaits qui trouvaient les allumettiers bien encombrants, bien exigeants, parce qu'ils ne voulaient pas plus longtemps se laisser empoisonner?

Les bénéfices pour l'Etat, — dans ce cas particulier, — pour les actionnaires dans les autres cas, ne seront pas supprimés ni diminués parce que les ouvriers cesseront de mourir jeunes, ou ne seront pas paralysés en quelques années de travail. Les dividendes seront toujours bons. Et, avantage inappréciable : la haine entre le Capital et le Travail diminuera par les progrès réalisés, en attendant qu'elle disparaisse entièrement sous de nouveaux efforts.

Le capital n'aura plus à craindre alors la révolte dont il est menacé, et qui ferait perdre au monde sans profit peut-être pour le prolétariat, toutes les richesses économisées par les générations antérieures.

On dira (*que ne dira-t-on pas?*) :

« Mais avec votre système, la terre ne serait pas habitable, la monotonie y règnerait d'un bout à l'autre, si grande, si intense, que l'on prendrait la vie en dégoût.

« Le progrès intellectuel, faute d'aliment, s'arrêterait, n'ayant plus à s'exercer, s'étiolerait. Les plaisirs trop faciles perdraient tous leurs attraits et ainsi de suite.

« La vie, c'est le combat. Supprimer le mal, c'est rendre l'existence insupportable. »

Il s'agit de s'entendre :

Il y a aussi combat et combat.

Il y a celui dont nous avons vu les navrants résultats et auquel, néanmoins, se livre la généralité des hommes.

Il y a celui, ensuite, pour qui combattent le petit nombre de ceux à qui l'humanité est redevable de ce qu'elle a de meilleur. Pour eux, point de guerres offensives, iniques, point de moyens détournés ou frauduleux. Mais la justice et la vérité partout et en tout. On n'use de la force qu'avec un scrupule extrême, et simplement pour le triomphe du droit, en ayant soin, d'ailleurs, de procurer la moindre somme de souffrance possible.

Oui, sans doute, sans lutte ni travail, mieux vaut le néant; mais ne confondons pas la lutte pour le droit, avec la lutte *contre* le droit.

« La nature même, ainsi que le dit Bossuet, nous enseigne que la vie est dans l'action (1). »

Lutter pour civiliser les peuples, comme l'ont fait Livingstone ou de Brazza, et quelques missionnaires religieux, ce n'est pas souffrir, et ce n'est pas non plus faire souffrir.

Voyez pourtant quels résultats admirables !

Oui, sans la lutte, pas de bonheur possible. Mais est-ce que les savants à qui l'on doit de si merveilleuses découvertes souffrent lorsque, luttant contre le mystère, ils sont dans leurs laboratoires penchés anxieusement sur leurs cornues ?

Est-ce que le commerçant et l'industriel qui travaillent loyalement, souffrent d'être assidus, l'un à son comptoir, l'autre à son usine ?

Est-ce que Galilée souffrait quand les yeux fixés sur les étoiles, il cherchait à ravir quelques-uns de ses secrets à l'infini ? Et Bernard de Palissy souffrait-il lorsqu'il attendait anxieusement le résultat de ses essais de céramique ?

Aucun des grands travailleurs, soit en science, soit en philosophie, soit en art, n'a souffert, par sa pensée, par la recherche de son idéal. Les souffrances qu'ils ont eues en partage, leur sont venues de l'ignorance et de la mauvaise volonté de ceux qui contestaient ou entravaient le bien qu'ils pouvaient réaliser par la diffusion de leurs découvertes.

---

(1) *L'impénitence finale.*

Pénétrons dans un autre milieu. Voyez le paysan cultivant sa propriété. Vous est-il arrivé parfois d'accompagner un cultivateur dans *sa terre* ?

Si vous vous êtes donné la peine d'observer, vous avez dû voir combien cet homme, dont le labeur est parfois si rude, travaille avec joie, combien son bonheur est grand lorsqu'il vous dit : « Je vais m'arranger pour faire produire à ce champ plus de blé, plus de pommes de terre, etc. A force d'essais, j'ai compris que ce terrain doit être ensemencé de telle façon, recevoir tels engrais, etc. » et jetant sa blouse, il dirige sa charrue en sifflant joyeusement un refrain du pays.

Est-ce qu'il souffre, ce cultivateur, dans la lutte âpre qu'il soutient contre la matière? Non, non. Ah ! ce *dualisme* que la philosophie a tour à tour élevé au pinacle ou jeté aux gémonies, n'est pas un vain mot. Il existe et existera toujours; c'est la raison de notre existence, c'est la lutte entre la matière et l'esprit, c'est la sainte et fortifiante lutte que Dieu, dans sa prévoyante sagesse, nous a imposée, afin que nous acquérions la virilité dont l'esprit a besoin pour développer tous les germes des forces et des facultés qui sont en nous.

*
* *

Jusqu'à notre siècle, les funestes théories sur lesquelles nous venons de jeter un coup d'œil,

étaient monopolisées dans les classes dirigeantes. Les masses ne jouaient guère qu'un rôle passif. Elles étaient les moutons que l'on tond de plus ou moins près.

Le danger pouvait donc être conjuré par les *convulsions* sociales dont nous parlons plus haut. Mais, plus nous allons, plus la pestilence pénètre dans les masses; la diffusion de l'instruction aidant, tout sera bientôt gangrené. La classe moyenne, la bourgeoisie, l'est en majorité ainsi que nous allons le voir. Le prolétariat commence à suivre, bien entendu, dans la mesure qui lui est possible.

En définitive, le peuple aujourd'hui, grâc à l'instruction, peut comparer et apprécier, chose qui ne lui était pas possible auparavant. Abusée par la philosophie qui est devenue une vraie Tour de Babel, énervée par la littérature qui la rabaisse jusqu'à la faire rétrograder vers l'animalité, déçue par la science qui lui ayant enlevé le « paradis céleste », n'a pu ni lui expliquer son passé et son avenir, ni lui donner le « paradis terrestre » qu'elle lui avait promis, l'humanité se sent profondément malheureuse et troublée.

Elle est lasse de ses négations, de son égoïsme, de son orgueil. « Elle comprend, suivant le mot de Littré, qu'elle n'a, scientifiquement parlant, ni barque ni voiles pour se diriger vers le port du salut. » De là ces soubresauts pleins de fièvre; de là ces révoltes contre la société et contre la vie elle-même. On assassine en vue d'un but général futur.

Jamais on ne s'est tant suicidé ! Les cas d'aliénation mentale se multiplient de jour en jour (1).

D'aucuns proposent la grève du capital. Affamer les classes pauvres pour leur rappeler qu'elles ne peuvent rien sans les classes riches : tel est leur idéal. Ils acclament le droit du plus fort, en croyant acclamer la liberté individuelle.

Il faut n'avoir jamais médité sur ces questions pour croire que l'état de choses actuel puisse durer.

Ce n'est pas à l'aide de l'aumône que l'on arrêtera ou guérira le mal. L'aumône n'est qu'un palliatif. Elle humilie plus qu'elle ne relève. En ce moment même, d'ailleurs, une vigoureuse réaction s'organise contre l'*aumône* : « Nous donnons, disent les riches, nous donnons tout ce que nous pouvons ! Voyez nos œuvres, nos maisons d'asile ou de patronage, nos ouvroirs, nos hôpitaux, nos bazars de charité ! »

Le peuple répond durement : « Je vois vos palais aussi, je vois vos fêtes, vos jouissances. Vous pouvez, vous devez donner davantage (2). »

---

(1) Dans ce déséquilibrement moral, une chose est surtout stupéfiante : c'est le nombre d'assassinats commis par des *jeunes gens*, presque des enfants, et cela dans tous les pays. Jamais non plus il n'y a eu autant de suicides de jeunes filles, de jeunes garçons, pour des raisons d'une banalité souvent incompréhensible. Un vent de folie souffle sur le monde.

(2) Ces paroles de M. Georges Duruy ont été fort remarquées. Venant d'un homme comme lui, elles devaient susciter une émotion d'autant plus vive qu'il demandait avec une grande énergie des réformes *sérieuses* au bénéfice du prolétariat.

La force est tout aussi impuissante. Elle ne résoud rien. Ce qui étonne, c'est suivant l'énergique expression de Napoléon « l'impuissance de la force ». Léon XIII a dit fort justement : « La terreur jette ordinairement les hommes dans le désespoir, leur inspire l'audace, et l'audace les précipite dans les attentats les plus monstrueux. »

« Etes-vous sûrs, ô satisfaits impitoyables, demande M. Henry Fouquier, êtes-vous sûrs de l'avoir toujours, cette force que vous empruntez et que vous achetez déjà ? »

On compte encore sur l'armée. Mais l'armée, avec le service obligatoire et personnel, n'échappera-t-elle pas à son tour à ceux qui pensent s'en faire un rempart inébranlable?

Devant l'universalité de la *plainte humaine*, nos savants matérialistes, tout à coup devenus humbles, répondent : « Les savants n'ont pas l'obligation d'édifier et de consoler les hommes. « Ce siècle a connu de grossières pataches, il voit à son déclin le monde sillonné de chemins de fer, de puissants transatlantiques. Aux longs et lourds télégraphes qu'il a d'abord employés, se sont substituées des lignes rapides de communications instantanées ; il clôture par cette merveille : le téléphone !

« Partout le machinisme remplace la main de l'homme ; où il fallait cent ouvriers, il n'en faut plus que cinquante ; un jour viendra où il n'en faudra plus que vingt-cinq.

« Quant à ceux des ouvriers qui se trouvent éliminés par là, et dont les bras, faute de travail, chôment, ainsi que les estomacs, que voulez-vous? C'est la *lutte pour l'existence*, *identique* dans le règne hominal et dans le règne animal : **Malheur aux vaincus !** »

A ce *Credo* de la *science moderne*, les annales des tribunaux et de l'économie sociale ajoutent : « l'âpreté au gain, la rivalité des concurrents est telle qu'on a pu dire sans exagération : Il n'y a pas de fabricant de cotonnades qui ne bénirait l'incendiaire anarchiste qui, en brûlant les usines de ses concurrents le rendrait roi du marché. Il n'y a pas de marchand anglais qui, pour un honnête profit, ne vendrait des fusils et de la poudre aux Soudanais et aux Bassoutous, en guerre contre ses compatriotes. Il n'y a pas de financier londonien qui ne prêterait de l'argent à la Russie, — bien entendu sur bonnes garanties et à fort intérêt — pour organiser et armer les soldats qui envahissent les Indes anglaises. »

Personnellement j'ai entendu plus de cent fois d'honnêtes (!) commerçants, bons pères de famille, excellents patriotes, incapables de faire le moindre mal me dire : « Pourquoi ces imbéciles d'anarchistes ne détruisent-ils pas les *Grands Magasins* qui finiront par nous ruiner? »

« Dans ces dix dernières années disait M. Bebel au Reichstag, il y a eu mille six cent cinquante-sept bâtiments perdus et trois mille passagers ou hommes

d'équipage noyés. Plus d'un armateur s'en inquiète peu ; certaines maisons, le croirait-on, *font métier* de faire partir des bâtiments hors d'état de tenir la mer, uniquement *pour toucher* de fortes primes d'assurance. Un certain armateur d'Elsffeth, est bien connu pour cela. On sait que son fondé de pouvoir lui écrivait : « *Hugo et Rebecca* a coulé. *J'ai eu le plaisir* de toucher *l'assurance. Malheureusement l'équipage est sauvé!* » Oui, malheureusement; car, sur le produit de l'assurance l'armateur devait rapatrier et nourrir les matelots. »

Que de « notables commerçants » ainsi que le constatait récemment M. de Nansouty (l'érudit critique scientifique du *Temps*), qui, pour augmenter leurs bénéfices, ne craignent pas de falsifier, par exemple, les produits alimentaires !

Oh ! ici les « merveilles de la chimie », dont se flattent nos savants, ont en effet produit des *miracles. L'homicide volontaire* n'a jamais eu de si beaux jours !

Si, comme on l'admet de plus en plus, le propre de l'argent est de ne connaître que le résultat et le succès et de n'avoir aucune règle de morale fixe quant au choix des moyens employés pour les atteindre, dans ce cas la falsification des produits alimentaires mérite la plus haute récompense.

« Les affaires sont les affaires ; si je n'agis pas ainsi, d'autres le feront. Pourquoi serais-je plus réservé qu'eux?

« La corruption finit par être moins la satisfaction

d'un mauvais instinct qu'une *nécessité qui s'impose* à la longue aux meilleurs de nous ». Si la conscience proteste, notre industriel versera quelques louis au bureau de bienfaisance et tout sera dit. La somme est-elle importante ? On l'appelle « philanthrope ». Qui sait même s'il ne sera pas décoré de la croix de la Légion d'honneur ? Quant à ses victimes, elles seront les clientes obligées des médecins et peut-être mourront-elles à l'hôpital. Les enfants, eux, que ces malheureux laisseront seront la proie de l'anémie et de la phtisie, etc. Ah ! que c'est beau, la charité ainsi comprise !

Mais, nous dira-t-on, s'il n'y avait ni malheureux, ni souffrants, à quoi donc s'occuperaient les braves cœurs tout dévoués aux œuvres de bien, organisant des « ventes de charité » et le reste ?

« Quelle charte plus solide, disait dernièrement un écrivain philosophe, pour les misérables que le malheur ! Il constitue le plus fort de leurs droits à l'aide et à l'asile. La pauvreté est une traite permanente et au porteur, que Dieu tire sur les riches. Droit d'un côté, obligation de l'autre, tout s'enchaîne. C'est du plus parfait fumier que jailliront les plus superbes fleurs, et plus il y aura de misère, plus il y aura de bonté. »

En définitive : sans les misérables, jamais les « braves cœurs », les « gens de bien » n'entreraient en Paradis... Plus d'un de nos philosophes tient ce langage. Il est vrai que ceux-là ont bon gîte, bonne table... et qu'il leur est facile de philosopher en digérant, ou de digérer en philosophant.

Oui, il est facile de faire le « philosophe » lorsqu'on a tout le nécessaire, ou que l'on est dans une situation *indépendante*. On peut alors sans peine être honnête et ferme sur les principes... Mais avec nos *conventions sociales*, mettez ces mêmes « philosophes » dans un milieu tout autre et vous verrez combien en viendront à dire : *Mon affaire ce n'est ni le divin, ni l'humain, ni la vérité, ni la liberté, mais moi et mon intérêt.* »

Oh l'honnêteté, l'honnêteté *vraie, absolue*, comme elle est rare ! combien on la rend difficile ! Et comme l'on frémit à la pensée de tous les abus qui restent impunis. Songez plutôt à ce qui nous a été révélé à propos de la marine ! et relativement aux procès concernant les viandes avariées fournies à nos pauvres et braves soldats par des misérables, indignes de toute pitié et que la loi, cependant, atteint à peine lorsqu'enfin, sous la pression de l'indignation publique, on daigne les poursuivre.

Quelle différence de traitement, faisait remarquer à propos des scandales de la marine, Francis Magnard, ce faux sceptique et qu'on n'accusera pas d'avoir été avec les socialistes ou les anarchistes... entre ces grands coupables très galonnés, ou puissamment apparentés, et le pauvre soldat qui, dans un moment d'exaspération, s'oublie jusqu'à lever la main sur son supérieur (1) !

---

(1) Les *naïfs* qui réclament contre la *liberté de la presse*, devraient bien méditer sur la découverte de ces infamies, qui hélas ! ne sont

Est-il besoin de rappeler les scandales financiers, les coups de bourse des accapareurs de denrées alimentaires ou de toute autre première nécessité, ruinant le petit commerçant, obligeant l'ouvrier, le petit employé, le malheureux père de famille de réduire encore son nécessaire, etc., etc.

« Une seule chose m'étonne, et m'étonne chaque jour, écrit un penseur, c'est que les crimes restent encore si rares. Il faut que la peur du gendarme soit demeurée bien forte et que l'habitude de la discipline sociale pèse encore d'un grand poids pour que les milliers et les milliers de malheureux à qui la vie n'offre que des souffrances ne retournent pas purement et simplement à l'état instinctif et ne brisent pas le joug de nos *conventions sociales*. On veut se satisfaire des apparences d'ordre d'une organisation savante et oppressive. Mais quelque chose

---

pas d'aujourd'hui... Sans la liberté de la presse, le mal n'aurait fait qu'empirer : « Il ne manque pas un bouton de guêtre ! » qui nous a conduit à Sedan !... se serait renouvelé... un *Sedan maritime*, aurait été la conclusion de cette politique néfaste de cacher les vices, les crimes de notre organisation militaire.

A ce propos, un des successeurs de Francis Magnard a eu mille fois raison d'écrire sur cette politique d'autruche gouvernementale : Nous nous acheminons vers un état social tel que la franchise et la lumière seront bientôt les premières conditions d'une bonne méthode de gouvernement. *Tout dire, tout montrer, sacrifier les convenances individuelles aux intérêts généraux, c'est en somme la loi naturelle, et ce sera demain la nécessité,* l'obligation des chefs d'une démocratie. « Pourquoi s'en plaindre ? Lorsque les hommes publics craindront qu'on n'étale au grand jour les turpitudes qu'ils pourront commettre, leur conscience sera peut-être plus chatouilleuse et leur vertu plus solide. »

s'use, se corrompt et *bientôt se brisera* dans le monde moderne. Ce quelque chose, c'est le ressort de l'âme humaine, le principe de la vie morale, le sentiment de l'altruisme que possèdent pour leur défense, même les animaux (1). »

La morale ! « Oh ! c'est bon pour les enfants quand ils sont petits. Après ils feront comme papa. Il faut bien que jeunesse se passe » ; tant pis pour les « naïves » qui s'en laissent compter ; la « Maternité » n'est-elle pas là ?...

Est-ce à dire que les riches et les puissants soient heureux ?

Oh non ! Qui a pu scruter leur conscience recule souvent effrayé du malaise et de l'inquiétude qui sont les leurs.

Le milliardaire Vanderbildt — pour n'en citer qu'un — disait : « De ma fortune, je n'ai recueilli aucun plaisir, je n'en ai retiré aucun bien. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin dans une position modeste ? Il goûte mieux que moi les *vraies* jouissances de la vie, sa santé est meilleure, sa

---

(1) Notre penseur (Henri Fouquier) aurait dû ajouter : « C'est moins la peur du gendarme, — laquelle diminue tous les jours, — qui retient encore l'homme, que les *souvenirs*, non encore effacés, de *l'obéissance aux choses établies*, que lui a inculqués sa mère, ou sa grand'mère, qui se basaient, les chères âmes, sur l'enseignement d'un curé, d'un pasteur quelconque. Mais patience ! nos successeurs n'auront plus les mêmes scrupules ; du moment qu'ils seront convaincus que l'homme n'est qu'un « animal », ils sauront mettre leur conduite en harmonie avec leur prétendue extraction bestiale.

responsabilité moins lourde, et il peut croire à l'amitié... »

On me dira : Vous rappelez la fable du *Savetier et du Financier*. Parfaitement ; du reste, est-ce que Lafontaine n'est pas un des plus grands peintres de l'âme humaine plus ou moins *falsifiée* ?

Si Lafontaine a exagéré en nous montrant que le savetier a tort de vouloir un peu de bien-être, par contre, il voit juste lorsqu'il nous dépeint l'état d'âme de ces riches dont la très grande fortune est une insulte à l'indigence. Tous, plus ou moins, en arrivent à être blasés de tout. Ils deviennent taciturnes, mornes, soit par l'abus des plaisirs, soit sous un effroyable labeur, car souvent ils ne quittent leurs affaires, que fatigués, surmenés, éreintés.

Si nous regardons du côté des grands politiques, de ces puissants pour qui l'humanité n'est qu'un vaste échiquier, tels, par exemple, le prince de Bismarck, que voyons-nous ? Un des très rares familiers de ce génial joueur devant lequel le chancelier de fer s'abandonne volontiers aux confidences va nous le dire :

« Le prince, dit le peintre Lenbach, *n'a pas d'amis* au sens habituel du terme ; il prend les hommes pour ce qu'ils lui donnent ; quoiqu'il soit bon et affable, il reste isolé avec son infatigable travail de cerveau, comme une presse qui roule sans fin. »

Pas d'amis, ces deux mots, à eux seuls, ne disent-ils pas mieux que tout ce qu'on pourrait imaginer

le peu de bonheur dont jouissent les *grands de la terre* qui font trembler les autres hommes.

Il n'y a donc pas à être surpris de ces paroles que le célèbre homme d'Etat prononça dans un moment d'épanchement :

« J'ai rarement été un homme heureux, si je comptais les quelques minutes de bonheur *réel* dont j'ai joui, cela ne ferait pas plus de vingt-quatre heures en tout (1). »

Est-il besoin de rappeler le propos tenu par Napoléon Ier sur les regrets qu'il allait laisser ?

(Disons auparavant que les sentiments qu'il exprimait dans sa jeunesse ne faisaient guère prévoir l'épouvantable *pourvoyeur de la Misère et de la Mort qu'il a été.*)

« Que pensez-vous que l'on dira, demanda Napoléon à un de ses familiers, lorsqu'on apprendra ma mort ?

? . . . .

On dira ouf !

---

(1) Un fait qu'il est facile de vérifier, pour celui qui sait scruter l'âme : qu'il regarde, qu'il examine la physionomie de ces hommes si *enviés*, il y verra presque toujours, sous l'apparence de *satisfaction*, la marque indélébile de la souffrance morale (crainte, envie, dureté, etc.). Jamais l'âme de ces *puissants* ne s'épanouit franchement, joyeusement comme ils devraient pouvoir le faire. Comparez l'expression de leur regard, les traits du visage, etc., avec ceux de ces quelques hommes — oh ! bien rares — qui tout en se créant un bien-être pour eux-mêmes, créent en même temps le bien-être pour ceux qui les entourent. Ici, tout respire le vrai bonheur ; c'est que l'âme ici s'épanouit librement, car elle sait que toujours elle a fait son *devoir*, non seulement envers elle-même, mais aussi envers les autres.

Et cela quand ces puissants cerveaux, pourraient être honorés, aimés comme des divinités bienfaisantes, s'ils le voulaient. Mais non, les *conventions mensongères* sociales sont là qui, étreignant les hommes, en ont bientôt faits des *loups dévorants*... au lieu de Messies sauveurs.

Je laisserai de côté les guerres qui n'ont presque toujours été entreprises que pour les intérêts *personnels* de quelques hommes. Lorsque le peuple criait : « Vive la guerre ! » c'est qu'on l'avait trompé. Et tous ces massacres, toutes ces ruines pour aboutir à quoi ? à avoir aujourd'hui des armées qui coûtent à l'Europe seulement : 5,515,000,000 de francs par an... Et l'on voudrait qu'on respectât les pouvoirs publics !!!

Mais, juste retour des choses : *la morale des résultats* (si toutefois on peut parler de *morale* ici), pénètre chaque jour davantage, — c'était fatal, — dans les masses, qui commencent à se poser de bien graves questions, et à se dire que si l'axiome scientifique, qui excuse tous les agissements, *pourvu que l'on soit le vainqueur*, est bon pour les *classes dirigeantes*, il pourrait bien l'être aussi pour elles-mêmes.

Voici en vertu de la théorie de « l'utilité du mal et de la souffrance » ce qu'on entend de plus en plus murmurer, en attendant qu'on le dise à haute et intelligible voix :

« Dans cette civilisation pourrie, vous voulez que je sois citoyen, que je sacrifie ma volonté, mon

inclination, ma fantaisie, à ses besoins, pour être sa dupe ou sa victime! Devoirs et vertus, vains mots! Toutes ces écuries d'Augias ne pourront être nettoyées que par la torche et la bombe.

Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi.
. . . .
C'est leur linceul que nous tissons
C'est leur linceul (*bis*).
Que nous tissons.

« Sur les débris de l'édifice social condamné, surgira une humanité affranchie et heureuse. Viendra le printemps : une voix jeune et fraîche se développera sur les tombes des générations mortes victimes de l'iniquité. Des peuples, pleins de forces incohérentes mais saines, surgiront. Un nouveau volume de l'histoire universelle s'ouvrira. »

Partout Jacques Bonhomme relève la tête : à l'usine, au grenier, sous le chaume, on lit et l'on frémit d'impatience et de colère aux défaites de ceux, — les paysans, — qui dans les siècles antérieurs n'ont été vaincus que *parce qu'ils ne savaient pas lire*. On substitue au mot « seigneur » celui de « bourgeois, de capitaliste » et on rêve à la... revanche! Ah! classes dirigeantes imprévoyantes, méditez ces cris arrachés à la souffrance physique et morale du prolétariat :

« Les seigneurs ne nous font que du mal, ils ont tout, peuvent tout, mangent tout, et nous font vivre en pauvreté et douleur... Pourquoi nous laisser traiter

de la sorte ? Nous sommes hommes comme eux, nous avons les mêmes membres, la même taille, la même force pour souffrir, et nous sommes cent contre un... Défendons-nous contre les chevaliers, tenons-nous tous ensemble, et nul homme n'aura seigneurie sur nous, et nous pourrons, nous, couper les arbres, prendre le gibier dans les forêts, et le poisson dans les étangs, et nous ferons notre volonté aux bois, dans les prés et sur les eaux. »

Cet appel à l'insurrection contre l'*ordre social* qui régit la « civilisation » a été entendu par le prolétariat de tous les pays. *Le prolétariat est le nombre, il sera la force quand il le voudra.* M. Gustave Le Bon qui n'a rien du « socialiste » et encore bien moins de « l'anarchiste » a vu juste en écrivant ces lignes : « Quelles seront les idées fondamentales sur lesquelles s'édifieront les sociétés qui succèderont à la nôtre? Nous ne le savons pas encore. Mais ce que, dès maintenant, nous voyons bien, c'est que dans leur organisation elles auront à compter avec une puissance nouvelle et *formidable, dernière souveraine* de l'âge moderne : *la puissance des foules.* Sur les ruines de tant d'idées, tenues pour vraies jadis et qui sont mortes aujourd'hui, de tant de pouvoirs que les révolutions ont successivement brisés, *cette puissance est la seule qui se soit élevée,* et elle paraît devoir absorber bientôt les autres. Le devoir divin des foules remplacera bientôt le droit divin des rois (1). »

---

(1) *Revue scientifique.*

Beaucoup de penseurs prévoient aujourd'hui ce que M. Gustave Le Bon a eu le courage de dire nettement. Parmi les *conservateurs* prévoyants, clairvoyants, nous citerons tout particulièrement aussi M. de Molinari, dont la parole est si écoutée dans tout ce qui touche aux questions d'économie sociale ou politique.

« En dernière analyse, nous dit le savant membre de l'Institut, et pour en revenir aux griefs du socialisme contre la « vieille société » *les socialistes sont dans le vrai* (et c'est même ce qui fait leur force) quand ils affirment, que l'acccroissement extraordinaire de la richesse, depuis l'avènement de la grande industrie, profite beaucoup plus aux classes *capitalistes*, qu'à la multitude qui vit du produit de son travail quotidien. Nous ignorons si la vieille société résistera ou succombera à l'assaut du socialisme, et s'il faut tout dire, nous inclinons à croire que les révolutions politiques des XVIIIe et XIXe siècles pourraient bien ouvrir la voie aux révolutions sociales du XXe siècle. La confiscation des fortunes de trente mille milliardaires et millionnaires, qui possèdent les trois cinquièmes de la propriété immobilière des Etats-Unis, n'aurait après tout rien de plus extraordinaire, ni même de plus scandaleux que ne l'a été dans notre vieille Europe celle des biens relativement considérables (et provenant d'une source peut-être plus pure) de la noblesse et du clergé.

« Il est donc fort possible que le socialisme révo-

lutionnaire réussisse à s'emparer du capital accumulé dans les *régions supérieures* de la société, pour les distribuer à la multitude. »

Devant de pareils aveux, de pareils pronostics venant de sources si autorisées, il n'y a plus à jouer au « je m'enfichisme » que l'égoïste et imprévoyante bourgeoisie contemporaine, oubliant ses humbles origines, érige de plus en plus en axiome (1).

Grâce à Dieu, ce « je m'enfichisme » n'a pas gangrené tous les héritiers de 89. Il y en a quelques-uns qui ont échappé à la contagion, et qui n'oublient ni leurs aïeux, ni l'héritage émancipateur qu'ils leur ont laissé. Ils comprennent que le *devoir* du riche est non seulement d'aider celui qui n'a pas le nécessaire, mais aussi qu'il ne faut jamais séparer le droit du devoir et *vice versa* (2).

Ils sont d'avis de combattre le préjugé *abêtissant*

(1) Il est curieux, ou plutôt il est triste, de constater l'aveuglement de ceux qui, aujourd'hui, ne sont *quelque chose* que parce que leurs pères ont fait la grande Révolution. *Petits-fils de serfs*, ils conviennent que le prolétariat contemporain est une « chose naturelle ». Ils ne dénient pas au prolétaire le droit de sortir de sa condition précaire. A lui de travailler, de lutter, pour se conquérir une situation suffisante. Comme si, avec notre organisation sociale actuelle et le machinisme, qui se développe de jour en jour, l'ouvrier, surtout l'ouvrier père de famille, y compris le petit employé que l'on oublie trop souvent, pouvait, à moins de circonstances exceptionnellement favorables, se créer, pour lui et les siens, une position leur assurant le lendemain et les mettant à l'abri du besoin.

(2) A ce propos, on ne saurait trop énergiquement blâmer les écrivains et les orateurs qui ne parlent au peuple que de ses *droits*, jamais ou rarement de ses *devoirs*. **Pas de droits sans devoirs**, disaient les géants de 89... Ils avaient raison.

qui veut que Dieu bénisse les résignés (1) ! ou celui-ci qui assure que la nature a fait l'homme mauvais et vicieux, ce qui n'est pas moins faux, ni moins déprimant.

Malheureusement, tous ces nobles fils de 89 travaillent en pure perte.

La preuve de leur impuissance, c'est que, malgré leurs efforts les plus généreux, la *maladie sociale* ne fait qu'empirer... Ils auront beau entasser lois sur lois en faveur des opprimés, des vaincus, ils n'enrayeront pas le mal, et le guériront moins encore.

Quelle triste maladie encore que celle-là : des lois ! des lois ! que l'on viole impunément... C'est de la poudre aux yeux des naïfs, à commencer par l'impôt sur le revenu qui produira l'effet d'un cataplasme sur une jambe de bois, au point de vue de l'amélioration du bien-être du prolétariat. Cet impôt est certainement le plus logique, le plus juste que l'on puisse imaginer; il simplifie tout; il nous débarrasserait d'une partie de la bureaucratie qui dévore le budget. Chacun paierait vraiment en raison de ses moyens, etc. Mais avec nos mœurs, il n'y aura que les « naïfs » (on appelle de ce nom les vrais honnêtes hommes) qui paieront, c'est-à-dire qui ne tricheront pas. Ce qu'on ne pourra pas cacher, et sur quoi il faudra bien s'exécuter, on en fera supporter la charge à l'employé, à l'ouvrier, au client.

---

(1) Les « résignés » sont les plus dangereux ennemis du progrès, c'est grâce à eux que les abus se propagent et gangrènent toute la *classe dirigeante*.

Il faudrait commencer par réformer l'âme de l'homme, pour que cet impôt fut applicable et réellement juste.

M. Henri Maret a eu raison de crier casse-cou ! au parti républicain qui a demandé cet impôt.

En résumé, « la vérité est que chacun trompera sur son revenu vrai, et ne pourra pas faire autrement que de tromper. Ce qui se passe en ce moment dans le canton de Vaud, où le système est appliqué, n'est pas pour nous rassurer. »

Veut-on savoir ce qui se passe dans cette Suisse où l'argent de l'impôt est dépensé sous les yeux de tous, dans les services d'utilité publique et incontestable ?

Le 2 février 1896, un journal de Zurich, faisant le relevé, au contrôle, des inventaires après décès des contribuables, trouva que sur 29 déclarations, dont le total se montait à 8.035.500 francs, le fisc avait été volé de 10.331.000 francs, vu que la fortune réelle de ces 29 contribuables s'élevait à 18.366.500 francs.

Quelle est la conséquence de ces fraudes inévitables ?

L'impôt ne rapporte point ce qu'il devait rendre. Alors, comme il faut à tout prix éviter la faillite, on se résigne à frapper toutes les années la catégorie des honnêtes gens, les citoyens qui ne dissimulent pas et qui payent. « Les bons payent pour les méchants, » voilà la vérité.

Le célèbre libertaire, Jean Grave, que l'on

n'accusera pas de pactiser avec le capital, n'avait pas tous les torts lorsqu'il disait :

« L'impôt sur le revenu, est une de ces panacées que les politiciens ont le plus fait miroiter aux yeux des travailleurs ; une de celles aussi qui ont le plus de crédit, car elles paraissent vouloir faire supporter aux riches les dépenses de l'Etat ; elle semblait vouloir rétablir l'équilibre entre les citoyens en faisant payer à chacun, pour les dépenses de la société, selon les services qu'il en reçoit.

« Mais il suffira d'étudier le mécanisme de la société, de rechercher quelles sont les sources de la richesse, pour nous rendre compte que la prétendue réforme ne réformerait rien, qu'elle n'est qu'un leurre grossier destiné à égarer les travailleurs, en leur faisant espérer des améliorations qui ne viendront jamais, en les empêchant de rechercher quelles sont les véritables moyens propres à les émanciper (1). »

On a fait beaucoup de bruit autour des syndicats (excellents en principe) : encore une panacée pour beaucoup de socialistes.

Eh bien, comment fera-t-on lorsqu'on sera en face d'un patron roublard ?

De bonne foi, comment prouver sérieusement à un patron, qui ne voudra pas dire la vérité, qu'il renvoie un ouvrier, un employé, parce que celui-ci est syndiqué ?

---

(1) *La Société mourante.*

A leur tour, les adversaires des syndicats, à propos des syndicats des employés des chemins de fer de l'Etat ont jeté des cris de terreur. A les entendre, si le Gouvernement accordait la formation de ce syndicat, tout serait perdu ! Sur un signe des chefs, les lignes ne fonctionneraient plus. Quel enfantillage ! Est-ce qu'il est besoin que les 200.000 employés de chemin de fer se mettent en grève pour empêcher la traction, pour désorganiser une ligne, ligne essentielle? Aujourd'hui, avec les puissants moyens que la science met entre les mains de tous, il suffit de quelques hommes, bien résolus, pour tout arrêter, et au besoin pour tout détruire.

Toutes ces choses, tous ces faits que l'on peut multiplier à l'infini, ne prouvent que trop clairement que si l'on ne recherche pas une autre orientation que celle suivie trop souvent jusqu'à ce jour, on arrivera fatalement à des désastres pour tous.

Si les classes dirigeantes ne veulent pas se réformer, ce n'est pas une raison pour que le parti socialiste, de son côté, persiste dans son aveuglement. Mieux que d'autres, ce parti peut se réformer, sa devise étant : « la vérité, toute la vérité, au bénéfice de tous et non de quelques-uns. »

Un parti, comme un peuple, comme un homme, qui travaille pour le bonheur général, est toujours fort de son droit, il n'a pas à craindre de se déjuger lorsqu'il s'est trompé.

Si ce parti, qui contient tant d'hommes intelligents et dévoués, ne brise pas avec le « rêve » avec

« l'utopie », il perdra la belle cause qu'il défend. Un jour viendra où le peuple, voyant les résultats *négatifs* des lois providentielles, quoique laïques, qui devaient lui assurer au moins le nécessaire, en attendant un superflu auquel chacun a droit, en raison des efforts faits en plus du travail que tout homme a le *devoir* de faire, le peuple, dis-je, se retournera contre le parti socialiste et le brisera comme il l'a fait pour le parti opportuniste libéral, — qui a possédé tant d'hommes de valeur et de dévouement : Gambetta, J. Ferry, etc.,— l'accusant de l'avoir trompé ou de s'être laissé corrompre... Il se rejettera entre les bras d'un « bon despote » ou du *cléricalisme* qui se frotte les mains en voyant les *utopies* prônées dans les réunions publiques ou dans les journaux.

S'il en devait être ainsi :

Ce n'était pas la peine assurément
De changer de gouvernement.

L'humanité est-elle donc condamnée à jamais ? Helvétius, avait-il donc tort de dire : « L'homme est fait pour être heureux. » Les grands philosophes chinois que l'on ne connaît malheureusement pas assez, et que M. de Lanessan vient de mettre si fortement en lumière, se sont donc trompés à tel point, lorsqu'ils affirmaient que « l'homme est bon par nature » (1) ?

---

(1) *La morale des philosophes chinois*. Alcan, éditeur.

Et tous ces moralistes, et tous ces martyrs qui ont tant souffert pour essayer d'arracher l'humanité au mal... se sont-ils donc tous trompés ? Les nations, les peuples qui les honorent doivent-ils les rayer du livre d'or, de peur d'honorer des imbéciles, ou des fous ?

La loi d'airain dont parlaient Marx, Lassalle, Bakounine, de Moltke, Xavier de Maistre, etc. et que la théorie darwinienne est venue sacrer « loi de la Nature » serait-elle, en définitive, la vérité fatale, immuable ?

Ah ! certainement non ; nous ne sommes pas pour cette *vertu* hautaine, étroite, haineuse, implacable que certains nous prêchent et, que Pascal a si fortement flagellée dans ces mots célèbres : « qui veut faire l'ange fait la bête. » Qui, d'ailleurs, aurait l'hypocrisie de dire : « Je n'ai jamais péché » ? « Se tromper, a-t-on dit, c'est chose humaine ; mais persévérer dans le mal, c'est chose diabolique. » N'est-ce pas faire œuvre mauvaise de nous dire que l'immoralité, la concussion, la violence, le *mal* enfin et, par conséquent, la *souffrance*, puisque sans le mal pas de souffrance, sont des facteurs fatals, indispensables, non seulement de tout gouvernement, mais de l'humanité même ?

Eh quoi « l'intarissable source de toutes les douleurs qui torturent l'humanité jaillirait des profondeurs intimes de l'individu » ?

Il se pourrait que « supprimer la douleur ce serait arrêter le mouvement du progrès » ?

« C'est donc au prix de la souffrance plutôt que de la jouissance que la civilisation s'accomplit » ?

« L'existence du mal est corrélative à celle du bien : La Terre est un bagne », etc., etc.

Il faudrait pour être logique, ne plus blâmer ceux qui procurent le mal, puisque selon la dite théorie, devenue aujourd'hui scientifique, ils seraient les artisans vrais du progrès ! **Vive Néron ! A mort Jésus !**

Se pourrait-il que le Prométhée d'Eschyle eût raison quand il s'écrie :

« *Le présent, l'avenir, c'est toujours la douleur.* »

Pourquoi alors reprocher à Schopenhauer son pessimisme ? Il était dans le vrai lorsqu'il écrivit cette phrase : « L'existence est un mal, le monde est l'histoire naturelle de la douleur ; toute vie est souffrance. »

Alfred de Musset était lui aussi dans le vrai en disant : « Après avoir souffert, il faut souffrir encore. »

Et Michelet avait raison quand il s'écriait : « Que de calvaires, que de larmes sur tout le chemin ! »

Si telle est la vérité, si « le mal est nécessaire », je comprends le cri de révolte, de l'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* : « Puisque la vie n'est et ne peut être que souffrance ; le seul remède est dans l'anéantissement du globe et de ses habitants, par la science humaine consciemment dirigée vers ce but. »

Oui, oui périsse l'humanité, si la douleur doit éternellement la ronger comme le Prométhée antique.

> ... Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
> Accueille tes enfants dans ton sein étoilé.
> Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
> Et rend nous le repos que la vie a troublé ! (1).

Eh bien ! non, mille fois non, telle n'est pas, telle ne peut pas être la vérité. Malheureusement, pour vaincre cette théorie malfaisante, qui est celle de la plupart des spiritualistes ainsi que des spirites, des spirites kardécistes, surtout, non moins que celle des matérialistes, il faudra des efforts inouïs...

Les douze travaux d'Hercule ne sont rien en comparaison de cette œuvre gigantesque. Trouvera-t-on jamais un groupe d'homme assez dévoués, et de génie assez surhumain pour l'entreprendre et la réussir ?

Son premier devoir sera de refaire, de fond en comble, l'étude de la *nature de l'homme*, en premier lieu chez les « primitifs ». Là est le point de départ nécessaire. Si les efforts énormes de nos grands philosophes ont produit si peu de résultats utiles, c'est qu'ils ont étudié l'homme *revu et corrigé* par nos conventions sociales. De là des erreurs multiples et fatales (2).

---

(1) Leconte de l'Isle.

(2) Cette manière d'étudier l'homme, nous rappelle nos physiologistes, nos biologistes qui ne voient l'homme que d'après les cadavres qu'ils dissèquent ou les malades qu'ils soignent.

Il faudra étudier aussi ce qu'il serait possible d'obtenir par une éducation saine, logique des enfants abandonnés ou coupables, descendants de parents coupables eux-mêmes. Nous recommandons à ce propos les résultats merveilleux obtenus par la Société : *La protection de l'enfance abandonnée ou coupable.*

Pour vaincre le mal social, il faudrait embrasser tout à la fois le *corps et l'âme*, et malheureusement aujourd'hui, la science ne croit pas à l'existence de l'âme, encore moins à celle de Dieu.

Il y a donc lieu de *s'orienter* tout autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

Pour commencer, deux points doivent être révisés :

1° L'enseignement scientifique sur l'origine de l'homme, d'après le darwinisme ;

2° L'idée, la pensée religieuse, au point de vue des conséquences du mal que l'on fait ou laisse faire.

Tant que ces deux bases principales, fondamentales de la science et de la philosophie, ne seront pas *entièrement révisées*, avec la plus scrupuleuse impartialité, on ne fera rien de durable, rien de logique !

Nous n'avons pas ici à passer en revue toutes les insuffisances de l'enseignement officiel sur ces deux points principaux. Nous attirerons toutefois l'attention du lecteur sur quelques-unes des défectuosités les plus saillantes.

Jadis, il était entendu que l'homme avait été créé directement par Dieu lui-même avec toutes les qualités dont le germe est en lui. L'humanité se serait ensuite perpétuée par la génération. Dieu n'avait plus qu'à *fournir l'âme* qui anime chaque corps issu de l'homme et de la femme. Cette manière enfantine d'expliquer l'apparition et la perpétuation de l'humanité a été dès longtemps abandonnée. On ne comprenait pas comment Dieu *créait* tant d'âmes, tant d'esprits *vicieux*, touchant de plus près à l'animalité qu'à l'humanité ?

Aujourd'hui cette légende a fait place à une autre qui n'est pas moins absurde, mais qui est plus *dépravante*.

Je veux parler de cette théorie, née de l'enseignement de Darwin, qui nous dit que les *premiers hommes* n'étaient que des brutes, des êtres dont la *bestialité* ne le cédait qu'à leur laideur physique, ainsi qu'on peut le voir dans les descriptions qu'il a plu à l'imagination dévergondée de certains anthropologistes de nous en faire.

De là, forcément, fatalement, a découlé cette théorie épouvantable, anti-humaine, anti-sociale au premier chef que l'on a appelée : le *struggle for life* ou « la lutte pour l'existence », dont la morale non seulement excuse tous les crimes, tous les forfaits, mais les encourage, ainsi qu'on a pu le voir plus haut.

D'après elle, en effet, le progrès ne se produit que par le *combat*, la lutte des uns contre les autres.

Toutes les armes sont bonnes, du moment qu'il faut vaincre ou mourir. C'est toujours la mise en pratique de cette aberration acceptée bien avant Darwin que : *le mal enfante le bien!!!* Théorie perverse que l'on cache sous un langage d'apparence débonnaire.

Aussi nous n'avons jamais pu comprendre l'enthousiasme, pour la théorie darwinienne *prise en bloc*, des hommes — surtout des socialistes, — qui se proposent d'établir sur terre le règne de la justice et de l'amour. Il n'y a pas de conciliation possible entre la théorie dite scientifique qu'ils prônent, et les aspirations vers un meilleur avenir dont ils se font les défenseurs et les propagateurs.

Le darwinisme ayant conquis le monde, il ne faut pas être surpris d'entendre ces cris de haine et de mort qui effrayent les penseurs dont la préoccupation est l'avenir de l'humanité. On ne saurait s'élever avec trop de vigueur contre une hypothèse qui renferme en ses flancs de si redoutables dangers, et sous l'empire de laquelle nul progrès dans les voies de la justice et de la solidarité n'est possible. C'est ce que l'on commence à faire, mais ce n'est qu'en tremblant. On a peur d'être classé parmi les cléricaux, ou simplement parmi les croyants, en conséquence on ne propose que des moyens anodins, palliatifs insuffisants à une situation qui exige une transformation complète. *Aux grands maux, les grands remèdes*. Le darwinisme est si puissant, il a été malheureusement tellement acclamé, il est si

bien entré dans les mœurs, qu'il ne sera pas ébranlé de si tôt. Qui l'attaquerait ouvertement, risquerait de perdre son prestige auprès des masses d'autant plus convaincues qu'elles savent moins.

Et pourtant *il faut démolir*, *afin de pouvoir reconstruire à nouveau*. Voici un fait entre mille pour le prouver : si, disait-on, les premières sociétés humaines étaient composées d'êtres moitié animaux, moitié hommes, on doit en trouver la preuve sur les crânes, dans les squelettes *préhistoriques*. Ce qui fut dit, fut fait. Les crânes de Cro-Magnon, de Lachancelade, de l'Homme-Mort, etc., furent catalogués *urbi et orbi* comme ayant appartenu à des êtres s'élevant à peine au-dessus de l'animalité la plus vulgaire... Malheureusement pour nos exaltés... des hommes plus réfléchis, moins portés à juger les choses *a priori* ou à les faire converger de *force* vers une idée préconçue, des hommes plus sérieux examinèrent les dites preuves et... leur conclusion fut que la plupart de ces crânes, avaient dû appartenir à des hommes dont l'intelligence pouvait dépasser la moyenne de celle des Parisiens du XIXe siècle... et mieux encore il y en a qui pourraient appartenir à des hommes dont l'intelligence aurait pu rivaliser avec celle de nos hommes les plus illustres ! ! !

Pour les hommes de Cro-Magnon : « La race était grande, la moyenne prise sur des squelettes de cinq hommes est de 1 mètre 78. Le vieillard avait 1 mètre 82 et l'homme de Menton 1 mètre 85. La

femme de Cro-Magnon mesurait 1 mètre 66. Cette race croyait à une autre vie. Ce fait est attesté par le soin donné aux sépultures ; ils déposaient à côté de leurs morts des vivres, des armes, des objets de parure, etc.

« En résumé, la race de Cro-Magnon était belle et intelligente. Dans l'ensemble de son développement, elle me semble présenter de grandes analogies avec la race Algonquine, telle que la font connaître les premiers voyageurs et surtout les missionnaires ayant vécu longtemps parmi ces Peaux-Rouges (1). »

« Les découvertes toutes récentes de Piette à Brasempouy, près de Pau, viennent donner à cette question un intérêt passionnant. Ces fouilles nous reportent au début de la période magdaléenne, à la fin du moustérien. Le climat était doux et plus tiède dans le midi de la France. Favorisé par le climat, l'homme avait porté ses habitations hors des grottes et les avait placées contre le vent. Parfois ces escarpements donnaient accès dans des cavernes où il s'abritait encore en hiver. Alors se développa son esprit inventif, et il s'appliqua à ciseler l'ivoire que de nombreuses troupes d'éléphants lui fournissaient en abondance. Il ne s'agit pas ici de simples traits formant dessin comme les découvertes antérieures, mais de statuettes en ivoire dont les formes

---

(1) De Quatrefages.

sont ciselées avec un *art merveilleux* et rappellent comme vigueur et sûreté d'exécution les statues inachevées de Michel-Ange ; par exemple, le *Captif* qui se trouve au Louvre » (1).

Est-il besoin de rappeler ce que les Jésuites étaient arrivés à faire des sauvages du Paraguay?

Ces éducateurs qui auraient pu faire tant de bien au lieu du mal dont ils se sont rendus coupables « ont fait sortir (en peu de temps) de ce peuple de sauvages des ouvriers habiles, capables d'exécuter les tâches les plus difficiles », ainsi que le reconnaissent les ennemis les plus implacables des Jésuites.

Devant des constatations venant de savants si autorisés, qui démontrent si clairement le mal fondé des théories dont on aimait à se prévaloir, on s'est rabattu sur les mœurs, les coutumes des « sauvages » de l'Afrique, de l'Australie. On s'appuya sur le récit de certains voyageurs qui, pour masquer leur odieuse conduite, les violences qu'ils avaient employées vis-à-vis des « grands enfants » que sont les *primitifs*, n'avaient rien trouvé de mieux que d'affirmer que les « sauvages » avaient des coutumes, des mœurs, une intelligence à peine supérieures à celles de l'animalité. Il y en eut même qui placèrent certaines espèces animales plus haut.

On s'empara néanmoins de ces *racontars* pour *décréter* que les mœurs, les coutumes des premiers

(1) *La Nature*, 12 octobre 1895. Dr F. Régnault.

hommes, des premières sociétés humaines, ne pouvaient que ressembler à celles des « sauvages d'aujourd'hui ».

Eh bien ici, comme pour les crânes et la forme sculpturale des préhistoriques, *tout était faux* ou mal interprété.

Des observateurs ayant le respect de l'homme, démontrèrent que tous ces récits étaient arrangés pour couvrir ou des maladresses, ou des crimes... Livingstone, de Brazza, etc., qui, eux seuls, ont conquis, sans tirer un coup de fusil, des territoires plus grands que la moitié de l'Europe, simplement par leur droiture d'esprit, leur fermeté, leur tact, leur respect de la personnalité humaine, ces nobles et grands cœurs *vrais chevaliers sans peur et sans reproches*, sont venus : ils ont prouvé que le mal dont les voyageurs en question se plaignaient était dû à leur maladresse, à leur dureté. « Partout disent Livingstone, de Brazza, etc., où les marchands d'esclaves n'avaient pas encore pénétré, partout où le « blanc » n'avait pas abusé de la *naïveté* des sauvages, nous avons été bien reçus, et il nous a été facile de surmonter la méfiance *bien naturelle* que nous devions inspirer (1). Les sauvages sont des

(1) Il faut bien tenir compte de ce fait : que les sauvages qui, une première fois, avaient été trompés, violentés par le « Blanc » ne faisaient pas distinction entre un voyageur et celui qui le suivait. Pour le *primitif* le premier « Blanc » ayant été mauvais, méchant, tous les « Blancs » devaient l'être. On les traitait dès lors en ennemis. Du reste, il n'y a pas besoin d'aller en Afrique pour voir ces choses :

grands enfants dont il faut tenir compte. Chez eux, comme chez nous, il y a de mauvais garnements mais peut-être en moins grande proportion.

« Partout où l'Africain n'a pas été avili par la servitude, on aura de son intelligence, de son travail et de son caractère, une bien autre estime que pour ceux qu'on a vus dégradés par l'esclavage.

« *Pas un n'est cruel sans motif ;* c'est la triste expérience qu'ils ont faite de la venue des esclaves, armés de fusils, qui leur a donné une sombre haine pour les étrangers. *L'éducation* du monde est terrible et se fait avec une implacable rigueur depuis les temps les plus reculés. »

Livingstone auquel nous empruntons ces lignes, nous raconte mille faits démontrant que le « sauvage » ne manque pas autant de discernement qu'on veut bien le dire.

La plupart des voyageurs sont tout fiers de raconter avec quelle monnaie ils ont payé les services, l'hospitalité si fraternelle qu'ils ont reçue des « sauvages ». Pour quelques verroteries, ou quelques boutons de métal, ils se croient quittes de toute dette. Or, voici comment Livingstone, juge ce marché de dupes, ou si l'on veut, l'emploi de cette *monnaie de singe.*

« Je n'ai jamais pu le comprendre, ils (ces voyageurs) ne se doutent pas qu'ils ont compromis le

---

qu'on se rappelle ce qu'était jadis le « Parisien » pour certaines braves gens de province qui avaient été exploités, par quelques Gaudissart... La solidarité n'est pas un vain mot.

nom anglais. Mais les hommes qu'ils rémunèrent de la sorte en sont confus pour eux, les femmes en rient comme des folles et se hâtent de donner à leurs serviteurs le cadeau qu'elles dédaignent. « Il « y a donc aussi des avares parmi les blancs », disent-elles, des « gens qui n'ont pas de cœur? ». « *Je n'ai jamais souffert*, ajoute Livingstone, *de l'importunité des indigènes que sur les confins de la civilisation.* »

Est-il besoin de rappeler avec quelle droiture s'est conduit Makoko, et ses sujets, envers de Brazza? Que de rois « très chrétiens » n'auraient pas eu les mêmes scrupules...

Les résultats admirables obtenus par Livingstone et de Brazza, sans employer la force brutale, ni aucune des vilenies dont on use sans remords vis-à-vis des sauvages « sont des exceptions, disent ceux qui ne sont jamais sortis de leur cabinet de travail, ou des boulevards; nous ne conseillons pas aux voyageurs de suivre leur exemple. »

Quelle erreur! Est-il besoin de rappeler les paroles toutes récentes d'un de nos plus grands explorateurs contemporains, dont l'éducation, le milieu, ont tout pour le rendre violent, dur, insensible au sang versé, j'ai nommé le colonel Monteil.

Que nous dit le célèbre explorateur?

« Avec dix hommes, dit-il, on doit traverser l'Afrique (1) ».

---

(1) *De Saint-Louis à Tripoli,* Alcan, éditeur.

Lisez le passage où il se moque avec tant de raison de ces matamores qui prétendent que, s'ils avaient une troupe de 500 ou 1,000 hommes, ils viendraient à bout de toutes les peuplades de l'Afrique. Ils oublient seulement qu'il y a des chefs qui peuvent, comme l'empereur de Sokkoto, mettre 40,000 hommes en ligne. Ah ! les pauvres civilisés ! Que feraient-ils avec leurs 500 hommes ? et cela sous un ciel meurtrier pour le Blanc ?

Oui, le brave colonel a mille fois raison de flageller Stanley et ses pareils,... « lequel n'a fait qu'une trouée sanglante qui s'est refermée après son passage, laissant les populations terrorisées, devenues hostiles aux Blancs qui avaient semé parmi elles la mort et la destruction. »

Que nos matamores aillent à présent chez ces peuplades..., ils verront comme leurs milliers d'hommes pèseront peu. Hélas ! Livingstone luimême au lieu d'être reçu comme « le père », ainsi que les sauvages aimaient à l'appeler, serait déchiré en morceaux... Ah ! quel beau résultat !

Ne soyons donc pas surpris qu'Emin-Pacha ait craché son mépris à la face de Stanley qui lui a fait perdre le fruit de ses efforts si grands et si bienfaisants.

Les civilisés se sont moqués d'Emin-Pacha et ont couvert de fleurs Stanley...

Est-ce que M. Clauzel pour en citer encore un, qui vient de rentrer de ce même continent mystérieux, de cette même Afrique, où il avait été envoyé

en mission par le gouvernement, est-ce que ce savant voyageur n'a pas eu le même succès que ses deux illustres devanciers : Livingstone et de Brazza, employant les mêmes moyens qu'eux, sur un espace de 500 kilomètres d'itinéraires tracés dans un pays complètement inexploré avant son voyage ?

« *La ligne de conduite pacifique que je m'étais tracée*, nous dit-il, l'emploi constant de la persuasion et de moyens diplomatiques, ont eu sans doute l'inconvénient de priver la relation de notre voyage de l'élément pittoresque que lui aurait apporté la narration de brillants combats et de périls héroïques. Mais nous leur devons l'avantage appréciable, en somme, d'être revenus sains et saufs, et d'avoir accompli notre reconnaissance dans le bassin du Tchad, *sans avoir perdu un seul de nos hommes, ni brûlé une cartouche*. C'est quelque chose pour un chef qui a le sentiment de ses responsabilités, et nos successeurs, si notre œuvre doit être un jour reprise et continuée, auraient mauvaise grâce à se plaindre de la façon dont nous avons ouvert la route (1). »

Ce bel et nouveau exemple sera-t-il compris, sera-t-il suivi ? Hélas ! nous n'osons l'espérer. On est en droit d'être pessimiste lorsqu'on voit les honneurs dont les gouvernements civilisés, les

---

(1) *Le Tour du Monde*, janvier 1896.

académies de tous les pays comblent un Stanley, qui pourtant a rivalisé de cruauté avec les chefs arabes, inondant de sang et de ruines le sol du continent mystérieux.

Voici un fait entre mille, qui a démontré combien il y a de moyens, avec un peu de tact, de pouvoir éclairer les sauvages sans employer la poudre ou les menaces d'un enfer quelconque.

Les nombreuses peuplades de la Polynésie ont un grand respect pour tout ce qui est sacré *tabou ;* cette coutume permettait à leurs prêtres de terroriser ces pauvres sauvages. Tout ce que les prêtres voulaient posséder, ils le sacraient, *tabou* et *malheur* au profane qui aurait osé y toucher. Chacun s'inclinait et se laissait dépouiller de crainte d'irriter la divinité.

Lorsque les Européens visitèrent ces peuplades, ce fut une surprise générale de voir que les nouveaux venus ne craignaient pas de toucher les *tabous*... et surtout qu'il ne s'en suivait pas des catastrophes les plus terribles ! pour les profanateurs.

Eh bien, sans vouloir ici rappeler le mot de Voltaire : *notre ignorance fait seule leur science*, est-ce qu'avec un peu de tact et de persévérance, il n'était pas facile de détruire le prestige des prêtres polynésiens, qui entretiennent tant d'erreurs ?

Que l'on me permette deux mots au sujet de cette croyance que l'on rencontre à chaque instant dans des œuvres de haut mérite : c'est qu'on peut juger

une race, un peuple en raison de son dialecte ; si par exemple on n'y trouve pas des mots spéciaux désignant certaines facultés, que nous « civilisés » nous regardons comme la marque d'une haute civilisation, c'est que ces facultés, ces penchants n'existent pas chez ce peuple.

Voici, par exemple, les Indiens Tinné (Amérique septentrionale), ils n'ont pas de mot signifiant « cher bien-aimé ». Voici les Algonquins dont la langue ne contient pas de verbe signifiant « aimer ».

Est-on en droit de dire que ces peuplades n'ont pas ces idées, ne ressentent pas ce sentiment qui est le plus beau de tous ? Autant dire qu'un enfant à qui on n'aurait pas appris le verbe *aimer* ne doit pas pouvoir aimer ses parents : chez ces peuplades, il y a une faiblesse de langage, voilà tout.

En ce moment, aux Etats-Unis, on prêche une croisade contre la liberté accordée aux Noirs à la suite de la suppression de l'esclavage. On se base sur ce que le nègre n'a pas su se plier immédiatement aux mœurs, aux coutumes de la *civilisation*, qu'il est resté sans initiative, et enclin à la paresse, etc., comme du temps où il était mené à coups de fouet... On regrette les quatorze milliards de francs et le million d'hommes qu'a coûté la terrible guerre de Sécession.

Ces plaintes dénotent, une fois de plus, notre ignorance de l'influence de l'éducation, des coutumes ou des conventions sociales, soit sur un homme, soit sur un peuple, soit sur une race.

Voilà donc ces malheureux nègres des Etats-Unis qui, pendant des siècles, ont été courbés sous le fouet de l'esclavage, dont le moindre défaut est de faire de l'homme d'une race, *une brute*, enclin au mensonge, à la paresse, au vol, sans compter les passions les plus bestiales... voilà, dis-je, ce malheureux qui n'a pas trouvé le moyen de se transformer du jour au lendemain en *homme du monde!*... vite qu'on le ramène aux galères... Franchement, de pareilles prétentions sont bien dignes de notre *fin de siècle*, allant à la dérive, sans boussole et sans phare... On ne peut pousser l'absurde plus loin. On devrait bien regarder les efforts, parfois centenaires, de nos hommes de génie pour arracher les « Blancs » à certaines coutumes dont la science expérimentale leur a pourtant démontré mille fois l'absurdité... (1).

M. de Varigny a fort justement résumé cette troublante question des Noirs aux Etats-Unis, lorsqu'il a dit : « Cette question est née d'un crime de lèse-humanité ; elle est née des lois iniques qui, deux siècles et demi durant, ont maintenu la race africaine dans l'abjection. L'émancipation n'a pas

---

(1) Nous retrouvons ces folles prétentions dans notre société Européenne : que de fois ai-je entendu nos *classes dirigeantes* critiquer vertement certaines faiblesses d'un brave ouvrier ou d'une pauvre fille, n'ayant reçu en fait d'éducation que celle que l'on a dans un milieu d'usine... où la promiscuité est si déprimante. Il est vrai que lorsque l'on peut soulever le voile sous lequel se cachent nos classes dites *bien élevées*, on recule souvent écœuré...

réparé le mal fait; elle a clos la période du mal à faire. Le remède sera l'œuvre du temps. On affirme que le nègre ne travaille que sous le fouet. Le fouet est brisé, et cependant d'année en année, les statistiques en font foi, la récolte de coton, dont le nègre est le principal artisan, s'accroît; celle de 1894 dépasse de beaucoup les récoltes des plus fructueuses années de travail servile. Les Noirs possèdent et exercent des milliers de fermes, et ce sont les Blancs du sud qui les dissuadent d'émigrer et s'efforcent de les retenir (1). »

La République de Libéria fut fondée il y a soixante-quinze ans par un nègre philanthrope et riche; elle est peuplée de 20,000 Noirs américains qui la dirigent ; elle est reconnue depuis 1848 par les grandes puissances. Le commerce de Libéria est évalué à 12 millions et demi, et alimente un mouvement maritime d'environ 300 navires.

Une organisation politique et judiciaire calquée sur celle des Etats-Unis, ne constitue-t-elle pas un ensemble qui atteste que, sur la terre d'origine, tout ou moins, le Noir n'est pas aussi dépourvu de la faculté colonisatrice que ses détracteurs se plaisent à le dire ?

Parmi les arguments dont on se sert pour essayer de former une ligue afin de ramener les *Noirs*, les *sauvages* à l'état de *brutes*, ou au moins au *servage*,

---

(1) *La question des Noirs aux Etats-Unis.*

je citerai tout particulièrement celui qui consiste à essayer de démontrer que le *Noir*, l'*ex-esclave*, au contact des *Blancs*, prend, de préférence, les vices de ces derniers plutôt que les vertus, et qu'une fois rentré au milieu de ses frères l'*ex-exclave* devient le pire ennemi des civilisés...

A ce propos, on a écrit de longues dissertations sur la guerre atroce que l'un de ces *sauvages* a faite aux *Blancs,* lorsqu'il fut rentré au milieu de ses frères. Je veux parler de l'Australien Mosquito et de ses lieutenants.

Ce Noir qui avait été déporté en Tasmanie pour cause de meurtre « était intelligent, doué d'une force musculaire peu commune, et chez lui la perfection des sens était poussée à un degré rare (1). » Ces qualités en faisaient un admirable *chien de chasse*, aussi fut-il employé par la police coloniale dans les poursuites contre les rôdeurs de buisson. Mais ayant laissé voir qu'il avait parfois des sympathies pour ces bandits, il fut renvoyé à Hobart-Town. Là il rassembla autour de lui un certain nombre de ces indigènes soi-disant civilisés, et commit mille atrocités.

Mosquito eut pour lieutenant, des Tasmaniens dont la conduite auprès de leurs maîtres blancs n'avait jamais laissé rien à désirer. Ils deviennent les plus actifs complices de Mosquito. De là, à conclure que « les Noirs, les sauvages sont incivilisables »

---

(1) Comment expliquer par l'évolution darwiniennne tant d'intelligence chez un *sauvage*, chez un *esclave* !

il n'y avait qu'un pas, qui fut bientôt franchi. « Mais, ainsi que le fait fort justement observer M. de Quatrefages, soyons de bonne foi, et mettons-nous un moment à leur place. Birch allait régulièrement à l'église, il y entendait citer et commenter des paroles que l'on affirmait avoir été dictées par Dieu lui-même. Ces paroles disaient : « Tu ne voleras point, » et Birch se voyait entouré de gens qui avaient *pris de force*, à lui et aux siens, les plaines et les vallées, les prairies et les bois où avaient vécu ses pères ! Ces paroles disaient encore : « Tu ne tueras point ; « tu ne seras point adultère, » et Birch heurtait dans la rue des hommes qui avaient massacré des maris pour s'emparer des femmes ! Il entendait chaque jour répéter que tous les hommes sont égaux ; il se savait frappé d'incapacité civile ; si bien que le premier Blanc venu pouvait le voler, le blesser sans que ni lui, ni les siens pussent témoigner en justice ! Evidemment, plus on supposera que Birch, Benilong, Daniel (1) et leurs pareils avaient fait de progrès au point de vue de la civilisation, plus on admettra qu'ils avaient compris toute la dignité de l'homme et les droits de citoyen, plus on comprendra qu'ils avaient dû se révolter et prendre en haine cette société qui

(1) « Benilong et Daniel étaient Australiens. Tous avaient fait le voyage d'Angleterre et y avaient séjourné. Là ils étaient reçus dans la meilleure société, dont ils avaient pris les manières. Mais de retour dans leur patrie, ils se trouvèrent en butte à tous les mépris que les colons blancs prodiguent aux hommes de couleur ; et tous deux retournèrent à leurs forêts natales. »

se montrait *impitoyable* envers leurs frères, qui, après les avoir appelés dans son sein, les traitait en parias (1). »

Nous recommandons tout particulièrement aux *civilisés* qui croient que le *sauvage* n'est ou n'a été jamais qu'une « bête brute » l'étude de M. de Quatrefages sur les Polynésiens. Peut-être qu'après cette lecture, un peu plus de modestie descendra dans leur entendement.

L'éminent membre de l'Institut nous montre ces *sauvages* accomplissant les travaux de fermes, en chantant un hymne que la tradition a conservé et qui constate une fois de plus l'origine commune des ouvriers et des objets de leurs soins :

Creusons la déesse, notre mère !
Creusons la vieille déesse, la Terre !
Nous parlons de vous, ô Terre ! Ne troublez pas
Les plantes que nous avons apportées ici d'Hawaïki la noble !

Rappelant les voyages des émigrants qui peuplèrent la Polynésie, M. de Quatrefages, écrit avec rai-

---

(1) *Hommes fossiles et Hommes sauvages*. Baillière, éditeur.

Ce que le célèbre anthropologiste, dont les idées politiques et philosophiques n'avaient rien de « subversif », a dit sur les torts, les crimes des civilisés envers les sauvages, d'autres « conservateurs » l'ont dit au sujetdes *causes* ayant amené, le mouvement *socialiste-anarchiste* qui ébranle la société. « Comment, disent-ils, osons-nous nous plaindre, lorsque l'on peut constater les torts, les vices, les crimes des classes dirigeantes ?... Ne nous étonnons donc plus si nous ne sommes plus écoutés... et si on nous dit : « *Médecin guéris-toi toi-même* ! »

son : « On le voit, l'histoire des Polynésiens ajoute une leçon de plus à toutes celles qu'a déjà reçues le vieil orgueil européen surexcité par notre éducation *ultra-classique*. A une époque où les Anglais, les Espagnols, les Français ne connaissaient encore qu'une sorte de cabotage et tout au plus traversaient la Méditerranée, une peuplade malaisienne abordait la grande navigation, parcourait la mer du Sud et portait jusqu'aux confins de cet immense monde maritime des végétaux, des animaux du continent asiatique. »

M.R. Wallace, l'éminent naturaliste anglais, pendant les séjours qu'il fit chez les populations que nous appelons « sauvages », a pu comparer l'égalité qui règne chez les peuplades qu'il a visitées, ainsi que la bienveillance réciproque et le respect du droit de chacun qui en résulte, avec *l'inégalité blessante* qu'ont produite chez nous les progrès sociaux eux-mêmes, avec les jalousies et les *haines* que cette inégalité soulève de classe à classe. L'illustre émule de Darwin a été amené à se demander « si la richesse et le développement intellectuel d'un petit nombre de privilégiés, sont bien le but de la civilisation. Il conclut en déclarant qu'à ses yeux, tant que l'on négligera de développer les sentiments affectueux et les qualités morales, une communauté, considérée dans son ensemble, ne s'élèvera jamais à une supériorité réelle et sérieuse au-dessus de certains sauvages. »

Nous pouvons ajouter que les pensées *dépravantes*

qui ne cessent de sortir de la plume de la majorité de nos littérateurs, ajoutées aux *procès scandaleux* — que l'on évite pourtant avec tant de partialité — ainsi que cette aberration « civilisatrice » de la « paix armée » !... font un tableau des *civilisés*, autrement *laid* et *abject* que ceux de la vie des sauvages n'ayant pas été viciés par l'esclavage.

Veut-on un autre exemple de ce qu'a produit l'esprit de parti-pris de nos anthropologistes, voulant absolument faire prévaloir leurs idées matérialistes et évolutionistes ?

Voici, par exemple, la race tasmanienne dont nous venons de parler et qui est à la veille de disparaître ainsi que la race polynésienne, par suite de l'introduction de nos « vices de civilisés »... Il était entendu que cette race devait être placée au bas de l'échelle humaine... M. Topinard, que l'on n'accusera pas d'être « rétrograde » ni « ignorant », ayant voulu contrôler ces racontars a conclu ainsi : « Quant au degré très inférieur que les Tasmaniens occuperaient dans l'échelle humaine et en particulier dans la Société océanienne, j'avoue qu'aucun des caractères tirés du crâne osseux ne confirme à mes yeux un jugement aussi sévère. *Leur crâne, au contraire, m'a paru beau et régulier* de forme ; il a son extrémité frontale bien développée, etc. » « Ajoutons, nous dit M. de Quatrefages, que ce crâne, avec sa capacité moyenne de 1,331 centimètres cubes, selon M. Topinard, de 1,348 d'après les cubages de B. Davis, accuse un développement supérieur non

seulement à celui du crâne des Australiens, mais encore à celui des Nègres nubiens, bien plus avancés pourtant dans la voie de la civilisation. » Ah ! lorsqu'on parle anarchie, on devrait bien l'appliquer aussi à notre monde savant de la civilisation.

Quant aux formes sculpturales chez les « sauvages », chez les nègres, elles sont généralement bonnes, si la peuplade n'a pas trop souffert de la faim. Il est certain que leur beauté n'a rien de commun avec celle recherchée par la race caucasique ; mais le nègre, issu de parents n'ayant pas souffert, est parfaitement musclé. Il y en a même qui sont presque beaux selon les idées esthétiques des Blancs.

« Certaines peuplades, dit Livingstone, peuvent soutenir la supériorité tant pour la forme de la tête, que pour celle du corps et des muscles contre toute la Société anthropologique de Londres. Beaucoup de femmes ont la peau d'une nuance très claire et sont jolies. »

Le célèbre géographe Reclus, en dit autant de plusieurs peuplades d'Indiens ou de nègres.

Nous croyons que la « laideur repoussante » que certaines peuplades nous offrent, vient des souffrances physiques qu'elles ont eues à supporter. Nous rappellerons à ce propos les effets terribles de la faim. Il n'est pas besoin d'aller en Afrique ou en Australie pour en voir les tristes effets.

Ce n'est pas chez un *malade* que l'on étudie la

vraie nature de l'homme, c'est chez l'homme *sain*, chez les peuplades *saines*.

Il vient précisément de paraître deux ouvrages des plus intéressants écrits par deux hommes ayant des idées bien opposées au point de vue social ; j'ai nommé M. Elisée Reclus qui publie : *Les primitifs d'Australie ou les Non non et les Oui oui* ; et enfin M. Gaston Beaune, un des plus distingués officiers de la marine française, qui livre au public ses relations de voyages : *La Terre australe inconnue ; onze croisières aux Nouvelles-Hébrides*.

Tous deux, ainsi que le fait remarquer M. René Worms (1), ont rompu avec l'habitude des voyageurs, qui ne voient dans un pays que ses contours, son climat et son sol, sa flore et sa faune, ou qui, si par hasard, ils veulent bien regarder l'homme lui-même, se bornent d'ordinaire à une description de sa conformation physique, agrémentée de quelques traits de mœurs *plus piquants* que *scientifiquement* observés.

« C'est de la société sauvage elle-même que les deux présents ouvrages nous entretiennent : l'innovation n'est pas sans importance, et il faut espérer que cette initiative suscitera des imitateurs.

« Les sociétés océaniennes, MM. Beaune et Reclus les trouvent *beaucoup moins imparfaites*, *beaucoup moins « sauvages » qu'on ne le croit ordinairement*.

---

(1) *Revue internationale de sociologie*, février 1895.

Ils y ont rencontré une organisation compliquée, artificielle sans doute en un certain sens (puisqu'elle repose sur des idées arbitraires), mais qui, pourtant, par l'effet de la tradition et de l'hérédité, a été enfin acceptée sans conteste par ces populations. »

Laissons de côté, — quoiqu'à regret, — si vous voulez, l'appréciation, un peu trop optimiste, de M. Reclus, qui appartient à la fraction la plus avancée du socialisme, et qui n'est pas loin de trouver l'organisation des Australiens, malgré sa complication enfantine, parfois supérieure à la nôtre : l'on pourrait dire, sans doute, qu'il apporte dans la question un certain parti-pris. Mais M. Beaune, qui n'a pas les mêmes préventions, pense, lui aussi, que la vie océanienne a bien ses avantages.

« Le procès fait à ces *races inférieures* qui paraissait terminé, nous dit M. Worms, par leur *condamnation*, serait donc, semble-t-il, à réviser. »

« L'Australien est misérable, mais il vit libre ; ses tribus souffrent souvent de la faim ; mais quand la nourriture est abondante, elles n'entassent pas avaricieusement des provisions, elles laissent les voisins prendre ce qui leur plaît. Ses sorciers, ses chefs religieux semblent des charlatans ou des fous ; mais, les premiers, ils ont classé les phénomènes de l'univers et entrevu la parenté de tous les êtres qui le peuplent. »

Nous avons donc dans ces dernières lignes la preuve de l'existence de « guides » chez les primitifs en raison du milieu où ils se trouvent. Du reste

l'école matérialiste même commence à avouer, tellement l'évidence est grande, — ainsi que nous le démontrerons plus loin, — que plus on étudie les légendes de chaque peuple, de chaque peuplade sauvage ou non, que plus on pénètre soit chez les « primitifs » modernes, soit chez nos premiers ancêtres, plus il est confirmé qu'il en a toujours été ainsi. Et il ne peut pas en être autrement, sinon la Divinité aurait été bien imprévoyante.

En effet, si Dieu existe, comment peut-on accepter qu'il ait jeté les premiers hommes au milieu du monde animal des temps tertiaires ou quartenaires dont la puissance était si grande, si terrible? La Divinité aurait montré dans ce seul fait une bien grande imprévoyance.

N'est-ce pas absurde de croire que « plus les obstacles étaient grands, moins l'humanité fut armée pour en triompher; plus il y avait de progrès à faire, moindres étaient les chances de progrès ? » S'il en fut ainsi, nous ne comprenons pas que l'humanité en ait pu réchapper. Si jamais on a poussé la métaphysique athée jusqu'à l'absurde, c'est bien ici.

Nous devons aussi rappeler que l'on commence à revenir sur cette idée, qu'il existait des peuplades athées, affirmation dont on se servait avec beaucoup d'à propos pour combattre la croyance innée en l'existence de Dieu dans l'univers entier, entre peuples, entre races, n'ayant jamais eu de rapports entre eux. Aujourd'hui, grâce à des érudits, comme les Albert Reville, les Roscow, les Reclus, les Lang,

qui ont fait passer la vérité avant les idées personnelles ou l'intérêt de leurs partis, soit politiques, soit philosophiques, on n'a plus le droit de dire qu'il a existé une race, un peuple sans religion.

« La religion, telle que nous la définissons, nous dit M. Reville, dans ses *Prolégomènes de l'histoire des religions* (1) est inhérente à l'esprit humain et naturelle (2). On a en effet le droit d'appliquer ces termes à ce qui, tout le long de l'histoire est sur toute la face de la terre habitée, et se montre inséparable de la nature humaine. Les anciens, quand ils commencèrent à regarder au-delà du pays natal, furent très frappés de ce *consensus gentium* résultant de ce que, malgré toutes les diversités, on trouvait partout une religion. Plus la connaissance du monde s'est élargie, plus la même observation a reçu de confirmation. La vieille Asie, l'Amérique, l'Afrique, la Malaisie, la Polynésie, l'Australie, les régions polaires ont fourni l'une après l'autre leur témoignage. La religion est un fait humain dans toute la rigueur du mot, et nous nous rencontrons ici avec Benjamin Constant qui, dans un ouvrage aussi remarquable par les aperçus sagaces et pénétrants qui s'y trouvent disséminés, qu'insuffisant et devenu hors d'usage par suite du progrès de l'histoire religieuse,

(1) Fischbacher, *éditeur*.

(2) « La religion est la détermination de la vie humaine par le sentiment d'un lien unissant l'esprit humain à l'*esprit mystérieux* dont il reconnaît la domination sur le monde et sur lui-même et auquel il aime à se sentir uni. »

a énoncé ce principe, toujours plus vérifié depuis lors, que la religion est un attribut indéfectible et perfectible de notre espèce.

« Il est vrai que, de nos jours, cette universalité a été contestée. On parle assez souvent, depuis quelques années, de tribus sauvages qu'on dépeint comme privées de toute espèce d'idées religieuses. La discussion de ce genre d'assertion viendra à sa place, quand nous aborderons l'histoire détaillée des peuples dénués de toute culture. Qu'il nous suffise en ce moment d'énoncer les deux considérations que voici :

« 1° Les rapports des voyageurs au sujet des peuples qu'ils auraient trouvés sans aucune espèce de religion ne doivent être accueillis qu'avec la plus grande circonspection. Trop souvent ils fondent leur jugement soit sur des informations inexactes, soit sur des observations très superficielles. Beaucoup d'entre eux, étrangers à toute critique religieuse, de l'absence de formes auxquelles ils sont habitués à rattacher l'idée d'une religion, concluent à l'absence de la religion elle-même. Le nombre est déjà relativement élevé des peuplades dont on avait dit pareille chose et à propos desquelles un examen ultérieur, plus attentif et mieux dirigé, a mis le contraire en évidence. Parfois même on peut signaler la contradiction étrange où tombent des narrateurs éminents quand ils décrivent les croyances en matière de magie, de sorcellerie, de divination d'indigènes

auxquels ils refusaient, quelques pages auparavant, toute espèce de foi religieuse (1). »

Dans sa magistrale étude : *Mythes, cultes et religions*, qui vient d'être traduite par M. Léon Marillier (2). M. Lang, qui n'est pas un religiolâtre démontre à son tour, combien ou s'est trompé en disant qu'il y avait des peuples athées.

« Il n'y a probablement, dit-il, aucun peuple dont les coutumes et les croyances, *si on les étudie comme il convient*, n'attestent la foi en quelque chose qui participe de la nature des dieux. »

« Souvent, les peuplades que l'on donnait comme étant athées étaient les plus supertitieuses. »

En un mot, la religion des sauvages, en son sentiment d'enfantine et confiante dépendance, à l'égard d'un ami invisible, et son espoir de le toucher par la prière, en sa croyance *qu'il travaille à l'avènement de la justice, est absolument humaine ;* peu importe que les prières s'adressent à un seul ou à plusieurs.

« D'autre part, comme les mythes de la Grèce et de l'Inde ont attribué aux dieux d'absurdes et scandaleuses aventures, une certaine école peut soutenir que la religion des sauvages, en ses traits

---

(1) L'éminent professeur au collège de France, fait remarquer avec raison, qu'un de ceux qui ont le plus tombé dans cette erreur est Sir John Lubbock, dont les matérialistes néantistes avaient été si heureux de citer les affirmations erronées... en les donnant comme étant l'expression de « toute la vérité » ! ! !

(2) Alcan, éditeur.

les plus nobles, correspond à une révélation primitive, dont les mythes *ne sont qu'une dégénérescence* et une dégradation. »

Nous aurons à reparler de cette « révélation » lorsque nous étudierons l'apparition des premiers hommes.

Le savant investigateur ajoute qu'il existe « une parfaite ressemblance avec les « faits » sur lesquels s'exercent les investigations de la *Society for Psychical Research* de Londres, et les faits qui se passent chez les sauvages. »

« Dans beaucoup de tribus, remarque-t-il encore, on rencontre les pratiques du *magnétisme* pour guérir les malades, et du *spiritisme* pour converser avec les morts. »

Est-ce que toutes ces choses ne démontrent pas avec une évidence claire et nette que les « primitifs » ou plutôt que les premiers hommes ne sont pas des descendants, du moins *directs*, du singe, ou de son *fils introuvable : l'anthropopithèque ?*

M. Marillier a eu raison de dire : « Comment se refuser à admettre en présence de cette étrange *uniformité* des faits, de cette constante « récurrence » *des mêmes idées*, des mêmes coutumes, des mêmes légendes, que les observateurs ont bien vu ce qu'ils rapportent ? Comment supposer un instant que, sans s'entendre, ils aient pu *tous* inventer les mêmes choses, mentir ou se tromper de la même manière ?

« Cette accumulation de témoignages concordants

confère à cette histoire de l'évolution religieuse, qui nous permet de tenter l'étude des peuples non civilisés, sa solidité et sa certitude, c'est elle aussi qui lui confère sa généralité. Nous sommes en droit de parler de *lois universelles*, de lois qui se vérifient partout ; nous sommes en droit de donner des faits, des explications psychologiques d'une portée générale, de rattacher le détail des croyances et des rites au fonctionnement des grands mécanismes psychologiques, puisque des circonstances locales et temporaires sont à coup sûr *impuissantes à expliquer la constante apparition de phénomènes qui, au milieu des conditions contingentes les plus variées se présentent toujours avec des caractères semblables* (1).

« Il y a (et peut-être est-ce la plus importante vérité) que l'étude comparée des religions aura permis de dégager une *religion commune* à l'humanité, une mythologie qui est fondée sur des idées, des manières de comprendre et de sentir qui sont les mêmes pour tous les hommes, quelle que soit la race ou la nation à laquelle ils appartiennent. »

Nous rappellerons aussi que le sens musical, qui dénote toujours chez un peuple une certaine supériorité, va, lui aussi, venir démontrer que les « sauvages » ne sont pas toujours ce que l'on pense.

M. J. Fellemore, qui s'y connaît, assure que la suprématie absolue des éléments d'émotion et

(1) C'est nous qui soulignons.

d'imagination qui dominaient dans la musique des Peaux-Rouges, rappelle les théories musicales qui ont prévalu dans le mouvement de la musique allemande en 1839.

« Dans les chants indiens, nous dit-il, comme dans la musique de Schumann et de Wagner, la chose importante est le sentiment qu'il s'agit d'exprimer.

« Les rythmes des Indiens sont souvent aussi compliqués et aussi difficiles que ceux que nous pouvons rencontrer dans les œuvres de Schumann ou de Chopin. Les Indiens usent volontiers de la syncope, et l'on peut déjà trouver dans leurs chants le rythme exact de l'Abschud, et celui des romances pastorales de Mendelssohn.

« La musique élégiaque des Yaravis a toujours été louée par ceux qui l'ont entendue. Les danses chantées sont un modèle de grâce et de douceur érotique. Des virtuoses célèbres comme Sivori ou Thalberg, se sont laissé enchanter par l'admirable correction de leurs thèmes et les ont développés, comme si, dans les airs des Yaravis et de la Sambaclucca, ils eussent reconnu un écho lointain des chants classiques. » (Vincente Lopez. *Les races aryennes du Pérou.*)



Nous croyons que le *communisme* prêché par quelques *idéalistes* révoltés contre les abus et les

crimes commis sous le couvert de la « liberté » est une impossibilité.

Le communisme ne peut régner que chez les *vrais primitifs*, c'est-à-dire chez les peuples encore dans *l'enfance;* mais aussitôt que l'âge *adulte* arrrive, le communisme n'est plus possible. Il faut, bon gré, mal gré, qu'il fasse place au principe de *liberté* et de la responsabilité *individuelle.*

Il est bien entendu que je ne parle pas de ce communisme *bestial* dans lequel, sous le fallacieux prétexte de « retour à la nature », on nous prèche, par exemple, « l'amour libre ». Ce communisme-là est condamné, archi condamné (1).

Sans doute, Platon, dans sa République, était partisan de la communauté des femmes. Mais de son temps, la femme était généralement considérée comme une chose. Et depuis, grâce à Dieu, nous avons quelque peu marché.

Le communisme dont nous parlons, est celui qui faisait dire à ce grand et noble esprit qui a nom Stuart Mill : « S'il fallait choisir entre le communisme et ses hasards, et le maintien indéfini de la *société actuelle*, je préférais le communisme. »

L'illustre penseur faisait allusion au communisme rèvé par de nobles idéalistes : les Owen, les Cabet,

(1) Nous ferons observer, aux quelques rares « malades » qui prêchent « le retour à la Nature »... que, même dans le monde animal, la communauté de la femelle n'existe pas chez toutes les races. Il y des races qui sont monogames.

les Louis Blanc, etc. Hélas ! qui n'a pas le cœur serré en lisant l'expérience lamentable dirigée par Cabet, soit au Texas, soit dans l'Illinois ? Et pourtant, où trouver un homme plus digne, plus capable que Cabet de réaliser ce *rêve* ? Aucun saint ne mérite mieux d'être honoré par sa vie exemplaire que cet apôtre de l'humanité.

Les communistes se fourvoient en faisant remonter au principe de *liberté* les abus, les crimes que l'on commet en son nom. Autant juger les vertus bienfaisantes du vin, d'après les folies furieuses d'un ivrogne, ou l'amour d'après les ignobles débauches auxquelles on se livre en son nom.

Le communisme n'est possible que chez des peuples enfants, c'est-à-dire dans les sociétés *primitives*, ainsi que nous le verrons plus loin. A mesure que l'homme s'élève et progresse, sa vie doit former un mélange de communisme : — fraternité — solidarité — et de liberté, disons d'individualisme. Ce mot appliqué au talent dans le but de faire ressortir ce que le beau, le bien et le juste ont de divin. Voyez un Socrate, un Cakya-Mouny, un Jésus, un Newton, un Michel-Ange, un Victor Hugo. Pourtant, nous observera-t-on, en Amérique il y a des groupes communistes dont les membres n'ont rien à voir avec les primitifs ?

Oui, nous retrouvons le principe communiste chez les Shakers et quelques autres. Ces sectes ont été fondées par des Quakers anglais, ou par les

« séparatistes » du Wurtemberg. Leurs groupes sont constitués d'un certain mysticisme religieux. Le sentiment religieux seul a la puissance de maintenir l'harmonie sans laquelle il n'est pas de communisme possible. Nos socialistes communistes européens n'en sont pas encore là... Leur cri de guerre : « Ni Dieu, ni maître », nous en donne la douloureuse certitude.

S'il nous faut renoncer au communisme, nous ferons remarquer néanmoins, à l'appui de ce que nous avons dit, concernant les *peuples enfants*, que ce rêve a été réalisé dans le passé, en une large mesure, par certaines peuplades connues. Rien à dire des premiers hommes, nous ignorons leur vie réelle; mais il est plus que probable que le régime communautaire les régissait.

A mesure, au contraire, qu'on reconstitue le monde primitif, on constate que le communisme, plus ou moins bien compris, était largement appliqué. Cette universalité est importante à constater : elle démontre, elle prouve mieux que toutes les théories pour ou contre, que l'homme, ou plutôt l'*âme* est créée avec le sentiment intime de la *fraternité*. Celui de la liberté n'y est qu'en germe; il lui faut du temps pour éclore.

Heckerveder, missionnaire morave, qui au XVIIIe siècle vécut 15 ans au milieu des sauvages de l'Amérique du Nord, non encore exploités, viciés par les civilisés, dit :

« Les Indiens croient que le Grand-Esprit a créé

le monde et tout ce qu'il contient pour le bien commun des hommes; quand il peupla la terre et remplit de gibier les bois, ce n'était pas pour l'avantage de quelques-uns, mais de tous. Toute chose est donnée en commun aux enfants des hommes. Tout ce qui respire sur terre ou pousse dans les champs; tout ce qui vit dans les rivières et les eaux est conjointement à tous, et chacun a droit à sa part.

« L'hospitalité n'est pas chez eux une vertu, mais un devoir impérieux. Ils se coucheraient sans manger, plutôt que d'être accusés d'avoir négligé leur devoir, en ne satisfaisant pas les besoins de l'étranger, du malade, du nécessiteux, parce qu'ils ont un droit commun à être secourus aux dépens du fonds commun; parce que le gibier dont on les a nourris, s'il a été pris dans la forêt, était la propriété de tous, avant que le chasseur ne l'eût capturé; parce que les légumes et les maïs qu'on lui a offerts, ont poussé sur la terre commune. »

De son côté le jésuite Charlevoix qui, lui aussi, avait vécu au milieu des sauvages *non policés* par les civilisés rapaces, dit dans son *Histoire de la Nouvelle-France* : « L'esprit fraternel des Peaux-Rouges vient sans doute en partie de ce que *le mien et le tien*, ces paroles glacées, comme les appelle saint Jean Chrisostome, ne sont point encore connues des sauvages. Les soins qu'ils prennent des orphelins, des veuves et des infirmes, l'hospitalité qu'ils exercent d'une manière si admirable, ne sont

qu'une suite de la persuasion où ils sont que tout doit être commun pour les hommes. »

Je me bornerai à ces deux citations, mais qu'on relise sans parti-pris ceux qui ont vu les primitifs avant leur contact avec les esclavagistes ou les civilisés, on retrouvera partout les mêmes faits.

Du reste, sans aller chez les primitifs modernes, est-ce qu'en Europe on n'a pas retrouvé de nombreuses traces de l'existence du principe communiste dans le passé? La chasse, la pêche en commun, la culture en commun des vergers et des plantations d'arbres fruitiers, telle était l'occupation générale des anciennes *gentes*.

La communauté de village dans l'Inde est notoire.

Au Brésil, au Mexique, dans l'Amérique centrale, on retrouve de nombreuses traces de la culture en commun.

En Europe, on voit que non seulement les tribus se fédéraient en peuplades, mais les peuplades, à leur tour, quoique d'origines diverses, composaient des fédérations.

« Certaines fédérations furent si étroites, que chez les Vandales, par exemple, lorsqu'une partie de leur confédération se fut avancée vers le Rhin, pour passer de là en Espagne et en Afrique, ceux qui restèrent *respectèrent pendant quarante* années consécutives les bornes et les villages abandonnés de leurs confédérés, et n'en prirent possession que lorsque des messagers leur eurent donné la certitude que leurs alliés avaient quitté toute intention de

retour. Chez d'autres barbares, le sol était cultivé par une partie du peuple, tandis que l'autre guerroyait sur la frontière ou au dehors. »

Sir Henry Maine, dont la compétence en ces matières est bien connue, prouve avec l'évidence même, dans sa remarquable étude sur l'origine *tribale* de la loi internationale, que l'homme n'a jamais été tellement féroce ni tellement stupide pour accepter un mal, tel que la guerre, sans tenter au moins de la prévenir.

« Il a montré, ainsi que le dit le prince Kropotkine, combien est grand le nombre des institutions anciennes ayant le caractère de moyens préventifs de la guerre ou destinées à y suppléer.

« En réalité, l'homme est si peu l'être belliqueux qu'on suppose, qu'une fois établis, les barbares perdirent si rapidement l'habitude même de la vie militaire, que bientôt ils furent obligés d'entretenir des ducs spéciaux, suivis de « scholae » spéciales ou bandes de guerriers, pour les protéger contre les attaques possibles. Ils préféraient le travail libre à la guerre. »

Dans le Caucase, il y a des tribus, telles que les Khevsoures, où un serment a une telle portée que les hommes jouissant de l'estime générale en sont dispensés; une simple affirmation suffit, d'autant qu'en des affaires graves le Kevsoure n'hésite jamais à reconnaître sa faute.

Ces quelques faits, pris au hasard parmi des milliers du même genre, ne devraient-ils pas faire

réfléchir, mieux que toutes les élucubrations élaborées autour d'une cornue de laboratoire, ou d'un cadavre d'amphithéâtre?

« Qui l'ignore, disait Massillon, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun, que la simple nature ne connaissait ni de propriété, ni de partage, et qu'elle laissait chacun de nous en possession de tout l'univers. »

Il en est de même, au sujet des idées générales et élevées que l'on refuse à tous les sauvages. Nous avons vu ce qu'en pensent les Livingstone, les Wallace, les Reclus, etc.

Voici M. Jean Hess qui vient à son tour, avec la *Bible Nègre* prouver combien ce jugement est faux. Si ce document, ainsi que l'affirme notre savant voyageur, est de source aussi authentique qu'il l'affirme, il y a là tout ce qu'il faut pour mettre à néant cette prétendue absence d'idées supérieures générales qu'on refuse aux sauvages.

Une Bible Nègre (1) est une histoire légendaire comme notre Ancien Testament, de la création de la terre, et tout particulièrement de la naissance du peuple Yorouba et de l'histoire de ses rois.

Cette histoire est chantée par les « poètes » du pays Yorouba, lequel comprend la région qui s'étend entre la côte des Esclaves (Porto-Novo et Lagos) au sud, et le moyen Niger au nord.

---

(1) *La Revue de Paris*, 1er février 1895.

M. Jean Hess ajoute avec juste raison les lignes suivantes :

« Cette simple version, mieux que tout discours, je l'espère, a permis de juger combien est imméritée la classification de barbare, de sauvage, appliquée à des peuples qui possèdent de semblables monuments littéraires.

« Lorsque les voyageurs n'ont pas pu ou n'ont pas voulu étudier le sauvage, ils disent que ce sauvage n'a pas d'idées. D'autres, plus généreux, admettent qu'il a des idées particulières, mais ils lui refusent les idées générales !

« Mon ami Mamadré, le bon poète et le bon chanteur de cette cour païenne et nègre d'Oyo, valait cependant bien des philosophes à idées très générales.

« Quand il m'expliquait sa notion de l'immortalité, il disait : « Il y a des choses qui changent, mais il y en a qui meurent. Comment voudrais-tu que l'homme fût détruit et que de lui il ne restât rien ? Même les plantes qui sont moins fortes ne meurent pas. Vois l'igname, vois le maïs, il est grand ; il sèche, il paraît mourir, pas du tout, ses rameaux retombent en terre et cela donne un nouvel être qui est le même. »

« Il est vrai que Mamadré ajoutait ensuite avec une bonhomie légèrement narquoise :

« De tout cela, nous ne pouvons rien savoir de certain. Tout ce que les hommes racontent quand

il s'agit de ce que leurs yeux du dehors ne peuvent voir, *c'est ce que leurs yeux de dedans croient se rappeler.* »

La dernière phrase que nous avons soulignée, n'indique-t-elle pas que les sauvages du Dahomey, à l'instar de Platon, de Jésus, d'Origène et de tant de philosophes contemporains croient, ou du moins ont le pressentiment de la pluralité des existences ?

Ainsi, à mesure que nous pouvons nous débarrasser du préjugé darwinien, nous voyons combien les sauvages sont loin d'être des brutes, ainsi qu'on nous enseigne.

Mais en ce moment où le darwinisme semble être au pinacle, ne voyons-nous pas des peuples qui ne sont pas encore entièrement sortis de la *gañgue* du sauvage, se lever, comme poussés par une puissance invisible, arracher ce voile, ce bandeau que les savants nous ont, avec tant d'étourderie, mis sur l'entendement.

J'ai rarement vu une expression de désappointement comme celle d'un évolutionniste matérialiste en prenant connaissance de la conduite des Abyssins envers les Italiens. Eh quoi ! ces sauvages au lieu de massacrer, d'exécuter la danse du scalpel autour de leurs ennemis désarmés et épuisés, leur donnent des provisions, de l'eau, aident à soigner leurs blessés, rendent les honneurs à ceux qui se sont défendus vaillamment, mais c'est un roman de chevalerie !

M. René Bazin a fort bien rendu l'expression générale au sujet de cette *apparition* du peuple *noir*

venant, une fois de plus, confondre nos théoriciens : « Voilà maintenant que tout le continent noir est partagé, que de très vieux peuples s'y réveillent et rentrent dans l'histoire du monde ; que d'autres, tout nouveaux, se montrent, et remplissent déjà de leurs gestes tous les journaux d'Europe. Et ces choses d'Afrique ont parfois une grandeur qui fait rêver. A lire certains traits récents du roi des rois, Ménélick, empereur d'Ethiopie, ou des Boers conduits par le bon président Kruger, on éprouve une surprise admirative, rapidement nuancée de mélancolie (1), car on se dit : « Mais ils sont étonnants ces gens-là ! Ils ont de l'honneur, de la franchise, du courage ; que de vertus ! où vont-elles se nicher ? Et il nous vient des noms de ministres, de sénateurs, de députés, de juges d'instructions, et on ajoute : « Où s'en vont-elles ? »

Mais, ne nous illusionnons pas, si les demi-sauvages que sont les Abyssins ont encore la *naïveté* des primitifs, ils ont toutefois acquis bien des vices de notre civilisation : tel l'esclavage entre autres.

Il est certain, que si les Italiens continuent à vouloir s'emparer par la *force* d'un territoire auquel ils n'ont aucun droit, il faut qu'ils écrasent, qu'ils massacrent ce peuple qui défend ses foyers et avec

---

(1) Nous rappellerons que la bande de flibustiers qui a attaqué les Boers, était non seulement sous la direction morale de Cecil Rhodes, le représentant officiel de l'Angleterre, mais que la plupart des chefs appartenaient à *l'aristocratie anglaise*.

lequel il serait si facile d'entrer en bonnes relations en employant le tact, la droiture dont s'est servi le major Martin envers les Indous. Ce peuple, dis-je, devant les moyens *illicites*, se ruera sur les Italiens comme un fauve à qui l'on enlève ses petits. On verra des choses épouvantables! Mais à qui la faute?

Il y a mieux; c'est que l'Abyssin, s'il est vainqueur, se croira définitivement le droit de haute et basse justice sur toutes les petites peuplades et prendra en mépris le Blanc. Le beau résultat! (1).

*
* *

Toutes ces constatations qui démontrent dans quelle erreur nous sommes au sujet des sauvages, serviront-elles à nous ouvrir les yeux?

Ce qui nous donne un peu d'espoir: c'est que depuis quelque temps une réaction de bonne augure s'est produite, et elle ne fait que s'accentuer.

Des penseurs de haute valeur reviennent sur les idées qui ont cours dans l'enseignement au sujet des *primitifs*.

---

(1) Le ministre de la guerre, sous le ministère Crispi, a avoué en plein Parlement que le Gouvernement italien avait cherché à *tromper* la confiance des Abyssins, en leur envoyant un parlementaire!

Comment veut-on, après cela, que les sauvages aient confiance aux civilisés!

Ils ne craignent pas de poser cent fois la même question aux personnes compétentes, aux œuvres sérieuses sur les sauvages :

« Qu'est-ce que le primitif? » La réponse *définitive* est bien celle qu'avait faite Livingstone, et dont on s'est tant moqué : *Le primitif est un grand enfant susceptible de beaucoup de bien.* Le grand éducateur V. Duruy l'a dit : « L'esprit de l'enfant est un livre ouvert, où le maître écrit des paroles dont plusieurs ne s'effacent pas. »

On se souvient du triste exemple que les esclavagistes, les « civilisés », à quelques rares exceptions près, ont toujours donné à ces « grands enfants ». Et l'on comprend combien les Livingstone, les de Brazza, les Reclus qu'une science et philosophie fausse et menteuse ont tant raillés, avaient raison.

M. Richard a publié dans la *Revue philosophique*, une étude : *La sociologie ethnographique et l'histoire, leur opposition et leur civilisation* (1).

« La barbarie, dit-il, présente ordinairement un degré de violence homicide très supérieur à celui que l'on observe chez les *sauvages proprement dits.* Les Aztèques étaient, les Dahoméens, les Achantis, les Zoulous, les Turkemines sont beaucoup plus féroces que les Boschimans, les Esquimaux, les Tchoukchis, les Mincopis, les Veddahs, les Aetas.

---

(1) *Revue philosophique*, novembre 1895.

Tous les peuples à l'origine ont été également sauvages, mais tous ne sont pas aussi avancés, aussi loin dans la barbarie. La brutalité est sans doute naturelle à l'homme (?) ; mais la férocité, la cruauté est chez lui une disposition ACQUISE. »

En même temps que paraissaient ces lignes si caractéristiques, deux voyageurs, MM. Clauzel et le baron Dhanis, venaient à leur tour nous dire que l'anthropophagie, cette « marque indélébile, disait-on, de notre descendance bestiale », l'anthropophagie est une chose *acquise* et non *naturelle*.

Nous voyons aussi qu'à mesure que nous approchons du *vrai primitif*, l'esclavage, lorsqu'il existe, n'est plus qu'une *domesticité*. Chénier avait donc raison :

Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.

A ce propos, il est curieux, pour ne pas dire triste, de comparer la douceur de l'esclavage chez ceux qui se rapprochent du vrai primitif à la dureté, à la cruauté de l'esclavage, tel qu'il existait chez les civilisés. Il y a là un fait qui prouve combien ce que nous appelons « notre civilisation » porte en elle tous les vices. L'esclavage du prolétariat, d'ailleurs, n'est guère moins déprimant que l'autre.

M. Clauzel, dont la mission officielle a été si profitable à ceux qui s'occupent des choses d'Afrique, a eu pendant son séjour là-bas, tout le loisir d'étudier les mœurs, les coutumes des Bayas (bassin du Tchad). Cette peuplade n'est déjà plus réellement à

l'état *primitif*. Elle a eu un contact avec les esclavagistes depuis probablement des siècles ; elle en a pris quelques-unes des tristes coutumes, mais elle n'est pas encore trop contaminée. « Ils traitent, nous dit le savant voyageur, doucement leurs esclaves et ne les vendent que difficilement aux marchands houssas qui parcourent certaines parties du pays. »

Ces sauvages sont anthropophages, mais, dit M. Clauzel leur anthropophagie très réelle ne constitue pas un obstacle insurmontable à tout progrès ; on peut du reste vivre des mois et des années au milieu des Bayas sans être témoin d'aucun acte de cannibalisme. *Il suffit pour cela de témoigner pour cette coutume la répugnance qu'elle doit nous inspirer, au lieu de la curiosité malsaine qu'affichent certains Européens.*

N'est-ce pas affreux de penser que parmi les voyageurs qui nous racontent leurs exploits, contre ces grands enfants que sont les sauvages, il y en a qui les poussent à manger de la chair humaine, afin d'avoir le *plaisir* d'en faire le récit à leur retour !

« La condition des femmes, ajoute M. Clauzel, est la même chez eux que chez tous les peuples primitifs, mais elle n'est certes pas plus malheureuse: Djeto, la veuve du Djambala, ancien chef des Boutons, aux environs de Berbérati, la femme du chef Mingué, de Boué, deux ou trois autres encore, ont su conquérir un ascendant moral indéniable, et exercent sur les affaires de leur clan une réelle

influence. Du reste, les nègres m'ont paru généralement *beaucoup moins* brutaux que les Arabes algériens, par exemple, *ou même que les gens du peuple dans beaucoup de pays d'Europe*. Ces mêmes anthropophages, qui, sans hésiter, tuent un homme et le mangent ensuite sans remords, *ne frappent presque jamais leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs esclaves*. Toutes les résolutions de quelque importance sont prises à la suite de palabres auxquels peuvent assister tous les hommes libres du clan qui en ont fini avec les épreuves de l'initiation. »

Les paroles de M. Clauzel confirment celles d'Azara, pour un autre continent. Cet historien, en qualité de commissaire pour la délimitation des possessions portugaises et espagnoles, a vécu, au siècle dernier, plus de dix ans au milieu des tribus sauvages du Brésil et du Paraguay. Il a pu ainsi observer l'*esclavage dans sa forme naissante*.

« Les M'bayas (la tribu la plus belliqueuse du Paraguay) emploient, nous dit Azara, les Guaranys pour cultiver leurs terres et les servir. Il est vrai que cet esclavage est *bien doux;* le Guarany s'y soumet volontairement. Les maîtres donnent peu d'ordres, ils n'emploient jamais un ton impérieux, ils partagent tout avec leurs esclaves, même les plaisirs charnels. J'ai vu un M'baya grelottant de froid, laisser à son Guarany la couverture qu'il lui avait prise pour se couvrir, et même ne pas lui faire sentir qu'il la voulait. »

Et dire qu'un siècle après les civilisés, ayant

conquis ces pays, employaient le fouet, et toutes les atrocités de la force contre les descendants de ces esclaves si bien traités par leurs maîtres : les sauvages.

Est-il besoin de rappeler que la *très sainte Eglise* au lieu de pousser l'esclave à la révolte pratiquait elle-même l'odieux rôle de maître d'esclaves ! Le dernier propriétaire d'esclaves au Brésil, était un couvent... et cela en plein XIX[e] siècle !

En vérité, nous le demandons, de quel côté se trouve le bien ? Du côté de la sauvagerie primitive ou du côté de notre soi-disant civilisation ?

Veut-on savoir comment les primitifs, apprennent à devenir esclavagistes en vertu de l'axiome que M. Duruy a si bien formulé ? M. le baron Dhanis, délégué du Gouvernement du Congo, va nous le dire :

« Lorsque les chefs esclavagistes sont sûrs de leur supériorité, ils entourent de toutes parts le village convoité, la nuit le plus souvent, attaquent vivement, et font le plus de prisonniers possibles. Au contraire si la bande s'estime trop faible pour s'emparer de vive force du village, elle essaye de nouer avec les indigènes des relations d'amitié (auxquelles les grands enfants ont la naïveté de croire), et à la première occasion, elle attaque à l'improviste le village où elle reçoit l'hospitalité. »

Des massacres horribles accompagnent habituellement ces attaques. Les quelques peuplades épargnées le sont au prix de rançons qui les mettent

à la misère ; *elles sont poussées à l'anthropophagie*... et on les menace de terribles représailles si elles accueillent amicalement les Blancs avec qui les esclavagistes sont en mauvaise intelligence.

M. O. Allaire, missionnaire apostolique, a fait au mois de décembre 1895 une conférence à l'Institut de France sur : *Les mœurs au Congo*. Parlant des mœurs esclavagistes dans l'Oubanghi dont les habitants sont, depuis on ne sait combien de siècles, en rapport avec ces demi-civilisés : les grands marchands d'esclaves, M. Allaire a dit : « On ne se rend pas toujours bien compte du sens qu'il faut donner au nom d'esclave ; — ceci en parlant de l'esclavage dans l'Oubanghi, — on se représente trop souvent des malheureux enchaînés, ne recevant que des coups pour toute ration quotidienne ; c'est généralement inexact par rapport à bien des contrées. Le sort des esclaves, en effet, n'aurait *rien ici de trop répugnant*, si dans certaines circonstances, il ne devenait digne de toutes les compassions. D'abord, le nombre des esclaves est considérable et dépasse, dans bien des tribus, celui des hommes libres. Un esclave peut, la plupart du temps, aller et venir à sa guise, il peut même posséder ; mais, à la mort d'un homme libre, c'est-à-dire d'un chef d'esclaves, l'esclave risque d'être désigné pour aller rejoindre immédiatement son chef dans l'autre monde. De là, les sacrifices humains si répandus au centre de l'Afrique.

« On m'a demandé plusieurs fois si ces pauvres

gens de l'Afrique centrale étaient capables de civilisation (?) Je réponds : *oui, absolument*; *ils sont capables de devenir des hommes et des gens respectables.* »

Il résulte nettement de ces dépositions faites par des personnes ayant vécu des années chez les primitifs, et n'ayant aucun intérêt à rendre intéressant leur livre pour en augmenter le tirage, que l'esclavage *disparaît* à mesure que l'on se rapproche du *vrai primitif ;* et lorsqu'on le rencontre chez ce dernier, ce n'est plus qu'une domesticité que plus d'un ouvrier européen envierait.

Que devient devant de pareils faits, que l'on pourrait multiplier à l'infini, la grande théorie de l'*Evolution*, suivant laquelle le primitif serait une *brute cruelle* et laide à faire peur ?

Tant de témoignages amèneront à la fin une réaction nécessaire contre une science qui rabaisse au mépris de toute vérité, non seulement l'homme mais Dieu lui-même ?

D'autre part, compulsant sérieusement les nombreux récits des voyageurs *honnêtes,* on reconnaît que l'*anthropophagie et l'holocauste*, ou sacrifice humain, se rencontrent la plupart du temps chez les mêmes peuples. Il y a là une indication qui, mieux étudiée, démontrera probablement que cette abominable coutume de manger son semblable — en dehors des nécessités de la faim — a eu pour cause et pour origine un abus de la *caste sacerdotale*,

laquelle, ne l'oublions pas, est *postérieure* à la *religion*, prise dans son sens vrai et profond.

Si on s'en réfère à ce que nous connaissons des faits et gestes de cette caste, il ne serait pas impossible qu'à l'occasion d'une guerre malheureuse, un prêtre ait eu la pensée, soit dans un moment d'exaltation mystique, soit pour se faire valoir auprès des chefs de la peuplade vaincue, ait eu la pensée, disons-nous, d'un sacrifice humain, comme étant plus grand que celui d'une génisse, ou des corbeilles de fruits et de fleurs que l'on offrait aux dieux *inventés* par la caste sacerdotale.

Nous voyons dans les fêtes religieuses de certains peuples civilisés, des croyants se lacérer le corps — en Turquie par exemple — se jeter sous les roues du char qui porte l'image du dieu ou quelque relique vénérée.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte ». Du moment que le respect de la vie humaine était violé par ceux-là mêmes qui auraient dû veiller à ce qu'on n'y portât aucun préjudice, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour manger — surtout en un temps de famine — soit les prisonniers, soit ceux qui ne pouvaient plus rendre aucun service.

Brienchley qui a fait une étude toute spéciale sur l'anthropophagie penche, surtout dit M. de Quatrefages, vers l'opinion de ceux qui regardent cette abominable coutume comme due à la perversion de quelque idée religieuse (1).

(1) *Hommes fossiles et Hommes sauvages.*

Cette opinion du savant investigateur vient, tout récemment, de recevoir une confirmation sérieuse. On vient de découvrir dans la possession anglaise de la *Côte d'Or*, une Société d'hommes qu'on a appelés les Léopards, parce qu'ils se couvrent d'une peau de cet animal.

Le but de cette Société est de procurer de la graisse humaine. Cette graisse sert à remplir une cavité d'un instrument à musique consacré comme *fétiche*. Le reste du corps de l'individu qu'on a tué est partagé entre les grands prêtres de la religion, pour qui la chair humaine est une nourriture sacrée.

Dans toutes les îles de la Polynésie, les femmes, nous dit M. Réville, étaient exclues des festins de chair humaine, *ce mets des dieux* par excellence.

La communion catholique ne rappelle-t-elle pas précisément, les repas anthropophagiques ? Il y a là une indication de haute valeur en faveur de la théorie en question.

Si telle est la vérité, que devient, une fois de plus, cette fantastique théorie qui voudrait que l'anthropophagie fît partie des idées *innées* des primitifs ? C'est bien le cas de répéter : Pauvres savants, malheureuse science !

On reproche à M. Elisée Reclus son dédain pour l'enseignement académique, surtout en ce qui concerne l'histoire des *primitifs*. Il faut avouer que l'illustre géographe n'a pas tous les torts. Les railleries de mauvais goût dont on le crible à ce sujet

sont plus que maladroites. Oui, M. Reclus avait raison d'écrire : « On s'est trop habitué, à regarder dédaigneusement, du haut de la civilisation moderne, les mentalités du temps jadis, les manières de sentir, d'agir et de penser, qui caractérisent les collectivités humaines antérieures à la nôtre. Que de fois on les bafoue sans les connaître ! on s'est imaginé que l'ethnologie des peuples inférieurs n'est qu'un amas de divagations, un fatras de niaiseries ; en effet, les préjugés paraissent doublement absurdes, quand on n'en a pas la clef. On finit par croire qu'il n'y a d'intelligence que la nôtre, qu'il n'y a de moralité que celle qui s'accommode à nos formules (1). »

Allons, ne désespérons pas ; encore quelques voyages chez les sauvages, par des hommes faisant passer la vérité avant leurs idées personnelles, ou celles d'une Académie quelconque, et la théorie moderne sur la nature bestiale, vicieuse de l'homme qui a été le plus grand, et le plus déprimant mensonge du XIXe siècle, aura son Waterloo.

Il serait à désirer, que ces savants étudiassent non seulement la nature de l'homme chez les *primitifs*, mais aussi chez ces « demi-civilisés » que l'on trouve par exemple en Asie, lesquels vivent de rapines et sont, paraît-il, continuellement en guerre entre tribus.

---

(1) *Les Primitifs*.

Ils y verront que malgré une aussi déplorable *éducation*, le fond de leur âme est meilleur que leurs actes, et qu'il s'agit seulement de savoir le faire vibrer.

Que l'on me permette de rapporter ici l'appréciation qu'en fait un jeune et intrépide voyageur, qui vient de passer quelque temps au milieu de ces hordes si dangereuses.

Voici ce que dit le prince Henri d'Orléans, qui croit être plus utile à l'humanité en aidant à élargir ses connaissances scientifiques qu'en conspirant contre la République.

Parti de Hanoï en compagnie de MM. Roux et Briffaut, le 26 janvier 1895, ils parvenaient à Calculta, le 6 janvier 1896, suivant la route la plus courte, la plus directe de la Chine aux Indes anglaises. Cette traversée était regardée comme impossible à exécuter, vu les difficultés de terrains et les dangers incessants que les indigènes font courir aux étrangers. Il s'en suit qu'on ne peut avoir qu'une confiance des plus limitées aux hommes dont on est obligé de se faire accompagner, pour ne pas se perdre en route, ainsi que pour porter les vivres, bagages, etc.

« Nous nous sommes trouvés à la tête d'une troupe merveilleuse, écrit le prince à M. Maunoir, secrétaire de la Société de géographie, au physique, de santé, de force et d'endurance ; au moral, d'énergie, de désintéressement, de dévouement et de fraternité.

« Nos hommes, que nous prenons plaisir à descendre maintenant jusqu'à Calcuta pour les renvoyer par Rangoon et Bhano, ne sont pas des porteurs pour nous ; ce sont de vrais enfants avec qui nous vivons dans une communauté de sentiments comme avec les membres d'une même famille. Braves cœurs, généreux, que je ne puis assez admirer, et qui doivent une bonne partie de leurs qualités à l'influence saine et bienfaisante des missionnaires français. »

Voilà, nous semble-t-il, une appréciation qui contredit la théorie qui a cours sur l'homme.

Anthropologistes et vous mêmes, biologistes et physiologistes qui *tablez* sur l'étude des *viscères* pour nous faire une théorie sur l'homme, corps et pensée, quand comprendrez-vous enfin que la *machine*, le corps, *et la pensée,* l'âme, sont deux entités bien distinctes quoique *liées* dans l'homme?

Ce déplorable, ce déprimant *mensonge* a été sur le point de faire croire que l'enfant des civilisés qui commet des actes passibles des tribunaux était *fatalement* voué au crime! Que le mal qu'il avait commis étant dû à sa conformation physique, imposée par un atavisme criminel quelconque. Si cet atavisme ne remontait pas à la famille de l'enfant, c'était alors une *réminiscence* du passé bestial de l'humanité. Ainsi on a toujours raison.

Voici ce que nous disent, par contre, les rapports

officiels de la Société : *La protection de l'enfance abandonnée ou coupable.*

Nous rappellerons auparavant, que de 1841 à 1891 la criminalité enfantine a grandi dans l'énorme proportion de 300 pour 100... Si ces chiffres qui, ainsi que le fait remarquer M. G. Bonjean, ne font qu'augmenter, n'ouvrent pas les yeux, c'est qu'il faut vraiment que nous soyons incurables.

De cette effrayante augmentation, surgit un argument décisif contre l'*Evolution*, telle, du moins, qu'on nous la présente.

Pourquoi, malgré le progrès de la diffusion de l'instruction, cette énorme décroissance morale? Une seule chose pourrait nous expliquer un pareil illogisme ; il est vrai qu'il rentrerait dans la catégorie des miracles... Ce serait que cette augmentation fût due à quelque *vieux stock* oublié de *matière* ayant servi à former les tigres ou quelques-unes de ces peuplades criminelles qui savent si bien exploiter la naïveté des primitifs.

Nous ferons remarquer aussi que la *panacée* de « l'instruction obligatoire et laïque » a fait dans ce cas-là une faillite absolue.

Mais soyons sérieux :

L'éducation *morale*, entreprise par la Société protectrice, a obtenu un succès presque complet, dépassant tout ce qu'on aurait osé espérer, vu le peu de temps de son fonctionnement, et l'imperfection forcée qui existe encore.

Voici les résultats derniers obtenus par l'éducation rationnelle et dévouée, donnée par la dite Société :

Conduite	très bonne	24	pour 100
—	bonne	43	—
—	assez bonne	23	—
—	médiocre	7	—
—	mauvaise	3	—
		100	

Ces chiffres sont d'autant plus intéressants qu'ils s'appliquent à tout l'effectif *présent* dans les établissements, effectif qui comprend, bien entendu, des sujets tout récemment incorporés, et qui n'ont pu, par suite, profiter encore du régime réformateur auquel ils sont soumis.

On nous répondra : « Cet illogisme n'est qu'apparent ; ici nous avons affaire à des enfants qu'il est toujours facile de dompter momentanément dans un pareil milieu. Mais attendez qu'ils aient atteint l'âge d'homme : les petits-fils de tigres ou de brigands réapparaîtront, *c'est la loi* ; l'évolution ne fait pas de saut. »

Eh bien, voici le relevé émanant des chefs de l'armée où les adultes sont incorporés :

Conduite	très bonne	42	pour 100
—	bonne	54	—
—	assez bonne	2	—
—	médiocre	2	—
		100	

« Voici donc, nous dit le dévoué président de la Société protectrice, les résultats moraux *définitifs* obtenus à l'égard d'enfants qui appartenaient à l'origine, pour 43 pour 100 à des familles honnêtes désespérant de les corriger, et pour 57 pour 100 à des parents condamnés, ou vivant de professions inavouables. »

Est-ce que de pareils faits ne devraient pas donner à réfléchir à tous nos théoriciens sur « l'atavisme » et sur notre prétendue bestialité et cruauté innée?

Est-il besoin de rappeler que l'Australie a été en partie colonisée par des *convicts?* Où sont aujourd'hui les traces d'un passé, pourtant si récent?

M. Jules Berland que l'on n'accusera pas d'avoir des « idées subversives », nous dit dans une étude: *La Fédération australienne,* que les descendants des *convicts* sont peut-être ceux « où le travail ne prend pas d'attitude irréconciliable à l'égard du capital et ne se déchaîne que rarement en violences.

« *Nulle part*, nous dit-il, l'*ouvrier n'est plus consciencieux.* »

Et les descendants des révoltés de la *Bounty* dont les actes de sauvagerie contre leurs compagnons, et surtout contre les Polynésiens chez qui ils avaient débarqué, ont été si révoltants !

Que devient encore ici la trop fameuse théorie, lorsqu'on voit, non pas les petits-enfants, mais les enfants directs de ces criminels, se refuser de

demeurer dans l'île de *Taïti* vu les mœurs déplorables que l'on sait des habitants de cette île.

En 1836, le nombre de ces fils de criminels était de 199 individus des deux sexes. L'Angleterre leur céda l'île abandonnée de Norfolk. Aujourd'hui, ces êtres qui doivent, plus que d'autres, si la théorie de l'évolution est vraie, avoir du sang de *tigres* dans les veines, sont 832, nous dit la *Société géographique de Paris*. « Ils vivent de la pêche des baleines et de l'agriculture, sous un gouvernement qui est la simplicité même. L'île relève du gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud ; elle est administrée par trois fonctionnaires dont le principal, *chief-magistrate*, reçoit 625 francs de traitement; le chef du bureau des postes touche 200 francs, et l'enregistreur des terres, 125 francs par an. On trouvera peut-être ces traitements bien maigres ; mais il faut ajouter qu'il n'y a pas de revenu public, attendu qu'il n'y a pas d'impôts. La seule taxe établie consiste en corvées auxquelles tous les hommes sont astreints de dix-huit à soixante ans, et qui représentent quatre journées de travail, de janvier à juin : ce travail a surtout pour objet la réparation des routes.

« Les lois, peu nombreuses et aussi simples que l'organisation politique et administrative de l'île, *ne rempliraient pas deux* feuilles de papier.

La police est inutile; comme il ne se commet point de crime, les prisons

n'existent pas. Le climat étant des plus salubres, on n'y connaît point non plus les maladies (1) ».

Ce tableau officiel n'a pas besoin de commentaire.



Socrate, ce grand « accoucheur d'âmes », ce prince des philosophes, qui soutenait énergiquement que le fond de l'homme a quelque chose de stable, de fixe, d'éternellement vrai, Socrate donnait une importance capitale à la devise inscrite au fronton du Temple de Delphes : Connais-toi, toi-même.

Combien n'avait-il pas raison ?... Si jamais cette admirable devise mérite d'être appliquée, c'est assurément dans la question que nous venons de traiter dans le chapitre sur la nature du « sauvage ».

Oui, regardons-nous avant d'être aussi sévères pour les primitifs. Scrutons nos âmes, analysons nos coutumes, nos faiblesses, ou : *ne jugeons pas les autres si nous ne voulons pas être jugés.*

Comme elles sont vraies, en bien des cas, ces paroles adressées à un missionnaire anglican par un pauvre Malgache : « Vos soldats, disait-il, couchent avec toutes nos femmes. Vous venez voler notre terre, piller le pays et nous faire la guerre,

---

(1) *Revue scientifique.*

et vous voulez nous imposer votre Dieu, disant qu'il défend le vol, le pillage et la guerre ! Allez, vous êtes blanc d'un côté et noir de l'autre, et si nous passions la rivière ce n'est pas nous que les caïmans prendraient (1) ».

Si le sauvage, avec raison, avait une triste opinion de nos mœurs, notre organisation sociale ne lui ferait sans doute pas meilleure impression. Et nos conditions de santé ? Tout bien considéré, comment ne s'écrierait-il pas : « Que c'est laid, leur civilisation ! »

Il serait stupéfait s'il connaissait le nombre effrayant de nos cas de folies et de suicides. Peut-être, comprendrait-il, alors, que l'on soit obligé de mettre sur les murs des gares et ailleurs, ces mots typiques : « *Prenez garde aux voleurs.* »

Il apprendrait aussi, dans ces conditions, sans trop de surprise, qu'en France, où chacun prétend savoir se gouverner, il n'y a pas moins de sept cent soixante trois mille sept cents fonctionnaires publics, sans compter ceux qui sont rétribués sur les fonds départementaux et communaux, et qui, joints aux premiers, nous donneraient le chiffre formidable de un *million* de fonctionnaires, que nous payons plus ou moins grassement. Soit un en moyenne pour trente-huit Français. « Que d'argent mal employé ! » s'écrierait notre sauvage. « Ils tombent donc dans l'enfance ? »

---

(1) Allusion à cette croyance que les caïmans dévorent de préférence ceux dont la conscience est le plus chargée de crimes.

Et les médecins, combien ne sont-il pas aussi?

L'Allemagne qui se fait volontiers passer pour la nation la plus sobre en a plus de vingt-trois mille! L'Angleterre, pays où pourtant on sait mieux qu'ailleurs appliquer l'hygiène, en a au moins autant.

Notre sauvage nous rappellerait à ce sujet, et fort à propos, quelque lignes du capitaine Cook. Parlant des indigènes d'Otoheite, l'illustre explorateur nous dit : « Nous ne vìmes point de véritables malades, durant notre séjour dans l'île, et nous ne remarquâmes que peu de cas de maladie; c'étaient encore des accès de coliques purement accidentels. » Parlant des habitants de la Nouvelle-Zélande : « Ils jouissent d'une santé parfaite et constante. Durant toutes nos visites à leurs villes, où jeunes et vieux, hommes et femmes, s'assemblèrent autour de nous nous n'aperçûmes pas une seule personne qui semblât avoir le moindre défaut corporel, et chez les nombreux indigènes que nous vîmes nus, nous n'avons jamais constaté la moindre éruption sur la peau, ni quelque trace laissée par une semblable éruption. »

A l'égard des Cafres, J.-G. Wood dit : « Leur état de santé leur permet de survivre à des blessures qui seraient certainement mortelles pour l'Européen civilisé. »

On observera peut-être que cette superbe santé démontre que les *primitifs* sont bien des proches parents des animaux... vu que ceux-ci sont moins

sensibles à la douleur que l'homme, cela équivaudrait à dire : plus l'homme est intelligent, plus il devra être malingre, chétif... Ne croyez pas à une mauvaise plaisanterie. Cet avenir, si peu enviable, nous est promis par plusieurs savants de grande autorité, entre autres par M. Kay Robinson qui, dans la *Contemporay Review*, prédit très solennellement au nom de la science *exacte* que l'être humain de l'avenir sera une créature édentée, chauve, sans doigts de pieds, avec des muscles flasques et des membres impropres à toute locomotion. L'homme ne vivra que par le cerveau.

Depuis nos rapports avec ces peuplades si saines autrefois, elles sont, par contagion et par l'effet des vices que nous leur avons inculqués, affligées de toutes sortes de maladies.

Que l'on nous permette encore quelques lignes sur le chapitre de l'hygième physique, de la santé du corps, plus que jamais à l'ordre du jour, grâce surtout à la *microbiologie de l'agriculture* ; microbiologie qui sera peut-être une des causes les plus puissantes de la guérison nécessaire de la *maladie morale et sociale* qui ronge l'humanité.

Aujourd'hui, grâce aux travaux des Berthelot, des Schlœvsing, des Müntz, Hebriegel, Prillieux, Laurent, Winogradsky et autres savants qui ont suivi la voie ouverte par Raspail et Pasteur, nous savons que ce sont des microbes qui transforment l'azote gazeux en azote organique ; les uns forment l'azote nitreux, d'autres l'azote nitrique.

La fertilité du sol dépend de l'abondance avec laquelle les ferments produisent les nitrates. Un humus dépourvu de ferments nitrifiants est voué à la stérilité. Par conséquent, les petits travailleurs se ressentent du poison qui s'échappe des maladies infectieuses, fruits de nos vices.

Les maladies augmentant par trop, ils ne pourront plus remplir leur mission, indispensable pourtant à la vie de l'homme, ainsi que nous le démontrerons dans un autre chapitre.

Quelle tristesse envahirait l'âme de notre sauvage en lisant ce qui suit : On sait combien, chez les civilisés, *l'enfantement* fait de victimes ! L'acte le plus grand, le plus sublime s'accompagne de la douleur la plus intense. Et si la mère n'en meurt, ou l'enfant, elle en garde très souvent quelque mal incurable ; pour le moins on constate une déperdition notable de la santé.

Il y a là quelque chose de monstrueux et d'illogique qui donne une apparence de raison aux athées.

Eh bien ! que nous enseigne l'histoire des races, des peuples plus ou moins disparus ?

Qu'il existait jadis une coutume des plus curieuses dont on retrouve les traces çà et là en Europe, en Asie, en Amérique et qu'on appelle la « Couvade ».

La couvade consistait en ceci : la femme *aussitôt* accouchée se levait pour continuer à vaquer, comme ci-devant, aux travaux qui lui incombaient, et son époux prenait sa place dans le lit nuptial où il se

reposait, comme si c'était lui qui était accouché. Et cela aussi longtemps que semblait l'exiger la nature, pour qu'il n'y eût plus rien à craindre ni pour la santé de l'enfant, ni pour celle de la mère.

Cette imprudence, cette folie dirions-nous, n'avait aucune mauvaise conséquence pour l'accouchée.

Devant une pareille coutume, dont les traces encore une fois se retrouvent partout, n'est-on pas en droit d'affirmer que l'enfantement dans les premières sociétés humaines, n'était ni douloureux, ni dangereux. A quoi alors attribuer la douleur et le danger qui accompagnent l'accouchement chez les civilisés ?

Oh ! la raison n'en est pas difficile à trouver : elle est dans les vices que nous entretenons avec un soin si jaloux.

Nous avons tellement violé les lois de la Nature, que la procréation s'en ressent. Les organes de la génération lésés ne fonctionnent plus ni librement, ni normalement.

De là ces souffrances, et les maladies et la mort qui en résultent si souvent ; si on n'y prend garde, la femme, avec raison, se refusera de plus en plus à la procréation.

C'est donc bien l'homme qui, ici encore, a créé le mal.

Donc cessons d'accuser Dieu d'imprévoyance ou d'impuissance.

On dira encore : Mais voyez, nos animaux domestiques, est-ce qu'ils ne souffrent pas eux aussi quand ils mettent bas leurs petits ?

Oui, sans doute, mais en est-il ainsi chez les animaux sauvages qui ont toujours vécu et qui vivent en liberté ?

Les animaux domestiques sont victimes de l'esclavage où nous les tenons, et du surmenage maladroit auquel nous les soumettons, sans compter que leur nourriture, la plupart du temps, n'est pas appropriée à la nature de l'animal.

Les maladies, de plus en plus compliquées, qui sévissent sur les animaux domestiques, prouvent surabondamment que là, comme chez l'homme, la civilisation a fait fausse route (1).

Ce que nous appelons si orgueilleusement « notre civilisation » est au progrès bienfaisant et vrai, ce qu'un vin frelaté est à un excellent bourgogne ou à du bordeaux non sophistiqué.

Rejetons avec une âpre énergie tout ce qui fausse la civilisation et déprime la *conscience* de l'homme.

A mesure que l'on peut soulever le voile qui jusqu'à présent a caché l'histoire ancienne des pays, des peuples, chez lesquels on retrouve des vestiges d'anciennes civilisations, on est tout surpris de constater que non seulement cette civilisation avait, malgré certaines tares inexcusables, poussé l'organisation sociale très haut, mais que les hommes d'alors étaient des plus expérimentés en ce qui touchait l'industrie et l'art.

---

(1) Ceux qui en douteraient n'ont qu'à lire l'étude que M. Villain a faite sur la *viande malade*.

Est-il besoin de rappeler les richesses artistiques que les Espagnols trouvèrent au Mexique? Les temples et les habitations de l'Inca et des grands du pays étaient remplis d'objets d'art d'une richesse inouïe.

« Les Incas avaient, dit Sarmiento, des jardins artificiels dont le sol était composé de mottes d'or, façonnées à l'imitation des mottes de la terre ; ce terrain étaient planté de maïs dont la tige, les feuilles et l'épi étaient admirablement travaillés. Des brebis et des lamas de grandeur et de formes naturelles, avec des bergers, armés de leur houlette, étaient en or fin sans compter une multitude d'objets plus grands sculptés et peints. Les services de table, de cuisine, les fontaines de nombreux palais de l'Inca, ajoute Gomara, étaient en or et en argent incrustés d'émeraudes, les salles de leurs palais étaient remplies de statues en or de tailles gigantesques, et contenaient les figures de tous les animaux, arbres, plantes, oiseaux et poissons; il y avait aussi des troncs d'arbres coupés comme bois à brûler le tout en or, des vergers où toutes les plantes étaient d'or; la porte de leur palais était aussi d'or, d'argent et bronze admirablement ciselés, comme l'assure Cieza de Léon.

« Dans les temples de la lune, les ornements étaient en argent. B. Diaz, ch. XCI, raconte qu'un écran d'or était placé entre Montézuma et le feu, admirablement fait et orné de tous côtés des figures de leurs dieux. La chaise était sculptée d'une manière remarquable.

« Les travaux que les Mexicains exécutaient en fondant des métaux étaient plus estimés par eux que les travaux de sculpture, à cause de la plus grande valeur des matériaux et de la supériorité de l'art.

« Parmi les présents que Cortez reçut de Montézuma, et qu'il envoya à son souverain, était un poisson que Charles V offrit au pape. Benvenuto Cellini le vit et le désigna sous le nom de *Chef-d'œuvre.*

« Le corps en argent et les écailles en or étaient tels qu'il ne put expliquer comment on les avait obtenus. L'amalgame n'était pas encore connu en Europe et il semble que les Atzèques en faisaient usage (Sartorius, p. 252).

« J'ai vu, dit Tylor (*Early history*, p. 205), dans le Muséum de Berlin, une paire d'aigles en or pour ornements provenant du Mexique, qui peuvent être comparés aux travaux étrusques pour le dessin et la délicatesse du fini. Mais ce qui est plus important, c'est qu'ils connaissaient le bronze, composé de proportions excellentes de cuivre et d'étain. »

Ainsi, voici une fois de plus, la preuve que le passé n'a pas été ce que l'on nous dit..., et cela aussi bien en Asie, que dans certaines parties de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Europe.

D'après les dernières découvertes, on pense que le Nouveau-Monde a dû son ancienne civilisation à des colonies asiatiques qui y auraient pénétré par le détroit de Behring ou par mer, le long de la côte

du nord-ouest de l'Amérique. D'après les traditions les plus sérieuses, ces colonies asiatiques seraient arrivées sur sept navires à la pointe d'Alaska, ce qui fait croire qu'elles étaient sorties d'un endroit nommé *Chicomotzoc*, les « sept grottes ».

Ils étaient conduits par un prêtre qui portait son Dieu et le leur, qu'ils consultaient chaque fois qu'ils entreprenaient quelque chose (Sagahum). Voilà qui démontre une fois de plus que le spiritisme ne date pas du XIXe siècle ?

« Les quarante ou cinquante premières années qui suivirent l'arrivée des Hue-hue (Touraniens), nous dit M. Dabry de Thiersant, consul général de la République française au Centre-Amériqne, furent consacrées par eux à apprendre aux tribus encore sauvages de l'Amérique septentrionale à se vêtir, à cuire leurs aliments, à construire des demeures, à cultiver le sol, à fabriquer des armes et des ustensiles, à élever des temples, à faire des sacrifices, à parler leur idiome et à se servir de l'écriture (1). »

Les monuments d'une nation portent en eux, dit-on, le sceau particulier de son génie. « Eh bien, dans les ruines qui couvrent le sol depuis le Rio-Gila jusqu'au Paraguay, on retrouve la même conception rappelant les styles perses et égyptiens que les Aryens avaient importés dans ces pays. »

On pourra nous demander : comment se fait-il que dans la civilisation mexicaine, on rencontre à côté de coutumes, de lois admirables, cette épou-

(1) *L'origine des Indiens du Nouveau-Monde.*

vantable chose : les sacrifices humains? Il y a là quelque chose d'incompréhensible.

Nous croyons que cette abominable coutume ne doit pas être imputée aux premiers Aryens, mais à des peuplades qui n'ont pas voulu accepter entièrement les lois, les mœurs des Aryens, ces admirables pionniers de la vraie civilisation.

Le Mexique, autant qu'on peut en juger d'après les quelques documents qui ont échappé à l'intolérance monstrueuse des prêtres catholiques, a dû être civilisé ou colonisé par des Touraniens, lesquels n'avaient pris des Aryens que certaines coutumes, certaines lois, et avaient gardé quelques unes de leurs anciennes habitudes, tels les sacrifices humains.

Ici, nous voyons une fois de plus, ce que les successeurs du sublime Galiléen ont fait pour empêcher la lumière d'éclairer les hommes : la destruction des manuscrits relatant l'histoire des anciens Aztèques, a privé la science de la lumière dont l'humanité a tant besoin pour savoir d'où elle vient. Guizot avait raison de dire : « Partout où l'absolutisme catholique a dominé, il a frappé les nations de stérilité (1). »

D'après les prêtres chrétiens, le *symbole de la croix*

---

(1) M. Metzger vient de faire paraître chez Chamuel une étude aussi puissamment pensée que véridique, et qui a pour titre : *Le monde sera-t-il catholique?* L'auteur y démontre combien les successeurs de Jésus ont travesti, sophistiqué les enseignements du martyr du Golgotha. Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce *procès-verbal* si important pour l'avenir de l'humanité.

ne remonterait qu'à Jésus. Eh bien, il n'en est rien. Dans l'antiquité, plusieurs milliers d'années avant Jésus : « la croix était l'emblème du dieu formateur, de la divinité suprême. »

On la trouve sur les monuments de Babylone, de Persépolis, de l'Egypte et de l'Inde. Elle était appelée *Tau*, *Cruz ansiata* ou croix ansée.

P. Simon, p. 244, raconte que les Espagnols, en arrivant au Pérou, ont reconnu sur des rochers, la figure de la croix si bien peinte en ocre rouge que ni le temps, ni l'eau n'ont pu l'effacer.

Les prêtres chrétiens en continuant de nous enseigner que les fêtes, les coutumes, les sacrements qui font partie de leur liturgie, sont d'origine chrétienne, font preuve, ou d'une bien grande ignorance, ou d'une bien coupable mauvaise foi. La plupart de ces choses sont tout simplement une continuation des fêtes aryennes ou païennes, que les successeurs de Jésus ont démarquées... Beaucoup de ce que l'on nous donne comme ayant été institué par Jésus ou ses premiers disciples, était déjà pratiqué chez certains peuples d'Amérique : les Aztèques, par exemple, « avaient une sorte d'eucharistie et faisaient de petites idoles avec de la farine et du sang humain, et les mangeaient comme représentant le corps de leur Dieu. » Il en est de même de la « confession ». « L'aveu des fautes achevé, le prêtre imposait une pénitence au pénitent et lui donnait l'absolution, qui avait pour effet de remettre spirituellement ses pêchés. »

Nous retrouvons le *Credo* dans le *Rig-Véda*, l'identité est frappante, les noms seuls ont changé.

*
* *

Avant de clore ce chapitre sur la « nature de l'homme », nous devons un mot d'explication à ceux qui nous reprocheraient d'avoir groupé dans ce chapitre, ainsi que dans le suivant, des faits divers, que quelques-uns, peut-être, trouveront disparates.

Nous trouvant en face de théories acceptées par la science et la philosophie, reçues dans le public comme des articles de foi indiscutables; ne disposant, d'ailleurs, que d'un nombre de pages limité pour le *problème le plus vaste et le plus délicat* qui puisse s'offrir à la pensée de l'homme, nous avons dû pour bien établir l'existence d'une *loi générale*, et non pas seulement de faits isolés, choisir nos arguments de toutes parts.

Aussi longtemps que l'on ne sera pas convaincu que l'homme *primitif* n'est pas la *brute* que l'on se figure, il sera impossible, spiritualiste ou non, de ramener les hommes dans des voies plus sages, plus logiques, plus vraies que celles suivies par l'humanité depuis des milliers d'années.

Il nous reste maintenant, pour clore cette question de la *nature de l'homme*, à essayer de soulever un coin du voile qui nous cache l'apparition des premiers hommes. Si leur apparition ne s'harmo-

nise pas avec ce que nous connaissons à présent de la nature des *primitifs*, s'il n'y a pas concordance, c'est que notre théorie est fausse.

Il serait outrecuidant, de notre part, de prétendre résoudre absolument cette question. Qui sait si jamais les *terriens* la connaîtront dans toutes ses parties ?

Nous croyons, qu'ici plus qu'ailleurs, ces paroles de Biot sont applicables :

« Ce que vous savez n'est rien à côté de ce que vous ignorez. Ce que vous ignorez, n'est rien à côté de ce que vous ne saurez jamais. Ce que vous ne saurez jamais n'est rien à côté de ce que personne ne saura jamais. »

Mais nous pouvons arriver à en connaître assez pour être convaincus que si la théorie préconisée par les *évolutionnistes matérialistes darwiniens* est partiellement vraie dans tels ou tels de ses détails, elle est fausse dans sa base. *Elle indique comme cause première des causes qui ne sont que causes secondes.*

XIII

L'apparition de la vie sur la Terre. — Impuissance des matérialistes pour expliquer la forme. — L'âge d'or de la Bible et des poètes démontré par la science. — Tout est régi par des lois, prouvant l'existence d'une puissance supérieure. — Impossible de trouver des traces du singe-homme ou anthropopithèque. — Pourquoi les singes n'engendrent-ils plus des singes-hommes? — L'homme à queue de singe. — Le « que scais-je? » de Montaigne. — La guerre et la sélection, ces deux moitiés du Dieu des darwiniens mis à néant par l'ethnologie, la paléontologie et la physiologie. — Le monde végétal et le monde animal sortent d'un certain nombre d'archétypes *semés* par Dieu. — Les premiers hommes. — L'époque glaciaire. — La théorie de M. Stanislas Meunier sur les bolides. — Dieu aurait été bien imprévoyant de créer les premiers hommes « sans raison » au milieu de la faune géante qui existait à sa création. — Une humanité supérieure a dû précéder l'humanité inférieure. — L'existence des « hommes-Dieu » ou « Elohims » de la Bible est signalée dans le monde entier. — L'Atlantide de Platon. Les Aryens. Les Maya. Les Basques. — L'homme ayant été créé bon, pourquoi le mal? — Bonaparte accuse la société d'avoir créé le mal. — Le suicide de Prévost-Paradol. — Pourquoi Taine hésita dans l'expression de sa pensée. — Ahriman triomphe d'Ormuzd. — Charcot. — Mort aux conventions mensongères! — Réaction contre l'importance de la matière. — La déroute de l'atomisme. — Les

rayons X. — La photographie de la pensée. — Un *Novum organum* moderne S. V. P. — Immatière n'est pas zéro. — L'attraction universelle de Newton. — L'âme des hommes et l'âme des bêtes. — La théorie de Cardan. — Les leçons de la nature et du monde animal. — Le rêve de M. Berthelot se réalisera. — Le progrès est la suprême loi de l'univers ; devant lui tout doit s'incliner.

Aujourd'hui les *darwiniens matérialistes* sont obligés de battre en retraite sur l'apparition de la vie (1).

Où est le *Batybius Haeckeli* de célèbre et si enthousiaste mémoire, on l'avait sacré *Dieu créateur...?*

Hélas ! comme tant d'autres théories, sa divinité est rentrée dans le néant.

On ne peut plus parler de génération spontanée. H. Spencer cherche bien encore à éluder la question, mais il ne sait plus que répondre lorsqu'on lui demande, comme le fait Ch. Bastian : pourquoi, la génération spontanée, ayant eu lieu une fois, elle ne se reproduit pas lorsque les éléments se retrouvent dans les mêmes conditions ?

Certains savants en haine de la Divinité, et pour l'éviter, ont insinué que peut-être le premier germe de la vie terrestre est tombé d'une autre planète... mais alors comment expliquer l'apparition de la vie sur cette planète? Et puis, pourquoi ne continuons-

(1) On oublie trop souvent que ce sont les disciples de Darwin qui ont supprimé l'intervention divine dans la création première. Darwin croyait à l'existence d'une puissance supérieure, ainsi qu'on a pu s'en convaincre encore dans la publication de sa correspondance.

nous pas à recevoir des « germes de vie » de la dite planète? Nous pourrions ainsi voir journellement s'accroître le nombre d'espèces soit végétales, soit animales et peut-être aussi hominales!!!

* * *

Et la Forme! qui a fait écrire à l'un des plus purs darwiniens néantistes ces paroles : « Non seulement les lois naturelles n'expliquent pas les formes des individus, mais rien dans l'essence des individus n'implique virtuellement l'idée de forme ; l'idée de forme est absolument en dehors du concept des lois naturelles ; elle est au-dessus de ce concept. Les lois naturelles acceptent la forme comme un fait irréductible ; elles partent de la forme pour étudier et expliquer tout le reste. Il y a donc dans la nature quelque chose qui n'est pas du domaine des lois physiques ; ce quelque chose c'est la forme ; c'est à la forme que commence le domaine de la métaphysique (1). »

Ah ! ici il faut s'incliner... qu'on le veuille ou non, la forme n'est explicable par aucune des théories matérialistes. C'est ce qu'ont démontré avec une implacable logique Cuvier, Claude Bernard, etc.

Ecoutons Cuvier sur l'importance de la *forme* au point de vue physiologique : « La vie est un tour-

---

(1) Emile Ferrière. *La vie et l'âme*. Alcan, éditeur.

billon plus ou moins rapide, plus ou moins compliqué, dont la direction est constante et qui entraîne toujours des molécules de même sorte, mais où les molécules individuelles sortent continuellement, de manière que la *forme du corps lui est plus essentielle que la matière* (1). »

C'est la forme qui embarrassait Lucrèce dont la féconde imagination n'a pu lui dicter que ces lignes : « Ne crois pas pourtant que les atomes de toute espèce puissent se lier ensemble : les monstres seraient plus communs dans la nature. On verrait tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des substances terrestres unies à des substances marines, et des chimères redoutables, dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains éléments, par une certaine force génératrice, conservent en s'accroissant, chacun son espèce particulière (2). »

« La lutte pour la vie », « l'évolution », « l'hérédité », l'*évolution* telle qu'on nous la présente explique-t-elle le siècle de Périclès, celui de Louis XIV et l'apparition des géants de la grande Révolution ?

Ces facteurs que l'on a déifiés expliquent-ils les

---

(1) *Le règne animal*. Introduction.

(2) Lucrèce. Liv. II.

merveilleux objets d'art que M. Morgan vient de découvrir dans les tombeaux des premiers Pharaons qui dorment sous les Pyramides? ou encore ces temples de toute beauté que l'on découvre au Cambodge, en Afrique ou aux Indes, et dont l'ancienneté de quelques-uns se perd dans la nuit des temps?

Eh quoi, nos plus habiles ciseleurs, nos plus savants ingénieurs, nos architectes les plus ingénieux, nos merveilleux sculpteurs modernes auraient eu leurs maîtres à une époque aussi reculée? Mais alors qu'a fait l'évolution depuis lors? Ces maîtres étaient peut-être des esclaves (1)?

Les faits que nous venons de rappeler, et que nous pourrions multiplier à l'infini, démontrent dans quel chaos nous a jetés le darwinisme dans lequel on a voulu voir l'alpha et l'oméga de toutes choses...

Darwin, comme Allan Kardec, a sûrement ouvert ou plutôt réouvert une voie belle de promesses pour la science, mais il aurait fallu, pour qu'elle nous menât vers la lumière, qu'on fût plus circonspect dans les déductions qu'il y avait lieu d'en tirer. Le grand mal du darwinisme ainsi que nous allons le voir, c'est d'avoir voulu se passer de toute interven-

(1) Les découvertes de tous ces vestiges de haute civilisation, de haute culture dans des parties de la terre où jusqu'alors on s'était imaginé qu'il n'avait existé que la solitude ou des peuples très arriérés donnent une apparence de réalité à la théorie de la « vague de vie » des théosophes et des occultistes.

tion supérieure ou divine, ainsi que de l'âme ou esprit. Par là le darwinisme a agrandi considérablement les erreurs qui existaient déjà sur l'homme. C'est pourquoi il ne nous rappelle que trop souvent cet enfant incapable de soulever de ses petites mains un galet sur la plage, et qui prétendait ébranler la falaise d'où ce galet était tombé.

*
* *

On fait généralement naître les premiers hommes au commencement du quartenaire. Certains savants font même remonter leur origine à l'époque tertiaire. Nous avons donc à voir quel était l'état de la flore et de la faune à ces époques. La chose est d'une importance *capitale* pour la question qui nous occupe.

« Cet âge, écrit M. de Saporta dans son *Monde des plantes*, marque pour notre continent une ère de splendeur végétale, un temps de calme, d'humidité égale et bienfaisante, sans extrême d'aucune sorte, qui ne *reparaîtra plus*, et qui indique l'*apogée* du développement de la nature végétale sur notre sol, encore exempt des épreuves qu'il était destiné à subir.

« L'hiver, à cette époque, était particulièrement doux, il suspendait quelque peu, sans l'interrompre réellement, le cours de la végétation.

« Les fleurs et les fruits, se tenaient çà et là *toute*

l'année, et selon l'expression de M. Herr, la vie ne disparaissait jamais entièrement de ces forêts primitives; elle se renouvelait en répandant à profusion ses richesses et réalisait en Europe le tableau de ces zones bénies, où de nos jours la végétation ne perd jamais son activité.

« Sur le bord de nos lacs, si nombreux alors, on voyait se profiler les frondes en éventails des sabols, des flabellaria, et les longues palmes de phénicites. Plus loin, les lauriers, les figuiers, les houx; certains chênes mêlaient leur feuillage fermé, lustré d'un vert sombre et mat, aux branches opulentes, déployées en masse profondes des camphriers et des canneliers. Les acacias aux rameaux tordus et aux fines folioles se détachaient gracieusement sur le miroir des eaux, des fougères grimpantes à la tige flexible et déliée, des salsepareilles s'entrelaçaient aux rameaux des arbres dont elles étreignaient le tronc; plus loin, des érables plantureux complétaient le rideau qui formait autour du limpide bassin, une lisière continue de végétaux. A la surface de l'eau s'épanouissaient les feuilles du *nymphæa*, les loèches à grandes feuilles, les souchets, les grands roseaux, s'élevaient au sein des eaux, tandis que dans le fond, paraissaient d'autres palmiers de formes diverses mêlés à des plantes d'une physionomie toute exotique, parmi lesquelles se dressaient le grand noyer et l'aune, *peu différents de ceux que nous avons actuellement sous les yeux* au bord de nos rivières modernes. »

J'abrège la description du savant botaniste. Voilà il nous semble, un panorama, un *état de la nature*, dont nous ne saurions trouver l'équivalent à notre époque ?

Qu'a donc fait l'*évolution* (celle dont les darwiens-niens matérialistes nous parlent) depuis ce temps là ? Ce tableau enchanteur ne nous rappelle-t-il pas la légende que l'on retrouve un peu *partout* du « paradis terrestre » ou de « l'âge d'or » ? Rappelons que les Egyptiens, dont les connaissances astronomiques étaient si grandes, nous disent que l'axe de la Terre d'abord parallèle ce qui fait supposer un *printemps perpétuel* s'était incliné par la pression du passage d'une comète dont nous reparlerons plus loin.

Nous retrouvons la même vitalité merveilleuse dans la *faune*. La fin du tertiaire et la première partie du quaternaire ont vu les animaux les plus puissants qui aient existé sur le globe.

Je n'ai pas à rappeler ici que dans la période crétacée, vivaient des reptiles comme le *Brontosaurus* qui avait 15 mètres de long ou l'*atlantosaurus* qui en mesurait 24...

Le monde de l'air était non moins gigantesque ; nous n'avons rien qui puisse nous en donner une idée même approximative.

M. A. Gaudry a trouvé à Pikermi — époque miocène — un rassemblement de puissants animaux comme on n'en voit plus dans aucun pays de la terre ; le *Dinothérium giganteum*, d'après ses cal-

culs, devait avoir 5 m. 50 de longueur lorsqu'il n'étendait pas sa trompe.

A l'époque tertiaire les genres *actuels*, rhinocéros, tapir, sanglier, gazelle, éléphant, hyène, chat, ours, etc., apparaissaient tour à tour, on trouve non seulement des genres, mais des espèces si voisines des formes vivantes qu'il est difficile de ne pas admettre leur proche parenté.

« Enfin, dans les temps quaternaires, les espèces sont pour la plupart *identiques* avec celles d'aujourd'hui, ou si peu différentes qu'on les considère simplement comme des races. Il est impossible de marquer une limite entre les êtres qui ont existé avant nous et ceux qui vivent près de nous. »

N'a-t-on pas été obligé de reconnaître que les animaux du cambrien et du silurien : crustacés, brachiopodes, céphalodes, poissons que l'on donnait comme des protozoaires étaient au contraire des types très perfectionnés?

Que veulent dire aussi ces races compliquées, tenant tout à la fois du reptile et de l'oiseau tel par exemple l'*archæpterix?*

Il est difficile de comprendre la théorie de l'évolution telle, du moins qu'on nous la présente, en constatant ces choses?

Il faut avouer que M. J. Delbœuf est plus logique, au moins en apparence, lorsqu'il dit : « Je suis transformiste de conviction. Du jour où j'ai lu le livre de Darwin, il y a de cela plus de trente ans, j'ai eu mon opinion faite sur l'origine des espèces. Toutefois,

mon transformisme, s'il m'est permis de parler ainsi, est le *rebours* de celui du grand penseur anglais. A l'origine de notre globe, je mets, non pas un petit nombre d'espèces, voire une seule, *mais au contraire une infinité* d'où seraient sorties les espèces actuelles, par des perfectionnements aussi divers que les circonstances où elles se sont trouvées, et par l'élimination des intermédiaires et des moins aptes, *c'est pourquoi nous n'en voyons plus naître.*

« Mais, ajoute l'éminent savant, si sur ce point ma conviction, je puis le dire, est inébranlable ou du moins me paraît telle, ce n'est pas que j'aie tous mes apaisements et que toutes les difficultés soient à mes yeux résolues. Loin de là, je l'ai dit ailleurs : *l'origine de l'homme m'embarrasse.* Oh non pas sous le rapport anatomique ou physiologique, mais sous le *rapport intellectuel.* Je ne vois pas, pour le moment, comment a pu ou peut se faire la transition d'un animal qui ne parle pas à un animal qui parle. Je ne sais comment passer du chien au sauvage, *quand je pense au langage articulé,* promoteur des idées abstraites et auxiliaire inséparable de la pensée créatrice (1). »

Tout récemment (voir *Revue générale des sciences*, 15 mars 1896), des géologistes éminents, comme MM. J. Bougeois et Cayeux ont été obligés, devant des découvertes récentes d'avouer que la faune dite primordiale *ne pouvait plus être considérée comme*

(1) *Revue scientifique*, 28 décembre 1895.

telle. En effet, on trouve, de plus en plus, dans ces mêmes couches, des animaux dont le développement est trop grand, trop compliqué pour être expliqué par la théorie de l'évolution. Ces savants, afin de rester logiques avec la théorie, demandent que l'on recule l'apparition du monde animal à une époque tellement éloignée que M. Bergeron croit qu'il faudra abandonner l'espoir de jamais en avoir une idée...

Ainsi, voilà, une fois de plus, la théorie mise en échec par les *faits*.

M. A. Gaudry, que les « chevaux légers » de la théorie de l'Evolution traitent de « timoré » parce qu'il se refuse de les suivre dans leurs « élucubrations » disait dernièrement : « *Nous sommes à cet état de la science où l'on constate beaucoup de choses, où nous en expliquons très peu.*

« La progression dans la grandeur du corps des animaux n'a pas été indéfinie ; elle s'est arrêtée chez les articulés dans le primaire, chez les reptiles dans le secondaire, chez les mammifères terrestres à la fin du monde tertiaire. Cependant le perfectionnement des êtres semble être continu. Il faut conclure de là que le développement de la *matière* n'est pas la condition essentielle du progrès : le progrès réside dans une sphère plus haute. »

Si l'*Evolution* était ce que l'on nous enseigne, est-ce qu'il devrait exister aujourd'hui même des êtres identiques à ceux qu'on retrouve, par exemple, dans le précambrien ? ou alors, il faut accepter

qu'aujourd'hui la *Nature engendre* comme à l'époque de l'apparition de la vie? S'il en est ainsi que devient l'enseignement sur « l'état particulier » où se trouvait la terre à ce moment-là ?

Bastian a posé la question à Herbert Spencer, mais celui-ci s'est bien gardé de répondre...

Mais il y a mieux, c'est que le *Deus ex machina*, *la guerre*, que l'on prétend avoir été le grand moteur du développement des êtres des divers âges géologiques, est aujourd'hui mis à néant par la paléontologie. Alors...

Voici ce que dit à ce sujet le maître paléontologiste M. Gaudry que nous venons de citer : « On a dit que les êtres des divers âges géologiques ont engagé des luttes où les plus forts ont vaincu les plus faibles, de sorte que le champ de bataille est resté aux mieux doués ; le progrès serait la résultante des combats et des souffrances du temps passé. Telle n'est pas l'idée qui ressort de l'étude de la *paléontologie*. L'histoire du monde animé nous montre une évolution *où tout est combiné* comme dans les successives transformations d'une graine qui devient un arbre magnifique couvert de fleurs et de fruits, ou d'un œuf qui se change en une créature compliquée et charmante. Le têtard est certainement bien inférieur au crapaud adulte qui se promène sur la terre ferme ; mais il est bien constitué pour remplir ses humbles fonctions de têtard ; grâce à ses branchies, il respire dans l'eau ; sa queue aide ses mouvements aquatiques ; ses

longs intestins conviennent à son régime herbivore. Ainsi en a-t-il été des êtres anciens, leurs fonctions étaient moins élevées, mais leurs organes étaient en rapport avec leurs fonctions : *tout était bien ordonné. Il ne faut pas croire que l'ordre est sorti du désordre ; le monde géologique n'a pas été un théâtre de carnage, mais un théâtre majestueux et tranquille* (1). »

On dira : L'éminent professeur du Muséum a quitté la plume du savant pour prendre celle du romancier !

En bien, est-ce du roman ce que les voyageurs vous disent de la *bonne harmonie* qui existe dans ces immenses troupeaux, composés de toutes sortes d'animaux, qu'ils ont rencontrés soit en Afrique ou ailleurs où l'homme, bien entendu, n'avait jamais paru ?

Est-ce du roman ces paroles que prononçait le savant biologiste Edouard Heckel, dans un de ses cours à la Faculté de Marseille, sur l'*Evolution comparée dans le règne animal et dans le règne végétal.* « L'étude des phénomènes d'ordre morphologique, disait-il, que nous offre le règne végétal, et l'examen des formes que revêt un même organe dans les divers termes de la série, nous permettent de reconnaître, dans la différenciation des organismes, *une marche régulière, s'accomplissant dans un sens donné* et obéissant à des lois positives. » Cette marche régulière, ajoutait-il, *se retrouve dans le règne animal* (2).

---

(1) *Essai de paléontologie philosophique.*
(2) *Revue scientifique*, 9 août 1884.

D'autre part, si l'homme — corps et pensée, — descend *directement* du singe ou bien de son fils « introuvable » l'*anthropopithèque* comment, aujourd'hui, expliquer cette descendance, puisqu'il est reconnu, maintenant, qu'il n'existait pas encore de « singes véritables dans le tertiaire inférieur » ainsi que le démontre la paléontologie, science devant laquelle toutes les autres sont obligées de s'incliner, lorsqu'il s'agit des êtres préhistoriques. « La nature, dit-on, ne fait pas de sauts » ; mais, avec la théorie de l'évolution, telle qu'elle nous est enseignée, pour que l'homme ait pu posséder au commencement du quaternaire, ou à la fin du tertiaire, la forme, la constitution qu'il a aujourd'hui, puisque depuis lors, ainsi qu'on l'a vu, il n'a pas changé, il a bien fallu que la Nature fit un *saut gigantesque*, non moins impossible que ceux que l'on impute à Dieu sous le nom de *miracle*? Les lois de la nature, pas plus que celles de Dieu, ou Dieu lui-même, ne peuvent se *déjuger*.

Ah ! ce *fils de singe*... où est-il ? où est-il ? Eh quoi, on trouve, dit-on, tous les chaînons depuis le *Bathybius Haeckelii* jusqu'au singe et... impossible de trouver le chaînon qui existe entre le singe et l'homme ! Bizarre ?...

Ah ! si on pouvait s'en passer !... mais impossible, car il est non seulement reconnu que le singe ne peut engendrer l'homme, mais c'est qu'il faudra dire le *pourquoi les singes n'engendrent plus des hommes*... Il est vrai que l'on peut encore demander :

pourquoi les singes n'engendrent-ils plus *d'anthropopithèques?*

Plusieurs fois on a cru le rencontrer, mais on a reconnu toujours, que l'on avait à faire à l'un de ces pauvres êtres comme il s'en rencontre trop souvent chez les peuples même civilisés : un « avorton », un « idiot », une « erreur de la nature ». Dernièrement, on a cru l'avoir enfin découvert, dans deux pauvres petits nains grecs, que l'on exhibait sur les boulevards. Nouvelle erreur ! on a été obligé de reconnaître qu'on était en présence de deux hydrocéphales dont la croissance avait été empêchée.

Il en est probablement de même du célèbre *Pithacanthropus* du Dr Dubois, découvert à Java et qui a occupé et occupe encore les savants du monde entier.

Lorsqu'on insiste pour obtenir une raison sérieuse de cette absence, *unique*, du *chainon* « indispensable » on finit par vous répondre que le *singe-homme* ne se trouvait, sans doute, que dans une île qui aurait été engloutie par la mer !

Et cela s'appelle de la science !

Il en est ainsi de la réponse que vient de faire Herbert Spencer à lord Salisbury au sujet des « sauts » gigantesques que la théorie de l'évolution fait faire à la nature.

Il n'a trouvé rien de mieux que de dire que cela n'était pas plus surprenant que la rapidité avec laquelle le *plastide humain* évolue dans le sein de la mère... Il faut avouer que la comparaison n'est pas digne d'un homme de science.

En définitive, *on ne sait rien :* ainsi que l'avoue franchement Hartmann de ce qu'a pu être le « chaînon indispensable », mais on n'en décrète pas moins, *urbi et orbi* qu'il a existé... Voilà où l'on en est arrivé avec la *science positive !*

Il ne valait pas la peine vraiment d'anathématiser si fort du Bois-Reymond pour avoir osé dire au milieu de tant d'incertitudes et de niaiseries : *Ignorabimus* !

Certains ont voulu tirer des conclusions définitives et générales sur ce que M. d'Enjoy a rapporté (*Bulletin de la société géographique*) sur un *Moï*, pourvu d'une queue de singe ou de « faune » au bas des reins. Ce sauvage (Moï est la traduction annamite littérale du mot français *barbare*) lui a affirmé « que le Moï, autrefois, possédait tout cet appendice ».

« C'est la preuve de ma pureté de race, me dit-il. Les Moï qui naissent d'unions contractées avec des étrangers n'ont plus de queue. Hélas ! à chaque génération la queue se fait plus rare, la fierté moins intransigeante.

« Notre décadence date du jour où notre roi, dont la queue était longue de *trois coudées* fut chassé des riches plaines, baignées par des fleuves d'or, que cultivaient nos ancêtres.

« Les forêts sont incultes; mais elles sont indépendantes. »

Le « sauvage » lui récita « une longue poésie avec un accent extraordinairement dramatique » dont M. d'Enjoy fut vivement impressionné.

Ce « sauvage » ce « fils de singe » était grand, avec la taille élancée, les membres fortement constitués, la tête haute.

Cet Apollon doublé d'un poète, nous rend perplexe sur ce qu'on nous dit généralement de la laideur, de la bestialité repoussante des fils de singes.

Mais admettons qu'il soit une exception. Il n'en reste pas moins que tout cela n'est pas une preuve : il est très possible qu'il y ait eu une famille gratifiée de cet appendice caudal; nous voyons bien chez les « civilisés » des familles dont les membres ont *onze doigts* au lieu de dix, ou qui ont des *mains palmées*... on ne peut tirer aucune conclusion générale de ces faits particuliers.

Ce qui nous étonne, c'est que nos anthropologistes darwiniens n'aient pas encore nommé une commission pour aller dans le pays des Moï? D'autant plus que l'Annam est sous notre protectorat. Faudrait-il en déduire qu'ils n'en attendent rien de concluant ?

Quelle révolution pourtant, si on avait enfin la preuve de l'existence d'une *race* humaine à queue de singe! Une seule famille ne prouverait rien, mais une race.

Allons, ici comme ailleurs, tout cela c'est du pur enfantillage. Il n'en résulte rien de sérieux. On nous fait perdre notre temps pouraboutir en fin de compte au *que sais-je* de Montaigne, à l'*Ignorabimus* de du Bois-Reymond.

*
*

D'autre part nous avons vu que le *Deus ex machina : la guerre*, sur lequel les évolutionnistes matérialistes se fondaient pour expliquer le développement de *l'intelligence*, ne tient pas davantage debout, devant le verdict de la science paléontologique qui, dans cette question, a mieux que tout autre le droit de parler haut.

Eh bien, n'en serait-il pas de même pour cet autre *Deus ex machina : la sélection naturelle*, qui aurait été comme la cheville ouvrière dans le travail de développement du *corps physique* et de tout ce qui le constitue au point de vue biologique, physiologique, etc.

La guerre et la sélection, ces deux moitiés du Dieu des matérialistes planaient au-dessus de tout, aiguillonnés par le hasard.

Eh bien ! non, la sélection n'a pas joué le rôle *prédominant* qu'on lui attribue. Cela ressort nettement des lignes suivantes dues à deux hommes de valeur indiscutée : j'ai nommé Russel Vallace et Claude Bernard.

Voici le résumé des paroles du célèbre émule de Darwin emprunté de M. de Quatrefages : Il y a, dans l'homme sauvage, des organes dont le développement est hors de toutes proportions avec leur *utilité actuelle*, des caractères physiques qui sont

inutiles ou nuisibles au moins à l'individu. « Mais, dit Wallace, s'il nous est démontré que ces modifications dangereuses ou inutiles au moment de leur première apparition ont présenté la plus haute utilité et sont maintenant indispensables au développement complet de la nature intellectuelle et morale de l'homme, nous devrons conclure à une *action intelligente*, prévoyante *et préparant l'avenir* exactement comme nous le faisons, quand nous voyons l'éleveur se mettre à l'œuvre dans le but de produire une amélioration déterminée dans quelque plante cultivée ou quelque animal domestique. »

On a voulu faire de la sélection, ajoute M. de Quatrefages, la cause de toutes les facultés, mais ainsi que le dit Wallace, les facultés essentiellement *individuelles* et sans utilité *immédiate* pour autrui, comment les rattacher à la sélection ? Comment la lutte pour l'existence, la victoire des mieux adaptés et la sélection naturelle, auraient-elles pu venir en aide au développement de facultés mentales telles que les conceptions idéales d'espace et de temps, le sentiment artistique, les notions abstraites de nombre et de forme qui rendent possibles l'arithmétique et la géométrie ?

A plus forte raison, ne peut-on rendre compte du développement du *sens moral* chez le sauvage par les considérations tirées de l'utilité, soit individuelle, soit collective. Wallace insiste longuement sur ce point ; il cite des exemples qui prouvent que ce sentiment, dans ce qu'il a de plus *délicat et de*

plus opposé aux *notions utilitaires, existe chez les tribus les plus barbares de l'Inde centrale.*

Il aurait pu multiplier ici ses citations. On sait, entre autres, jusqu'où les Peaux-Rouges poussaient le respect de la parole donnée, dût-il les conduire à la mort. (Nous avons vu ce que nous disent Livingstone, de Brazza, Reclus, etc., des *Noirs* de l'Afrique.)

L'examen physique de l'homme fournit aussi de nombreux arguments à notre auteur. « Il est parfaitement certain, dit-il, que la sélection naturelle ne peut avoir tiré d'un ancètre couvert de poils le corps nu de l'homme actuel, car une modification pareille, loin d'être utile, aurait été nuisible au moins à certains égards. » Chez l'homme civilisé, la main exécute une multitude de mouvements dont les sauvages n'ont aucune idée, quoiqu'il n'existe aucune différence anatomique dans la structure des membres supérieurs, le larynx de nos chanteurs est construit comme celui des sauvages, et pourtant quel contraste dans les sons qui sortent de l'un ou de l'autre !

De tous ces faits, Wallace conclut que le cerveau, la main, le larynx du sauvage, possèdent des *aptitudes latentes* qui, étant temporairement inutiles, ne sauraient être attribuées à l'action de la *sélection naturelle*. L'homme n'a pu d'ailleurs se les donner lui-même. Une intervention étrangère est donc nécessaire pour en expliquer l'existence. Le savant attribue cette intervention à une *intelligence supé-*

rieure, qui agirait sur l'espèce humaine, comme celle-ci agit sur le biset pour en tirer le pigeon grosse-gorge ou le messager et emploierait des procédés analogues.

Que devient devant une page aussi lumineuse, où nous voyons l'intervention d'une puissance supérieure, que devient aussi cette théorie des « signatures animales » que l'on essaye de tirer de ces « organes inexplicables », « incompréhensibles », « formes aberrantes », « organes rudimentaires », pour me servir des termes qui ont cours au sujet de certains organes anormaux, dont on ne connaît pas l'usage et qui sont plus ou moins apparents chez l'homme.

Il faut avouer, par exemple, que ce serait plus qu'enfantin de venir nous affirmer que les chanteurs de l'opéra ont dû être des *rossignols*... ou que tous les hommes sont passés dans la peau d'un *âne*, vu les muscles intrinsèques du pavillon de l'oreille, qui se trouvent à l'état rudimentaire chez l'homme où, on le croit du moins, ils n'ont aucun rôle à jouer, mais qui « sont parfaitement développés chez certains animaux à longues oreilles. »

Il en est de même du troisième œil des reptiles que l'on a constaté chez l'*hattera*, et que l'on essaie d'assimiler à la glande pénéale de l'homme ; ce qui revient à dire que nous avons été, soit une vipère, soit un serpent à sonnettes..., etc., etc. Mais, pourquoi ne dit-on pas : que *le rossignol*, *l'âne*, *le serpent*, etc., *ont passé par l'humanité*? ce serait plus

logique, vu qu'ils ont en plein développement, ce que nous, hommes, nous n'avons qu'à l'état rudimentaire... Soyons au moins logiques avec nos principes !

Voilà pourtant où on peut aller, lorsqu'on laisse *vagabonder* « la folle du logis ».

Aux paroles du célèbre évolutionniste, R. Wallace, ajoutons celles non moins caractéristiques du grand physiologiste Claude Bernard :

« Il ne faut pas croire, dit Claude Bernard, que l'animal inférieur est plus simple ou que ses fonctions sont moins compliquées ou moins nombreuses; et qu'on pourrait les prendre, pour ainsi dire, à leur naissance pour suivre ensuite leur développement dans les animaux supérieurs, lesquels auraient ainsi des propriétés nouvelles se surajoutant aux premières. *L'animal inférieur possède toutes les propriétés* essentielles qu'on retrouve aux degrés les plus élevés de l'échelle des êtres ; mais il les possède à l'état confus et pour ainsi dire répandues dans toutes les parties du corps. L'animal le plus élevé est simplement celui chez lequel toutes les fonctions *sont isolées* les unes des autres autant que possible.

« *Ce qu'on appelle un organisme élevé n'est qu'un organisme complexe.* On a dit souvent que les organismes inférieurs sont *plus simples* que les supérieurs; mais *notre opinion est tout justement l'opposé de celle-là.* Ce qui est vrai, c'est que les diverses propriétés vitales sont moins bien isolées et sépa-

21

rées les unes des autres dans les êtres inférieurs ; il y a donc avantage à expérimenter sur des animaux élevés, car à mesure qu'un élément s'isole, il est plus facile d'en saisir les propriétés particulières (1). »

On oublie vraiment trop que Dieu est un *simpliste,* il laisse les *grandes machines compliquées* aux hommes... C'est pour cela qu'elles se dérangent à chaque instant et durent si peu.

Il est certain que puisque tous les êtres vivants doivent respirer, manger, se mouvoir sur la terre, etc., ils doivent avoir tous des poumons, un estomac, des jambes s'ils doivent marcher, ou des ailes s'ils doivent voler. Est-ce pour cela qu'ils sont de la même famille ?

D'autre part, quelle erreur de s'appuyer sur des anomalies passagères pour nous dire : « La fonction fait l'organe »... *Elle le développe*, pas autre chose, en raison du milieu. L'homme aura beau agiter ses bras, il n'aura jamais ni ailes, ni plumes, etc.

Aux deux citations si fortement motivées, de Wallace et de Cl. Bernard qui sont, à juste titre, regardés comme faisant partie des très rares savants qui ont su s'affranchir de toute coterie d'école, pour ne voir que la vérité, nous rappellerons les paroles du savant biologiste Hæckel, citées plus haut, et nous ajouterons les suivantes dues à

---

(1) Cl. Bernard, *les Tissus vivants.*

M. Albert Gaudry, dont la haute compétence est reconnue par tous lorsqu'il s'agit du monde préhistorique.

Pour l'éminent professeur « **un plan a dominé l'histoire du monde animé** »

Le développement des êtres est fait selon ce plan : « Dès l'origine, avant la manifestation de la vie, le règne minéral a sans doute offert d'imposants spectacles ; plusieurs ordres d'invertébrés ont eu, pendant l'ère primaire, leurs principaux représentants ; les plus grands mammifères ont vécu durant les temps tertiaires ; l'homme, plus faible de corps, mais plus fort que tous les êtres par son génie, règne depuis le quaternaire (1). »

Devant cette gradation si harmonique, devant ce que nous avons vu avec Wallace, Claude Bernard et Hæckel, concernant les *forces latentes qui dorment*, pour ainsi dire, dans chaque être, jusqu'à ce que l'heure de leur développement individuel sonne sous l'influence du « milieu » dont Lamarck a si bien fait ressortir l'importance, de la « sélection », de la « lutte pour la vie », de « l'hérédité », etc., sans oublier « la division du travail physiologique », ne serait-on pas en droit de dire en ce qui concerne la faune et la flore, — nous parlerons de l'homme plus loin : — L'auteur de toutes choses, ou si l'on préfère : l'auteur des *premiers principes*, *des causes premières*, n'aurait-il pas, lorsque la planète fut arri-

---

(1) *Essai de paléontologie philosophique.*

vée à la maturité, *semé* sur la Terre un certain nombre d'*archétypes*, possédant à l'état latent, les principaux germes qui formeront un jour *les races*. Ces *graines*, ou plutôt ces *embryons d'êtres*, si je puis m'exprimer ainsi, se seraient *diversifiés* à l'infini, sous l'impulsion de ces forces que les Lamarck, les Darwin, les Wallace, les Geoffroy, Saint-Hilaire, les Milne Edwards ont si bien démontrées. Seulement, ces forces au lieu d'être les *causes des causes*, *les principes premiers*, ne seraient que des *causes secondes*.

C'est, du reste, qu'on ne s'y trompe pas, le fond de la pensée des *maîtres* que nous venons de citer. Tous croyaient à l'existence d'une *puissance supérieure*, ainsi qu'on peut s'en rendre compte, en lisant leurs ouvrages ou leur correspondance qui a été publiée depuis leur mort (1). Leurs disciples, sous l'influence d'Hæckel surtout (2), ont, comme cela arrive à beaucoup d'*écoliers*, voulu se singulariser..., ils ont décrété qu'ils n'avaient pas besoin du « nommé Dieu » pour expliquer les phénomènes de la nature...

Nous rappellerons que cette question d'*archétypes* a été soulevée par des maîtres d'entre les plus

(1) Nous regrettons de voir le parti *socialiste* marcher dans cette voie : les écrivains, les conférenciers, qui ne cessent de dire au peuple qui ne peut pas lire le pour et le contre, que Lamarck et Darwin étaient athées, font non seulement une erreur, mais une *mauvaise action*.

(2) Je parle ici du célèbre professeur d'Iéna qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, professeur de biologie à la Faculté des sciences de Marseille, que nous citons plus haut.

éminents de la science, tels que Richard Owen, Audoin, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., sans oublier Gœthe.

Malheureusement, à ce moment-là, la paléontologie était encore dans l'enfance. La Bible, soutenue avec trop de zèle, par le génie de Cuvier, a empêché ces savants de pousser leurs investigations jusqu'à la victoire complète. Mais le moment n'est peut-être pas loin, où l'on reprendra leurs idées pour connaître la vérité.

Avec les *archétypes* on arrivera à faire tendre la main à ces deux *frères-ennemis* : les partisans de la *fixité des espèces* et ceux de l'*évolution*. On pourra alors reprendre, en sous-œuvre, l'histoire naturelle pour la mener à bonne fin.

*
* *

Nous avons dit que l'homme ne rentrait pas dans la théorie que nous venons d'exposer.

Comme Hæckel d'Iéna, je préfèrerais descendre d'un singe évolué vers le bien, plutôt que d'un Adam dégénéré ; mais c'est à condition de pouvoir comprendre cette évolution, d'après les faits révélés par la paléontologie.

Or, que nous dit cette science ? C'est que non seulement, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le singe n'existait pas au commencement de l'époque tertiaire, mais à l'époque où l'homme est apparu, la Terre était couverte d'une *faune* et d'une *flore*,

d'une vitalité extraordinaire et dont rien de nos jours ne peut nous donner une idée.

Et que nous disent les évolutionnistes sur les premiers hommes ?

« Les premiers hommes étaient des êtres « sans raison » n'ayant pour défense que des cailloux ou des bâtons. »

Lucrèce avait déjà écrit, il y a dix-neuf cents ans : « L'homme simple et ignorant gisait nu sur le sol, sans paroles, sans secours, remplissant l'air de ses vagissements comme il convient à un être appelé à supporter tant de misères. »

M. Ed. Perrier, un de nos évolutionnistes les plus écoutés et les plus sérieux, en réponse aux objections qu'on fait à l'évolution par rapport à la naissance de l'homme, répond : « Il faudrait, pour lever tous les doutes, que l'ancêtre de l'homme eût fait preuve manifeste de raison avant d'avoir perdu tous ses caractères simiens, or, la forme humaine, paraît être *réalisée avant* le suprême épanouissement *intellectuel* de notre espèce, de sorte qu'au moment où l'homme se caractérise comme être raisonnable, il était déjà si loin de la bête qu'il sera toujours possible de contester sa parenté. »

Que nous disent, d'autre part, les voyageurs qui *ont vécu* au milieu des *vrais primitifs*, de ceux que la théorie de la descendance nous donne comme les types des premiers hommes ?

Ils affirment que ce sont de « grands enfants » qui ne sont nullement dénués d'intelligence et dont

les instincts, les sentiments les portent plutôt vers la bonté, vers le bien, que vers la méchanceté, vers le mal. Comment accorder tout cela avec la logique?

Si les premiers hommes étaient « sans raison », comment de bonne foi, peut-on accepter que cet être si chétif, si peu intelligent ait pu vivre et croître au milieu de la faune géante et carnassière qui entourait son berceau? Poser la question, c'est la résoudre?

Rappelons en passant, ce que nous dit M. Falsan, dans sa belle étude : *La France glaciaire*, où l'homme avait déjà pu acquérir de nombreuses connaissances : « Cet homme chelléen, nous dit M. Falsan, si faible, *sans moyen de défense et de protection,* que serait-il devenu au milieu d'une température extrême? Il est vrai que de pauvres peuplades vivent encore aujourd'hui dans les froides régions polaires, mais, comme nombre, leur densité ne s'accroît pas et les rudes privations qu'elles supportent sans cesse ont arrêté l'essor de leur intelligence et les progrès de leur industrie, tandis que nous verrons bientôt que rien n'est venu entraver la marche régulière et ascendante de la civilisation primitive dans l'Europe centrale (1). » (Alcan, *éditeur*).

---

(1) A propos de l'époque glaciaire, dont la *cause* reste toujours à l'état d'hypothèse : Est-ce que la théorie que vient d'émettre M. Stanislas Meunier sur la provenance des bolides n'aidera pas à connaître la véritable cause de la période glaciaire?

D'après le savant géologue, les bolides, les météorites qui tombent sur la terre seraient *tous des débris d'un même astre*, construit origi-

Ceci dit, revenons à l'apparition des premiers hommes ; si nos premiers parents au lieu d'être des « sans raison » ressemblaient au contraire aux *primitifs*, nos contemporains, ceux que les Livingstone, les de Brazza, les Reclus nous ont décrits, la question *n'est plus insoluble.*

Eh bien ! malgré cela, nous croyons que ce serait folie de soutenir que les primitifs modernes pour-

---

nellement sur le *même plan* général que la Terre, et où elles occupaient des situations géologiques forts différentes les unes des autres.

Devant cette affirmation du savant professeur du Muséum, ne pourrait-on pas poser la question suivante :

Puisque la Terre au moment de cette catastrophe se trouvait sur le « même plan de l'astre » en question, est-ce que le terrible *ébranlement* atmosphérique qui a dû résulter de la *brisure* de l'astre, n'aurait pas agi sur l'inclinaison de la Terre ?

Le déplacement de l'axe de la Terre est un fait regardé comme probable par plusieurs astronomes. Les Egyptiens croyaient que l'axe de la Terre d'abord parallèle, ce qui fait supposer le *printemps perpétuel* que MM. de Saporta et Gaudry nous ont montré, s'était incliné par la pression du passage d'une comète ; que les jours et les nuits avaient en conséquence été confondus et les *saisons changées.*

D'autre part, M. le baron Espiard de Collonge, dans sa curieuse étude : *La chute du Ciel,* nous montre avec beaucoup de science que les *Menhir* « ces pierres, dont la présence paraît inexplicable » seraient tombées d'un ancien *satellite* disparu de la terre.

M. Brasseur de Bourbourg, dans ses belles études sur l'Amérique centrale, nous rapporte une tradition fortement développée où il est dit en parlant d'un cataclysme terrestre ou « sidéral » « qu'outre une pluie de feu, il tomba une *pluie de pierres* de grès. »

Rappelons qu'en Afrique, en Phénicie, à Athènes, à Rome, en Chine, on accusait la lune d'une quantité de maux. Les Gaulois, hommes forts et belliqueux, disaient qu'ils ne craignaient qu'une chose : la *chute du ciel.*

Nous rappellerons que plusieurs communications spirites font allusion à un cataclysme de ce genre.

Il est bon de rappeler qu'à l'époque glaciaire, il y avait des animaux, tels que les rorquals qui avaient 34 mètres de long... Ceci prouve une fois de plus, combien la théorie matérialiste de l'évolution pèche par la base, lorsqu'on la met devant les faits.

raient vivre au milieu d'une *faune* comme celle qui existait à la naissance des premiers hommes. Ils seraient, aussi bien que les *sans-raison*, dont parle M. Perrier, inévitablement *dévorés*.

On nous dira : « Le singe vivait bien au milieu de cette faune carnassière, il y a bien des représentants de la race ovine qui ont échappé aux loups ? »

Il s'agit de s'entendre : le singe vivait à une condition, c'est qu'il restât dans son *rôle* de singe et pas plus que la race ovine il n'essayât de *dominer* les autres animaux, comme, du reste, c'est le cas de tout le monde animal.

Chez l'homme, sauvage ou civilisé, le sentiment de la domination sur l'animal est absolu. Rien ne rebute l'homme pour atteindre son but. Il y sacrifie tout, jusqu'à sa vie; cette tendance est, peut-être, la caractéristique la plus tranchée qui sépare l'homme de l'animal ; celui-ci est porté à l'obéissance, sinon à la crainte de l'homme. Il y a là une ligne démarcation qui annule, en partie tout au moins, la théorie de la descendance, telle du moins qu'elle nous est présentée par les matérialistes.

En résumé, pour dominer, pour lutter contre la faune géante qui les entourait, les premiers hommes n'auraient eu, en fait d'armes, que des cailloux ou des bâtons, au service d'une intelligence *plus que médiocre*. Ce n'était guère. C'est ici, plus que jamais, qu'on serait en droit de dire : *Dieu était bien imprévoyant*.

Il y a donc dans la théorie de l'apparition de

l'homme un *hiatus* énorme, et cela empêche cette théorie de résister à un examen sérieux.

Que l'on me permette une digression.

Aujourd'hui, on ne peut plus mettre en doute qu'il y a des personnes dont la puissance magnétique est telle qu'il leur est possible de terrasser, par la seule puissance du regard, sans attouchement, des gens doués d'une grande force physique.

Parmi ces « magnétistes » il y en a aussi qui acquièrent une influence extraordinaire sur les animaux. J'en ai connu un qui était tout particulièrement doué pour cela. Il se faisait obéir sans violence, ni coups, ni menaces. Bœufs, vaches, chiens, etc., tous allaient à son commandement « avec plaisir ».

Une femme du monde, que j'ai connue, a, plusieurs fois, rien qu'en les touchant, calmé des chevaux ombrageux que leurs cochers étaient incapables de maîtriser, cette dame était aussi douée d'une grande puissance de soulagement auprès des malades. Pendant la guerre franco-allemande, elle appartenait à une ambulance. Si un malade refusait de subir certaines opérations elle s'approchait de lui, et deux minutes après le malade consentait à tout ce qu'on voulait. Elle calmait les souffrances les plus aiguës.

Ce sont là des phénomènes bien connus et répétés des milliers de fois par ces « extra-scientifiques » ainsi que nos académies les appellent en dérision... Qu'on lise les œuvres des Mesmer, des de Puységur,

des Deleuze, des de Reichenbach, des Dupotet, des Lafontaine, etc., ou, sans remonter aussi haut, que l'on s'informe auprès de M. Bouvier, directeur de la *Paix universelle :* il a à son actif des centaines de cures de ce genre, lui et bien d'autres (1).

Cette force opère et se manifeste de mille manières.

« Une petite fille de quatre ans, magnétisée par sa mère et devenue somnambule, parle de la *fumée* que sa mère « lui fait dans le ventre ».

Reichenbach a démontré expérimentalement que les rayons odiques passent à travers des plaques de cuivre laminé, de tôle, de zinc, de laiton, etc. M. le colonel de Rochas, dans ses merveilleuses expériences sur l'*extériorisation de la sensibilité* a *emmagasiné* le fluide odique, etc. (2).

Le *fluide humain*, mieux que les rayons X..., ne connaît donc pas d'obstacle. Si dans notre humanité actuelle, si inférieure soit-elle, il y a des êtres doués de facultés qui font penser à celles que Nietsche rêvait pour ses « super-hommes », il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que cette force, ces facultés au service, par exemple, d'*êtres supérieurs* à notre humanité les rendraient

---

(1) Les personnes qui voudraient avoir un résumé général des merveilles que l'on peut obtenir par le magnétisme humain, n'ont qu'à lire le compte rendu du *Congrès international du magnétisme humain de 1889*. Carré, éditeur.

(2) *L'extériorisation de la sensibilité*. Chamuel, éditeur.

les maîtres incontestables du monde animal. Ils n'auraient à employer ni le bâton, ni la menace.

Ces êtres supérieurs ont-ils existé ?

Tous les peuples ont gardé le souvenir légendaire d'hommes dont la grandeur les a fait appeler des « Hommes-Dieu. »

D'autre part, des *matérialistes* comme MM. Lombroso et Gustave Lebon reconnaissent que plus on remonte dans les temps préhistoriques, plus sûrement on y rencontre la trace d'hommes « hallucinés » qui sont comme les conducteurs des premières sociétés.

Pour la science contemporaine « halluciné » signifie : une personne croyant à la possibilité de communiquer avec le monde extra-terrestre, le monde de l'*au-delà* : tels Socrate, Jésus, Jeanne d'Arc, etc.

M. Gustave Lebon va jusqu'à dire : « Le triomphe des idées est assuré dès qu'elles ont pour les défendre des hallucinés et des convaincus. » Et Lombroso : « Il y a plusieurs annés, étudiant les phénomènes hypnotiques et spiritiques dans le *Frankfurter Zeitung*, j'avais observé, que beaucoup de ceux-ci, devenus maintenant d'un extrordinaire rareté (!), durent être certainement plus fréquents dans les *temps antérieurs*, alors que la magie, la télépathie, les révélations dans les songes, les prophéties étaient tellement communes qu'elles devaient forcément les provoquer et les communiquer.

D'autre part, peut-on, après les découvertes qu'on ne cesse de faire, un peu partout, sur l'existence des civilisations préhistoriques, traiter de « menteurs » ou de « rêveurs » Solon, Platon, Eudoxe, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pline, Elien, et tant d'autres qui ont affirmé l'existence d'un continent à la civilisation très avancée : « l'Atlantide ? »

M. Auguste Le Plongeon qui a, douze ans durant, exploré l'Amérique centrale, nous dit à son tour : Oui, il a existé un *peuple supérieur* à une époque antérieure à l'histoire connue, et il en donne des preuves palpables dans son étude sur la langue, les usages, les coutumes de ce peuple étrange qu'il appelle « Maya » nom qui signifie : *pouvoir*, *sagesse*.

Voici M. Lewy d'Abartiague qui, dans une étude sur les *Basques*, cette étrange race dont Elisée Reclus a dit : « Quel est donc cet ancien peuple dont les traditions célèbrent le courage indomptable et qui, de nos jours encore, a maintes fois donné des preuves de son héroïsme ? Quelle est son origine première ? Quelle est sa parenté parmi les autres populations de l'Europe et du monde ? Toutes questions auxquelles il est impossible de répondre. Les Basques sont la *race mystérieuse* par excellence. Ils restent seuls au milieu de la foule des autres humains. On ne leur connaît point de frères. »

M. Lewy d'Abartiague, disions-nous, vient démontrer que les Basques ne peuvent être que des des-

cendants de la race qui habitait cette terre laquelle servait de trait-d'union entre l'Amérique et l'Afrique. Il en donne des preuves palpables (1).

En effet certaines formes du langage, certaines coutumes des Basques ne se rencontrent que chez les habitants des deux rives de l'Afrique et de l'Amérique auxquelles était obligée d'aboutir la terre des Atlantes.

Il y a mieux, c'est que la faune et la flore de ces deux rives si éloignées ont une ressemblance frappante. Madère et les Canaries possèdent la même faune, la ressemblance des coutumes y est frappante.

En Afrique chez les Amakones, on a retrouvé une tradition qui, sans doute se rapporte au même cataclysme.

D'autre part, les découvertes du *Challanger* dans les bas-fonds de la mer où a dû s'engloutir l'Atlantide, ont apporté de nouvelles preuves de son existence.

M. de Lapparent, le célèbre géologue, a montré qu'en plus d'un point la constitution géologique du sous-sol des deux rives a dû avoir une suite continue entre elles.

« Ainsi donc, non seulement les récits des Anciens, mais également les résultats des travaux des savants contemporains et des plus éminents, la botanique confirmant les données de la géologie,

---

(1) *De l'origine des Basques.* Librairie de la Nouvelle Revue

plaident en faveur de cet antique continent qui unissait l'Amérique avec l'Europe. »

Est-ce que vraiment ces Aryens dont on retrouve les usages, les coutumes de toute part, ce qui porterait à croire qu'ils ont été les « commis-voyageurs » d'une race supérieure, ou du monde extra-terrestre, pour semer les grandes vérités à travers le monde ; est-ce que, dis-je, ces Aryens n'auraient jamais existé que dans l'imagination de ceux qui, ont observé ces coutumes, ces usages ? Mais alors, à qui faire remonter les dites coutumes, les dits usages qui dénotent de si hautes pensées ? Il faudrait pourtant en finir avec la méthode dite *positiviste* qui ne sait voir que le *phénomène présent, sans voir le phénomène passé qui l'a engendré.*

Il serait vraiment temps d'en finir avec une méthode aussi décevante, qui a été à la science du XIXe siècle, ce que la *période glaciaire* a été à la Nature d'alors.

N'est ce pas en rapprochant tous ces faits de ceux que nous révèle la paléontologie que Renan a eu raison de dire : « La légende a refait l'histoire comme elle devrait être. »

N'est-ce pas à la vue de ces découvertes que M. Henri du Cleuziou, partisan de l'évolution et qui s'est beaucoup occupé de la création, a dit : Cette persistance de *toutes les races* à voir avant l'homme sur la terre des êtres plus grands et plus forts que lui, est un fait qui nous porte quand même à rêver quelque peu. »

Tout cela bien entendu, l'on peut, sans donner aucune *entorse* à la logique, affirmer que : vu la faune puissante et carnassière qui existait à l'époque probable de l'apparition de l'homme ; vu l'absence du singe au commencement de l'époque tertiaire, vu enfin, *l'action intelligente*, qui est indéniable dans le développement de la planète, Dieu, — pour donner un nom à l'Auteur de toutes choses, — n'a pu faire naître l'homme dans les conditions que l'on nous dit. Il y a lieu plutôt de croire que l'*humanité* dont nous faisons partie a été précédée d'une *humanité supérieure et provisoire* incarnée par des moyens qui nous échapperont probablement toujours, mais dont, pourtant, nous pouvons nous faire quelque idée par les *matérialisations spirites.*

Cette Humanité aurait eu pour mission *spéciale* de préparer la venue de l'*homme*, tel que nous le connaissons.

Et alors nous pouvons accepter que les êtres, dont descend *l'humanité actuelle*, aient pu ressembler à nos *primitifs modernes* qui sont de grands enfants et non les êtres immondes et cruels dont on nous parle.

Ces grands enfants, nos premiers parents, n'avaient plus à craindre d'être dévorés par les puissants carnassiers qui entouraient leur berceau. Les Hommes-Dieu étaient là, pour guider leurs premiers pas.

Il y a mieux, c'est que nous pourrions aussi *discuter*, dans une certaine mesure, la *descendance*

simienne... Le singe, je ne dis pas le fils de singe, cette utopie, le singe, de tous les animaux, se rapprochant par son *organisme*, par ses *aptitudes* le plus de l'homme, il se pourrait que les « Hommes-Dieu » s'en soient servis pour aider à *matérialiser* les premiers *esprits-enfants*, qui devaient faire souche d'humanité. Les phénomènes des *matérialisations spirites* nous en montrent une analogie frappante.

N'oublions pas que les animaux ont un périsprit comme nous, et que, probablement, ainsi que nous le verrons plus loin, ils sont, dans des conditions spéciales, dirigés, si non animés, par des forces spirituelles.

Enfin, rappelons que l'on a trouvé des morceaux de poterie paléolitique en contact immédiat avec des squelettes d'*ursus spelæus* (pierre taillée) dans une poche non remaniée de la grotte ouverte sur le rebord du Causse Méjean, au-dessous de la vallée de la Fonte (Lozère). Voilà donc, ainsi que le faisaient remarquer MM. Joly, Lortet, Christy, Hanny, de Quatrefages, Dupont, de Ferry, Martel, etc., tous maîtres dans tout ce qui concerne l'homme préhistorique, voilà donc les « sans-raison », qui connaissaient l'art du potier? (1)!

Tout récemment, en Allemagne, dans les environs de Worms, on a trouvé dans les fouilles de soixante-dix tombes (remontant à la seconde période de l'âge de la pierre) plus de cent vases ornés pour la

(1) *Revue scientifique*, 8 mai 1886.

plupart d'une décoration pleine de goût, et quantité d'armes et de bijoux. On n'a point trouvé trace de métal.

« La région devait être riche en gibier à en juger par la quantité d'os d'animaux de toutes les espèces, entassés dans les tombes, près de huit ou dix vases que chaque sculpture contenait en moyenne. »

Devant de pareils *faits*, que deviennent toutes les théories que nous combattons ? A moins de recourir *au miracle*, peut-on encore, sérieusement, soutenir que les premiers hommes étant « sans raison » ont pu arriver, en si peu de temps, à une telle *puissance artistique* ?

Quant à la présence de l'*Humanité supérieure* ayant pour mission de préparer la naissance de l'*Humanité inférieure* et de la guider dans ses premiers pas, peut-on regarder notre « hypothèse » comme une « divagation » en comparaison de celles que nous combattons ? Mais hypothèse pour hypothèse, celle qui est la plus logique, et qui concorde le mieux avec les faits, n'est-elle pas préférable (1) ?

Avec l'hypothèse ci-dessus, au moins y voyons-nous un peu clair. Lorsque les esprits supérieurs,

(1) Si toujours on doit se mettre en garde contre l'hypothèse, par contre il faut être ignorant pour ne pas savoir que toutes les branches scientifiques, reconnues aujourd'hui *exactes*, ont commencé par l'hypothèse. C'est pourquoi sans vouloir prendre un titre qui ne m'appartient pas, je dirai avec Geoffroy Saint-Hilaire : « Il n'y a de vrais savants que les rêveurs. » Sans les alchimistes et les astrologues nous n'aurions pas, ou nous n'aurions pas eu les Lavoisier, les Dumas, les Berthelot, les Galilée, les Newton, les Laplace, les Arago, les Flammarion, etc.

les Hommes-Dieu, qui, en définitive, ne sont au résumé que les Elohims de la cosmogonie de Moïse, laquelle, sous des fables enfantines, cache plus de vérité qu'on ne le croit, lorsque, disons-nous, les Hommes-Dieu eurent préparé la réception des *esprits* qui devaient faire souche de l'humanité proprement dite, alors l'homme est né.

Comment? Sans doute, n'en saurons-nous jamais la vérité complète sur la terre.

Ce qui est certain c'est que les Hommes-Dieu ou si l'on préfère les Elohims ont dù, peu à peu, se retirer de la planète, en tant qu'*habitants terrestres*, pour y laisser librement évoluer l'humanité.

Avec notre hypothèse nous arriverons à expliquer les Atlantes. Il est probable qu'ils étaient, comme les *purs Aryens*, d'une race à qui les Hommes-Dieu avaient tout particulièrement légué une partie de leur savoir et de leur pouvoir, afin de continuer à veiller sur les esprits inférieurs qui venaient s'incarner dans l'humanité nouvelle. Un tel milieu devait forcément attirer les esprits intelligents, avancés en science, mais dont la moralité n'avait, probablement, pas été assez grande pour avoir le droit de s'incarner dans une planète supérieure à la Terre.

Avec notre hypothèse nous arriverions certainement aussi à soulever quelque peu le voile impénétrable qui cache la cause du mal, en général, qui règne sur la terre.

Nous avons vu que le mal n'est pas *inné* chez les

primitifs; il s'en suit forcément qu'il est une *création de l'homme.*

Cela ressort aussi des paroles caractéristiques prononcées par M. Berthelot au « banquet de la faillite de la science » : « Il n'existe aucun doute sur les véritables origines de la morale, car les théologiens eux-mêmes sont d'accord avec nous pour reconnaître que la morale qu'ils appellent naturelle *préexiste* à leur révélation. » Nous retrouvons cette même pensée chez les plus anciens civilisés que nous connaissions : *les Chinois.*

« La nature de l'homme, nous disent leurs grands philosophes, *est naturellement* bonne, comme l'eau coule naturellement en bas. » « Celui qui est grand homme, c'est celui qui n'a pas perdu l'innocence et la candeur de son enfance. » (Meng-Tseu).

Mais si *la morale est innée chez l'homme*, il a fallu, pour la *vicier* que ceux qui, comme les Atlantes, ont remplacé les Hommes-Dieu, aient failli à leur tâche.

Si l'on regarde ce qui s'est passé si souvent et se passe journellement dans nos sociétés, il est possible que quelques ambitieux, profitant de l'ascendant, acquis grâce à leur haute intelligence sur les *primitifs* qui étaient la *masse* de la jeune humanité, aient imposé des coutumes contraires à l'équité, d'où seraient, peu à peu, sorties les conventions mensongères qui régissent depuis lors l'humanité. « C'est alors surtout que Caïn tua son frère Abel. »

Mais, dira-t-on, comment se fait-il que Dieu ait

permis la continuation d'un pareil état de choses? Les esprits qui, depuis lors, sont venus, pour la première fois, s'incarner sur la terre, tombaient *fatalement* dans le mal?

Le cas est certainement délicat. Toutefois, comme la puissance supérieure qu'on appelle Dieu ne peut rien faire qui ne soit bon est juste, il est probable que les esprits qui, pour la *première fois*, venaient sur la terre, savaient à quoi s'en tenir. Espéraient-ils ne pas se laisser gangrener? Ou mieux encore, ainsi qu'on le voit journellement parmi les hommes, espéraient-ils que la lutte qu'ils auraient à soutenir, les rendrait plus forts pour monter l'échelle éternelle du progrès? On ne sait.

Beaucoup d'esprits, dans leurs communications, nous disent « qu'il y a des milliers et des milliers d'années qu'ils sont, comme Promethée, attachés sur la terre, et que le nombre de leurs incarnations est considérable. Le nombre des *nouveaux esprits* serait ainsi moins considérable qu'on ne serait tenté de le supposer.

Il se serait commis, à un moment donné, un crime de *lèse-humanité* de *lèse-civilisation* dont la répercussion se serait continuée jusqu'à nous.

Et ce serait là, la *chute adamique* dont la Bible nous a conservé le pâle et enfantin reflet.

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Fabre d'Olivet, ce « voyant » ainsi qu'on l'appelait, tellement sa perspicacité était grande, n'avait donc

pas tout les torts d'écrire ces lignes au sujet de la Bible :

« Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Egyptiens, porte encore les germes des sciences futures. Fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut, et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la nature lui sont confiés. Tous. Il a rassemblé en lui, et dans le seul *Beræschit,* plus de choses que tous les livres entassés dans les bibliothèques européennes. Ce que la nature a de plus profond, de plus mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles, ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède (1) ».

Bien des fois cet attentat de lèse-humanité a été posé.

Parmi les nombreux passages qui concordent avec notre manière de voir, nous en citerons un. Il est dû à un de ces hommes dont la *voyance* est parfois si grande, qu'elle les fait prendre pour des *demi-dieux*, malheur! quand ils s'en servent pour leurs intérêts personnels. J'ai nommé Bonaparte.

« Tout homme est né pour être heureux, écrivait Bonaparte avant de faire sous le nom de Napoléon tant de malheureux ; c'est la suprême loi que la nature a gravée au fond de nous-mêmes. Il est vrai que c'est la base qui nous a été donné pour servir de règle à notre conduite. Mais cet état d'indépen-

---

(1) *La Langue hébraïque restituée*, t. II, p. 6.

dance est vraiment *opposé* à l'état de servitude ou la *société nous a mis.*

« En changeant d'état il a donc fallu substituer au cri de notre sentiment celui des préjugés. Voilà la base de toutes les institutions sociales. *Il a fallu prendre l'homme dès son origine, pour s'en faire s'il se peut une autre créature.* Croyez-vous, que sans ce changement, tant d'hommes souffriraient d'être avilis pour un petit nombre de grands seigneurs, et que des palais somptueux seraient respectés par des hommes qui manquent de pain (1)? »

Lorsque Bonaparte écrivit ces lignes, il n'avait pas encore été transformé par les *conventions mensongères* qui régissent la Société.

Plus tard, la société fut victime à son tour des chaînes qu'elle avait rivées avec tant d'aveuglement.

Elle ne put résister à l'ambition démesurée de celui qui est regardé à bon droit comme « l'un des plus superbes *animaux* humains qui se soient rués à travers l'histoire. »

Inutile d'ajouter que Napoléon a été un de ceux qui se sont le plus servis de la théorie exposée plus haut par M. G. Fererro, et le tout pour aboutir définitivement à la Bérésina et à Waterloo ! ! ! (2).

La démonstration que nous venons de faire sur la culpabilité de l'homme, *seul* créateur du mal, sera-

(1) Lettre à un de ses amis. Voir *Revue de Paris.*

(2) Proudhon, cet implacable logicien, a eu raison de dire : « Qu'a fondé le premier Empire? Rien. Que nous a-t-il coûté? Tout ce que peut perdre une nation, même l'honneur. »

t-elle plus écoutée que les milliers d'autres de ce genre ?

Continuera-t-on à dire, en s'appuyant sur une science menteuse que « le mal est dans la nature des choses, et que c'est folie de vouloir progresser sans l'employer », que sans la souffrance, le bien ne ressortirait pas, etc. ?

Ou bien, s'appuyant sur une philosophie non moins menteuse et sur des textes choisis avec soin dans la Bible, celui-ci, par exemple : « C'est moi qui ai fait la lumière et créé les ténèbres ; *c'est moi qui fais le mal*; c'est moi qui ai tout fait (1), » continuera-t-on de voir dans la souffrance une « loi divine » ou une loi naturelle hors de laquelle, il n'y aurait ni progrès, ni bonheur ?

Des naufrages comme ceux des Bonaparte, des Prévost-Paradol, des Taine, pour ne citer que ces noms de notre siècle, finiront-ils par ouvrir les yeux des plus prévenus.

Des exemples aussi déplorables sont bien faits, en tout cas, pour nous éclairer sur l'influence néfaste des théories de l'*utilité* du mal, du manque de franchise et de la souffrance dans la marche du progrès humain.

La *chute* malheureuse de Bonaparte en Napoléon en est une preuve saisissante. Qu'on lise le *Napoléon inconnu* de M. Frédéric Masson. Il est fait d'après des « cahiers » de Bonaparte encore écolier, ou

---

(1) *Exode.*

simple lieutenant. Ces cahiers sont eux-mêmes corroborés par les notes de ses maîtres et de ses professeurs. Il en ressort que Bonaparte était un jeune homme de « caractère soumis, doux, honnête, reconnaissant, conduite très régulière ». Voilà qui n'annonçait pas l'homme qui de tous les humains a fait le plus couler de larmes et de sang, sans compter que c'est lui aussi qui a annulé, en grande partie, les bienfaits que l'on était en droit d'attendre de la Révolution.

Prévost-Paradol, esprit supérieur, admirable intelligence, a voulu de toutes ses forces se conformer à cette pensée de Xénophon, mise en épigraphe à son premier ouvrage « *Conseil à un jeune homme* » : « Jeune homme, faites vos efforts, pour n'être pas compté parmi les races serviles. »

« Pendant toute sa jeunesse et presque tout son âge mur, dit M. Gustave Deschamps, Prévost-Paradol s'était raidi devant la vie. » Mais ressaisi, dominé par ces mêmes conventions, qui nous disent qu'il faut parfois se servir du mal pour arriver au bien, il succombe. Puis bientôt, las du mensonge qui substitue au mal qu'on veut détruire, un mal pire, il s'arma d'un revolver et mit fin à ses jours.

Comment veut-on que les esprits faibles, qui sont le grand nombre, résistent là où succombent les meilleurs ?

Dans un autre ordre d'idée, voyez Taine, le plus ferme, « le plus avancé des philosophes matérialistes ». Il incarnait en lui la philosophie scienti-

fique. Toutes ses œuvres sont une véhémente critique de l'idée spiritualiste.

Il ne voyait l'homme qu'à travers les animaux du Jardin des Plantes et les malades de la Salpétrière, dont il était un des visiteurs les plus assidus.

Ce que nous appelons l'esprit, l'âme, n'était pour lui « qu'un polypier d'images » ou bien « un état de la matière, comme le sucre ou le vitriol. » « La vertu une cristalisation comme le sucre. » Eh bien, ce terrible négateur était arrivé sur la fin de ses jours, dans toute la plénitude de son intelligence, à être un *spiritualiste*... convaincu, ainsi que le dit un de ses amis, M. Albert Sorel, son successeur à l'Académie Française : il allait jusqu'à regarder l'Evangile comme le livre le plus parfait qu'on puisse désirer pour l'action à exercer sur la société.

Pourquoi Taine cacha-t-il ses nouvelles convictions, dont la divulgation, faite par *lui-même*, aurait été d'un si bienfaisant effet dans le chaos où nous sommes ?

Pourquoi fut-il *lâche* devant l'expression de la vérité qu'il sentait et savait? Est-ce parce qu'il aurait ameuté contre lui la plupart de ses nombreux admirateurs ? Taine a prouvé trop de fois qu'il ne craignait pas la lutte, peu d'hommes ont comme lui dédaigné les honneurs ou les louanges. Sa *lâcheté*, dans cette circonstance, est due à cette théorie néfaste qui nous dit : tous les moyens sont bons lorsqu'on veut abattre un homme, un parti, une croyance que l'on regarde comme étant funeste à

son parti ou au progrès, à l'humanité. Taine, en avouant sa croyance spiritualiste, craignait de donner une nouvelle arme aux défenseurs du « mysticisme religieux », il préféra se taire.

Ne sait-on pas que bon nombre de savants, de philosophes, d'hommes ayant un nom dans la science ou la littérature, sont convaincus de la réalité des faits spiritiques? Pourquoi y en a-t-il si peu qui osent l'avouer publiquement? Pourquoi tant de *lâcheté*?

Hélas ! la cause en est toujours dans les conventions mensongères sous l'empire desquelles nous vivons.

Qu'on se rappelle ce crime de *lèse-humanité*, de *lèse-vérité*, commis par l'*Académie de médecine* au mois de juin 1831, lorsqu'elle se refusa de déclarer, malgré le rapport de la commission, que la clairvoyance somnambulique et ce qui s'y rattache, était une réalité. Périsse la vérité, périsse l'humanité plutôt que d'avouer que son *adversaire* a raison.

Ce sont ces *conventions*, c'est ce « vieux mensonge » aussi qui très probablement a empêché Charcot de faire acte de spiritualiste avant de mourir, lui et bien d'autres.

Ne nous étonnons donc plus de ces cris de « *Mort à la Société!* » qu'il faudrait remplacer par ceux-ci : **Mort aux conventions mensongères.** Prenons garde, ce cri de *Mort à la société* va se répétant de peuple en peuple. Il est, ainsi qu'on l'a fort justement observé, appelé à jouer le rôle de

ces *pétards* que le surveillant d'une voie ferrée fait partir, afin d'avertir le chef de train *qu'il y a danger de mort*, s'il n'arrête pas la marche de sa machine.

* * *

En voulant tout expliquer par la *matière*, la science moderne s'est entièrement fourvoyée. Mais il y a mieux : aujourd'hui les savants en majorité *ne croient plus à l'existence* de cette matière, qu'ils ont tour à tour fait Dieu, table ou cuvette... En effet, de plus en plus on nie l'existence de l'atome des physiciens !!! Les uns le remplacent par un « atôme gazeux», d'autres par un « mouvement passif »; qui croire ?

M. W Ostwaldt, l'éminent professeur de physique à l'Université de Leipzig, vient de mettre le feu aux poudres avec son étude : *La déroute de l'atomisme* (1).

Pour ce savant, l'existence de la matière, ou si l'on préfère, de l'atome des physiciens est une conception métaphysique n'ayant aucune valeur scientifique.

Il en résulterait que, non seulement la théorie de l'ondulation qui a illustré Fresnel ne serait qu'un mirage, mais chose plus grave, la célèbre théorie mécanique de l'univers, embrassant tout à la fois

(1) *Revue générale des sciences*. Novembre 1895.

la mécanique céleste et les phénomènes de la vie organique, serait la plus grande *fumisterie* que les hommes aient imaginée !!!

« C'est une invention assez imparfaite. La tentative n'a même pas la valeur d'une hypothèse auxiliaire. C'est une erreur pure et simple, etc., » nous dit le savant professeur.

Adieu donc toutes les théories sur les phénomènes mécaniques de la chaleur, du rayonnement, de l'électricité, du magnétisme, de la chimie en général, etc., tout serait bouleversé, tout serait réduit en *miettes* (1).

M. Ostwaldt croit, comme Newton, comme Hirn, qu'il doit exister des « principes plus élevés » que ceux que nous pouvons connaître à ce jour. Certains phénomènes ne peuvent, ainsi que le disaient Newton et Hirn, s'expliquer que par leur présence.

Notre terrible démolisseur rappelle avec beaucoup d'à-propos, le fameux *Ignorabimus* de du Bois Reymond.

Il résulterait de là, même en faisant la part d'une certaine exagération de la part de M. Ostwaldt, que le travail énorme qu'on nous fait faire à l'école, sur l'importante et primordiale question de la *Mécanique de l'univers* et des phénomènes de la vie organique, serait du temps perdu.

---

(1) Rappelons que Louis Lucas dans sa « *Chimie nouvelle* » et M. Stallo dans son beau et savant livre : « *La matière et la physique moderne* » (Alcan, éditeur), avaient déjà démontré l'erreur profonde de la théorie sur la matière. Si on en avait tenu compte, on n'aurait pas reçu le *soufflet* de M. Ostwaldt.

Pour de l'*anarchie*, voilà de l'anarchie.

On a essayé d'opposer un *non possumus* à l'éminent physicien comme on l'avait fait à Louis Lucas, à Stallo et à bien d'autres.

Mais voici que M. Rœntgen, avec ses *rayons X*... et M. Juglus Rogus avec sa *photographie rétinienne* viennent achever la *déroute*... Ici, il faut bien, bon gré, mal gré, s'incliner. Nous n'avons pas à rappeler ici ce que sont ces rayons X... Il n'y a guère de découverte qui ait produit une plus vive sensation. Nous dirons simplement que cette précieuse et si importante découverte, ou plutôt cette constatation, puisque c'est pour ainsi dire inopinément que le savant professeur s'est aperçu de leur existence, vient démontrer une fois de plus que ces « fous » ces « ânes » ces « extra-scientifiques » de magnétistes, de théosophes, de spirites, d'occultistes n'étaient pas aussi « fous » aussi « ânes » qu'une science menteuse se plaisait à le dire.

En effet, depuis longtemps ces différentes écoles, qui n'en feront *qu'une* un jour, démontraient, prouvaient l'erreur profonde des théories enseignées relativement à la matière.

Du reste, les savants ont eu par eux-mêmes la preuve scientique en 1831 et à d'autres dates, que les « ânes » avaient raison... Ils ont eu des preuves absolues que l'opacité des corps n'était qu'apparente, mais hélas ! une fois réuni en *Académie*, toutes les bonnes volontés individuelles s'effondraient... *Le prestige* ne permet pas d'avouer qu'on s'est

trompé et qu'on a trompé; devant cette *lumière divine*, ainsi que le grand Lacordaire aimait appeler le magnétisme et tout ce qui s'y rattache, on prend peur... L'erreur triomphe... Ahriman l'emporte une fois de plus sur Ormuzd...

Les expériences si curieuses de M. Juglus Rogus sur la photographie *rétinienne* prouvent scientifiquement, une fois de plus, que la *pensée* est une force capable de création *tangible*.

Le médecin, le juge qui affirmaient avoir vu de leurs yeux, le portrait de l'assassin *dans l'œil de la victime* dont ils étaient chargés de constater la mort, ne peuvent plus être traités d'hallucinés.

Bientôt, on n'aura plus besoin de regarder l'objet qu'on veut photographier. Une reproduction par la *pensée* suffira probablement pour y arriver.

Ainsi, s'accomplira la prédiction faite par le savant spirite occultiste, le docteur Karl du Prel dans une de ses études substantielles : « On arrivera à photographier la pensée, à photographier tout l'homme psychique, conformément à des lois. *La science* naturelle a nié l'immortalité. Pour la punir c'est elle qui aura à en fournir la preuve exacte. »

On arrivera donc aussi à photographier le *périsprit*. Nous sommes convaincus que, l'aventure étrange que nous racontons, au chapitre du périsprit, concernant la vue du membre périsprital de l'*amputé* sera banal un jour.

J'ai tort de parler au *futur*, car au moment de mettre sous presse, M. le docteur Baraduc vient de

démontrer à la *Société de médecine de Paris*, qui n'en pouvait croire ses yeux, qu'il est arrivé à photagraphier le fluide périsprital dont nous avons montré plus haut l'importance, et par conséquent l'état psychique d'une personne.

Le savant docteur, à l'instar des anciens initiés, donne au périsprit le nom « d'âme vitale, ou vêtement étui de l'esprit ».

« J'ai cherché, nous dit M. Baraduc, à obtenir les signatures des forces cachées, forces vitales et psychiques niées jusqu'à présent.

« La plaque enregistre l'âme et signe son intentionnalité, la révélation de l'esprit, à qui sait l'interroger seul à seul, dans la nuit du laboratoire, dans le silence de son âme, avec la pure ardeur de son esprit.

. . . .

« Comme l'esprit ne se manifeste que par l'âme, sa forme fluidique, et que l'âme est la forme lumineuse, le vêtement de cet esprit, il est donc aussi capital de considérer la modicité de l'âme pour connaître l'intelligence qu'elle voile, que d'envisager l'allure d'un mouvement pour connaître la vivacité de l'intelligence qui préside à ce mouvement; aussi à la proposition émise dans mon premier ouvrage (1) : C'est de l'*intelligence qui dirige du mouvement qui, par sa vibration, concrète de la matière*, parallèlement, je puis ajouter au point de vue de la

(1) *La Force vitale*, Carré, éditeur.

lumière : l'*esprit se manifeste par sa lumière, par sa forme animique lumineuse, son signe; et cette forme objectivée atteste, spécifie la présence et la vertu de l'esprit qu'elle revêt* (1).

M. Baraduc vient prouver ce que nous disions des images créées par Mac Nab.

Nous avons une fois de plus la confirmation de l'existence du fluide des magnétiseurs ou de l'*Od* de Reichenbach, de l'extériorisation de la sensibilité, si bien mis en évidence par M. de Rochas. C'est aussi la preuve scientifique que *la vie n'est ni la formation chimique d'un organe, ni une réunion de fonctions; c'est la preuve que la force vitale est une force indépendante de la chaleur et de l'électricité;* c'est la démonstration absolue qu'au point de vue *psychique*, **Rien ne se perd**. On sait que toutes ces choses ont été, jusqu'à présent, niées par la *science officielle*.

On y voit, ainsi que le dit fort justement M. Baraduc, que « l'aspir et l'expir de l'âme humaine *sont en rapport avec son état de pureté*.

« L'expiration fluidique de l'âme matérielle, cette émission analogue à l'urination par rapport aux liquides, à l'air expiré par les poumons, et encore de la vie vécue de l'être auquel elle a appartenu ;

(1) A l'appui de son dire, le savant auteur a intercalé dans son beau livre l'*Ame humaine, ses mouvements, ses lumières* (Carré, éditeur), 70 simili-photographies hors texte, repésentant les différents états psychiques des personnes qui se sont prêtées à ces utiles et si curieuses expériences.

c'est à l'arôme que l'olfaction canine reconnaît son maître. C'est ce que Paracelse appelait la *munie*, avec laquelle les sorciers ont produit tant d'illusions sur les imaginations, les magnétistes d'effets curatifs sur le corps et la femme de séduction. »

Comment veut-on, en face de toutes ces choses qui prouvent le peu de sérieux de l'enseignement officiel et le gàchis qui règne dans les hautes sphères de la science, et qui se répercute dans tous les domaines, comment veut-on que l'harmonie règne jamais sur la terre? Ahriman ne peut moins faire que de triompher. Le mensonge dans lequel nous nous plaisons est directement contraire au triomphe d'Ormuzd.

Un seul moyen s'offre à nous de sortir de là : c'est, à l'exemple de Bacon et de Descartes, de faire table rase, de libérer l'esprit des *partis pris* que les conventions mensongères y ont comme incrustés.

Où est le génial démolisseur qui bravera les « sièges faits » par un *Novum organum?* S'il sait mener de front le côté *matériel* et le côté *psychique* des êtres et des choses, il mériterait vraiment le titre de « docteur admirable » que l'on avait cru devoir donner à Bacon, lequel ne le méritait qu'à moitié.

Bacon s'était trop désintéressé du côté psychique de l'homme; c'est pourquoi son œuvre géniale a été un des plus solides fondements du matérialisme, ce fléau de notre époque.

Pour Dieu, quand quitterons-nous la voie funeste où nous marchons depuis si longtemps?



Cette réaction contre l'omnipotence de la matière, si elle ne dépasse pas les bornes de la sagesse, forcera les savants à reconnaître qu'en dehors de l'*atome des physiciens*, il existe une *substance force* qui n'a rien de commun avec ce qu'on est convenu d'appeler : « la matière ». De là, à résoudre la célèbre question du « vide » qui de tous temps a agité les savants, il n'y a qu'un pas qui sera bientôt franchi. Le rôle de cette *substance* doit principalement consister à entretenir la vie — la vie physique s'entend — il est donc probable que ce qu'on est convenu d'appeler l'*éther* sur lequel les savants ne cessent de discuter, en fait partie.

Newton et Hirn avaient donc bien vu... lorsqu'ils disaient :que sans une autre force que la matière, — quintessenciée ou non, — que sans l'existence d'une *substance immatérielle* (immatière n'est pas zéro), les phénomènes physiques de la planète sont inexplicables scientifiquement parlant, et toutes les théories émises, basées seulement sur la matière, ne pouvaient être « qu'absurdes ».

A ce propos, qu'on nous permette de rappeler ce que dit le docteur Ochorowicz, sur cette question si troublante du « vide ». « Ou le vide existe, ou le mouvement n'existe pas. Le mouvement étant un changement de place, *il faut une place pour pouvoir le changer*. Il n'y a pas à sortir de là. Je ne sais pas

s'il en est ainsi pour « la chose en elle-même » de Kant, mais ce que je sais, c'est qu'on se fait une illusion si on croit pouvoir comprendre un mouvement sans le vide; un mouvement immobile, si on me permet cette expression, — oui, mais celui-ci ne nous sert à rien, — une transmission de mouvement, non.» Les mathématiciens se rompent souvent la tête en voulant calculer les actions et réactions qui doivent avoir lieu entre deux points matériels séparés par un espace vide. Peine perdue! Entre deux points matériels séparés par un espace vide, *il n'y aura aucune action ni réaction.* L'attraction universelle, comme qualité occulte des corps est une idée insensée, infiniment plus difficile à comprendre que la transmission de pensée. Et ce n'est pas moi qui le dit, c'est *Newton* lui-même. On a brutalisé, idiotisé la théorie de Newton, comme celle de Mesmer, ne pouvant pas comprendre la nécessité des idées subtiles pour des causes subtiles. Voici en effet ce que dit ce grand génie : « Il est incompréhensible qu'une matière brute (ou quelconque) puisse, **sans l'intermédiaire de quelque autre chose qui ne soit pas matériel**, agir, opérer sur une autre matière sans contact mutuel. Que la gravitation soit inhérente, essentielle à la matière, de manière qu'un corps puisse agir sur un autre à distance à travers l'espace, sans l'intervention de *quelque chose* à l'aide de quoi leur activité, leur force puissent se transmettre de l'un à l'autre, **me paraît une si grande absurdité**, que je ne crois

pas qu'un homme qui ait la compétence de penser aux matières philosophiques, puisse jamais y tomber (1). »

Hirn a dit la même chose.

Eh bien ! toutes ces absurdités sont acceptées de la très grande majorité de nos savants, et c'est ce qu'on nous enseigne à l'école !... On a préféré suspendre la marche du progrès, plutôt que de regarder en face «l'immatériel » quoique immatière ne soit pas zéro...

Pauvre science moderne, ne t'étonne donc plus, si de toutes parts, ton édifice matérialiste craque, et s'effrite... au moindre contact d'une analyse sérieuse.

Avant de nous jeter dans le chaos actuel, nos savants auraient bien dû se remémorer le voyageur de Sirius de Voltaire :

« Combien de sens avez-vous? » demande le voyageur à un habitant de la planète Saturne. Et l'habitant saturnien répond : « soixante-douze, mais tous les jours nous nous lamentons d'en avoir si peu, tant il nous reste à apprendre. »

Nous, terriens, nous n'en avons que cinq et nous avons la prétention de résoudre tous les problèmes selon l'ouverture de notre petit compas, y compris, bien entendu, Dieu, que nous avons tout simplement résolu de supprimer!

J'aime autant assurément que Hæckel, « être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré. »

---

(1) *De la suggestion mentale*, p. 489.

Je veux bien descendre de n'importe quel animal, et même de ces infusoires qui grouillent dans ce que Gœthe appelle « les sombres abîmes de la création »; je veux même avec François d'Assise les appeler « mes frères », mais je voudrais aussi que l'on fût *moins affirmatif* sur certains points n'ayant aucune base scientifique et que l'on prouvât davantage. Ici, plus peut-être qu'ailleurs, il serait bon de se rappeler ce que l'illustre Arago nommait « l'encyclopédie de l'ignorance », encyclopédie beaucoup plus riche en ce qui concerne cette question que toutes les autres.

N'est-ce pas un conte à dormir debout que de nous dire que ces milliards d'infiniment petits qui naissent et meurent chaque jour sont des « candidats à l'humanité », et que tous ces parasites qui vivent à nos dépens possèdent, si j'en crois les spiritualistes et les spirites qui se sont ralliés à l'évolution darwinienne, possèdent, disons-nous, *une âme*, *un esprit* qui pourra devenir un jour un Newton, un Jésus ou un Pascal...

Plus d'un de ceux qui ont lu les *Souvenirs de jeunesse* de Renan me répondront : « De ce qu'un gamin de Paris écarte par une plaisanterie des croyances dont la raison de Pascal ne réussit pas à se dégager, il ne faut pas cependant conclure que Gavroche est supérieur à Pascal. » Si Gavroche a tort d'écarter par une plaisanterie ce qu'il ne comprend pas, les *sous-Pascal* devraient bien aussi ne pas traiter « d'âne » ou de « charlatan » quiconque ne partage pas leurs idées et leurs théories.

Un fait auquel on ne réfléchit pas assez, c'est que le monde animal ne progresse pas. Les effets de la sélection produisent certainement des variétés très intéressantes, mais on ne peut pas dire qu'il y ait progrès intellectuel au point de vue de l'espèce. Les rennes, les éléphants, les chevaux, les castors, etc. d'aujourd'hui, ne sont pas plus intelligents que leurs ancêtres d'il y a 3,000 ou 4,000 ans.

Nous retrouvons une fois de plus dans ce fait si bien constaté, la sagesse admirable, prévoyante de la Divinité. En effet, si l'animal pouvait par lui-même progresser, il arriverait fatalement, vu sa fécondité extraordinaire de reproduction, que le monde animal serait le *maître* sur la terre!... *L'homme serait dévoré !*... Et pourtant, qui ne sait combien certaines espèces possèdent des mœurs qui n'ont parfois rien à envier à celles de l'homme? Voici, par exemple, la fourmi... N'a-t-on pas raison parfois, de la donner comme exemple à suivre? Eh bien, ce qu'on savait n'est rien à comparer auprès de ce qu'on vient de découvrir au Mexique : d'après une communication officielle du professeur William J. Mac Gée d'Amérique, lequel a récemment fait un voyage d'études sur la Sonora, au Mexique. Il a rencontré et soigneusement observé dans cette région des fourmis qu'il appelle « fourmis agricoles », qui rappellent par leur installation, nos colonies agricoles les mieux tenues. Ces fourmis ensemencent des graines et se nourrissent exclusivement de la récolte de ces cultures, comme nos cultivateurs se nourrissent de la

récolte de leurs champs qu'ils ont ensemencés. Les fourmis à chaque automne, mettent en réserve les grains qu'elles ont récoltés ; elles s'en nourrissent pendant la saison froide, et au printemps elles sèment ce qu'elles ont conservé dans ce but. Elles ont réussi à transformer des variétés sauvages de céréales. « Cette nouvelle preuve, fait observer avec raison M. de Nansouty *(Vie scientifique)* vient rendre encore moins nette la distinction qu'on cherche toujours à établir entre l'intelligence et l'instinct. »

Nous sommes convaincus que l'on prouvera, quand on le voudra, que la « marâtre nature », pour nous servir du cliché habituel... contient tous les modèles que l'homme a absolument besoin de connaître pour s'organiser confortablement sur la terre ; quant au superflu, c'est à l'homme à l'innover...

Quand donc saurons-nous réfléchir sur ces leçons de choses ?

Que l'on me permette d'ouvrir une parenthèse.

Si les animaux nous donnent des leçons d'organisation, de prévoyance, les phénomènes dit naturels, sont, le plus souvent, des maîtres incomparables par l'enseignement qui ressort de leurs développements. Voici un fait entre mille dont chacun peut se rendre compte :

Tout le monde connaît, au moins de réputation, la célèbre fontaine de Vaucluse ?

Cette fontaine met en jeu de nombreuses usines représentant 5,400 chevaux de force et sert à l'arrosage de 2,115 hectares.

Eh bien ! voici ce que nous disait à ce sujet M. Max de Nansouty dont les connaissances scientifiques sont si appréciées :

« Poursuivant et complétant les travaux publiés en 1857 par M. l'ingénieur en chef Marius Bouvier, M. Léon Dyrion, le savant ingénieur en chef actuel d'Avignon, a étudié à fond le mécanisme de la fontaine ; il vient d'adresser à ce sujet, une importante étude au Ministre de l'agriculture (1).

« Ce n'est pas une étude banale, purement théorique et simplement digne de prendre place dans quelque honorable carton vert.

« La fontaine de Vaucluse est, en effet, un merveilleux type naturel d'emmagasinement et de régularisation des cours d'eau torrentiels de toute une région. Formée de réservoirs souterrains successifs communiquant entre eux par des siphons, elle possède un débit continu, insensible aux grandes tombées d'eau de la partie supérieure du bassin, sagement parcimonieux en temps de sécheresse, et qui fonctionne automatiquement avec la précision que pourraient mettre à des manœuvres de vannes et de barrages des éclusiers expérimentés sans cesse en éveil.

« Il n'est pas jusqu'aux soupapes de sûreté nécessaires pour éviter les grandes pressions d'air et les coups de bélier dans les siphons, et pour assurer la conservation du système, qui n'aient été prévues par

(1) 1894.

la nature sous forme d'avens, ou fissures, pratiquées dans le sol aux points voulus.

« M. Dyrion propose, à juste titre, d'imiter ce système naturel si complet et si remarquable, pour transformer en un débit d'eau intermittent quelques uns de nos bassins ; on conserverait ainsi les excédents de puissance motrice, afin de les distribuer ensuite au mieux de l'utilisation. Il s'agit en somme dans ce projet, de créer sur certains points des fontaines de Vaucluse artificielles et d'en tirer parti.

« Pour commencer, notre ingénieur en chef propose d'amener de cette façon 6,000 chevaux hydrauliques de force, de Marseille à Toulon. On les transformerait, bien entendu, en chevaux électriques lesquels distribueraient en tous sens l'énergie mécanique, la lumière et l'assainissement. On diminuerait ainsi dans une large mesure le lourd tribut de 200 millions que notre pays paie tous les ans à l'étranger pour les charbons. C'est un progrès qui s'impose ; tous les perfectionnements techniques sont à encourager pour y parvenir. »

Après une pareille démonstration, je crois que tout commentaire serait superflu ? Ah ! lorsque les hommes, au lieu de s'entre-déchirer, de chercher à s'exploiter mutuellement, s'uniront pour demander à la nature le bonheur auquel ils ont droit, la nature le leur donnera à profusion ; mais, pour cela, il faut que la paix règne entre les hommes et que chacun se souvienne du vieil adage :

« Aide-toi le ciel t'aidera! » Lorsque cet âge d'or sera.. on ne mettra plus en doute cet aveu de Faraday, un des plus grands physiciens du XIX[e] siècle, qui ne craignait pas d'avouer qu'il devait une partie de ses merveilleuses découvertes « à une illumination intérieure, il avait, disait-il, de véritables extases, et presque des visions (1). »



Le peu de progrès que l'on constate parfois dans telle variété d'animaux est le résultat de l'éducation donnée par l'homme. Si l'éleveur cesse la sélection, la variété retombe au bout de deux ou trois générations au point d'où elle était partie, il y a retour à un des types primitifs.

Je demanderai aussi aux darwiniens spirites, ou spiritualistes : comment ils comprennent la liaison de l'âme du végétal ou de l'âme de l'animal avec le corps, qu'il s'agisse d'un chêne, d'un ténia ou d'un singe?

Le végétal, l'animal et l'homme sont-ils astreints à la même loi dans la liaison de l'âme et du corps? La question est très importante ; résolue, on aurait la clef de bien des choses.

L'âme végétale, l'âme animale sont-elles incorporées dans les corps, dans les mêmes conditions

(1) Jean Honcey. *Souffles nouveaux.*

que l'âme humaine? Voilà la question qne l'école spirite ou spiritualiste qui se rallie au darwinisme devra résoudre.

La théorie de Cardan à ce sujet est curieuse, elle mérite mieux que le dédain qu'elle a toujours rencontré. Cardan, savant médecin et géomètre renommé dont on a dit « que parfois il était bien au-dessus de l'humanité malgré ses originalités », Cardan, d'après l'auteur de l'*Ame des bêtes*, M. Guer, aurait émis la théorie suivante :

« L'entendement humain trouvant dans le corps auquel il est uni, des organes propres à le recevoir, y entre et l'éclaire *au dedans*, tandis que l'âme des animaux rencontrant dans la disposition de leur corps une matière qui la repousse, ne fait que rayonner autour des corps et ne les éclaire que par le *dehors.* »

Cette hypothèse expliquerait pourquoi le monde animal ne progresse pas dans le vrai sens du mot.

Par la même théorie, nous arriverions à posséder la clef de ce « mystère » : le pourquoi de l'instinct merveilleux de certains animaux, qui a fait dire « qu'il touchait à la double vue. »

Ne trouverait-on pas aussi dans « l'âme extérieure » la raison, la faculté, dont, si j'en crois Carl Vogt, jouiraient certains singes de découvrir les sources d'eau plus facilement que l'abbé Paramelle?

Par « l'âme extérieure » nous comprendrions peut-être ces *éclairs* d'intelligence constatés chez certains animaux, *éclairs* qui ne se répètent que très

rarement, et dont il ne reste nulle trace ni dans l'animal lui-même, ni dans sa progéniture.

Mais les « infiniment petits » dira-t-on, auraient-ils chacun « une âme »?

Nous ne le croyons pas. Selon toute probabilité, nous nous trouvons ici en face de centres de forces animiques, ou plus simplement vitales, subordonnées à des forces spirituelles qui nous échappent encore. Il en serait de même du monde végétal.

Si telle est la vérité, le passage de l'esprit à travers les différents règnes ne serait pas une *utopie;* seulement il se ferait dans des conditions tout autres que celles qu'on nous enseigne, et la théorie de l'évolutlon ainsi expliquée deviendrait logique.

Si la théorie de Cardan était admise, le monde animal ne serait plus un monde d'automates que l'on aurait le droit de traiter en conséquence ; il ne serait pas davantage le monde qu'en ont fait les Brahmines, ni celui des matérialistes néantistes avec leur dieu hasard.

Nous, hommes, nous devrions aider les « candidats à l'humanité » à s'élever de plus en plus, afin que leur tâche s'accomplît avec le moins de peine possible. Quant à ceux des animaux qu'il est impossible de « domestiquer », dont le nombre serait presque nul, si l'homme avait acquis les forces fluidiques que lui procureraient les forces morales et organiques qu'il devrait avoir acquises depuis longtemps, s'il n'avait pas continué à faire fausse route, quant à ces animaux indomptables qui

sont un danger pour l'homme, ils doivent disparaître. Il faut que l'homme soit le maître incontesté sur la terre. Nous croyons même qu'un jour viendra où l'homme pourra, dans une certaine mesure, agir sur les éléments... l'action magnétique sur les plantes, sur les animaux, sur l'homme le prouve. Les lois divines n'admettant pas le mal, si Dieu existe, il ne peut vouloir le règne de la souffrance. Du reste, nous sommes convaincu que lorsque l'homme se sera réformé, il acquerra une telle puissance fluidique, qu'il n'aura pas besoin d'employer la force brutale pour dompter les animaux.

Cette puissance, nous la trouvons déjà dans la Bible, ainsi que dans les traditions des anciens initiés. Le passé n'a pas été ce qu'on voudrait nous faire croire.

Mais, observera-t-on, êtes-vous sûr qu'abréger la vie d'un animal et même d'un végétal, ce n'est pas empêcher la marche évolutive de son principe animique ?

A cela nous répondrons : Les lois qui régissent la planète Terre veulent que les végétaux et les animaux soient utiles à l'homme... Appliquer la loi, n'est pas la violer?

Nous ne sommes pas plus répréhensibles que le lion qui, pour satisfaire sa faim, est dans l'obligation de dévorer un animal quelconque, ou que la baleine qui engloutit par millions les petits poissons qui se prennent dans ses formidables mâchoires.

La vie terrestre est organisée ainsi : nous les

créatures nous n'avons qu'à nous incliner devant le Créateur,... tout ce que nous pourrions dire et faire ne servirait à rien.

Remarquons qu'avec la théorie de Cardan les conséquences ne sont plus les mêmes qu'avec celles des darwinistes matérialistes, spirites ou spiritualistes.

Lorsque nous habiterons d'autres planètes, il est possible, il est même certain, que l'humanité aura un organisme tel que le rêve M. Berthelot : c'est-à dire que les hommes pourront se nourrir entièrement de produits presque à l'état fluidique, ou réduits artificiellement à un petit volume.

Peut-être les sciences futures résoudront-elles pleinement ce problème économique. Qui n'a pas connu dans sa vie, telle personne qui, dépensant beaucoup de force physique ne consomme, mange cependant très peu. Son organisme lui permet sans doute certaines absorptions fluidiques que nous ignorons encore.

En attendant, obéissons aux lois qui régissent notre organisme actuel. Ne prétendons pas être plus sages que la nature. Est-ce à dire que ceux qui se nourrissent spécialement de végétaux ou qui même suivraient les conseils de M. Berthelot auraient tort ?

Nous ne le pensons pas : Le progrès est la suprême loi de l'univers ; devant lui tout doit s'incliner... Devancer l'avenir, accélérer la marche en avant, tel est le but qui appelle tous les hommes de bonne volonté.

XIV

Les phénomènes de vibrations. — Les vibrations sont un langage. — De tous les êtres, de toutes les choses, s'échappe un rayonnement fluidique. — Extériorisation de la pensée. — Reichenbach, colonel de Rochas, Durville, les docteurs Chazarin, Lhuys, Baraduc, Jules Bois, Faucachon. — L'esprit meut la matière. — Rien ne se perd, application de cet axiome aux phénomènes physiques et aux phénomènes moraux. — Les docteurs Gibier, Ch. Richet, J. Izoulet. — Saint-Yves d'Alvèdre, Mesmer, Balzac, Papus, Léon Denis. — Les souvenirs de tous nos actes, de toutes nos pensées reparaissent au moment de la mort. — L'amiral Beaufort. M. Ed. Rod. — Le doit et avoir de l'âme la suit partout. — Dieu ne punit pas, c'est nous-mêmes qui nous punissons. — Le pourquoi des attentats révolutionnaires. — Henry Fouquier et la marmite de la Révolution. — Me Lagasse et les bourgeois. — Shakespeare. Les dieux d'Homère.

Nous avons dit que le mouvement de révolte, qui gagne toutes les nations civilisées, était encouragé, soutenu par une partie du monde extra-terrestre.

Avant d'entrer dans le cœur de cette importante question, jetons un coup d'œil sur cette branche de la science qui démontre l'existence « des rayonnements et des vibrations » que tout être et même tout objet, émettent en raison de l'état physique, physiologique et de l'état moral où ils se trouvent.

« L'agent magnétique, nous dit M. Durville,

rayonne constamment autour de nous et s'échappe continuellement à jet continu, par une sorte de pression intérieure qui le pousse en dehors (1). »

Ici, nous ne sommes plus en face d'hypothèses plus ou moins plausibles, non, nous sommes en plein domaine scientifique. Aujourd'hui, on ne met plus en doute l'importance capitale du phénomène des vibrations. Et ces vibrations ont leur signification qu'il serait possible assurément d'interpréter, si nous avions des sens assez affinés pour les percevoir et suivre leur marche et leurs variétés dans l'espace.

Personne n'ignore que pour certains sensitifs, certains voyants, les sons, les bruits ont des couleurs. Ils diront : la lettre A, par exemple, a telle teinte, la lettre I telle autre, et ainsi de suite. On a fait à ce sujet les plus curieuses expériences.

Est-il besoin de rappeler celle du baron de Reichenbach sur l'od, sur la polarité, etc. Reprises et développées par M. le colonel de Rochas, MM. Durville, Dècle, les docteurs Chazarin, Lhuys, Baraduc, Iodko, sans oublier Cahagnet, ce précurseur du spiritisme moderne, etc., elles ont été surabondamment confirmées. Chaque être rayonne autour de lui une force qui est en raison de son état physique et de son état moral.

« Les êtres humains, remarque le docteur Lhuys, n'émettent pas seulement du calorique autour

---

(1) *Traité expérimental de magnétisme*. Durville, éditeur.

d'eux : les recherches modernes, commencées par Reichenbach, poursuivies par de Rochas, et mes travaux personnels en hypnologie, nous permettent d'affirmer qu'à côté du fluide calorique, il y a d'autres agents électriques et magnétiques qui rayonnent pareillement des êtres vivants, et qui constituent par cela même des forces vives qui s'extériorisent, et forment autour d'eux une sorte d'atmosphère invisible pour nos yeux, mais visible cependant pour certains individus et pour certains milieux (1). »

Il en est de même des objets du monde inorganique. « Tous les corps de la nature, dit J.-P. Durand (de Gros), ou vivants ou inertes, possèdent un rayonnement spécial. » *(Le merveilleux scientifique.)*

Le rayonnement d'une personne ou d'une plante malade n'est pas le même que celui d'une plante ou d'une personne saine.

Il y a mieux : quelques sensitifs diront : « Voilà une personne en laquelle je n'aurais aucune confiance ; il y a quelque chose de « noir » autour d'elle ; par contre, en voici une autre, qui m'inspirerait de la sympathie, elle est entourée de « lumière. »

J'ai connu une voyante qui, en entrant dans une

---

(1) Le Dr Iodko a non seulement, comme le Dr Baraduc, obtenu la photographie des radiations, et cela dans une obscurité relative et sans objectif, à l'aide de son procédé électrographique, mais le savant conseiller de l'Institut impérial de Saint-Pétersbourg est arrivé, avec un dispositif dont on se sert pour la lumière de Rœntgen, à rendre visible, aux yeux de tous, la fluorescence électro-humaine. (Voir *L'âme humaine* du Dr Baraduc, ainsi que le *Traité expérimental de Magnétisme* de Durville. Tome II.)

réunion me disait : « La réunion sera calme, on travaillera, les fluides sont bons. »

D'autres fois, elle me disait le contraire. Règle générale, l'événement justifiait ses prévisions.

Est-ce que dans les maisons d'aliénés, certains employés ne se déséquilibrent pas après quelques années de service auprès des fous ? « C'est aux savants français, nous dit le docteur Fletcher, que revient l'honneur d'avoir constaté les premiers le caractère contagieux de la folie. L'*Encéphale* et d'autres journaux spéciaux ont rapporté plusieurs observations de folie, communiquée par un aliéné à un sujet sain, et la réalité de cette transmission est aujourd'hui hors de doute. C'est ce que Régis appelle folie simultanée et Fabret folie communiquée (1). »

M. Albin Valabrègue, dans l'évolution qu'il vient de faire avec tant de courage vers le spiritualisme militant, a dépeint sous une forme saisissante la vitalité, la matérialité de la pensée :

« L'atmosphère morale est, au monde des âmes, ce que l'air est au monde des corps. Cette atmosphère est créée par les fluides, et les fluides contiennent des *idées*. Les idées sont peut-être Personnes vivantes ! Elles seraient, dans ce cas, au monde spirituel, ce que les microbes sont au monde animal. En d'autres termes, notre âme serait comme le soleil, dont les fluides seraient rayons, et ces rayons contiendraient le microbe idée ! C'est la

---

(1) *Nouvelle Revue*, 15 juin 1895.

seule façon d'expliquer scientiquement les phénomènes de la suggestion. Les sciences psychiques sont les grandes sciences exactes de demain (1). »

Est-il besoin de rappeler les actions, les guérisons magnétiques à distance, ainsi que « l'extériorisation de la sensibilité » si fortement démontrée par M. de Rochas ?

Méditons sur ces pratiques *d'envoûtement* pour le bien ou pour le mal que M. Jules Bois, ce sympathique et dévoué apôtre de la vérité, nous a fait passer en revue dans son curieux livre *Le Satanisme*, et dans ses vibrantes conférences qui ont eu tant de succès à *La Bodinière. Poésie,* ont dit les « malins ».

Eh bien, que ces « malins » se fassent ouvrir la bibliothèque de l'Arsenal, et ils verront si la dite « poésie », ne repose pas sur la prose la plus terre à terre !

Comment expliquer (l'influence du monde extraterrestre mise à part) le pouvoir du Fakir, faisant germer en quelques heures une graine jusqu'au développement de l'arbuste qu'elle contenait en puissance ? Il y a là une extériorisation considérable de forces fluidiques vivifiantes (2). L'étude et les enquêtes sur les faits *télépathiques* ne sont-elles pas une autre démonstration, non seulement de

---

(1) « *La Philosophie du vingtième siècle.* »

(2) Comment peut-on encore douter de l'existence de ces *fluides vivifiants*, après les guérisons obtenues par la biothérapie, la zoothérapie, sans oublier la métallothérapie, etc. ?

l'extériorisation, mais aussi — chose des plus importantes — de la matérialisation en quelque sorte de la pensée de l'homme?

Est-il besoin de rappeler les intéressantes expériences de M. Focachon, pharmacien, avec son sujet Mlle Elisa, qui ont tant ému les corps savants? Peut-on trouver une preuve plus précise de la puissance de la pensée sur la matière?

Quoi! il suffit d'une suggestion pour qu'une substance vésicante ne produise pas de vésication et qu'une substance non vésicante en produise une?

La parole : « **L'esprit meut la matière** » a-t-elle jamais reçu une confirmation plus éclatante?

Il résulte de tous ces phénomènes que nos actes, nos pensées produisent, non seulement des vibrations, mais une image *durable* de ce qui est *pensé*, comme de ce qui est fait. Le cliché en est d'une perfection absolue. Sans doute, grâce à un nouveau Rœntgen, arrivera-t-on un jour à pouvoir lire dans le cerveau d'un suggestionné, ou plutôt dans son *rayonnement*, la suggestion qui lui a été donnée et probablement, avec l'aide d'un Jugus Rogus, y trouvera-t-on gravée la *photographie du suggestionneur*, ou des traces qui permettraient aux voyants, aux sensitifs, de trouver le coupable, comme le chien de chasse en suivant la piste du lièvre; par là, celui qui aura abusé de sa puissance sur un sujet pourra toujours être découvert; ceci bien établi, on rendrait plus circonspecte l'armée du vice qui grouille à tous

les échelons de la société, et cela en vertu de cet axiome : *La peur est le commencement de la sagesse*, chose que nos justes lois ne peuvent faire (1), seulement il ne faut pas ériger en règle cette erreur : « la science n'a pas à s'occuper de morale ». On expliquera de même comment et pourquoi certaines somnambules prévoient l'avenir, ainsi que j'en ai eu moi-même plusieurs fois la preuve.

A propos d'image photographiée par la pensée, voici le fait, auquel je fais allusion plus haut, dont on ne rit plus depuis les savantes et concluantes expériences de M. Jugus Rogus. Nous l'empruntons à M. Henry de Parville, le savant rédacteur scientifique des *Débats* :

« Il y a quelque vingt ans, les journaux firent grand bruit avec un fait divers à sensation, sous le titre : « Le doigt de Dieu ! », on trouva la victime étendue sur le parquet au milieu d'une mare de sang, les yeux démesurément ouverts. Le juge d'instruction et le médecin légiste, en examinant de près le cadavre, virent à leur grande stupéfaction se dessiner sur l'œil droit le portrait d'un homme. Ses traits étaient fixés comme sur une plaque de photographie.

---

(1) Nous ne saurions trop répéter combien nos législateurs font preuve d'ignorance lorsqu'ils croient supprimer les abus qui pourraient se produire en magnétisme, en hypnotisme, par les foudres de leurs justes lois. La *pensée se moque du Code, le gendarme ne l'atteindra jamais*. Que nos législateurs remplacent leurs justes lois par plus de sagesse, de moralité dans leur conduite, qu'ils donnent à la jeunesse une éducation plus rationnelle, dont elle ne sera pas obligée de se moquer à l'âge d'homme, et ils n'auront bientôt plus besoin de s'occuper de punir, *l'exemple doit venir d'en haut et non d'en bas...*

Ce portrait était celui de l'assassin! La victime indiquait le coupable à la justice humaine.

Un physiologiste américain affirma avoir retrouvé son image sur l'œil d'un bœuf qu'il fixa au moment de l'abattage.

Il n'y a dans ces faits rien de mystérieux ni d'occulte ; ils rentrent dans la science par l'axiome : **Rien ne se perd** et par son corollaire : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

Cette loi de la conservation des forces et des formes se retrouve dans tous les domaines sans en excepter l'hygiène. Qui oserait aujourd'hui contredire ces paroles du docteur Gibier dont les « satisfaits » devraient méditer la profondeur et les conséquences non seulement pour eux, mais pour leur famille, et pour leurs amis :

« La misère distille un fiel amer et virulent qui filtrant jusqu'à la coupe du riche, contaminera la veine de ses enfants.

« Où a pris naissance cette diphtérie qui, chaque jour, frappe nos enfants dans les maisons les mieux conditionnées, au point de vue de l'hygiène et du confort ? C'est là-bas, chez le pauvre, chez les enfants du pauvre, dont le sang est appauvri par le froid et la faim. Et ce millionnaire qui était connu comme un des hommes les plus riches de la terre, et qui a été frappé au moment où il pensait peut-être se reposer, et jouir en paix du labeur énorme

qu'il avait dépensé pour accumuler des millions. Par quoi lui ont été ravis les vingt ans (ou plus peut-être) de bonheur et de repos qu'il avait devant lui ?

« Par un germe qui fait plus de victimes parmi nous que tous ceux des grandes épidémies redoutées, par un germe qui s'est développé dans les poumons d'un misérable. Ce dernier l'avait expectoré sur le chemin, et le vent le porta sur un grain de poussière qu'aspira le riche. »

Oui, ainsi que l'a dit avec beaucoup d'à-propos M. le docteur Ch. Richet : **Le mal, c'est la douleur d'autrui.** Et ainsi se réalise la **solidarité** dans ce qu'elle a de plus grave et de plus saisissant à la fois (1).

L'ignorance, l'égoïsme ou l'ambition malsaine semblent ne pas voir que laisser une personne dans la misère, ou un peuple dans l'erreur, c'est préparer à tous les angoisses et les malheurs de demain. D'où vient le choléra ? si ce n'est le plus souvent, des cadavres que les pèlerins musulmans sèment sur la route de la Mecque, ou des cadavres putréfiés que charrie le Gange, qui empoisonnent l'atmosphère, et dont le vent nous apporte le poison...

---

(1) A la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde dans une petite ville anglaise Mid-Rinfrewshir, qui a tué 74 personnes et en a atteint 859, un médecin a eu la curiosité de se rendre compte, de ce qu'avait coûté en argent cette épidémie. Il est arrivé au chiffre de 512.400 fr. Avec la moitié de cette somme, on aurait évité le mal et par conséquent les riches qui sont morts jouiraient encore de leur richesse.

D'où viennent tant de dépenses inutiles chez les nations européennes, dépenses qui écrasent le peuple et le forcera à se révolter, soit pour brûler le Grand Livre, soit pour renverser les classes dirigeantes, etc.? N'est-ce pas d'avoir laissé consommer des crimes de nationalité, violenter les faibles en abusant de sa force, etc.?

D'où viennent les explosions populaires qui font tant de victimes et brisent tout un état social?

Elles viennent non seulement des souffrances du moment, mais surtout des souffrances endurées par ces *générations précédentes*. Le mal physique crée le mal moral et ce dernier, comme le mal physique, empoisonne l'atmosphère supra-terrestre d'une planète ou d'une nation, et crée la tempête.

Pourquoi, dira-t-on, faut-il que je pâtisse du vice ou de la misère des autres ?

A cela, M. Izoulet a fort justement répondu : « Ne bénéficiez-vous pas de la vertu des bons ? »

« Vous voudriez vous assurer « l'actif » et décliner le « passif » ! Ignorez-vous qu'une association (l'humanité n'est-elle pas une vaste association?) est solidarité, et que la solidarité s'étend aux pertes comme aux profits ? Si vous voulez décliner les inconvénients il faut décliner les bénéfices. »

Ainsi, il ne suffit pas d'être juste, il faut avant tout, qu'aucune injustice ne soit nulle part tolérée et envers qui que ce soit, sans cela attendez-vous fatalement, de par la loi de la réincarnation, à ce que vous ou les vôtres, en soient tôt ou tard victimes.

L'extériorisation de l'état psychique de l'homme constatée par les *voyants*, est plus visible pour le monde des esprits, qui n'est pas limité aux bornes imposées par le nombre restreint de nos sens.

C'est par cette visibilité que sont attirés en partie les esprits qui vont vers ceux dont les passions ou la conduite concordent avec les leurs.

Il y a mieux : ce rayonnement, si terrifiant pour les méchants, persiste avec autant de puissance, si non plus, après la désincarnation ou retour dans le monde des esprits. Du reste l'action de l'esprit n'est pour ainsi dire que rayonnement. Là, il est impossible de cacher « les replis de son âme ». La tache de lady Macbeth, la tunique de Nessus étaient jeux d'enfants auprès de l'implacable ténacité de notre état moral, du souvenir visible du passé... dans l'*au-delà*.

Ces choses sont connues depuis longtemps, malheureusement, ceux qui en avaient connaissance, ne l'enseignaient que dans des milieux fermés, ou s'ils le divulguaient, ils ne le faisaient qu'avec des périphrases enfantines qui en enlevaient toute l'influence bienfaisante. Ce passé prouve que le XIXe siècle n'a pas « inventé » le spiritisme, l'occultisme, etc. Le XIXe siècle n'a fait que rappeler ce qui a été connu de tous temps. Son seul mérite, c'est d'avoir présenté ces choses sous une forme *démocratique* (1).

---

(1) Mesmer, dans son *Mémoire* publié en 1779 disait qu'il s'était imposé la tâche de rechercher ce que les « anciennes erreurs » pouvaient renfermer d'utile et de vrai, et qu'il avait été obligé par

M. Saint-Yves d'Alvèdre, si versé dans la science des anciens Temples, dit : « Dans l'ordre invisible, comme dans l'ordre visible, rien ne se perd, et la substance première, dans un acte quelconque, garde imprimés en elle, dans sa lumière secrète, jusqu'au mouvement d'une volonté jusqu'à la radiation d'une passion, jusqu'à l'image d'une pensée. »

Mesmer, le grand rénovateur du magnétisme, a dit : « Tout ce qui *a été* a laissé des traces (dans l'Océan atmosphérique), par l'ensemble des causes qui doivent le réaliser. »

A cette question : Les résultats d'un crime peuvent-ils être effacés, même si le crime est pardonné? Les théosophes répondent : Les effets d'une cause ne sont jamais retenus dans les limites du domaine de cette cause. Les résultats d'un crime ne se bornent pas à influencer le coupable et sa victime, car chaque bonne action, comme chaque mauvaise, a des effets qui se propagent indéfiniment comme les ondulations produites sur la surface d'une eau tranquille. Ce n'est pas seulement à la surface du liquide que cette perturbation a eu

---

les faits, de reconnaître « que parmi les opinions vulgaires de *tous les temps* » (imposition des mains, visions et oracles, influence de certains métaux, action mystique de l'homme sur l'homme, les jeteurs de sort, les dompteurs, les communications à distance, les pressentiments et les sensations simultanées, l'influence des vœux et de la prière, transmission de santé, du pouvoir, des maladies, etc.), « il en était peu, quelque ridicules et mêmes extravagantes qu'elles paraissent, qui ne puissent être considérées, *comme le reste d'une vérité primitivement reconnue.* » Inutile de rappeler que nos Académies répondirent à Mesmer qu'il n'était qu'un *charlatan!*

lieu. Toute la masse a été ébranlée et cet ébranlement, loin de se limiter à la masse du liquide, a donné lieu à un phénomène de même nature dans les milieux voisins ; des ondes aériennes invisibles à nos sens grossiers se sont propagées, donnant elles-mêmes naissance à d'autres ondes et à une série indéfinie de phénomènes successifs et dépendants. Tout mouvement, toute pensée est une modification particulière plus ou moins rapide de l'univers. Une impulsion a été donnée à la matière ; elle ne peut pas être rappelée.

Ainsi doit être la conséquence du crime et la conséquence de la vertu. Une action peut être instantanée, les effets peuvent en être éternels. S'il nous était possible d'effacer le passé du registre du temps ; si, supprimant une cause, nous avions la puissance d'anéantir ses effets générateurs, en d'autres termes, replaçant les choses dans leur état primitif, nous pourrions donc faire que ce qui a été, n'ait pas été, cette chose est impossible, car ce qui a été ne peut ne pas avoir été (Blavatsky) (1).

Balzac, ce géant de la pensée, ce puissant cerveau, dont on dit avec raison, qu'il avait dépeint dans ses romans, la Société à venir (la nôtre), Balzac était un grand voyant. « Prédire, dit-il dans *Séraphita*, les gros événements de l'avenir, n'est

---

(1) Nous verrons, plus loin, que si le mal ne peut pas être effacé du *Registre du Temps*, du moins les conséquences douloureuses pour son auteur, en peuvent être détruites.

pas, pour le voyant, un tour de force plus extraordinaire que celui de deviner le passé. Le passé et l'avenir sont également impossibles à connaître, dans le système des incrédules. Si les événements accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événements à venir y ont leurs racines. Dans le monde naturel, les mêmes effets s'y doivent retrouver avec les différences propres à leurs milieux. Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère, en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype, qui le fixe au passage, de même les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent spectralement et, dès lors, certaines personnes, douées de facultés rares, peuvent apercevoir ces formes ou ces traces d'idées. »

L'affirmation des anciens magnétiseurs : la pensée étant une force créatrice, elle peut se matérialiser, etc., a été confirmée par certaines expériences hypnotiques, télépathiques, ainsi que par les photographies de M. Rogus. Ces expériences ont démontré, qu'en effet, on peut, par la volonté, créer une forme objective ; si pendant que le sujet hypnotique décrit l'objet que vous avez pensé, on interpose devant son regard un verre prismatique, il voit deux figures, ce qui prouve, dit le docteur Brémaud, qu'il n'y a pas à proprement parler, hallucination, c'est-à-dire extériorisation

d'une idée subjective, mais bien illusion sensible produite par l'action du rayon lumineux sur les nerfs oculaires (1).

Certaines expériences de M. de Rochas, sont aussi des plus intéressantes sur cette question, je signalerai tout particulièrement sa création des montres.

Depuis lors, M. le docteur Baraduc nous a apporté de bien curieuses expériences ; elles sont venues confirmer qu'en effet, la pensée manipule la matière avec autant de dextérité que la main de l'artiste le plus délicat.

« Au cours de ces expériences, nous dit le savant docteur (2), je fus amené à créer un procédé nouveau des projections d'images, et à constater que l'esprit créateur d'une image intracrânienne peut la projeter sur une plaque qui l'enregistre.

« La première conséquence de cette *méthode électro-odo-psychique*, sur une plaque sensible, fut de constater que ce que l'on appelle une image psychique formée par la concentration de l'esprit, une imagination plus ou moins puissante, peut être projetée par la main, transmise par l'électricité positive, et son mouvement vibratoire enregistré par la

---

(1) A cette question posée par le Dr Crocq fils : « *L'Hallucination suggérée se comporte-t-elle comme une sensation physique* (miroir, loupe, lorgnette, etc.)? » les Drs S. Herrero, Pitres, David, Lajoie, Burot, Ochorowicz, Ballet ont répondu « *Oui* ». Voir son intéressante étude : *L'Hypnotisme scientifique*. (Société d'éditions scientifiques).

(2) *Différences graphiques des fluides électrique, vital, psychique.*

plaque de telle façon que la volonté, après l'avoir créée, puisse extérioriser l'image imaginée dans des conditions intéressantes à spécifier...

« Ainsi donc, un mélange proportionnel d'électricité comme vecteur, de fluide vital comme moyen, de pensée volontaire ou de psychisme se manifestant, produit une image voulue, l'extériorise par la main, et la projette sur un plan réceptif, sans que les doigts ne bougent et ne tracent de dessin ; l'Esprit créateur, par des intensités vibratoires différentes, accuse des ombres et des reliefs comme l'estompe d'un dessinateur. »

Toutes ces choses qui paraissent du « rêve », si on ne voit que par l'enseignement officiel, sont connues depuis longtemps : d'autre part, les « esprits » n'ont cessé de répéter que leur langage se rapprochait de cette manière de faire, mais... c'étaient des « esprits » et nos « savants » n'admettent pas l'existence des esprits !... pauvres savants !

Les créations fluidiques sont donc bien des réalités.

Je me souviens d'une réponse que me fit un esprit qui m'a donné maintes fois des preuves de sa sagesse : je lui demandais si un objet inerte, par exemple, une table, qui serait restée un certain temps dans une chambre, et que l'on détruirait, y laisserait sa trace dans l'atmosphère?

Il me répondit : « C'est mieux qu'une trace, c'est presque la photographie de la table que tu pourrais voir; cette photographie se dissout, se dématéria-

lise peu à peu, et finit par disparaître au bout d'un certain temps. »

Il n'y a rien d'extraordinaire dans ce phénomène, puisque tout objet, tout être rayonne.

Si le spectre des choses inertes disparaît, il n'en est pas de même des actes, ni des pensées de l'homme, dont le périsprit conserve le cliché.

Papus, dont l'érudition est si vaste en ces questions, nous dit dans sa *Magie élémentaire* : « Nous pensons que le lecteur est assez au courant des enseignements de la science occulte, pour savoir que tout ce qui se produit dans le monde visible, est le résultat du monde invisible sur la matière. »

M. Léon Denis, l'éminent spirite, disait au *Congrès international spirite et spiritualiste* de 1889, dont le retentissement a été si grand, et qui a servi de modèle au « Parlement des Religions » de Chicago, et que nous reverrons en 1900 (1).

« Tout s'enchaîne, nous disait l'éloquent orateur spirite, aux applaudissements du nombrenx public

(1) Je me souviendrai toujours de la surprise d'un *penseur* dont les œuvres sont des plus goûtées dans les milieux dits « bien pensants ». « Jamais, me disait-il, nous n'aurions pensé que le *spiritualisme moderne* (spiritisme, théosophie, occultisme, etc.), possédât autant d'hommes de valeur et surtout qu'il pût, au besoin, former un faisceau aussi compact. *C'est une révélation...* Si vous savez rester unis, *vous vaincrez tous les obstacles.* » Hélas ! ce n'est pas l'union que l'on a, c'est la *désunion!...* Heureusement que le monde des esprits n'a cessé de se manifester chez les incrédules. Le spiritisme, le *spiritualisme scientifique* a donc, quand même, continué sa marche en avant, sans l'aide de la plupart de ceux qui prétendaient en être les seuls propagateurs. Cela est triste à constater, mais *la vérité avant tout.*

qui se pressait dans la vaste salle que nous avait louée le *Grand Orient*, tout s'enchaîne dans un ordre grandiose, tout bien porte ses fruits, toute chose se répercute à travers les siècles : le mal retombera sur son auteur en vertu d'une loi d'attraction morale, comparable à l'attraction physique, à la loi de la pesanteur. »

Donc nos actes, bons ou mauvais, nos pensées s'enregistrent dans le périsprit comme sur une plaque photographique. L'esprit, comme le ferait un photographe, s'en sert lorsqu'il en a besoin; mais ce cliché rayonne, s'extériorise dans l'*aura* qui enveloppe tous les êtres.

Impossible d'en rien effacer. Aucune prière, aucune protection, aucune science ne le peut détruire, pas plus lui que son rayonnement révélateur.

Aucune erreur ne peut se produire, l'incrustation se faisant au moment même de l'acte ou de la pensée.

Oh ! je le sais : toutes ces choses, malgré tout ce que nous avons démontré, paraîtront à beaucoup d'érudits appartenir au domaine du rêve ! Mais quelle est la vérité qui n'a pas été traitée ainsi?

Les phénomènes de « dédoublement » et autres sont bien pourtant la preuve de ce que nous affirmons.

J'en citerai un des plus curieux, dont on ne parle presque jamais, « parce que, me disait un matérialiste, cela semble tenir du miracle. »

Ce phénomène a été éprouvé par de nombreuses personnes en danger de mort, à la suite d'un accident.

En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, disent-elles, nous avons vu, ou plutôt nous avons revu, toute notre vie passée ! C'était effrayant de vérité. Le bien, le mal auxquels nous ne pensions plus et que rien ne pouvait nous rappeler, nous sont apparus ! Il y avait 10, 20, 50 ans que ces choses avaient eu lieu, et pourtant, nous les voyions, comme si elles ne dataient que de quelques minutes (1). « Tout ce qu'elles avaient pensé et tout ce qu'elles n'avaient pas dit, déférentes qu'elles étaient dans la vie aux hypocrisies de la société, se révélait malgré elles à la lumière des flambeaux que leurs yeux ne voyaient plus. »

C'est un fait scientifique, dans toute l'acception du mot. L'esprit, à ce moment-là, se trouve dans la situation du somnambule qui voit, qui lit dans l'intérieur du corps humain comme dans un livre ouvert.

L'esprit est comme séparé de son corps physique. N'étant plus paralysé, entravé par la matière, il lui devient possible de prendre connaissance des clichés qui se sont fixés dans son périsprit.

---

(1) « Un de nos amis de la Faculté de Lyon, nous disait M. Revel, a connu une personne digne de foi qui lui a dit qu'ayant été sur le point de succomber à une asphyxie, elle s'était trouvée sous l'influence d'une secousse nerveuse telle que toute sa vie s'était déroulée à son esprit avec une inconcevable netteté de détails. »

Tous ceux qui ont un peu étudié les imperfections du langage connu sous le nom d'aphasie savent que toute altération, toute lésion, toute maladie locale du cerveau, paralyse ou empêche la manifestation des parties du langage correspondant au point lésé.

L'âme n'a plus à son service l'instrument exigible pour extérioriser sa pensée.

Voici le fait en question qui renforce la preuve que toutes nos pensées, tous nos actes, s'enregistrent à mesure dans notre périsprit. Je l'emprunte au *Journal de médecine de Paris* :

« L'amiral Beaufort, étant jeune, tomba d'un navire dans les eaux de la rade de Portsmouth. Avant qu'on n'eût pu le secourir, il avait disparu; il se noyait. A l'angoisse du premier moment, avait succédé un sentiment de calme et, quoiqu'il se tînt pour perdu, il ne se débattait même plus. C'était sans doute de l'apathie, mais ce n'était certainement pas de la résignation; car être noyé ne lui semblait pas un sort fâcheux, et il n'avait aucun désir d'être secouru. D'ailleurs, nulle souffrance. Au contraire, ses sensations étaient d'une nature agréable, participant de ce vague bien-être qui précède le sommeil dû à la fatigue (1).

(1) Plusieurs personnes bien connues dans l'histoire ont affirmé que dans des chutes qui auraient dû être mortelles, non seulement la mort ne leur paraissait pas effrayante, mais, chose curieuse, elles ne souffraient pas des chocs terribles qu'elles recevaient, tellement leur pensée était portée vers les conséquences mortelles de la chute. Ceci prouve, une fois de plus, que la matière est une chose inerte... et qu'elle n'élabore pas la pensée. Nous rappellerons aussi le soldat qui continue de se battre malgré les graves blessures que l'on vient de lui faire.

« Avec cet émoussement des sens, coïncidait une extraordinaire surexcitation de l'activité intellectuelle ; les idées se succédaient avec une rapidité incroyable, inconcevable. D'abord, l'accident qui venait de se passer, la maladresse qui en avait été cause, le tumulte qui avait dû s'en suivre, la douleur dont le pauvre père de la victime allait être frappé, d'autres circonstances étroitement associées au foyer domestique, furent le sujet de ses premières réflexions. Ensuite, il se rappela la dernière croisière, voyage coupé par un naufrage ; puis l'école, les progrès qu'il y avait faits, et aussi le temps perdu; enfin, ses occupations et ses aventures d'enfant. Bref, la remonte entière du fleuve de la vie, et combien détaillée et précise ! Ecoutez-le : « Chaque incident de ma vie traversait successivement mes souvenirs, non comme une esquisse légère, mais avec les détails et les accessoires d'un tableau fini ! En d'autres mots, mon existence tout entière défilait devant moi, dans une sorte de revue panoramique ; chaque fait avec son appréciation morale, ou des réflexions sur sa cause et ses effets. De petits événements sans conséquences, depuis longtemps oubliés, se pressaient dans mon imagination comme s'ils n'eussent été que de la veille. »

Tout cela se passa dans un temps dont on va apprécier la brièveté : le futur amiral fut repêché moins de deux minutes après sa chute.

Voici un autre fait produit dans des conditions tout autres que celles de l'amiral Beaufort. Ici c'est un « naufrage dans l'air » :

Ceci a trait à la catastrophe du ballon le *Montgolfier* emportant M. Perron, président de l'Académie d'aérostation, comme capitaine, et M. F. Cottin, agent administratif de l'Association scientifique française.

Parti d'un bond, le ballon était à 4 heures 24 à 700 mètres, c'est alors qu'il creva et se mit à couler plus vite qu'il n'était monté, il s'engouffra dans la maison n° 20 de l'impasse Chevallier, à Saint-Ouen, à 4 heures 27. Après avoir jeté tout ce qui pouvait compliquer l'accident, nous dit M. Cottin « une espèce de quiétude, d'inertie peut-être, s'empara de moi, mille souvenirs lointains se pressent, se heurtent devant mon imagination, puis les choses s'accentuent et le panorama de ma vie vient se dérouler devant mon esprit attentif.

« Tout est précis : les plaisirs, les châteaux en Espagne, les déceptions, la lutte pour l'existence, les douleurs mais aussi les jours paisibles, et tout cela dans l'encadrement inexorable imposé par la destinée... qui croirait par exemple, entre mille tableaux, que je me suis revu, à vingt ans, sergent au 22e de ligne... Je me suis revu, dis-je, sac au dos et chantant sur la route, à Vendôme, par un beau soleil de printemps. Quelle netteté dans les détails : à droite, mon ami d'enfance le Loir, au fond, dans le vallon, Cloys, le pays privilégié, et là-bas Châteaudun... »

Ainsi s'occupaient-ils, nous dit M. Victor Meunier, pendant que le *Montgolfier*, tout en dégringo-

lant, décrivait ces mouvements d'escarpolette échappée et enragée, et jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à 120 ou 130 mètres du sol, hauteur où le ballon cessa de faire parachute, alors prit fin la période que, par comparaison avec la chute et par euphémisme, le narrateur appelle : « période de calme ».

C'est de là, d'une hauteur égale à deux fois les tours de Notre-Dame, qu'ils allaient tomber en une seconde et demie !... C'est là que M. Cottin fut subitement arraché à sa revue de fin de vie par la formidable sensation de la nacelle se dérobant sous ses pieds, c'est ce qui les sauva, vu leur présence d'esprit de se cramponner des deux mains aux cordages. Ils avaient mis deux minutes à peu près à descendre de 703 mètres, sur ces deux minutes la revue panoramique détaillée de toute une vie des plus accidentées dura environ une minute !.. puisque cette revue ne commença qu'un instant après le commencement de la chute.

Comment, dira-t-on, expliquer un phénomène aussi admirable avec les idées reçues ? Le *temps* ne compte donc pas pour l'âme si elle peut *revivre*, sans durée presque appréciable, tout un long passé rempli des incidents les plus divers ? *Rien ne s'efface donc*, pas même les pensées les plus intimes ? Mais ce serait effrayant si l'âme survit au corps ! Que doit-on penser les uns des autres si, comme il est probable, on doit — à l'état d'esprit — pouvoir lire à livre ouvert, le passé de ceux

qu'on a connus, de ceux qu'on a trompés ou qui vous ont trompé, etc. ?

En attendant que nous traitions cette question du *Livre de vie*, ou si l'on préfère du *Doit et Avoir* de la pensée, de l'âme, nous constaterons simplement combien la science moderne s'est fourvoyée en ne voyant dans l'homme que la matière, et dans quelle mauvaise voie elle est entrée, en donnant à l'âme, à la pensée, les *mêmes lois* qu'au corps matériel.

Le phénomène de ce rappel intense de toute la vie, prouve, une fois de plus, combien il faut être circonspect lorsque les esprits vous parlent de la durée d'une chose au point de vue de *temps*. A part les esprits supérieurs, qui ont bien autre chose à faire que de venir répondre à chaque instant à nos questions, parfois si enfantines, l'appréciation du *temps* par les esprits s'accorde difficilement avec nos appréciations terrestres ; il est utile d'en tenir compte.

A propos de ces différences d'appréciations dans les deux états, nous appelons l'attention sur le passage suivant que nous empruntons à la magistrale étude de M. A. Aksakoï : *Animisme et spiritisme* (1) qui est sans contredit, l'œuvre la plus parfaite, à ce jour, de tout ce qui a été écrit sur le spiritisme. Nous ne saurions trop la recommander non seulement aux incrédules, mais aussi aux spirites eux-mêmes ; la plupart y verront combien ils se leurrent

---

(1) Librairie des sciences psychologiques.

et combien ils trompent, inconsciemment sans doute, les personnes à qui ils disent que tous les phénomènes qui ont lieu dans les groupes sont dus à une intervention spirituelle.

M. Aksakof ayant eu la visite d'un esprit fort intelligent, en profita pour faire quelques expériences de clairvoyance. La plupart réussirent, mais quelques-unes demandèrent des conditions toutes spéciales, que d'autres n'avaient pas exigées.

Le célèbre expérimentateur demanda quelques éclaircissements, il eut donc avec l'esprit la conversation suivante :

« J'ai à vous poser deux questions relatives à nos expériences avec les pièces de monnaies : 1° Vous nous avez dit que vous voyiez par vous-même, que vous aviez votre organe visuel ; néanmoins il faut conclure d'après les faits que vous êtes soumis à certaines expériences dépendant de nous ; 2° quelles sont ces conditions ? »

L'esprit répond : « Sur la première question j'ai dit que je voyais moi-même ; j'ai dit aussi : Autre chose est de voir par moi et de voir pour vous transmettre ce que je vois ; nos perceptions, y compris celles de la vue, sont indépendantes des sens, et par cela même elles sont qualitativement et quantitativement différentes ; pour en faire part, une certaine assimilation ou communion est nécessaire. La sphère de mon activité, dans mes rapports avec vous, est certainement limitée ; si je veux entrer en communion externe avec vous, le meilleur moyen

est de profiter du médium ; autour de lui, il y a pour ainsi dire son atmosphère, la partie la plus spiritualisée de chacun ; c'est donc l'étendue même de cette atmosphère qui est la condition de mon activité, et c'est elle qui en détermine la limite ; cette atmosphère doit être continue : c'est une périphérie (1).

— Ainsi votre vue dépend des conditions médiumniques ?

— Aucunement. Qu'en savez-vous ? Tant que je vous vois à ma manière et pour moi, je n'ai besoin de rien, d'aucun concours, c'est clair ; mais dès que je veux non seulement voir entièrement, comme vous voyez, à votre manière, mais encore vous dire ce que je vois, c'est autre chose. »

« Les réponses, ajoute M. Aksakof, de notre interlocuteur ont, on le voit, un profond sens philosophique. S'il appartient véritablement au monde des *noumènes*, d'où il voit les choses de notre monde, non comme elles se présentent à nous, mais comme elles sont en elles-mêmes, il doit, par conséquent les voir à *sa façon*. Mais, dès qu'il est obligé de les voir à *notre façon*, il doit entrer dans le monde des *phénomènes* et se soumettre aux conditions de notre organisme ; car telle est l'organisation, telle est l'idée que nous nous faisons du monde. »

---

(1) Nous ferons remarquer que ces assertions de l'esprit viennent à l'appui des belles expériences d'extériorisation de M. de Rochas, et de celles des docteurs Baraduc et Iodko.

Ce n'est pas uniquement à la suite d'un accident que le passé réapparaît ainsi, comme s'il ne datait que d'hier. Le même phénomène se retrouve dans certaines maladies, quand tout espoir de sauver le malade semble perdu.

Il est bien entendu que ce ressouvenir avant la mort n'est possible que si le cerveau est dans un état relativement normal. Il est certain que malgré tous les efforts de l'esprit, il lui sera impossible d'extérioriser toutes ses pensées, tout son passé, si les circonvolutions cérébrales ne sont pas en bon état; autant demander à un pianiste de jouer un des chefs-d'œuvre de Mozart sur un piano où il manquerait des cordes... C'est la preuve de l'influence considérable de l'organisme sur le développement de l'intelligence, sur son extériorisation, mais de là à prétendre que c'est l'organisme qui produit la pensée, le moi conscient, autant dire que c'est le piano qui a fait le chef-d'œuvre que l'on attribue à Mozart...

Voici le cas de M. A. Fleiner de la *Nouvelle Gazette de Zurich.* Cet écrivain tomba gravement malade, nous dit M. Ed. Rod (1). Il fut pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort. Les pages oubliées du passé lui apparurent dans un réalisme absolu.

« Rendu à la santé, ajoute l'éminent penseur, M. Fleiner n'a pas oublié une de ses sensations. C'est ainsi qu'il décrit d'une façon saisissante la

(1) *Journal des Débats* (rose), 30 août 1894.

vision panoramique de sa vie qui passe rapidement sous ses yeux, réveille et tourmente, dans son pauvre corps presque détruit, la conscience morale qui s'érige en juge, évoque les actions accomplies, les dépouille de leurs apparences et les pèse à leur juste poids. Opération angoissante et douloureuse dont le résultat final est noté avec une pénétration singulière. A l'heure dernière, et dans la solitude de la mort, conclut M. Rod, une seule close demeure : *ce que l'homme est par lui-même, ce qu'il a été durant sa vie, la quintessence du travail intérieur qu'il a accompli sur lui-même.* C'est peu ! Pourtant c'est ce qu'il a de meilleur, ce qui lui appartient en propre, son moi inviolable. *Tout le reste n'est que du clinquant, si cher que nous l'ayons payé*, et quelle que soit la place que cela occupe dans les vaines et menteuses apparences de notre vie. »

Ah ! quelle leçon de choses !...

La comptabilité de notre **Doit et Avoir** est si bien tenue, si claire, si précise, qu'en effet, ainsi que le dit M. Rod, chacun peut se juger soi-même, sans que la Divinité ait à intervenir.

Une fois rentré dans le monde des esprits, on reprend connaissance également du Doit et Avoir de ses vies antérieures.

Il y a plus : nous voyons alors les causes, souvent cachées, qui ont pesé, en bien ou en mal, sur notre vie terrestre.

C'est de ce côté de notre comptabilité que nous allons nous occuper, pour démontrer l'intervention

du monde extra-terrestre dans la maladie sociale moderne, dont la violence, l'universalité, a fait dire à juste raison à M. Jules Simon : « Notre fin de siècle sera une aurore ou un crépuscule : l'horizon est empourpré de rouges lueurs ; mais ces lueurs précèdent-elles la nuit ou annoncent-elles le jour ? Nul ne le sait. »

*
* *

Nous avons dit que la Divinité n'avait pas à intervenir dans les conséquences qui découlent du bien ou du mal que nous avons fait.

Cette affirmation n'aura pas, à beaucoup près, l'approbation de tous. Les religions nous ont tellement imbus de cette idée que Dieu s'occupait de « nos affaires » même les moins intéressantes, qu'il nous est difficile de renoncer à cette croyance.

La Divinité a établi des lois, d'une telle sagesse, d'une telle puissance qu'elle n'a plus à intervenir. Sa mathématique n'a pas à subir de correction. Nous sommes dans une large mesure libres de bien ou de mal faire, ainsi que nous le disions en commençant.

C'est nous-mêmes qui nous punissons comme se punit l'alcoolique par la ruine de son corps physique et l'empoisonnement de tout son être, sans oublier, non seulement le moral, mais le périsprit. L'enfer moral et physique que l'alcoolique se pré-

pare lui fera payer cher ses quelques instants de prétendu plaisir.

Renan a donc eu doublement tort en se demandant « si après tout le libertin n'est pas celui qui a raison, et qui pratique la vraie philosophie de la vie. »

Mathiew Arnold a fort justement remarqué que : « si la nature ne se soucie nullement de la chasteté, la nature humaine s'en inquiète beaucoup. » Le libertinage, en effet, affaiblit l'intelligence et déprave le sens moral, en même temps qu'il épuise le corps. Le libertin devient ou incapable de procréer, ou ses enfants sont frappés de dégénérescence (1).

Comme pour l'ivrogne, ils seront son remords vivant, peut-être pendant plusieurs générations, car, à l'état d'esprit, il verra sans cesse le mal, le virus malfaisant qu'il a apporté dans sa famille... Qui sait si, lui-même, ne revivra pas dans cette descendance de dégénérés qu'il aura préparés ? A son tour, il souffrira physiquement du mal dont il est l'auteur... Pauvres étourneaux qui dites : « Courte, mais bonne ! » combien vous vous trompez !

Eh bien ! ce qui existe pour les individus existe aussi pour les sociétés, les peuples. La loi : *Rien ne se perd* leur est inexorablement appliquée.

---

(1) Ah ! si les médecins de famille pouvaient parler librement... que de remords ils éveilleraient chez les pères et quelquefois chez les mères ainsi que chez les aïeuls de ces enfants maladifs, dont on ne s'explique pas l'état précaire et qui empoisonne le bonheur de tant de familles.

« Parfois, dit fort justement M. Henri Fouquier, parfois dans mes rêves, je fais un songe terrible. La marmite des sorcières de Macbeth m'apparaît la marmite des anarchistes. Il s'y fait une effroyable cuisine, un philtre terrifiant, une chimie qui épouvante. Des spectres s'approchent du vase mystérieux, y jettent leurs ferments de haines empoisonnées. Marguerite y jette le petit corps de son enfant nouveau-né qu'elle a étranglé, parce que la société qui sourit aux poètes chantant l'amour, humilie, chasse, prostitue ou assassine les belles filles qui les font. César Birotteau y jette son ruban qu'on lui a arraché, car la plus infâme des lois flétrit le débiteur loyal et de bonne foi, au profit de Gobseck qui l'égorge — moins encore que le fisc, l'abominable usurier. — Et des spectres encore ! l'enfant naturel dépouillé, privé même des caresses que l'animal a pour ses petits, la fille prostituée en mariage ou autrement par sa famille ; le travailleur qui laisse tomber l'outil de ses mains épuisées ; le petit commerçant dévoré par le gros, comme un goujon par un requin, le mendiant condamné parce qu'il mendie, toutes les victimes d'une société sans pitié... Rêve effroyable, qui n'est que trop semblable à la vérité ! »

D'ou vient, selon vous, le mouvement de révolte que l'on constate de partout demandait un rédacteur du *Figaro* à M. Lagasse?

Le célèbre avocat, qui connaît si bien les hauts et les bas de la société, répondit :

« La société bourgeoise paye en ce moment toutes ses fautes. Quand un père remarque sur la face de son fils des boutons douteux, et qu'il va voir le médecin pour lui demander de les faire disparaître, le médecin lui répond : « Si vous n'aviez pas autrefois mené la vie trop joyeuse, votre fils aujourd'hui serait un jeune homme sain. Résignez-vous donc à le soigner et ne vous étonnez pas si, longtemps encore, mes remèdes paraissent inefficaces. »

Ah ! « satisfaits » Gobsecks de haut et de bas étages, Don Juans de toutes classes, vous tous qui dites : « Moi, moi, tant pis pour les autres, *après moi le déluge* », et vous les croyants, les serviteurs de cette devise néfaste de notre civilisation : « le bien, le progrès ne peut se faire sans l'aide du mal, de la souffrance, » quel effroyable ferment vous préparez à vos enfants, en attendant que, dans des incarnations ultérieures, vous payiez au centuple le mal fait en celle-ci. Patience... le déluge arrive, *le déluge des douleurs !*

Allons matérialistes, et vous prêtres de religions tachées de boue et de sang... le temps est fini de railler ces paroles de Shakspeare, le psychologue sans pareil : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, que n'en contient votre philosophie. » Assez longtemps vous avez imité les dieux d'Homère qui s'enveloppaient de nuages pour ne pas voir les vérités qui leur déplaisaient. Le moment est venu de regarder les deux faces du monde, et de refaire la philosophie, la science et la morale.

XV

Les victimes des individus et des sociétés peuvent se venger. — Il n'y a pas de prescription pour la punition, les moyens employés. — Types d'anarchistes : Marat, Mazzini, Vaillant. — Le vrai anarchiste exècre à force d'aimer. — Paul Desjardins, Henry Fouquier, Paul Adam, Tarde, F. Coppée, Georges Montorgueil, Leroy-Beaulieu. — La planète est un corps vivant, elle subit comme le corps de l'homme, l'influence de l'état moral et physique de l'humanité. — M. Victor Meunier, le docteur Bouchard, Trélat, Pasteur et le monde des infiniment petits. — La maladie des microbes et de la planète. — Moins d'aumônes, moins de prières et plus de justice ! — Les prophètes annonçant la destruction d'une société. — Sophocle et les Erynnies. — La prédiction de Cazotte. — La nuit du 4 août. — Jeanne d'Arc et les armées d'esprits. — Jésus n'est, d'après la science moderne, qu'un charlatan ou un déséquilibré. — Pourquoi la Révolution de 1789 fit-elle de si grandes choses ? — Ecoutons les *Revenants !*

Nous avons essayé de prouver que non seulement au point de vue physique, rien ne se perd, mais que ni moralement ni intellectuellement, rien ne se perd non plus ; l'oubli de nos actes, de nos pensées, n'est que momentané.

Les communications spirites nous apprennent que l'âme ou l'esprit, en rentrant dans le monde extra-terrestre, reconquiert la mémoire de ses actes, de ses pensées, de ses vies antérieures, actes et pensées qui produisent autour de nous un rayonnement permettant d'en apprécier la valeur réelle.

Ceux qui ont été heureux et ceux qui ont été malheureux comprendront le pourquoi et le comment de leur bonheur ou de leur malheur, dont ici-bas ils ignoraient les causes premières.

Cela étant, nous demandons ce que doivent penser les victimes des individus, des sociétés, lorsque rentrées dans le monde extra-terrestre, elles se rendent compte des pourquoi et des comment des déceptions, des souffrances qu'elles ont endurées, et qu'elles supportaient sans trop murmurer, croyant que les choses devaient être ainsi ?

Quelles effrayantes pensées de vengeance ne hanteront pas ces pauvres dupes, en s'apercevant qu'il n'y avait à leur malheur aucune nécessité naturelle ni divine, mais une mauvaise volonté humaine ! Si l'esprit, victime naguère, n'écoute pas les conseils de pardon que ne cessent de lui suggérer les esprits supérieurs, non seulement il cherchera à punir — souvent cruellement — ceux qui ont abusé de sa naïve confiance, mais aussi il s'en prendra à la société, où de pareilles injustices sont possibles ou même encouragées. Il ne veut pas que ses enfants, ses amis, l'humanité de l'avenir puissent, comme lui, être victimes des mensonges sociaux.

Un des mille moyens employés par les esprits qui ont été si douloureusement victimes des mensonges sociaux, soit pour se venger, soit pour forcer la société à se réformer, c'est assurément celui de la suggestion sur les incarnés prédisposés à recevoir cette action hypnotique.

Nous sommes même convaincu qu'un grand nombre de ces anciennes victimes des mensonges sociaux se réincarnent dans certaines conditions voulues pour pouvoir recevoir l'influence de cette suggestion. De là vient ce mélange de férocité et d'altruisme exagéré que l'on constate chez le vrai anarchiste, car il ne faut pas appeler anarchiste, celui qui pour voler, pour cacher ses vols, ses crimes de droit commun, se pose en « vengeur des victimes de la société (1). » On a pu remarquer que les vrais anarchistes étaient d'une sensibilité extrême. Je me souviendrai toujours de l'impression que me fit le regard de Vaillant lorsque je le vis à la salle Favier pérorant contre les abus des classes dirigeantes. A ce moment-là, je m'occupais beaucoup de magnétisme ; aussi, en voyant ce regard d'hypnotisé je me disais : quel merveilleux « sujet » ferait ce malheureux désabusé... Lorsque plus tard j'appris qu'il avait essayé de faire sauter

---

(1) On est enclin à faire retomber sur tout un parti, les vilenies de quelques-uns. Je me souviens que sous Napoléon III, tous les « gens bien pensants » traitaient de *socialistes* ou de *républicains* les voleurs et les criminels... Sous la Restauration, les « gens bien pensants » traitaient tous les fidèles de l'empereur de « brigands » et les voleurs d'*impérialistes*...

la Chambre des députés, je n'en fus nullement surpris.

Nous retrouvons ce mélange de férocité et d'altruisme, de fraternité exagérée chez tous les chefs de révolutions violentes. Ces « exécuteurs » sont extrêmes en tout ; malheur, s'ils sont poussés à bout !

Parmi les nombreux types que l'on pourrait citer, je signalerai tout particulièrement Marat et Mazzini qui ont « opéré » dans des conditions absolument différentes, et qui pourtant sont frères, tant sous le rapport de l'*altruisme* que sous celui de la *férocité*.

Nous allons en voir la preuve dans leur biographie :

Rappelons que la plupart des chefs anarchistes sont des plus intelligents et souvent très instruits ; il ne tiendrait qu'à eux d'être couverts d'or et de titres par les classes dites « bien pensantes ».

« Marat portait des vêtements sordides, mais ses haillons étaient de fourrures et de soie. Il vivait la plupart du temps caché dans un sous-sol humide et privé d'air, afin d'échapper à ses ennemis ; il se nomma l'*ami du peuple* et fut aimé, dit-on, d'une marquise qui partagea sa misère et sa réprobation ; adversaire légal de la peine de mort, il fut un pourvoyeur de la guillotine. Il vécut très humble, étant fort orgueilleux. Doué d'une sensibilité extrême, il fut à la fois compatissant et féroce.

« Compatissant pour l'universalité des hommes, féroce logiquement envers ceux qu'il croyait les adversaires du bonheur général.

« Rien ne pouvait le détourner de sa voie, ni l'horreur de sa cruelle tâche, ni les sarcasmes dont on le criblait, à l'assemblée, dès qu'il paraissait à la tribune.

« Tous ses collègues, qu'il effrayait, riaient de lui (1).

« Marat n'écoutait rien, négligeait les interruptions, et l'œil extasié, perdu dans son rêve de dénonciations, quelquefois absurdes et souvent justes, poursuivait son œuvre, rappelant ses collègues « au bon sens » à « l'équité », et ses adversaires « à la pudeur ».

« Sa bonne foi était absolue, et lorsqu'il lui était prouvé qu'il s'était trompé, il s'empressait de le reconnaître publiquement.

« Marat fut souvent un prophète véridique : il avait prévu la fuite du roi, la trahison de Dumouriez, la coalition des puissances.

« Dans toutes ses exagérations, on ne peut lui dénier l'amour profond de la République, l'incorruptibilité qu'ont les apôtres des idées absolues.

« Il fut cruel sans être méchant. Il connut la gloire du Panthéon, ainsi que la honte des gémonies.

---

(1) Marat a été en science un des précurseurs de la science moderne, ainsi qu'on peut le voir dans ses différents travaux sur l'*homme*, l'*électricité*, l'*optique*, la *lumière*, etc. Bien avant nos savants, Marat avait posé comme principe d'investigation l'axiome de l'école moderne : « L'observation des faits est la seule base des connaissances humaines. »

« Pour les uns, il fut le « divin » ; pour les autres, il fut le « monstre ».

« Il est aujourd'hui pour nous le sphinx de la Révolution, l'énigmatique personnage qu'il est injuste de haïr et difficile d'aimer. »

Oui, Marat ne peut être qu'un « sphinx » pour la science contemporaine, mais non pour celle de demain...

Nous avons écrit le nom de Mazzini comme un des types de ces terribles « exécuteurs » du monde de l'au-delà.

Nous retrouvons, sous une autre forme, dans Mazzini, les mêmes contradictions que dans Marat. Peu d'hommes ont poussé la tendresse de cœur aussi loin que le terrible chef des Carbonari. Jamais on n'a pu attaquer sa vie privée. Il vécut pauvre et fut traqué comme une bête fauve, lui qui aurait pu avoir une des premières places à la Cour d'Italie. Le mot « jouir », ce ressort caché de la plupart des actions humaines, il l'avait rayé de son vocabulaire. Etant réfugié à Londres, il écrivait à un de ses amis : « Je ne possède pas l'argent nécessaire pour aller à dix milles d'ici ; sais-tu que depuis mon arrivée à Londres, je n'ai pu jamais épargner les cinq livres qui me seraient nécessaires pour dégager un anneau en brillant de ma mère, mis en gage pour faire face aux besoins des premiers mois ? Sais-tu que pendant tout l'hiver je n'ai pu ravoir mon manteau? » La pauvreté ne l'humiliait pas : sa pensée demeurait intacte, libre et fière.

« Sa politique ne se résolvait pas en calculs d'ambition; elle valait un acte de foi. Il affirmait que la « grande loi de la vie est en Dieu, dans la conscience, dans l'étude de la vie progressive de l'humanité. »

« En conspirant, il prétendait exercer une fonction religieuse, appliquer un *droit divin.* Le Christ est mort pour l'humanité, il y a dix-huit siècles : un jour viendra où l'homme lui dira : « Descends, tu as assez souffert, l'expiation est accomplie, l'humanité, c'est ta voie ; elle peut marcher désormais, la tête levée vers Dieu, ton père et son père. »

Il aimait à répéter à ses amis : « La vie est une mission... » La religion de l'avenir dira au croyant : « Sauve l'âme des autres et laisse à Dieu le soin de la tienne. » Ou bien : « Plus l'égoïsme surgit révoltant, plus l'homme doit sentir la nécessité de le combattre et d'en détruire le germe dans l'éducation de l'avenir ? Plus le scepticisme envahit toutes les âmes, plus il doit sanctifier la sienne pour la foi et en faire un temple consacré à Dieu. » Il comprenait le besoin d'un développement théogonique nouveau « afin, disait-il, que les israélites, les mahométans, les bouddhistes et tous ceux qui durant dix-huit cents ans d'efforts n'ont pu devenir catholiques, puissent enfin fraterniser. » Cette haute, cette belle pensée d'union était certainement due à sa croyance à la pluralité des existences, dont il aimait à démontrer la logique, la vérité.

Religion et Amour! Telle pourrait être la devise de cet homme si implacable aux « tyrans ».

« Il aimait, il fut aimé jusqu'au dévouement, l'abnégation la plus grande, par des femmes dignes de sa grande âme. Quelles héroïnes de romans peuvent être comparées à Guiditta ou à Madeleine?

La première, risquant mille fois sa liberté ou sa vie, pour faire passer au cher proscrit, la correspondance qu'il entretenait avec ses amis d'Italie.

La seconde, « son bon ange », comme il aimait à l'appeler, était une jeune fille, presque une enfant, dix-huit ans à peine..., dont la douce et gracieuse image soutenait l'exilé à travers les péripéties de la terrible lutte où il était engagé (1).

« Il respectait la femme; en elle, il cherchait une force, une inspiration, un redoublement de ses facultés intellectuelles.

« Tandis qu'il combine, dans la tristesse de son exil, le mouvement révolutionnaire qui doit avancer la marche de l'humanité, il se sent enveloppé dans une atmosphère d'affections : il entend « des voix aimées l'appeler, claires et distinctes, par son nom de baptême. » Ainsi, dans l'accomplissement de la mission pour laquelle il se croyait désigné, Mazzini prenait l'amour pour support. L'existence lui était lourde, mais il jugeait qu'il lui était interdit de déposer le fardeau : « Je ne m'appartiens pas, a-t-il

---

(1) Aux personnes qui voudraient *lire* dans l'âme de Mazzini, nous recommandons la lecture des *Lettres intimes de Joseph Mazzini*, publiées par les soins de Dora Melegari, la fille d'un ami de l'illustre proscrit. (Perrin, éditeur.) Les *Lettres de Joseph Mazzini*, Baillière, éditeur, lettres adressées à Daniel Stern, sont aussi à lire.

écrit, j'appartiens à Dieu, à mon pays, au martyre de la solitude. Je vivrai seul, mais pour cela mon cœur ne se tait pas. »

On a dit de Garibaldi qu'il était un homme de Plutarque. Mazzini peut être comparé à un homme de Platon. M. Frédéric Myers qui a écrit sur le chef de la jeune Italie, une étude des plus remarquables, dit à ce propos : « C'est l'homme qui a apporté avec lui, du ciel où il a été contempler la vérité, les instincts de l'amour et de la philosophie. Il a gravi d'anneau en anneau cette chaîne de hautes affections, le long de laquelle Platon nous enseigne que l'âme peut s'élever de l'amour de l'être humain à l'amour de Dieu. »

On me dira : oui, on peut s'incliner devant les « géants » de la grande Révolution ; oui, on peut admirer un Mazzini, un Garibaldi, etc., on est obligé de reconnaître chez ces « exécuteurs terribles » une puissance de dévouement désintéressé qui dépasse l'humanité. Il n'y a rien d'impossible à ce que le monde extra-terrestre ait agi sur eux ; leurs œuvres sont trop grandes pour qu'elles ne soient que le fait d'un homme. Mais jamais nous ne mettrons sur le même pied les *anarchistes contemporains*. Il est impossible de croire que ces « lâches assassins » soient des « exécuteurs » d'un certain monde de l'au-delà ?

Eh bien ! n'en déplaise à nos contradicteurs, la plupart de ces « lâches assassins » « exècrent à force d'aimer. »

« Presque toujours, nous dit M. Paul Desjardins, ce « conservateur » au cœur noble et généreux, on découvre chez l'anarchiste non sans surprise, une vive conscience de l'avantage d'être bon. Il veut le bonheur de tous, aussi bien que le sien. Il est compatissant, et l'un d'eux dit assez justement : « Nous finissons par exécrer à force d'aimer. »

En effet, on n'a qu'à méditer les livres, les proclamations, etc. des anarchistes, on sera de l'avis de M. Paul Desjardins. Qu'on lise sans parti-pris les œuvres des Kropotkine, des Reclus, des Jean Grave, des Louise Michel, etc., qui, au lieu de vivre en exil ou en prison, d'être rebutés des « gens dits bien pensants », pourraient, disons-nous, être comblés de titres, d'honneurs et d'argent, s'ils voulaient entrer dans le giron des « satisfaits ». Quant à ceux qui frappent, quant à ces pauvres égarés..., on a eu raison de dire d'eux : « L'état d'âme des anarchistes militants est analogue, historiquement, à celui des premiers chrétiens qu'on a coutume d'admirer. Si Polyeucte eut eu la dynamite, qui nous dit qu'au lieu de renverser les idoles, il n'eût pas fait sauter l'autel de Zeus ? » (H. Fouquier.)

M. Paul Adam, dont le courage a été si remarqué dans la question sociale, écrit à ce même propos : « Ils (les anarchistes) se rappellent leurs frères plus misérables encore, abrutis et sordides. Ils compatissent. Ils s'indignent. La colère émeut leur poitrine. Ils revendiquent devant les patrons et les maîtres. On les chasse de l'usine. On les condamne

à l'inaction. Pour se nourrir, ils dérobent. On les emprisonne. Le sens de la guerre leur naît. Un jour, le bras s'arme, et ils frappent de grand cœur en pensant aux innombrables pauvres dont ils assurent l'affranchissement futur. »

Ce mouvement de « pitié » envers les malheureux qui, désespérés de leur impuissance pour le bien, tuent, espérant que la peur qu'on aura, fera plus que toutes les prières, s'est fait jour dans les milieux les plus divers du parti « conservateur ».

A ceux, demandant qu'on exporte, qu'on guillotine sans pitié tous ceux qui réclament plus de justice, M. Leroy-Beaulieu, repond : « La loi par elle-même est chose morte, il n'y a pas de salut en elle. La question sociale reste avant tout une question d'âmes. » La coupole de l'Institut n'a-t-elle pas entendu ces paroles de M. François Coppée : « Devant ce spectacle navrant et ces plaintes exaspérées, la société ne peut plus se croiser les bras, ou se contenter de faire des sacrifices dérisoires. »

Riches, songez au peuple, il fait tout et n'a rien.

Jamais pareille « audace, me disait un « satisfait », n'aurait été permise sous un régime d'ordre moral... Si les académiciens s'en mêlent, tout est fini !... »

M. Tarde, le criminaliste bien connu, et l'un de nos plus éminents magistrats, dit, dans la *Revue des Deux Mondes*. « Les classes supérieures que le crime atteint, ne s'aperçoivent pas que ce sont elles, qui

ont émis le principe, quand elles n'en ont pas donné l'exemple (1). »

D'après une enquête que M. Tarde eut l'occasion de faire auprès d'inspecteurs de police et de professeurs de droit belges, il résulterait que, règle générale, les anarchistes sont « intelligents, honnêtes, bons pères de famille et naïfs. »

M. Georges Montorgueil, dont le cœur est aussi grand que le talent, n'a pas craint d'écrire : « Il est épuisé, le long crédit fait aux institutions stériles. On attend en cette fin de siècle positive des résultats après s'être bercé de mots. La misère fait entendre sa voix, non plus dans l'humiliant murmure d'une prière, mais par la bouche hurlante des haines et des malédictions. Ecoutez-la :

« Un jour viendra, où l'on s'étonnera de la barbarie de ce que nous appelons notre civilisation, comme nous nous étonnons de l'esclavage antique. Les utopies d'aujourd'hui seront des réalités banales, déjà elles-mêmes un peu vieillies ; c'est le propre de l'humanité d'aller éternellement de l'avant. »

---

(1) Ces paroles nous rappellent celles de Lactance sur les conquérants :

« C'est donc bien là votre chemin vers l'immortalité ! Détruire les cités, dévaster les territoires, exterminer les peuples libres. Plus ils ont ruiné, pillé, tué d'hommes, plus ils se croient nobles et illustres ; ils parent leurs crimes du nom de vertu. Celui qui donne la mort à une seule personne est flétri comme un criminel. Massacrez des milliers d'hommes, inondez la terre de sang, infectez les fleuves de cadavres, on vous donne une place dans l'Olympe. »

Aujourd'hui le « bruit de l'or « a remplacé le bruit des armes » et les conséquences sont les mêmes !

Ces quelques extraits pris au hasard, et dont les auteurs appartiennent aux classes dirigeantes ne sont-ils pas un signe des temps, surtout venant de la part d'hommes dont chacun connaît l'esprit d'ordre, le courage et l'indépendance morale ?

Mais, dira-t-on, si les victimes peuvent punir, se venger, employer des moyens comme ceux de la « Terreur en 93 ! ou ceux des bombes anarchistes », sans compter les moyens plus terribles encore que l'on pressent dans l'avenir et contre lesquels le gendarme, l'armée ni le bourreau ne pourront pas agir, ce sera le chaos ! Comment Dieu permet-il de pareilles choses ?

La Divinité crée l'âme, lui donne en puissance les forces voulues pour se développer. Elle crée les planètes pour que ce développement puisse avoir lieu; les planètes contiennent tout ce dont l'âme incarnée peut avoir besoin pour aider à son développement par le travail; par des envoyés, des guides, la Divinité ne cesse d'inciter l'esprit incarné de suivre la bonne voie, tant pis pour lui s'il en dévie. La Divinité n'ayant pas empèché les injustices, les violences, etc., dont les vengeurs ont été victimes, elle ne peut pas davantage intervenir pour sauver les coupables, même si des innocents sont atteints (1). Autrement, Dieu ne serait plus le Dieu

(1) On n'est plus innocent, si on ne se ligue pas ouvertement, et avec toute l'énergie voulue contre le mal, le vice social. Ici, on est du côté du bien ou du côté du mal; si l'on est du côté du bien, il

juste, sa balance serait aussi faussée que celle des hommes... L'homme est libre de ses actes comme de ses pensées, dans les conditions que nous avons exposées en commençant.

Dieu rappelle l'homme au bien, au beau, au vrai dont le germe est déposé dans sa conscience, mais c'est tout.

Il le fait, soit par l'envoi de messies, soit en favorisant des manifestations d'esprits comme celles du spiritisme. C'est à nous d'écouter; à nous de ne pas abuser des richesses placées sur notre route pour rendre notre voyage plus facile et plus agréable ; à nous de ne pas faire tourner nos passions toutes bonnes en principe, à des actes que réprouvent la justice, la beauté et la charité; à nous de discerner les manifestations psychiques.

Ce n'est qu'en agissant ainsi que s'épanouiront les forces en puissance dans chacun dès l'origine, et que nous nous élèverons peu à peu vers les régions où le bonheur éclora sous nos pas, comme les fleurs au printemps.

En toutes choses, d'ailleurs, il y a un maximum qu'on ne dépasse pas.

Si le mal, soit par le fait des mensonges sociaux, soit par le fait des « vengeurs », arrivait à gangréner définitivement une planète, Dieu, sans doute, saurait intervenir.

---

faut agir... si non on est avec l'armée du mal. Les *neutres* ne peuvent être que des *hypocrites*, qui ne font pas de mal, parce qu'ils ont peur d'être découverts.

Cette contamination se généralisant, deviendrait dangereuse à la longue pour ceux des esprits qui sont encore retenus dans l'atmosphère terrestre, et peut-être aussi pour ceux du tourbillon solaire.

Il est inadmissible que les infiniment petits, comme les Terriens, entravent ou perturbent, grâce à leurs vices et à leurs crimes, le progrès général.

Dieu ne laisserait plus certainement s'incarner dans un pareil monde des esprits relativement supérieurs, et peut-être ceux-ci quitteraient-ils l'atmosphère terrestre.

D'un autre côté, répétons-le, la planète est un corps vivant. La force vitale est répandue partout : « Il n'y a rien de mort dans la nature », disait fort justement Leibnitz.

« La mort, disait un esprit à un de mes amis, la mort n'existe pas, tout vit ou est prédisposé à vivre ; l'état latent n'est pas la mort, non ; c'est une catalepsie : les minéraux peuvent vivre. Mais vivre ne veut pas dire penser, réfléchir, sentir. Oh ! non. L'arbre vit, mais ne pense pas : vivre, c'est agir, c'est vibrer : la terre vibre, donc elle vit.

« Les particules, qui constituent toutes choses, mêmes les plus impures, peuvent s'assimiler à toutes sortes d'êtres, même à l'homme. Donc, tout ce qui est matière a en soi le principe de vie, qu'il ne faut pas confondre avec la vie. »

On sait, d'autre part, ou l'on devrait savoir, que si un bon magnétiseur peut accélérer la croissance d'un arbuste, etc., il peut, par contre, s'il est

atteint de certaines maladies, en transmettre le germe à une personne absolument saine qui aura eu l'imprudence de se laisser magnétiser par lui.

Mais il y a mieux, et ici nous touchons à une question capitale concernant l'action des forces que la microbiologie d'une part et le spiritisme de l'autre viennent de démontrer scientifiquement l'existence : par ses vices, l'homme, dit civilisé, peut, non seulement porter la mort chez les primitifs auxquels il communique ses maladies par contagion, mais aussi empoisonner l'atmosphère et ne plus permettre, par exemple, aux plantes de recevoir les éléments dont elles ont besoin pour se nourrir.

Expliquons-nous :

« En général, dit M. Victor Meunier, l'azote qui est un des éléments constitutifs de l'air atmosphérique, ne profitera à la végétation que par l'entremise de microbes qui l'empruntent directement à l'atmosphère, ce que les plantes ne sauraient faire, et le fixent sur la terre sous une forme pour elle assimilable.

« Seul, un groupe important de végétaux est ou semble en état de se passer de ces intermédiaires ; du nombre sont les légumineuses ou papilionacées ; par exception, elles peuvent s'approprier l'azote de l'air, mais ce pouvoir apparent, elles le doivent à des micro-organismes domiciliés chez elles, ou à des tubercules développés à l'extrémité des radicelles, tubercules que ces microbes remplissent d'une substance azotée de leur fabrication. Ainsi

approvisionnées d'azote assimilable, les légumineuses sont dispensées d'en chercher ailleurs. Au lieu du spectacle, offert par le cas le plus ordinaire, d'ouvriers travaillant en fabrique au profit de la consommation générale, on a donc celui de travailleurs domestiques affectés à un service individuel.

« Mais, nous ne faisons que résumer jusqu'ici des choses connues de nos lecteurs. C'est pour arriver à dire que cette curieuse histoire s'enrichit de faits non seulement confirmatifs de ce qui précède, mais d'une importance pratique. Cette bactérie spéciale, nécessaire aux plantes accumulatrices d'azote, pour transformer en matière organique le gaz directement puisé dans l'atmosphère, n'est pas toujours en nombre suffisant pour les besoins de ces plantes. Que faire alors? Il faut donc leur procurer les petits travailleurs dont elles manquent. Comment? En les embauchant, plus simplement, en les prenant sur les terrains où ils abondent et en les important chez ceux où ils font défaut. Alors les résultats sont admirables. Un attaché à la station de Brême, M. Salfed, à qui appartient l'initiative, ayant ainsi traité les tourbières du bord de l'Ems, leur rendement en légumineuses, s'est trouvé considérablement accru, et M. de Feiltzen, renouvelant l'expérience, arrive à ce résultat que l'apport sur un champ semé en légumineuses, d'une faible quantité de terre prise dans le champ où ces plantes ont réussi, augmente le rendement en grains de 108 0/0, en paille de 23 0/0! »

Ce qui existe pour les plantes existe pour les hommes ; nous savons, ainsi que l'a démontré avec tant de compétence, M. Trélat, au congrès français de médecine tenu dernièrement à Bordeaux, que, l'homme lui-même a à son service des milliers de ces petits travailleurs pour aider à ses fonctions physiologiques.

« Les microbes, dit de son côté le savant docteur Bouchard, sont tellement répandus, que si quelques espèces faisaient exception à cette règle, tous les individus seraient rapidement envahis et détruits et l'espèce serait anéantie (1). »

Ces paroles du savant membre de l'Institut, nous les retrouvons dans le beau discours qu'a prononcé M. Poincaré, ministre de l'Instruction publique devant le cercueil de Pasteur, à qui on doit, en grande partie, cette merveilleuse science de la microbiologie : « la fermentation se révèle comme l'œuvre diverse de ces êtres microscopiques, vibrions, bactéries, microbes, qui assistent aux mutations essentielles de la matière organique et sont comme les ouvriers secrets et les témoins invisibles des phénomènes les plus profonds de la nature (2). »

De toutes ces affirmations basées sur la science expérimentale la plus incontestable, il s'ensuit que notre état de santé est en raison de l'harmonie, de l'état qui régne chez nos minuscules serviteurs.

---

(1) *Pasteur médecin.*

(2) Nous conseillons aussi de lire les études de Berthelot.

Quel rapport, dira-t-on, voyez-vous entre ces différents faits et la contamination dont vous parlez? Simplement ceci : par suite de nos vices, les esprits supérieurs s'étant retirés de l'atmosphère planétaire, l'humanité arrivera fatalement à un degré de maladie morale tel, que forcément le nombre des maladies physiques ne pourra qu'augmenter. Il arrivera ensuite que le monde animal respirant cette atmosphère contaminée, comme le magnétisé aspire le souffle empoisonné du magnétiseur, sera, dis-je, atteint à son tour, et de là à la maladie du monde végétal, il n'y a qu'un pas. Que ceux qui douteraient encore de ce que nous avançons, méditent l'étude de M. le colonel de Rochas : « *L'Extériorisation de la sensibilité* ». Ils y trouveront des faits qui les convaincront. Ils y constateront que « nous ne devons pas mesurer l'étendue du pouvoir de la nature aux bornes étroites de notre intelligence ». Ils y verront que la transplantation des maladies sur un animal, sur une plante, etc., n'est plus un paradoxe de bonne femme... Ils comprendront peut-être, que le temps de railler les Valmont, les Berthoni, les Fudd, les Grube, etc., est passé.

N'est-il pas reconnu aussi qu'il se crée journellement des maladies nouvelles. Si l'hygiène matérielle n'avait pas fait des progrès de géant, la mortalité serait, nous en sommes convaincu, beaucoup plus forte que jadis, et cela par suite des seules conditions morales. Du reste, aujourd'hui personne

ne doute plus de l'influence du moral sur le physique et *vice versa*. La solidarité règne ici comme ailleurs.

Nous savons aussi que le nombre des maladies dans le monde animal ainsi que dans le monde végétal a considérablement augmenté ; heureusement que l'on a trouvé des moyens préventifs pour combattre le mal, mais il ne faudrait pas que ce mal prît de trop grandes proportions, les moyens préventifs seraient alors impuissants. Il arriverait fatalement que l'empoisonnement de l'atmosphère par suite de toutes ces maladies finirait par anémier, en attendant qu'il les tuât, non seulement les « petits travailleurs » dont l'homme a besoin, mais aussi « les petits travailleurs agricoles » en sorte que ceux-ci ne pourraient plus alimenter les plantes. Le dépérissement de celles-ci serait suivi fatalement de celui du monde animal.

La science moderne quoi qu'en disent M. Berthelot et ses amis, rencontrera des barrières qu'elle ne franchira pas.

Ainsi toujours, nous retrouvons la solidarité qui, sous peine de mort, oblige les êtres et les choses à ne pas s'écarter des voies tracées par la Divinité, si on ne veut pas attirer le malheur sur soi ou sur ceux qui vous entourent. « Mes devoirs envers autrui sont des devoirs envers moi (1). »

Que nous voilà loin de la théorie darwinienne !

---

(1) Izoulet.

Qu'on ne dise pas que ce sont là des paradoxes imaginés à plaisir : ce sont des faits scientifiques, et rien n'est plus opiniâtre qu'un fait.

Mais pas d'illusion ! Ne voir que le fait, comme la science moderne le fait généralement au grand détriment du progrès moral, c'est s'immobiliser; il faut chercher ce qui en découle à tous les points de vue, et ensuite voir s'il ne se rattache pas au plan général de la nature.

Les anciens initiés de l'Orient avaient parfaitement entrevu l'importance du rôle que l'animalité joue dans la vie générale. Les prescriptions de leurs codes religieux envers les animaux en font foi. Ils sont, malheureusement, tombés dans l'exagération, et, le fanatisme aidant (comme toujours lorsqu'on veut garder la vérité pour soi ou pour un petit nombre), ils en sont arrivés à des scrupules absurdes, qui ont amené çà et là un respect béat et stupide pour le monde animal dans son ensemble.

N'oublions pas aussi que les esprits supérieurs s'étant retirés de l'atmosphère terrestre, les esprits disposés au mal ne pourront que hâter le développement du chaos moral actuel.

D'autre part, n'est-il pas possible qu'en l'absence des esprits supérieurs, certains phénomènes atmosphériques se produisent d'une façon anormale, au grand détriment de nos récoltes, et de la santé publique.

Encore une fois, avant de crier au paradoxe, que le lecteur sérieux se rappelle la puissance considé-

rable que nous, humains — race bien inférieure — nous sommes capables d'exercer sur tous les êtres. Voyez l'action des fakirs, des magnétiseurs, sur les plantes, les animaux ou les hommes ; réfléchissez aux expériences de M. Focachon, de M. de Rochas, aux guérisons à distance, et à tant d'autres manifestations physiques extraordinaires accomplies par la seule volonté au service de la pensée! (1).

Si, chétifs comme nous le sommes, nous dominons, nous avons tant de pouvoir sur la matière et la substance vitale, dont il faudra bien reconnaître l'existence un jour, si la science veut sortir de l'empirisme, et ne plus faire un travail de Pénélope, nous le demandons : quelle action autrement puissante n'exerceront pas les esprits supérieurs sur les éléments ?

On s'explique ainsi, par le souvenir des grandes catastrophes suivant le débordement des hommes, les prédictions, les menaces de châtiment que les prophètes ou les voyants faisaient entendre, avec une autorité terrible, aux sociétés corrompues de leur temps.

Ils voyaient, ces prophètes, que l'atmosphère psychique de ces sociétés était viciée du tout au tout, et que les esprits qui en étaient sortis par la mort étaient à la fois si nombreux et si malheu-

---

(1) A propos de « guérisons à distance » nous recommandons aux sceptiques celles que notre ami Bouvier, directeur de la *Paix universelle,* produit journellement, et aussi les cures non moins merveilleuses de M. Philippe, de la même ville (Lyon). En Suisse, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, etc., on constate les mêmes faits.

reux dans l'atmosphère terrestre, qu'ils devaient vouloir et pouvoir se venger.

Ces choses, dont on rit volontiers de nos jours, n'avaient pas échappé aux grands tragiques grecs initiés, la plupart.

Dans *Antigone*, Sophocle fait adresser au roi criminel, par le « voyant » les paroles suivantes :

> Roi ! de tels crimes font gronder plus qu'il ne faut
> L'Olympe et l'Hadès, l'ombre en bas, la foudre en haut.
> Déjà je vois autour de toi les Erinnyes
> S'assembler, méditant les mornes agonies,
> Ces deuils qu'on ne plaint pas, qui sont les châtiments,
> Et dans tout ton palais les longs gémissements.

Plus d'une révolte sanglante est due aux inspirations des esprits, victimes dans leur vie terrestre de notre triste état social.

Il en est de même des « fatalités » qui semblent peser sur certaines personnes, sur certaines familles riches ou prolétaires. Que de fois on entend ces mots : Mais qu'ai-je donc fait au ciel pour être accablé ainsi ?

> Oh ! périsse le jour où l'on dit à ma mère :
> Un enfant vous est né.
> Que ce jour soit maudit ! Qu'il soit seul sur la terre
> A l'oubli condamné ?

Hélas ! pauvres souffrants, vous n'avez rien fait au ciel, car celui-ci ne se venge jamais... ce sont vos victimes qui se vengent... Vous, riche, vous avez été probablement dans une vie antérieure, un de ces prolétaires haineux, envieux, prêchant la haine contre ceux qui étaient plus heureux que vous ; ou bien vous avez abusé de la confiance que

vos chefs avaient en vous. Peut-être avez-vous été un mauvais époux, un mauvais fils, ou une mère marâtre, ou encore un mauvais collègue ?

Vous, prolétaire, dont la « fatalité » est si accablante, si douloureuse n'auriez-vous pas, dans une vie précédente, été un riche rapace ou libertin ? Ah ! parce que vous étiez riche, ou que vous étiez dans une situation officielle élevée, il vous a plu d'en user au profit de vos passions... La vie, pensiez-vous, n'est qu'un escamotage. Insensé ! On n'escamote rien devant les lois divines. Hélas ! pauvres souffrants, pendant combien de vies terrestres, vos victimes vous tortureront-elles ? — Si vos maux sont les conséquences de votre rapacité commerciale ou de quelque faute grave qui vous paraissait une « excellente affaire », avouez que vous avez fait une bien mauvaise spéculation (1) ?

A ceux qui douteraient encore de l'influence du monde spirituel sur le nôtre, nous rappellerons les prophètes cévenols, nés pour ainsi dire de la criminelle révocation de l'édit de Nantes. Nous rappel-

(1) Il est certain, par exemple, que tel spéculateur plus ou moins renommé, ou tel politicien qui mettent leur influence au service de leurs ambitions personnelles, auront plus à réparer qu'un pauvre diable tombé dans le vice ou dans le crime, par suite du manque d'instruction, d'éducation. Les mauvais exemples qu'il a eus sous les yeux, et surtout les privations qu'il lui a fallu endurer, sont pour lui des circonstances atténuantes, qui lui serviront comme de cuirasse contre la vengeance de ses victimes. La responsabilité est donc en raison du savoir et du milieu où l'on vit. Plus on est intelligent ou instruit, plus la responsabilité est grande, et plus, par conséquent, la réparation sera pénible.

lerons également la prédiction de Cazotte au sujet des événements de 1793.

Si l'on était resté fidèle aux résolutions prises dans la nuit de 4 août 1789, cette révolution, de sanglante mémoire, n'aurait sans doute pas eu lieu ; et la prédiction de Cazotte ne se serait pas réalisée. Un retour sérieux, sans arrière-pensée, vers le bien, vers le juste, vers la vérité, a une influence considérable sur le monde des esprits, non moins que sur les hommes (1).

Ce n'est pas au théâtre seulement que l'amour, la justice, le bien enthousiasment les spectateurs, c'est aussi dans la vie réelle. C'est qu'il y a en germe dans l'homme, toutes les vertus et toutes les noblesses.

Ah ! si les classes dirigeantes pouvaient lire dans le livre des destinées, quelle transformation dans leur conduite ! et alors quelle ne serait pas leur action sur les masses incarnées et sur les masses désincarnées (2).

Ah ! si elles parlaient un peu moins d'aumônes, de prières, et davantage de justice et de répa-

---

(1) Nous sommes convaincu que la non-réalisation de certaines visions ou prédictions faites par des « voyants » sérieux (oh ! ils sont très rares) tient à ce que les causes qui devaient amener l'effet prédit, ont disparu, ou que les esprits qui devaient, qui voulaient y travailler ont changé d'avis. N'est-ce pas ainsi que cela se passe chez les hommes ? Que de projets sont abandonnés après un conseil amical... Les railleurs ont donc bien tort de se moquer des prédictions non réalisées.

(2) Cela me rappelle une réflexion d'un « conservateur » M. Chincholle, surnommé « le prince des reporters », qui a pu voir, mieux que beaucoup d'autres, la vie, et scruter la pensée du prolétariat : « *Ce peuple de vaincus*, disait-il, *est, quand il sent qu'on veut le soulager, d'une douceur dont on n'a pas l'idée.* »

ration, nos classes dirigeantes pourraient non seulement transformer le monde terrestre pour faire de la planète le « paradis terrestre » tant rêvé, mais aussi elles transformeraient le monde « extra-terrestre », c'est-à-dire les esprits qui ont vécu sur la terre, et qui ne peuvent pas quitter l'atmosphère de la planète.

Par la réparation, on n'efface pas, sans doute, ses fautes, on n'annule pas ce qui a été, mais on arrive à se faire pardonner, à faire cesser la « fatalité » qui pèse sur soi... Par la réparation, notre rayonnement perd peu à peu les tristes signes révélateurs. Ah ! si les « heureux » de la terre voulaient..., au lieu de posséder ce bonheur factice... rempli de crainte pour eux ou pour leurs enfants, combien ils vivraient sans crainte et aimés de tous, mais ils ne le voudront pas ?

On a dit avec raison : tout homme possède en lui-même un souffle de passion généreuse, élevée, une lumière qui devient une flamme rayonnante et nous montre ce qu'est réellement la nature de l'homme (1).

---

(1) Le célèbre criminaliste Enrico Ferri a constaté que « tous les criminels, tous les assassins, ont des sentiments égo-altruistes et même altruistes qu'on ne soupçonnerait pas chez des êtres si profondément déshumanisés. »

On ne saurait trop blâmer les savants, les littérateurs, qui enseignent ou qui suggèrent que non seulement nous sommes de la même race que les animaux, mais qu'après notre mort, rien ne reste. L'effet de ces suggestions sera effrayant un jour : puisque je ne suis qu'un animal, et que *la mort anéantit tout,* pourquoi ne suivrais-je pas ma nature *bestiale?* Combien les Orphiques avaient plus raison en disant : « *Je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé, mais mon origine est céleste, sachez-le.* »

Pour faire briller cette lueur, il faut mêler son âme à l'âme des foules, et sympathiser avec elles, en des contacts journaliers.

Pour la faire briller dans le monde des esprits, il faut se jeter corps et âme dans la lutte contre l'ignorance, contre les conventions mensongères qui régissent la société humaine; il faut prêter son concours à toute cause généreuse et noble.

Cette intervention spirituelle que nous refusons de voir, ou de mieux comprendre, s'est manifestée en des moments graves et solennels de l'histoire.

Est-ce que Socrate, qui a porté de si rudes coups aux absurdités déprimantes du paganisme, n'a pas dû, en grande partie, ses hautes et belles inspirations à un esprit qu'il appelait son démon familier?

Le monde des esprits n'a-t-il pas d'une manière toute spéciale, assisté notre Jeanne d'Arc, dont le génie brusquement développé restera longtemps encore une énigme pour nos savants et pour nos philosophes.

Il est vrai que, si Jeanne d'Arc revenait, dans leur embarras, nos savants modernes, ainsi que le leur a dit M. Edouard Pailleron, la feraient bien vite incarcérer dans une maison d'aliénés, soit pour déséquilibrement cérébral, soit pour hystérie (1).

Ne voyait-elle pas, la simple et naïve bergère, les forces, les armées spirituelles, soutenir l'armée française et combattre avec elle? « Tels jadis, nous

(1) On a brûlé Jeanne d'Arc, a dit l'éminent académicien. Les Anglais en ont fait une martyre, et les savants une hystérique. J'aime mieux les Anglais.

dit Allan Kardec, les anciens représentaient les dieux prenant parti pour tel ou tel peuple. Ces dieux n'étaient autres que des esprits représentés sous des figures allégoriques. »

La gentille Pucelle ne recevait-elle pas des conseils de cette armée céleste pour organiser l'attaque et finalement vaincre? (1).

Il y a mieux, on vient de découvrir dans les archives anglaises du temps, des écrits démontrant qu'à ce moment-là, l'armée anglaise, dont la valeur et le sang-froid étaient si grands, était prise d'une angoisse qui lui enlevait beaucoup de sa force morale, et cela sans que rien n'ait pu provoquer ce sentiment indéfinissable de crainte. Il y a là assurément une influence extra-terrestre.

Et la puissance étonnante des premiers chrétiens?

On a essayé à leur sujet, comme pour Jeanne d'Arc, de nier l'appui que leur prêtait le monde de l'au-delà. Mais que valent de misérables critiques devant des phénomènes de cette nature?

Pourtant, la science moderne n'a pas craint de s'attaquer à Jésus lui-même dont la vie a été si pure, et dont l'enseignement, exempt des scories qu'il a plu aux prêtres d'y ajouter, est si admirable. Pour la science contemporaine, le sublime Galiléen n'est qu'un charlatan ou un « dégénéré » un « déséquilibré ».

---

(1) Des officiers supérieurs, des stratégistes de premier ordre, n'ont pas craint d'affirmer que les *actes militaires* de la pauvre bergère sont marqués au coin du génie... Plus d'un a regretté que l'on n'en ait pas tenu compte en 1870.

Et, l'on voudrait que nous ayons du respect pour une pareille science? Oh! vous, jeunes savants, jeunes philosophes qui pouvez encore choisir votre route, n'écoutez pas les enseignements d'une pareille science qui a tout rabaissé à son niveau... Que cet exemple si triste serve à tous ceux qui se vouent aux études scientifiques ou philosophiques. Lorsqu'ils voudront connaître vraiment Jésus, qu'ils fassent un choix minutieux des évangiles dans lesquels la vie de Jésus a été travestie presque autant que Voltaire lui-même, sous une autre forme il est vrai, a travesti la vie de Jeanne d'Arc dans son abominable pamphlet. La vérité sur Jésus, la voici :

> Il n'était pas docteur, mais il était savant;
> Il conversait avec les forces inconnues
> Que l'homme endormi voit ou rêve dans les nues;
> Des lumières venaient lui parler sur les monts.
>
> . . . .
>
> Il tenait compte en tout des faits accidentels,
> Au peuple qui lapide, il disait des mots tels
> Que nul n'osait toucher à la première pierre.
> Il haïssait la haine, il combattait la guerre;
> Il disait : Sois mon frère! à l'esclave qu'on vend;
> Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant (1).

Est-il besoin, pour démontrer l'influence du monde extra terrestre sur le monde terrestre, de rappeler que, malgré les « préparateurs » de la grande Révolution : les Rabelais, les Voltaire, les J.-J. Rousseau, les d'Alembert, les Diderot, les Condorcet, etc., jamais ce mouvement, mémorable

---

(1) Victor Hugo.

entre tous, n'aurait pu grandir et s'élever jusqu'au point où il est arrivé, si le monde des esprits ne l'avait appuyé.

Qui ne serait étonné de voir la presque totalité de la foule, qui devait avoir tant de haine dans le cœur, se conduire avec tant de sagesse, malgré les agents provocateurs, dans une tourmente pareille? Pour 93, nous l'avons dit, il a été la conséquence d'un manque de loyauté de la part des ordres privilégiés, qui ont trop vite oublié leur promesse du 4 août.

« Un mouvement si vaste, si varié, si peu préparé (1), et néanmoins unanime, c'est là un phénomène admirable! Tous y prirent part et (moins un nombre imperceptible) tous voulurent la même chose.

« Unanime! il y eut un accord complet, sans réserve, une situation toute simple, la nation d'un côté, et le privilège de l'autre. Et dans la nation, alors, aucune distinction possible de peuple et de bourgeoisie; une seule distinction parut, les lettrés et les illettrés; les lettrés seuls parlèrent, écrivirent, mais ils écrivirent la pensée de tous. Ils formulèrent les demandes communes, et ces demandes étaient celles des masses muettes, autant et plus que les leurs.

« Ah! qui ne serait touché au souvenir de ce moment unique, qui fut notre point de départ? Il

(1) On sait que personne avant la fuite du roi, n'avait osé prononcer le nom de République.

dura peu, mais il reste pour nous l'idéal où nous tendrons toujours : l'espoir. Sublime accord, où les libertés naissantes des classes, opposées plus tard, s'embrassèrent si tendrement comme des frères au berceau, est-ce que nous ne vous verrons plus revenir sur cette terre (1) ? »

Comment expliquer, par les théories matérialistes, un fait aussi admirable ?

D'autre part, comment expliquer, toujours par les mêmes théories, que ces législateurs, mandataires improvisés, qui étonnent le monde par la profondeur de leurs délibérations, de leurs enseignements, de leurs lois, etc., aient pu, sans le secours d'En-Haut, faire tant de choses en si peu de temps, en présence des ennemis du dehors et du dedans ?

Mettons leur œuvre en parallèle avec celle de nos législateurs, depuis que le « Corse aux cheveux plats » a tué la Révolution... quelle différence ! ! ! Et pourtant aujourd'hui l'instruction est autrement développée, les moyens pour réaliser une grande œuvre sont autrement puissants qu'en 1789 ?

Et les étonnantes victoires de ces troupes vaillantes qui, « pieds nus, sans souliers, commandées par des généraux de trente ans, ont soutenu l'effort de dix rois alliés ! »

---

(1) Michelet. *La Révolution Française.*

Un esprit me disait un jour par l'intermédiaire d'un des bons rares médiums que j'aie connus : « En prévision de 89, une armée d'esprits relativement supérieurs, s'étaient incarnés chez les paysans, chez les travailleurs des villes et dans la bourgeoisie. Leurs fluides périspritaux permettaient aussi aux forces extra-terrestres de les inspirer plus directement. »

N'y a-t-il pas dans tout cela, ainsi que nous l'avons déjà dit en parlant des siècles de Périclès, de Louis XIV, des civilisations d'Egypte, etc., quelque chose qui confond le raisonnement de toute la science moderne ? Pauvre évolution matérialiste, tu pèses bien peu devant les faits sérieusement observés.

*
* *

Examinons notre époque : qu'y a-t-il de plus probant pour démontrer l'intervention du monde des esprits que la réapparition inopinée, avec l'intensité que l'on sait, des faits médianimiques ou spiritiques, au moment précis où le matérialisme néantiste se croyait à jamais triomphant, et à la veille des graves conflits qui se préparent entre riches et pauvres dans toutes les nations civilisées !

Une fois de plus, le monde de l'au-delà, à la vue de l'abîme où nous courons si follement, veut bien nous montrer la voie du salut.

L'intervention bienfaisante du monde des esprits est, dès lors, la meilleure preuve que la divinité ne connaît ni la vengeance, ni la punition.

D'ailleurs, si Dieu punissait, Jésus, en recommandant aux hommes de pardonner, leur demanderait donc d'être meilleurs que Dieu même ! ! !

On ne le répètera jamais assez : Dieu ne punit pas, mais il laisse s'accomplir le cours de la *vraie justice*.

Aurons-nous la sagesse d'écouter les « revenants » et de mériter la sollicitude persistante de la Divinité ? Ah ! prenons garde que par notre entêtement à fermer les yeux et les oreilles, ils ne nous abandonnent, comme ils l'ont fait en 93, ou en d'autres occasions, sous les attaques et les dévastations effroyables que l'on a appelées bien à tort : « fléaux de Dieu » ! (1).

Ah ! mériter les protections et les conseils du monde de l'au delà !... Est-ce vous, pauvres fous d'anarchistes, avant-garde, dites-vous, du vrai socialisme, parce que vous « exécrez à force d'aimer », qui méritez les secours et les encouragements du monde des esprits supérieurs ? Vos attentats abominables disent non !

Est-ce vous, classes dirigeantes, ou vous, bourgeois égoïstes, voués corps et âme au veau d'or et à la satisfaction de vos passions, qui méritez la sollicitude et la protection du monde de l'au-delà ? Non, non..., et vous le savez bien !

Avouons donc que personne n'est entièrement digne de la protection inespérée qui nous arrive. Tous, tous, sans exception, nous sommes responsables de ce qui se passe et de la plainte humaine qui monte vers le ciel, soit pour l'implorer, soit pour le maudire... Ceux qui ne sont pas coupables dans cette vie, l'ont été dans des vies précédentes.

---

(1) Ce n'est pas « fléaux de Dieu » qu'on aurait dû dire, mais « fléaux de nos vices. »

Il n'y a donc pas lieu de s'anathématiser réciproquement. *Il y a lieu, au contraire, de se réconcilier et de se pardonner mutuellement.*

Ecoutons donc les « revenants » : que nous disent-ils ?

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît. Vous êtes tous frères. »

Telle est la loi en trente mots, il ne s'agit que de l'appliquer selon la justice, selon la fraternité, et non selon les conventions mensongères qu'il a plu à telle ou telle classe d'imposer (1).

Ce sont, du reste, les paroles mêmes de tous les

---

(1) M. Charles Bigot, dans son beau et bon livre « *Les classes dirigeantes* » nous dit : « Lorsque le spectateur, visitant la chapelle Sixtine, s'arrête devant le *Jugement dernier* de Michel-Ange, après avoir considéré ce Christ terrible qui lève le bras pour maudire, et cette cadène de condamnés qui, à droite de la fresque, dégringolent et roulent de nuage en nuage vers l'enfer, son œil s'arrête volontiers sur la partie gauche du tableau. Le Christ épouvante, les damnés font frissonner ; si vous voulez être émus, regardez à gauche. Là, sur la face désolée de la Terre, où la vie vient de s'éteindre, les tombes se sont ouvertes. Eveillés de leur long sommeil, les morts se dressent, pâles, étonnés, effarés au son des redoutables trompettes. L'épouvante du grand jugement est sur tous les visages. Et les malheureux se soulèvent, essayant de répondre au redoutable appel. Mais le poids des péchés les retient ; l'infirmité humaine les alourdit. Les saints alors et les anges viennent au secours des infortunés ; ils les soutiennent ; ils les enlèvent ; ils les aident à franchir les étages qui les séparent du ciel ; ils leur aplanissent la voie jusqu'à ces célestes demeures où eux-mêmes habitent ; ils les couvriront de leur innocence devant le grand jugement. Voilà le rôle social des classes dirigeantes. Voilà la fraternité, voilà la solidarité, voilà la justice ! »

Qu'en dites-vous, disciples de Nietsche ? Et vous « libertaires », dont les intentions sont pures, mais les moyens si *égoïstes* ?

grands initiateurs, comme Çakya-Mouni, comme Jésus, etc., paroles qui, pour vieilles qu'elles soient, sont toujours bonnes à répéter, surtout à notre époque.

Toutefois, pas d'illusions. Si l'on veut que ces paroles soient bien comprises, et bien mises en pratique, il est indispensable que les hommes soient scientifiquement convaincus de l'existence de l'âme et de sa survivance ; il faut qu'ils sachent que leurs pensées et leurs actes s'inscrivent en eux et seront visibles pour toutes leurs victimes... comme dans un livre ouvert imprimé à l'aide d'une encre indélébile.

Rien ne peut effacer le passé. Chacun de nous devra, tôt ou tard, dans une, et le plus souvent dans plusieurs vies futures, en supporter les conséquences... et cela sans qu'il soit permis d'invoquer une justice ou de se plaindre d'une sévérité mal entendue.

La foi, « la vieille chanson interrompue », pouvait naguère, dans une certaine mesure, tromper les victimes sur la cause de leur misère..., mais aujourd'hui, elle ne le peut plus. La foi n'existe plus. On en a tant abusé que les plus crédules commencent à mettre en question les dogmes que nous a légués le passé ! Impossible de s'appuyer sur elle.

CONCLUSION

De tous les faits scientifiques que nous n'avons pu examiner qu'à la hâte, et que le manque de temps et de place ne nous ont pas permis de classer avec la rigueur et la clarté voulues (1) ; de toutes les erreurs philosophiques ou prétendues scientifiques qui encombrent l'humanité et qui malheureusement l'égarent ; de l'admirable loi : *Rien ne se perd*, ni intellectuellement, ni moralement, ni quant à l'espèce, ni quant à l'individu ; de toutes les révoltes que l'histoire enregistre et que nous sommes menacés de revoir, plus terribles, plus sanglantes que jamais ;

(1) Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ce travail n'est qu'une *ébauche* de ce que nous aurions voulu faire. Des circonstances de force majeure nous ont obligé de cesser une étude aussi compliquée. Espérons que des chercheurs sans parti-pris, et plus heureux que nous, reprendront en sous-œuvre ce travail pour le mener à bonne fin avec la clarté qu'impose une œuvre qui embrasse toute à la fois la science et la philosophie du monde terrestre et du monde extra-terrestre *qu'il ne faut jamais séparer* si on veut la vérité, toute la vérité.

de toutes ces choses réunies, se dégagent des enseignements de la plus haute valeur : *Dans l'univers, il n'y a ni fatalité, ni hasard; il n'y a que des forces et des lois;* il faut les utiliser, les gouverner; ces lois, il faut les connaître et les observer. C'est de toute grandeur, de toute supériorité vraie, de toute justice.

Le jour où cette grande philosophie sera partout connue, appréciée, appliquée à la vie morale, le premier résultat en sera de provoquer plus de bienveillance dans les rapports sociaux, de faire régner parmi les hommes plus de tolérance, plus de justice, et d'éteindre ce fléau abominable : la guerre ! « Oui, l'idéal nouveau peut seul terrasser ce monstre insatiable qui est à nos portes, et qui, à cette heure, dans l'Europe entière, aiguise ses griffes et ses dents, et qui avec des cris terribles, demande aux nations, aux mères et aux épouses : leurs fils, leurs époux et leurs frères !

« Il n'y aurait donc plus de guerres sanglantes, et voici pourquoi : c'est qu'au-dessus de nos patries humaines, patries glorieuses sans doute (*si nous retranchons toutes les gloires qui ont eu pour point de départ la duplicité, l'ambition personnelle, n'est-ce pas là généralement le cas des guerres offensives ?*) dont l'histoire est féconde en grands dévouements, en faits historiques, en nobles actions, dont la formation a provoqué dans les âmes les sentiments les plus généreux, le courage, l'abnégation, toute la sublimité de la vertu, mais qui en même temps perpétuent la division, la rivalité et la

guerre au sein du genre humain au-dessus de ces patries que nous aimons jusqu'au sacrifice, mais non jusqu'à l'aveuglement, il est pour nous une patrie, où il n'y a pas de frontières, où il n'y a plus ni Français, ni Allemands, ni Latins, ni Germains, ni Slaves ! C'est l'immense patrie des Esprits. *Là tous ont une même origine, de mêmes destinées.* Là, tous sont faits pour se comprendre, se soutenir et s'aimer à travers les phases de leur ascension collective, éternelle, vers le suprême bien, vers la vérité et la justice (1). »

Quand ces idées seront bien comprises, bien établies, à la portée de tous, on pourra enfin, ainsi que le demandait Renan, « organiser scientifiquement l'humanité » car là où la science fait défaut, tout manque; rien ne peut être éternellement juste, beau et bon, puisque c'est par la science qu'on prouve l'existence de l'âme, et qu'on démontre Dieu, dont l'absence nous impose le chaos, l'anarchisme.

Devant l'inexorable et admirable loi qui nous rend toujours solidaires et qui ne permet pas à un esprit de monter vers les planètes supérieures, s'il n'a pas collaboré à la préparation d'un avenir meilleur aux générations futures, il est de l'intérêt — d'un

---

(1) Léon Denis. Discours prononcé au Congrès international spirite et spiritualiste de 1889.

Il ne faut pas confondre « la patrie des Esprits » avec l'atmosphère extra-terrestre, où sont encore attachés tant de nos morts, lesquels peuvent conserver, pour la nation à laquelle ils ont appartenu sur la terre, un sentiment assez vif pour regarder encore comme « ennemie » la nationalité, avec laquelle ils ont pu être en guerre sur la terre.

intérêt primordial — de tous les hommes, de s'atteler sans délai à la noble tâche qui s'offre à nous. La récompense sera grande et le châtiment, pour employer les mots consacrés (1), envers les égoïstes, sévère et juste, car ou nous monterons vers les régions éthérées de la lumière divine, ou bien nous redescendrons sur la terre pour y vivre encore et y souffrir en raison de la mesure de notre infidélité dans l'accomplissement du devoir qui incombe à chacun de nous. « La vérité, ainsi que le dit fort justement M. Izoulet, c'est qu'*autrui* me sauve en s'associant à *moi*, et que *je* le sauve en m'associant à *lui*. Nous n'avons, lui et moi, pas de plus grand intérêt que notre association, c'est-à-dire que le réciproque respect de nos personnes et de nos biens. » Les autres hommes ne sont pas des rivaux que nous aurions intérêt à violenter, à laisser dans l'ignorance ou dans la misère, ce sont des associés que nous avons *intérêt* à respecter et à aimer.

« Quand l'homme, ainsi que le dit Allan Kardec, verra le présent réagir sur l'avenir par la force des choses, et surtout quand il comprendra la réaction du passé sur le présent et l'avenir enchaînés par une invincible nécessité, comme la veille, le jour, le lendemain dans la vie actuelle, alors, ses idées

---

(1) Je regrette d'être obligé de me servir des termes : *récompense, punition*, car ainsi que je l'ai démontré plus haut, il n'y a pas, à proprement parler, ni récompense, ni punition, il n'y a en réalité que des *conséquences*.

changeront du tout au tout, parce qu'il verra dans la vie future, un but et un moyen, un état éloigné et un état actuel ; c'est alors que cette croyance exercera forcément, et par une conséquence toute naturelle, une action prépondérante sur l'état social et la moralisation. »

La fièvre qui dévore notre fin de siècle disparaîtrait comme par enchantement. On ne pourrait plus mettre en doute que c'est se duper soi-même que de ne pas mettre ses actes d'accord avec la morale, la justice.

La devise : « Chacun pour soi » sera peu à peu remplacée par : « Chacun pour tous, tous pour chacun ».

L'alliance fraternelle entre les peuples, ainsi qu'entre le Capital et le Travail, qui paraît impossible avec les préjugés qui ont cours, sera un fait accompli, sans qu'aucun peuple, sans qu'aucune classe soit lésée dans ses revendications, sans que le capital soit atteint dans ce qu'il a d'équitable, ni le travail blessé dans ses justes réclamations.

Ce ne sont pas là des rêves ou des chimères. Cette transformation s'accomplira. On a fort justement observé que le géomètre qui enseigne que 2 et 2 font 4, ne règle pas ses actes comme s'ils faisaient 5 ; que le physicien qui connaît les lois de la pesanteur ne se jette pas par la fenêtre, dans l'espoir de ne pas tomber. C'est que leurs idées sont des certitudes et leurs actes conséquents avec leurs idées. Ainsi en sera-t-il un jour de la frater-

nité des peuples, de l'alliance du capital et du travail, basées sur la preuve scientifique de l'existence de l'âme, de sa survivance et des conséquences de solidarité qui en découlent.

« Prête donc l'oreille, ô Humanité, écoute les voix de ceux que tu croyais perdus, et qui revivent autour de toi, elles te disent : Lève-toi, dépouille ton suaire d'erreurs, de scepticisme, rejette bien loin la cause de tes maux, de ta misère, cet égoïsme qui paralyse tes nobles aspirations, la soif de l'or qui éteint les élans de ton cœur, et la haine et l'envie qui te glacent ; lève-toi, regarde la voie resplendissante qui s'ouvre ; regarde cet avenir plein de promesses ; avance vers la nouvelle lumière qui t'éclaire, vers les rayons de ce soleil éternel. C'est en vain que toutes les passions furieuses, brutales, matérielles, c'est en vain que tous les fantômes du passé se redressent et s'efforcent de te retenir ; un souffle puissant a passé sur le monde ; ton heure est venue, une philosophie est née, une foi nouvelle apparaît pleine de vigueur et de jeunesse. Viens à elle ; elle te donnera la force morale, la consolation dans l'épreuve, le courage dans l'adversité (1). »

A l'œuvre donc, vous tous qui mettez la vérité au-dessus de tout. Le temps presse. N'attendons pas qu'il soit trop tard ! Nous serions inexcusables.

Démontrons que chercher à obtenir des réformes

---

(1) Léon Denis. Discours prononcé au Congrès de 1889.

politiques, sociales, avant d'avoir effectué une réforme sérieuse dans notre esprit, dans notre moi tant sophistiqué, ne vaut pas mieux que de mettre du vin nouveau dans des tonneaux moisis.

Organisons, chacun dans notre milieu, la lutte contre l'erreur, sans distinction d'école, de croyance, de peuple, de race ; organisons une vaste et libérale **Fédération universelle**, non seulement idéale, mais agissante et effective, afin « d'embrasser tous les hommes et tous les cœurs », chacun restant maître de ses croyances spéculatives, particulières, et attaché au parti qui lui agrée davantage.

Démontrons que les divisions qui séparent les races, les peuples, les nations, les sociétés, viennent de ce que l'on ne se connaît pas. L'isolement engendre l'égoïsme, auteur de tous les maux. Pour cette démonstration dont l'urgence n'est ni contestable, ni contestée, profitons de notre prochaine grande exposition, celle de 1900 qui sera la clôture de notre siècle si plein, tout ensemble, de grandeur et de misère, pour organiser une vaste et puissante manifestation internationale, sous le nom de **congrès de l'humanité**, comme l'a demandé **Amo**, ou sous tout autre titre approprié au but élevé, rénovateur de cette manifestation.

Dans ce congrès, on devra pouvoir montrer au nouveau siècle la voie qu'il devra suivre pour éteindre les haines et satisfaire les cœurs.

Alors, surpris, charmé, emporté d'une sainte exaltation, on se dira :

« Quoi! la plupart de nous étaient des frères ennemis ; chacun de nous parlait un langage différent, ne voyait la vie que dans un état d'égoïsme; et aujourd'hui, nous nous entendons, nous parlons une même langue, et nous sommes transportés de joie, en découvrant que nous sommes frères, nous qui nous croyions ennemis (1). »

Les spirites et les spiritualistes modernes : Théosophes, occultistes, messéniens, etc., etc., tous ceux pour qui l'âme n'est pas une abstraction, mais une glorieuse certitude, ont leur rôle tout tracé. Ils serviront de trait d'union entre les religions, qui ont tout sacrifié à l'âme, et l'école matérialiste, qui a tout sacrifié à la matière.

Les religions, comme l'école matérialiste, ont en fin de compte coopéré inconsciemment, sans doute, mais sûrement, à conduire au chaos dans lequel nous nous débattons impuissants, chaos d'où est sorti l'anarchisme scientifique, non moins dangereux que l'anarchisme social, tous deux également tendant à la destruction et à la ruine de ce que nous avons de plus cher.

L'abstraction a fait ennemies la religion et la science. La réalité les reconciliera. Et de leur réconciliation naîtra cette puissance invincible : la science de l'âme unie à celle de la matière, l'homme intégralement étudié sous toutes ses faces, et l'humanité ramenée dans la voie de la justice et de la vérité.

Sursum Corda!

---

(1) Wagner.

ERRATA

Page 9, ligne 3. — *Au lieu de:* Microbatie, *lisez:* microbiologie.

P. 35, l. 28 et 29. — *Au lieu de:* rue Chabanais, *lisez:* 12, rue du Sommerard.

P. 91, l. 16. — *Au lieu de:* 1845, *lisez:* 1846.

P. 290, l. 15. — *Au lieu de:* M. Duruy, *lisez:* M. Guillaume Fererro.

P. 344, l. 37 et 38. — *Au lieu de:* Il est bon de rappeler qu'à l'époque glaciaire, il y avait des animaux, tels que les *rorquals* qui avaient 34 mètres de long..., *lisez:* On croit que c'est depuis cette époque que lès grands pachydermes ont diminué de taille; par contre celle de certains habitants des mers a grandi; les *rorquals* ont atteint jusqu'à 34 mètres de longueur.

P. 361, l. 18. — *Au lieu de:* M. Gustave Deschamps, *lisez:* M. Gaston Deschamps.

P. 393, l. 12. — *Au lieu de:* Ces générations, *lisez:* les générations.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Lettre a M. Revel 1

Chapitre I.............................. 5

Les apôtres marchands d'amulettes. — L'esprit est libre. — Les spirites? tous fous ou charlatans. — Le bon sens, obstacle à tous les progrès — Le magnétisme et le somnambulisme devant l'Académie de médecine. — Un crime de lèse-humanité. — Ligue contre les bastilles officielles !

Chapitre II.................................... 13

La jeunesse contemporaine est-elle lasse de la science ou de l'enseignement des savants modernes ? — Le Crédo matérialiste. — Jules Soury. Frédéric Nietsche. — L'homme n'est qu'une machine. — La loi du plus fort est la meilleure. — M. Clémenceau et l'avenir de l'humanité. — Réaction en faveur de la science *une*, sans épithète. — Le spiritisme vieux comme le monde se retrouve chez tous les peuples. — Peut-on croire à l'existence de choses qu'on n'a pas vues ?

Chapitre III.................................... 24

Les phénomènes spirites ne s'expliquent *scientifiquement* que par la connaissance du périsprit. Supprimez le périsprit. les phénomènes ne s'expliquent que par le miracle ou le charlatanisme. — Bourdeau. Huxley, Bernheim, Descartes, Kant. — Le colonel de Rochas. — Les Pères de l'Eglise. — Le périsprit est-il de la matière ? — Les Indous. — Les

Pages

Egyptiens. — Le quatrième concile de Constantinople. — Delanne. — Papus. — Horace Pelletier. — Extériorisation du périsprit. — L'amputé et son périsprit. — M. Lecomte et ses photographies. — L'ingénieur Palazzi. — Dis-moi l'état physiologique de ton périsprit, je te dirai l'état de ton âme. — L'âme possède-t-elle l'immortalité native. — L'esprit est tout ; la matière n'est rien. — La matière est tout, l'esprit, l'âme n'est rien.

Chapitre IV.................................... 56

William Crookes, docteur Gibier : la guerre indigne qu'on leur a faite. — Les conditions scientifiques exigées par Crookes. — Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela *est*. — Embarras des savants à la recherche de la « petite bête ». Tous hystériques. — L'influence de la lumière sur les phénomènes. — Examen critique des apparitions de Katie King. — M. Jaurès. — Un monde nouveau à créer.

Chapitre V.................................... 83

Apparition d'esprits chez un général russe, pendant six mois. — Vue à distance. — Prophéties réalisées. — Dr Metzger.

Chapitre VI.................................... 92

Différents phénomènes physiques spiritiques. — Désagrégation et reconstitution instantanées d'objets matériels. — Lombroso, Lodge, les docteurs Ch. Richet et Ochorowicz, etc. — Le compas des savants est trop petit. — M. de Pouvourville. — Opération chirurgicale sans douleur. — Une fontaine tarie par la volonté. — Ignorabimus !

Chapitre VII.................................... 107

Les possédés. — L'incorporation. — La révocation de l'Edit de Nantes. — Impuissance des savants. — M. Pierre Janet.

Chapitre VIII.................................... 114

Les légendes du Thibet. — Le Père Huc puni pour avoir dit la vérité. — L'analogie entre les phénomènes spiritiques et les merveilles de nos sciences. — La foudre photographe ! — La statue de Pygmalion. — La transmission de pensée chez les sauvages. — Son avenir chez les civilisés. — Le Dalaï-Lama. — Rapports directs avec Dieu ! — Pourquoi l'oubli de nos vies antérieures ? — Réminiscence de ces mêmes vies antérieures. — Impuissance de nos adversaires.

Chapitre IX.................................... 147

La pluralité des existences. — Jésus l'enseigne à ses disciples. — Celui qui est ignorant sur la terre, le sera dans le

Pages

monde des esprits. — M. Alfred Fouillée. — On n'apprend pas à être poète. — Le génie ne peut s'acquérir dans une existence. — Apprendre c'est se ressouvenir. — Allan Kardec et et la réincarnation. — Le « rêve » de M. Clémenceau. — Ada Nigri. — M. Edouard Schuré. — La « Marseillaise » de demain.

Chapitre X 165

Le spiritisme est-il une science ? — Conditions morales et physiques pour évoquer. — Jules Lermina. — Différents genres de tricheurs. — M. Clémenceau et MM. Williams. — Les frères Davemport et la bêtise humaine. — Sans l'âme et sans la science de l'âme, rien de bon ne peut se montrer.

Chapitre XI 183

Pourquoi les religions n'ont pas tenu leurs promesses. — Léon XIII. — Ceux qui devraient être punis ne sont pas ceux auxquels on pense. — Dieu ne connaît pas de parias. — Dieu ne punit ni ne récompense. — M. Jean Izoulet et l'héritage des aïeux.

Chapitre XII 190

La séparation de la science et de la philosophie est une grave faute. — Pourquoi le monde moderne est-il athée et néantiste ? — La théories des « deux morales » perd l'Humanité. — L'Europe et ses colonies. — L'exemple du major Martin. — Envahissement des Asiatiques. — Il ne doit pas y avoir des industries dangereuses pour l'ouvrier, pour l'employé qui y travaillent. — Progrès intellectuels et décadence morale. — Les riches et les puissants sont-ils heureux ? — Difficulté de rester honnête. — Crédo révolutionnaire. — M. de Molinari et l'expropriation des grandes fortunes. — Erreurs des socialistes. — Lorsqu'on a pour but le bien général, on ne doit pas craindre de se déjuger. — Périsse l'Humanité si la souffrance doit toujours exister. — Une nouvelle orientation scientifique et philosophique seule peut sauver la société. — Les premiers hommes étaient-ils des fils de singes et des *brutes* ? — Livingstone, de Brazza, de Quatrefages, Élisée Reclus, R. Walace, Topinard, etc., les crânes de Cro-Magnon, de la Chancelade, de l'Homme-Mort, contre les anthropologistes darwiniens voulant que les premiers hommes aient été des *brutes*. — Les primitifs modernes ne sont pas ce qu'on pense généralement. — Réaction esclavagiste. — Il n'y a pas de peuplades athées. — La musique chez les sauvages. — Le communisme n'est possible que chez les *primitifs*. — L'esclavage est plus doux, plus humain chez les primitifs que chez les civilisés. — L'anthropophagie serait due aux sacerdoces religieux. — Le Waterloo de la théorie de l'évolution matérialiste. — Le prince Henri d'Orléans et les « demi-civilisés ». — M. Bonjean et les enfants coupables ou abandonnés. — Les enfants de voleurs, d'assassins,

Pages

donnant des leçons de morale aux « honnêtes gens ». — Connais-toi toi-même. — Il faut à trente-huit *civilisés* un fonctionnaire pour savoir se conduire. — La santé chez les civilisés et chez les sauvages. — La couvade. — Anciennes civilisations. — Partout où l'absolutisme catholique a dominé il a frappé les nations de stérilité. — Les rites, les fêtes chrétiennes ne sont que d'anciennes coutumes des religions aryennes ou païennes.

CHAPITRE XIII 316

L'apparition de la vie sur la Terre. — Impuissance des matérialistes pour expliquer la forme. — L'âge d'or de la Bible et des poètes démontré par la science. — Tout est régi par des lois, prouvant l'existance d'une puissance supérieure. — Impossible de trouver des traces du singe-homme ou anthropopithèque. — Pourquoi les singes n'engendrent-ils plus des singes-hommes? L'homme à queue de singe. — Le « que scais-je ? » de Montaigne. — La guerre et la sélection, ces deux moitiés du Dieu des darwiniens mis à néant par l'éthnologie, la paléontologie et la physiologie. — Le monde végétal et le monde animal sortent d'un certain nombre d'archétypes *semés* par Dieu. — Les premiers hommes. — L'époque glaciaire. — La théorie de M. Stanislas Meunier sur les bolides. — Dieu aurait été bien imprévoyant de créer les premiers hommes « sans raison » au milieu de la faune géante qui existait à sa création. — Une humanité supérieure a dû précéder l'humanité inférieure. — L'existence des « hommes-Dieu » ou « Elohims » de la Bible est signalée dans le monde entier. — L'Atlantide de Platon. Les Aryens. Les Maya. Les Basques. — L'homme ayant été créé bon, pourquoi le mal ? — Bonaparte accuse la société d'avoir créé le mal. — Le suicide de Prévost-Paradol. — Pourquoi Taine hésita dans l'expression de sa pensée. — Ahriman triomphe d'Ormuzd — Charcot. — Mort aux conventions mensongères ! Réaction contre l'importance de la matière. — La déroute de l'atomisme. — Les rayons X. — La photographie de la pensée. — Un *Novum organum* moderne S. V. P. — Immatière n'est pas zéro. — L'attraction universelle de Newton. — L'âme des hommes et l'âme des bêtes. — La théorie de Cardan. — Les leçons de la nature et du monde animal. — Le rêve de M. Berthelot se réalisera. — Le progrès est la suprême loi de l'univers; devant lui tout doit s'incliner.

CHAPITRE XIV 384

Les phénomènes de vibrations. — Les vibrations sont un langage. — De tous les êtres, de toutes les choses, s'échappe un rayonnement fluidique. — Extériorisation de la pensée. — Reichenbach, colonel de Rochas, Durville, les docteurs Chazarin, Lhuys, Baraduc, Jules Bois, Faucachon. — L'esprit meut la matière. — Rien ne se perd, application de cet axiome aux phénomènes physiques et aux

Pages

phénomènes moraux. — Les docteurs Gibier, Ch. Richet, J. Izoulet. — Saint-Yves d'Alvèdre, Mesmer, Balzac, Papus, Léon Denis. — Les souvenirs de tous nos actes, de toutes nos pensées reparaissent au moment de la mort. — L'amiral Beaufort. M. Ed. Rod. — Le doit et avoir de l'âme la suit partout. — Dieu ne punit pas, c'est nous-mêmes qui nous punissons. — Le pourquoi des attentats révolutionnaires. — Henry Fouquier et la marmite de la Révolution. Me Lagasse et les bourgeois. — Shakespeare. Les dieux d'Homère.

Chapitre XV 416

Les victimes des individus et des sociétés peuvent se venger. — Il n'y a pas de prescription pour la punition, les moyens employés. — Types d'anarchistes : Marat, Mazzini, Vaillant. — Le vrai anarchiste exècre à force d'aimer. — Paul Desjardins, Henry Fouquier, Paul Adam, Tarde, F. Coppée, Georges Montorgueil, Leroy-Beaulieu. — La planète est un corps vivant, elle subit comme le corps de l'homme, l'influence de l'état moral et physique de l'humanité. — M. Victor Meunier, le docteur Bouchard, Trélat, Pasteur et le monde des infiniment petits. — La maladie des microbes et de la planète — Moins d'aumônes, moins de prières et plus de justice ! — Les prophètes annonçant la destruction d'une société. Sophocle et les Erynnies. — La prédiction de Cazotte. — La nuit du 4 août. — Jeanne d'Arc et les armées d'esprits. — Jésus n'est, d'après la science moderne, qu'un charlatan ou un déséquilibré. — Pourquoi la Révolution de 1789 fit-elle de si grandes choses ? — Ecoutons les *Revenants !*

Conclusion 451

Errata 459



Lyon. — Impr. P. Mougin-Rusand, rue Stella, 3